LES

BEAUTÉS DE LA FOI

OU

LE BONHEUR DE CROIRE EN JÉSUS-CHRIST

ET D'APPARTENIR A LA VÉRITABLE ÉGLISE

OUVRAGE DU R. P. J. VENTURA

ANCIEN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES CLERCS RÉGULIERS THÉATINS.

TRADUIT

DE L'ITALIEN ET DU LATIN DES PÈRES DE L'ÉGLISE

PAR

le chanoine CLAVEL de Saint-Geniez

On explique dans cet ouvrage, d'après la méthode des saints Pères et avec l'aide de leurs écrits, les saints mystères de l'Épiphanie de Notre-Seigneur pour ceux qui veulent suivre l'octave de cette solennité, ou consacrer tout autre temps de l'année à méditer ces grands mystères.

TOME TROISIÈME.

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-EDITEUR,

23, RUE CASSETTE, 23

1855



« Ce n'est point par le raisonnement,
« Mais par la fréquence des prières,
« Que le grand nombre connaît Dieu ! »

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

LES

BEAUTÉS DE LA FOI

LES
BEAUTÉS DE LA FOI

SEPTIÈME LECTURE

Suite.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE :

Figure et prophétie du mystère exposé.

XIII

Sur les instances du peuple d'Israël, Moïse, après avoir donné à Osée le nom de Josué, envoie sous sa conduite douze messagers pour explorer la terre promise. — Leur retour dans le camp hébreu avec une énorme grappe de raisin et d'autres fruits cueillis dans cette terre, qu'ils représentent comme un pays fertile certainement, mais impossible à conquérir. — Ce discours excite parmi le peuple un tumulte que Josué et Caleb s'efforcent en vain de calmer. — Révolte du peuple contre Moïse, et sa résolution de retourner en Égypte. — Josué et Caleb près de périr pour avoir voulu l'en détourner.

Après deux ans de pèlerinage marqué par de nombreux prodiges qui l'ont rendu facile et sûr, Israël arrive enfin près de la ville de Betma, au vaste désert de Pharan, sur les frontières des Chananéens, terre que le Seigneur leur avait tant de fois promise. Or, tandis qu'il y stationnait (ce fut sa quinzième station depuis la

sortie d'Égypte), il s'assembla autour de Moïse, le priant d'envoyer des explorateurs dans ce pays si désiré, pour examiner la nature du sol et le caractère des habitants, et pour reconnaître le chemin le plus court et le plus facile par où on le pourrait occuper : *Accessistis ad me omnes, atque dixistis : Mittamus viros qui considerent terram ; et renuntient per quod iter debeamus ascendere* (Deut. 1). Cette demande du peuple fut un grand péché de défiance contre Moïse et contre Dieu même, qui le leur avait donné pour unique guide ; péché d'incrédulité contre les promesses divines sur la singulière fertilité de la terre de Chanaan, et sur la facilité avec laquelle Dieu l'aurait livrée aux Israélites. Cependant Moïse, dissimulant l'affront, consulta le Seigneur, selon sa coutume en de telles rencontres, sur ce qu'il avait à faire relativement à cette nouvelle demande importune des enfants d'Israël; et le Seigneur, dissimulant aussi ce qu'il y avait d'outrageant pour lui, ordonna àMoïse de les satisfaire. Ainsi en cette occasion, dit Procope, se manifesta clairement pour l'instruction des âges futurs, le caractère lâche et insolent de ce peuple, et la justice du châtiment dont Dieu le frappa : *Hoc jussit Deus, ut ignaviam populi sibi compertam in lucem produceret : ut immorigeri agnoscerentur* (In 13, Num.). Douze hommes donc ayant été choisis parmi les principaux, les plus courageux et les plus adroits dans chacune des douze tribus, Moïse, avant tout, dit l'Écriture, changea le nom d'Osée, fils de Nun, chef des explorateurs, en celui de Josué, qui veut dire SAUVEUR : *Vocavitque Osee filium Nun, Josue* (Ibid.).

Puis appelant autour de lui ces représentants des douze tribus : Or çà, leur dit-il, allez explorer la terre de Chanaan du côté du midi et par la voie qui mène aux montagnes. Examinez-la attentivement afin de pouvoir dire au peuple quels sont ceux qui l'habitent, faibles ou forts, nombreux ou en petit nombre, guerriers ou pacifiques ; quel en est le climat, malsain ou salubre ; quelles sont leurs villes, ouvertes ou enceintes de murs ; enfin examinez bien la nature du sol, s'il est en plaine ou montueux, nu ou couvert d'arbres, stérile ou fécond. Remplissez courageusement votre mission, et pour nous donner une idée exacte de cette contrée, rapportez-nous quelques-uns des fruits qu'elle produit : *Misit ergo Moyses ad considerandam terram Chanaan, et dixit ad eos : Ascendite ad meridianam plagam. Cumque veneritis ad montes, considerate terram qualis sit ; et populum qui habitator est ejus : utrum fortis sit, an infirmus ; pauci numero, an plures ; ipsa terra bona, an mala ; urbes quales, muratæ, an absque muris ; humus pinguis, an sterilis, nemorosa, an absque arboribus. Confortamini, et afferte nobis de fructibus terræ* (Ibid.).

Munis de ces instructions, les messagers d'Israël arrivèrent dans la terre de Chanaan, et l'explorèrent dans toute sa longueur depuis le désert de Sin jusqu'à Rohob où commence la région d'Emath qui sert de limite à la Palestine, sans avoir eu aucune rencontre funeste. Seulement, en s'avançant au midi jusqu'à Ébron, ils rencontrèrent trois robustes géants qui du reste ne leur firent aucun mal. C'était dans les premiers jours de juin, saison de l'année où les raisins

commencent à mûrir dans la Palestine : ***Erat autem tempus quando jam præcoquæ uvæ vesci possunt*** (Ibid.). Une vigne magnifique étant par hasard sur leur chemin, ils y entrèrent et y coupèrent un cep où pendait une grappe d'une grosseur et d'une beauté merveilleuse; car ainsi que l'atteste un auteur profane, Pline, les raisins parviennent à une grosseur démesurée dans ce fertile pays. Pour ne point gâter ce beau fruit, les messagers le suspendirent à une barre de bois que deux d'entre eux portèrent sur leur tête. Ils y appendirent des branches de grenadiers et de figuiers, chargées de leurs fruits, qu'ils cueillirent dans ce même endroit qui depuis fut appelé le ***Torrent de la Grappe,*** parce que les explorateurs y ceuillirent et emportèrent au camp hébreu cette magnifique grappe de raisin : ***Absciderunt palmitem cum uva sua; quem portaverunt in vecte duo viri. De malis quoque granatis, et de ficis loci illius tulerunt; qui appellatus est Torrens Botri : eo quod botrum portassent inde filii Israel.***

Les explorateurs employèrent quarante jours sans trève ni repos, à examiner du haut des montagnes la terre de Chanaan, et à leur retour au camp, s'étant présentés devant Moïse et Aaron, ils montrèrent au peuple d'Israël impatient de les voir, les beaux fruits qu'ils avaient cueillis : ***Reversique exploratores terræ, post quadraginta dies, omni regione circuita, venerunt ad Moysen et Aaron, et omnem cœtum filiorum Israel in desertum Pharan, et omni multitudini ostenderunt fructus terræ*** (In 13, Num.). Mais comme les timides Israélites étaient moins pressés de connaître la fertilité du sol qu'inquiets

de savoir quel était le caractère des peuples qui l'occupaient, ils interrogèrent les messagers qui leur dirent : La terre que vous nous avez chargés d'explorer est vraiment fertile, et on en peut dire que les fontaines donnent du lait, et que les fleuves et les ruisseaux qui l'arrosent produisent le miel. Vous en avez la preuve sous les yeux dans ces fruits si beaux et si exquis que nous vous avons rapportés : *Locutique eis, narraverunt dicentes : Venimus in terram ad quam misisti nos, quæ revera fluit lacte et melle, ut ex his fructibus cognosci potest* (Ibid.). Mais les peuples qui l'occupent sont puissants, guerriers et féroces ; leurs villes sont grandes et imprenables. *Sed cultores fortissimos habet, et urbes grandes atque muratas.* Nous y avons vu la race gigantesque d'Enac ; au sud, le peuple amalécite en défend l'entrée. Les hauteurs sont occupées et défendues par les Etéens, les Gébuséens, les Amorrhéens. La plaine et les vallées baignées par le Jourdain et qui s'étendent jusqu'à la mer sont entre les mains des Chananéens : *Stirpem Enac vidimus ibi. Amalech habitat in meridie; Hethæus, et Jebusæus, et Amorræus in montanis : Chananæus vero moratur juxta mare et circa fluenta Jordanis.*

A ce discours le découragement et l'effroi s'emparèrent de tous les cœurs et se manifestèrent dans toutes les bouches par un sourd murmure de plaintes contre Moïse. Caleb, le fidèle Caleb, homme de foi et de zèle, s'écria, pour réprimer le tumulte naissant : Que ce que vous ont dit mes collègues sur les peuples et les villes de la terre promise ne vous fasse point illusion. Moi aussi, j'ai vu et examiné attentivement toute chose, et

je vous assure que nous n'avons qu'à marcher vers ce pays pour nous en rendre maîtres, tant sa conquête est facile : *Inter hæc Caleb, compescens murmur populi, qui oriebatur contra Moysen, ait : Ascendamus, et possidebimus terram, quoniam poterimus obtinere eam.*

Le généreux Caleb voulait parler encore, mais ses collègues couvrirent sa voix de leurs cris : Non, non, crièrent-ils tous ensemble, ce que dit Caleb n'est point vrai ; le peuple de Chanaan est invincible, il est de beaucoup plus fort que nous, et il est impossible que nous parvenions à le vaincre et à le soumettre : *Alii vero qui fuerant cum eo, dicebant : Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est.* Ainsi ces envoyés infidèles, au crime de se défier de la parole et de la protection de Dieu, qui dans les termes les plus clairs avait promis de donner cette terre en héritage à son peuple, ajoutèrent l'imposture et le mensonge. Ils commencèrent par dire tout le mal possible de la terre qu'ils avaient vue ; ils exagérèrent le vrai et y ajoutèrent le faux pour effrayer le peuple et le dissuader d'en entreprendre la conquête : *Detraxeruntque terræ quam inspexerant apud filios Israel.* D'après une maladie meurtrière qu'ils avaient vue en Chanaan, et que Dieu avait envoyée aux ennemis de son peuple pour les affaiblir, ils dirent que cette terre dévorait ses habitants, que le climat était pestilentiel ou insalubre : *Terra, quam lustravimus, devorat habitatores suos.* Les Chananéens étaient d'une taille ordinaire comme les Hébreux et les Égyptiens leurs voisins, et les envoyés mentant impudemment dirent qu'ils étaient d'une taille

gigantesque et d'une force extraordinaire : ***Populus quem aspeximus proceræ staturæ est.*** Enfin, n'ayant vu en Ebron que trois géants, dont eux-mêmes, par la protection de Dieu, n'avaient reçu aucun mal, ils persuadèrent au peuple que toute cette contrée était habitée par des hommes monstrueux, des géants de la race d'Enac auprès desquels, ajoutèrent-ils, nous ne paraissions que comme des sauterelles : *Ibi vidimus monstra filiorum Enac de genere giganteo, quibus comparati quasi locustæ videbamur.*

A ces discours, le peuple commença à s'agiter en tumulte, pousser des plaintes et jeter d'horribles cris. Toute la nuit suivante il se répandit en plaintes et en invectives contre Moïse et Aaron. O insensés, disaient-ils, insensés que nous avons été de nous fier à eux et de les suivre ! Qu'il valait mieux mourir de fatigue en Égypte, que de venir nous perdre ainsi dans ces vastes déserts ! Mais puisque nous y sommes, il vaut mieux y mourir tous ensemble. Nous renonçons de cœur à la faveur que Dieu veut nous faire de nous conduire dans un pays où nous n'avons rien de plus à espérer qu'une mort cruelle pour nous, une servitude pesante et honteuse pour nos femmes et nos enfants ! *Igitur vociferans omnis turba, flevit nocte illa, et murmurati sunt contra Moysen et Aaraon cuncti Israel, dicentes : Utinam mortui essemus in Ægypto! et in hac vasta solutidine utinam pereamus, et non inducat nos Dominus in terram istam : ne cadamus gladio, et uxores ac liberi nostri ducantur captivi!* (Ibid. 14.) D'autres plus résolus se disaient les uns aux autres : Il est temps encore de réparer la

faute que nous avons faite. Qui nous empêche de revenir sur nos pas, et de regagner l'Égypte ! Courage, allons, laissons là Moïse, choisissons-nous un autre chef qui nous reconduise dans le pays que nous avons si follement quitté. *Nonne melius est reverti in Ægyptum? Dixeruntque alter ad alterutrum : Constituamus nobis ducem, et revertamur in Ægyptum* (Ibid.).

Moïse et Aaron saisis d'horreur devant cette attitude furieuse du peuple révolté, devant ces murmures et ces blasphèmes, au lieu de parler au peuple, pensèrent qu'il leur valait mieux s'adresser à Dieu et le fléchir par l'humilité et la prière. Aussitôt, et à la vue de tous, ils se prosternèrent devant l'arche, la face contre le sol : *Quo audito, Moyses et Aaron ceciderunt proni in terram coram omni multitudine filiorum Israel* (Ibid.).

Cependant Josué et Caleb, qui comme explorateurs aussi, étaient seuls en état et avaient de plus le devoir de démentir les mensonges de leurs collègues, déchirant leurs vêtements en signe de scandale : Non, non, dirent-ils au peuple, ne veuillez pas vous montrer ingrats et rebelles à Dieu. La terre qu'il vous a promise et que nous avons examinée est fertile et saine, et si nous nous rendons Dieu propice, il nous la donnera certainement ; nous vivrons alors riches et heureux de son inépuisable fécondité. N'ayez aucune crainte des peuples qui l'habitent ; avec Dieu, nous sommes assez forts pour les détruire avec la même facilité que nous mangeons du pain. Forts seulement en apparence, Dieu les a dépouillés de toute force réelle. Il est avec nous, il combattra pour nous, et alors de quoi pouvons-nous avoir peur? *At*

vero Josue et Caleb, qui et ipsi lustraverant terram, sciderunt vestimenta sua, et ad omnem multitudinem filiorum Israel locuti sunt : Terra, quam circuivimus, valde bona est. Si propitius fuerit Dominus inducet nos in eam, et tradet humum lacte et melle manantem. Nolite rebelles esse contra Dominum; neque timeatis populum terræ hujus : quia, sicut panem, ita eos possumus devorare. Recessit ab illis omne præsidium : Dominus nobiscum est, nolite metuere (Ibid.).

Mais quand il s'agit de multitude, il est plus facile aux imposteurs de la tromper, qu'aux hommes honnêtes qui lui veulent sincèrement du bien, de la ramener à l'ordre et à la raison. Aussi, les Israélites, loin de se laisser persuader par les discours pieux et fidèles de Josué et de Caleb, poussèrent des cris pour les faire taire, les accusèrent de trahison et prirent des pierres pour les lapider. Ils les eussent massacrés sans doute, si Dieu n'eût visiblement couvert de sa protection ces hommes probes et courageux, en étendant sur eux la nuée mystérieuse qui couvrait le tabernacle, et qui lançant une lueur inaccoutumée remplit d'épouvante et contint dans le devoir le peuple furieux : *Cumque clamaret omnis multitudo, et lapidibus vellet eos opprimere, apparuit gloria Domini super tectum fœderis cunctis filiis Israel.*

XIV

Dieu déclare à Moïse qu'il a résolu de perdre et de détruire Israël. Prières de Moïse. — Dieu en est touché, et réduit le châtiment à la mort dans le désert de tous ceux qui étaient âgés de plus de vingt ans. — Mort subite des dix espions auteurs de la rébellion. — Vaine pénitence du peuple et son nouveau péché dans la résolution qu'il prend d'entrer dans le pays des Chananéens contre l'ordre de Moïse. — Comment ont été accomplies les sévères menaces que Dieu prononça à cette occasion. — Terrible exemple de la justice de Dieu.

Cependant une si grande perversité ne devait pas rester impunie. Dieu dit à Moïse : « Je suis las d'endurer plus longtemps que ce peuple, ton peuple se défie de moi et m'insulte au milieu des prodiges que j'ai opérés en sa présence et pour son avantage. J'enverrai la peste pour les dévorer, et je les détruirai de manière qu'il n'en restera pas un seul. Quant à toi, je te donnerai un autre peuple à conduire, plus nombreux, plus fort encore que celui-ci, et plus digne que tu le gouvernes : *Et dixit Deus ad Moysen : Usquequo detrahet mihi populus iste? Feriam igitur eos pestilentia, atque consumam. Te autem faciam principem super gentem magnam, et fortiorem quam hæc est* (Ibid.).

Mais Moïse n'était point égoïste. Loin donc d'accepter la promesse que Dieu lui faisait de l'établir prince d'un peuple plus grand, plus docile et plus fidèle, il en fut profondément affligé. Un père aussi tendre que l'était Moïse ne saurait voir qu'un affreux supplice dans une dignité qui entraînerait la perte de ses fils bien-aimés.

Renonçant donc à l'honneur que Dieu lui préparait et s'oubliant lui-même, Moïse se met à prier et à pleurer pour empêcher la ruine de son peuple. Dieu accepte ce sacrifice de générosité de la part de son fidèle serviteur, et à cause de lui, il tempère la rigueur de ses menaces : Et quant à la peste, dit-il, à cause de tes prières je ne l'enverrai point, et je ne détruirai pas entièrement Israël : ***Dixitque Dominus : Dimisi juxta verbum tuum*** (Ibid.). Mais puisque ton peuple, quoiqu'il ait vu de ses yeux la majesté de mon nom et la puissance de mon bras dans tant de prodiges que j'ai opérés pour lui en Égypte et dans le désert, s'est défié par dix fois de ma protection, a désobéi à ma voix, a insulté à ma bonté, il ne sera pas exempté d'un châtiment exemplaire et voici quel sera ce châtiment : aucun de ceux qui ont murmuré contre la terre que j'avais promise à leurs pères avec serment, n'y metttra les pieds; aucun même ne la verra : ***Attamen omnes homines qui viderunt majestatem meam, et signa quæ feci in Ægypto et solitudine, et tentaverunt me jam per decem vices, nec obedierunt voci meæ, non videbunt terram, pro qua juravi patribus eorum; nec quispiam ex illis qui detraxit mihi intuebitur eam.*** Caleb, cependant, mon fidèle serviteur Caleb, qui animé d'un bien autre esprit, a voulu à tout prix exécuter mes ordres et accomplir mes desseins, entrera, lui, dans cette terre de bénédiction qu'il a déjà visitée avec tant de soin et d'amour, et ses descendants la possèderont : ***Servum meum Caleb, qui, plenus alio spiritu, secutus est me, inducam in terram hanc, quam circuivit : et semen ejus possidebit eam*** (Ibid.). Annonce donc en

mon nom aux fils d'Israël que l'imprécation qu'ils ont prononcée en ta présence contre eux-mêmes aura son plein et entier effet. Ils ont dit qu'il leur était meilleur de mourir dans le désert; eh bien! ils y mourront tous, et les ossements de leurs cadavres y blanchiront: *Dic ergo eis : Sicut locuti estis, audiente me, sic faciam vobis : in solitudine hac jacebunt cadavera vestra.* En punition de vos plaintes insolentes contre ma providence, à l'exception de Josué et de Caleb, aucun de ceux d'entre vous qui comptent plus de vingt ans n'entrera dans la terre que j'avais préparée pour votre habitation et votre repos : *Omnes qui numerati estis a viginti annis et supra, et murmurastis contra me, non intrabitis terram, super quam levavi manum meam, ut habitarè vos facerem, præter Caleb et Josue.*

Quant à vos enfants que vous disiez devoir être la proie de vos ennemis, ils entreront dans cette terre qui ne vous a point plu, dont vous vous êtes rendus indignes, et ils la possèderont! *Parvulos autem vestros, de quibus dixistis quod prædæ hostibus forent, introducam, ut videant terram quæ vobis displicuit* (Ibid.). Cependant étant les fils d'hommes aussi pervers que vous l'êtes, ils porteront eux-mêmes la peine de ce péché par lequel vous vous êtes éloignés de Dieu, comme une femme infidèle de son légitime époux, et afin que la punition des pères serve d'avertissement aux fils. Pendant les quarante jours que vos envoyés ont examiné la terre de Chanaan, vous avez été dans un état perpétuel de défiance et de révolte contre moi, vous êtes restés dans l'incertitude si vous continueriez votre mar-

che en avant, si vous retourneriez sur vos pas en Égypte, et vous avez fait dépendre votre détermination du rapport de vos envoyés. Comptant pour rien mes révélations, mes promesses, mes prophéties et mon appui, vous avez mieux aimé croire à la parole de l'homme qu'à celle de votre Dieu. Or, moi, je changerai les jours en années. Pendant quarante ans vos fils erreront çà et là dans le désert jusqu'à ce que vous, leurs pères, ne soyez plus, et le nombre des années de leur châtiment sera celui des jours de votre péché : *Filii vestri erunt vagi in deserto annis quadraginta; et portabunt fornicationem vestram, donec consumentur cadavera patrum; juxta numerum quadraginta dierum quibus considerastis terram. Annus pro die imputabitur* (Ibid.).

Dieu n'avait pas achevé de prononcer cette sentence sévère qu'il commença de l'exécuter. Les dix envoyés infidèles qui avaient dépeint la terre de Chanaan sous les plus fausses et les plus odieuses couleurs, poussant ainsi le peuple à se défier de Dieu et à se révolter contre Moïse, furent soudainement frappés de mort devant le tabernacle, en présence de tout le peuple. Comme ils avaient eu grande part dans le péché, ils en furent aussi les premiers punis : *Omnes viri, quos miserat Moyses ad contemplandam terram, et qui reversi murmurare fecerant contra eum omnem multitudinem, detrahentes terræ, quod esset mala, mortui sunt, atque percussi in conspectu Domini* (Ibid.). Lors donc que Moïse, après un long et mystérieux entretien avec Dieu, vint annoncer au peuple la colère divine et le châtiment, la pâleur

était sur tous les visages, la consternation et l'effroi dans tous les cœurs.

Mais la colère de Dieu pouvait encore être apaisée. La sentence était conditionnelle, et le châtiment, une menace qu'une prompte pénitence pouvait arrêter. Le discours de Moïse au peuple ne fut qu'une invitation nouvelle à la résipiscence et au pardon. Israël n'en voulut pas profiter. Il est bien vrai qu'aux paroles de Moïse il fondit en larmes amères, il est vrai qu'il offrit d'entreprendre immédiatement la conquête de la terre promise ; il est vrai qu'il reconnut publiquement avoir péché : *Locutus est Moyses universa verba hæc ; et luxit omnis populus nimis. Et ecce mane primo surgentes dixerunt : Parati sumus ascendere ad locum, de quo locutus est Dominus, quia peccavimus* (Num. 14). Mais au lieu de prouver la sincérité de leur repentir par leur obéissance et leur soumission envers Moïse, les voilà qui de leur propre mouvement marchent seuls vers la montagne : *Ascenderunt verticem montis*. En vain Moïse leur reproche encore que par ce mouvement imprudent, ils ne font que se rendre coupables d'une nouvelle désobéissance aux ordres de Dieu, et s'exposer à un nouveau châtiment : *Quibus Moyses : Cur, inquit, transgredimini verbum Domini, quod vobis non cedet in prosperum ?* En vain il tente de les arrêter en leur déclarant que Dieu ne les accompagnerait pas et ne les protégerait pas dans cette expédition entreprise contre sa volonté : *Nolite ascendere : neque enim est Dominus vobiscum, eo quod nolueritis acquiescere Domino*. En vain il leur rappelle qu'ils avaient à combattre les Amalécites

et les Chananéens; en vain il leur annonce dans les termes les plus clairs qu'ils éprouveront une sanglante défaite : *Amalecites et Chananæus ante vos sunt : quorum gladio corruetis.* Ces Israélites, toujours indociles, désobéissants et opiniâtres dans le péché, aussi aveuglément présomptueux quand on leur ordonne de craindre, qu'ils étaient timides et lâches quand on les exhortait à espérer, quittent le camp de Moïse et l'arche, signe visible de la protection divine sur eux, et s'avancent vers la montagne sans raison et sans Dieu : *At illi contenebrati ascenderunt in verticem montis : arca autem Testamenti et Moyses non recesserunt de castris.*

Ils avaient à peine fait quelques pas que voilà leurs ennemis qui les surprennent, les poussent, les mettent en fuite, et les poursuivant l'épée dans les reins jusque dans la plaine, en font un horrible carnage : *Descenditque Amalecites et Chananæus, qui habitabat in montibus, et percutiens eos atque concidens, persecutus est eos usque Horma* (Ibid.). Alors Moïse, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu, ordonne que le jour suivant le camp soit levé de ce lieu funeste, et que le peuple reprenne la route le long de la mer Rouge vers le désert d'où ils étaient partis : *Cras movete castra, et revertimini in solitudinem per viam maris Rubri* (Ibid.). De ce jour Israël prévaricateur commença dans le désert son pénible pèlerinage de trente-huit ans, pendant lequel moururent les hommes qui étaient âgés de vingt ans au temps de la rébellion. Ils périrent tous selon la menace divine, et le peuple fut renouvelé en entier. Des six cent mille combattants qui étaient sortis de l'Égypte,

Josué et Caleb entrèrent seuls dans la terre promise : exemple frappant et redoutable de la justice de Dieu sur ceux qui restent sourds à sa parole, se défient de ses promesses, murmurent contre sa providence, et repoussent avec ingratitude les lumières de sa vérité, les sollicitudes de sa grâce, et les bienfaits de son amour.

XV

Cette histoire est évidemment mystérieuse et prophétique. — Développements des mystères qu'elle contient. — La Terre promise, figure du Ciel. — Traits de ressemblance entre la figure et ce qui est figuré.

Cependant si cette narration sacrée est importante pour les mystères qu'elle contient, il ne semble pas au premier aspect qu'elle soit telle comme fait historique ; elle présente en effet des particularités qui n'ont pas ou qui n'ont du moins que peu d'intérêt pour l'intégrité de l'histoire du peuple de Dieu. Qu'importe, quant à la connaissance des faits, de savoir que dès ce moment Osée commença à s'appeler Josué, sans donner le motif de ce changement de nom ? Qu'importe de savoir que les envoyés du peuple voulant à leur retour lui donner des preuves de la merveilleuse fécondité de la terre promise, en rapportèrent des raisins, des grenades et des figues, et pour les raisins en particulier qu'ils n'en rapportèrent qu'une seule grappe, grappe qu'au lieu de mettre dans un panier avec les autres fruits, ils suspendirent à une *barre* dont deux hommes portaient les

extrémités? Sont-ce là des circonstances dignes d'une mention particulière dans l'histoire de la religion d'un peuple? Il y a plus, le lieu d'où fut apportée cette grappe de raisin demeura célèbre chez les Hébreux. L'Écriture parle souvent du *Torrent*, de la *Vallée de la Grappe*. Le transport d'une grappe de raisin est-il donc un si grand événement qu'il mérite une telle célébrité? Ainsi, selon les règles que nous avons indiquées ailleurs pour l'interprétation des Livres Saints (*Lect.* 2, 10), n'est-il pas évident que ces particularités, dans leur simplicité historique, renferment quelque grand mystère? Ainsi encore, la terre de Chanaan, quelles que fussent la fertilité de son sol et la salubrité de son climat, aurait-elle mérité les magnifiques louanges que Dieu même lui a données et l'importance qu'il y a attachée, si cette terre n'eût pas été la figure d'une région meilleure? Et pourquoi enfin un si grand courroux de Dieu contre les Hébreux, parce qu'ils ont cru préférable une servitude tranquille à une belliqueuse indépendance? Hélas! un petit nombre de jours d'une vie commode et aisée, mais qui passent si vite, sont-ils donc au jugement de Dieu, un si grand bonheur, que pour l'acquérir on ne doive craindre aucun péril, ni reculer devant aucun sacrifice? Et au contraire, pour des hommes mortels, passer leur vie nourris d'un pain miraculeux dans la solitude, au lieu de vivre de leurs sueurs dans les villes; laisser leurs ossements dans le désert plutôt que dans les lieux habités, est-ce un si grand châtiment qu'il méritât les expressions de colère et de douleur dont Dieu s'est servi

pour l'annoncer? Que dirons-nous ensuite de tant d'autres particularités de cette histoire qui semblent insignifiantes, si elles n'ont pas un sens encore plus noble, outre celui de la lettre? Tout ceci donc porte à croire que cet événement, dans sa vérité historique, est admirablement prophétique et mystérieux. Rien, dit saint Augustin, dans le beau sermon qu'il a laissé sur ce récit biblique (*Serm.* 100, *de Temp.*), rien n'est plus digne d'un chrétien, que de découvrir dans les effets naturels des choses racontées les profonds mystères que la sagesse de Dieu y a d'avance attachés : *Operæ pretium est, arcana sacramentorum aperiri effectibus rerum.* Et c'est ce que nous allons faire ici avec l'aide de nos guides accoutumés, les Pères et les interprètes du catholicisme. Car, comme l'enseigne saint Thomas, nous sommes obligés de croire cachées sous le voile et les figures de l'Ancien Testament, toutes les vérités que la vraie foi nous montre manifestement découvertes dans le Nouveau : *Omnia quæ credenda traduntur in Novo Testamento, explicite et aperte, traduntur credenda in Testamento Veteri, sed implicite et sub figura.* Et combien n'est-il pas beau pour nous qui sommes fidèles, de voir que les mêmes mystères que nous croyons et dont nous éprouvons les magnifiques et salutaires effets ont été, tant de milliers d'années d'avance, préparés par l'admirable providence de Dieu, et annoncés au monde non-seulement par les paroles des prophètes, mais encore par les actes prophétiques de tout un peuple et les actions des patriarches?

Et d'abord que la Terre promise soit la figure du

royaume du ciel et de la béatitude éternelle, c'est une vérité reconnue, établie qu'elle est sur le témoignage de saint Paul, de tous les Pères, de tous les interprètes de l'Église. Écoutons d'abord Origène qui, plus près des Pères apostoliques, connaît avec certitude les traditions des premiers chrétiens et ainsi qu'il le dit souvent, les belles interprétations qu'ils ont laissées des Saintes Écritures. Heureux s'il n'eût point altéré ces idées par le mélange de celles qu'il avait puisées dans la philosophie de Platon! philosophie qui dans les premiers siècles tourna la tête à tant de chrétiens que Tertullien appelle son auteur le *Patriarche* de tous les hérétiques: *Omnium hæreticorum Patriarcham.* (S. Hier. ad Ctesiph.) Et saint Irénée appelle la philosophie des Platon « l'assaisonnement de toutes les hérésies. » *Condimentarium omnium hæresiarum.* Origène dit donc: « Quelle est enfin cette terre sainte si ce n'est point le royaume du ciel promis aux Saints dans l'Évangile? Oui, la terre que Dieu promet aux Hébreux signifie l'héritage céleste que Jésus-Christ promet aux vrais chrétiens: *Quæ est terra illa Sancta? Evangeli apromittunt Sanctis regna cœlorum. In cœlis est ergo hæreditas quæ promittitur* (Homil. 7, in Num.). » De plus l'apôtre saint Paul nous a dit: Vous, ô fidèles! vous êtes appelés à la conquête d'une terre, d'une cité, non point d'une cité terrestre et visible, mais invisible et céleste; vous vous êtes approchés du mont inaccessible sur lequel le Dieu vivant habite dans sa gloire; de la Jérusalem céleste, de la société des anges; et un peu après: La Jérusalem céleste, dit-il, est la vraie cité libre, elle est notre vraie

mère, notre véritable patrie, notre unique espérance. Jérusalem donc, poursuit Origène, capitale de la Terre promise, est pour nous chrétiens une figure, un symbole, une cité spirituelle; et tout ce que l'Écriture nous dit de la Terre promise dans le sens littéral, nous l'entendons en esprit de la Jérusalem céleste et éternelle : *Ad nos dicitur* (Galat.) : *Non accessistis ad ea quæ visibilia sunt sed ad invisibilia : accessistis enim ad montem Dei viventis, ad cœlestem Jerusalem : et ad multitudinem angelorum. Et alibi : « Jerusalem quæ sursum est, libera est, quæ est mater nostra. » Jerusalem ergo cœlestem esse credimus, et ad typum hujus terræ; et quæ scripta sunt de hac terrena, ad illam cœlestem spiritualiter referimus* (Ibid.).

Cette terre, en effet, est promise au peuple choisi; ce peuple est appelé de Dieu à chasser les nations corrompues et orgueilleuses qui l'habitaient, et à s'y établir en leur place. Peut-il y avoir une figure du Paradis plus expressive? C'est une promesse de Dieu aux âmes des élus; il les appelle à remplir les places que les anges prévaricateurs ont laissées vides dans le ciel. Cette expression dont se sert l'Écriture en parlant de la terre de Chanaan, *terre arrosée de lait et de miel: Terram lacte et melle manantem,* est évidemment, dans le sens littéral, une hyperbole pour donner une idée de la merveilleuse fécondité de cette terre ; et dans le sens spirituel et allégorique, cette même expression, s'appliquant au ciel, loin d'être une exagération, reste beaucoup au-dessous de la vérité. Oui, la patrie des Saints, la Jérusalem céleste est véritablement arrosée

de lait et de miel; mais c'est un lait, c'est un miel tout spirituel et divin; lait qui, selon saint Paul, nourrit, purifie, non-seulement l'âme, mais le corps des bienheureux, et qui fait croître l'homme imparfait, l'homme enfant, jusqu'à l'âge merveilleux de l'homme parfait, et l'égale au corps impassible et glorieux de Jésus-Christ même : ***Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*** (Philip. 3). ***In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi*** (Ephes. 4); miel qui coule en torrent d'une douceur exquise et inonde les âmes des Saints : ***Torrente voluptatis tuæ potabis eos*** (Psal. 35); qui les environne, les enveloppe, les pénètre, les contient en soi et les revêt; dans lequel ils se jettent eux-mêmes, s'abandonnent, se perdent, comme dans une vaste mer de jouissance et de paix : *Intra in gaudium Domini tui* (Matth. 25); ils y demeurent comme ensevelis, ivres et perdus dans un éternel sentiment de tranquille suavité : telle est la fertilité et l'ineffable abondance de la maison de Dieu : ***Inebriabuntur ab ubertate domus Dei*** (Psal. 35). Les Hébreux qui, séparés par d'immenses distances de la terre promise à leurs pères, gémissent en Égypte sous le joug cruel de Pharaon, et puis la cherchent errants à travers le désert, jusqu'à ce qu'ils la trouvent et y goûtent le repos, que signifient-ils si ce n'est l'humanité tout entière, privée de tout droit à l'héritage céleste, exilée de sa patrie, exil dont celui d'Adam du Paradis terrestre fut la figure; soumise à l'empire tyrannique de Satan qui en avait fait son esclave et son jouet, forcée de tromper la soif des biens célestes qui

lui est innée, par la misérable puissance de ceux de la terre, comme les brutes, et qui, délivrée par la loi mosaïque des chaînes de l'idolâtrie, et ramenée à la connaissance et au culte du vrai Dieu, errait cependant toujours dans les solitudes des limbes des patriarches, parce que le vrai Josué, Jésus-Christ, n'était pas encore venu abattre la véritable Jéricho, la cité infernale, faciliter les voies au véritable Israël, qui est le peuple chrétien, et lui ouvrir les portes de la Terre promise, de la béatitude éternelle.

XVI

La Terre promise est la figure de Jésus-Christ. — Raison historique du changement du nom de Osée, fils de Navé, en celui de Josué qui veut dire SAUVEUR. — Moïse en cette circonstance découvrit dans Osée la figure de Jésus-Christ, et c'est pourquoi il le nomma JOSUÉ.

Remarquons encore que la béatitude éternelle n'est autre chose que la jouissance et la possession de Dieu par Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Lui-même nous l'a dit : La vie éternelle consiste à vous connaître, mon Père, et celui que vous avez envoyé, votre Fils Jésus-Christ : *Hæc est enim vita æterna, ut cognoscant te, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. 17). Cette vie divine commence ici sur la terre au moyen de la grâce de la foi, de l'espérance, de la charité ; s'accomplit et se perfectionne au moyen de la vision dans le ciel : où à la lumière de la gloire qui jaillit et rayonne de Jésus-

Christ glorifié, nous verrons face à face, et comme il est en lui-même, ce grand Dieu tout bon et tout aimable, que nous voyons maintenant comme à travers les ombres d'une énigme mystérieuse, comme une image dans un miroir, c'est-à-dire dans la personne ou la doctrine de Jésus-Christ : *Videmus nunc per speculum, et in enigmate; tunc autem facie ad faciem* (Cor. 13). *Cum apparuerit, videbimus eum sicuti est* (I, Joan. 3). *In lumine tuo videbimus lumen* (Psal. 35). *In facie Christi Jesu* (II. Cor. 4). En effet, l'âme qui a une foi vive en Jésus-Christ, et une même charité qui l'unit à lui, sur cette terre même, jouit de tout le bonheur qu'on y peut avoir ; elle ne demande rien au monde des sens, et ne connaît que les joies de l'âme. C'est pour cela, dit Liran, que dans la terre promise aux Hébreux, nous pouvons voir la figure de Jésus-Christ, qui nous introduit dans la terre des vivants, dans la béatitude éternelle qui se concentre en lui, véritable terre promise au monde dans la Loi et les Prophètes : *Christus convenienter potest dici terra promissionis, eo quod ad terram viventium nos introducit; et quia corpus ejus terrenum est terra promissa nobis in Lege et Prophetis* (In 13, Num.). Et saint Augustin avait dit dans le même sens que la Terre promise est la véritable image de Marie dont Jésus-Christ est né, et c'est en elle que s'est accompli l'oracle du prophète qui disait que la vérité naîtrait de la terre, terre vierge, terre sainte, terre abondante et féconde. Et comment Marie pourrait-elle n'être pas la terre de promission, elle qui depuis tant d'années avait été promise par le prophète? Dieu lui-même ayant dit

par la bouche d'Isaï : Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils : *Terra repromissionis, in qua natus est, sanctæ Mariæ videtur imaginem prætulisse. In ipsa enim impletum est : Veritas de terra orta est* (Psal. 48). *Quomodo autem beata Maria non fuit terra promissionis, quæ per prophetam multo antea promissa est? Nam per beatum Isaiam Dominus eam ante multa annorum spatia repromisit, sic enim ait : Ecce virgo concipiet, et pariet filium* (Serm. 100, de Temp.).

Ainsi on comprend pourquoi Moïse, avant d'envoyer les explorateurs dans la Terre promise, donna au fils de Navé le nom de *Josué*, qui est le même que *Jésus* et qui signifie *Sauveur*. Les saints Pères et les interprètes disent à cet égard : Moïse éclairé de la lumière prophétique, connut que Osée était choisi de Dieu pour sauver Israël des mains de ses puissants ennemis et pour le faire entrer triomphant dans la terre de Chanaan. Et comme Osée, au moment où il acceptait la périlleuse mission de visiter ce pays belliqueux et féroce commençait l'œuvre du salut de son peuple, Moïse choisit aussi cette circonstance pour lui donner le nom de *Sauveur ;* étant tout à fait juste et rationnel qu'Osée reçût le titre de son sublime ministère, au moment où il commençait à en exercer les fonctions.

Mais, outre cette raison qui appartient à l'histoire, Moïse en eut encore une autre pour donner à *Osée* le nom de Jésus, et celle-ci appartient au mystère. Jésus, fils de Navé, dit saint Jérôme, fut le vrai type de Notre-Seigneur Jésus-Christ, non-seulement par ses actes, mais par son nom, parce qu'ayant vaincu les Chananéens,

conquis et divisé la terre sainte entre les vainqueurs, il représente au vif Jésus-Christ triomphant des puissances infernales, et assurant la béatitude éternelle à ses élus. De plus Osée, en racontant lui-même les vicissitudes et la gloire de son royaume terrestre a décrit d'avance les vicissitudes et la gloire du royaume spirituel, de la céleste Jérusalem, de l'Église : *Jesus Nave typus Domini, non solum in gestis sed etiam in nomine, hostium regna subvertit ; divisit terram victori populo ; et Ecclesiæ, cælestique Jerusalem spiritualia regna describit* (Ad Paulin.). Ainsi parlent les saints Pères, saint Justin, Eusèbe, Théophilacte, Origène, Tertullien, Lactance, saint Ambroise, saint Prosper, saint Augustin, et beaucoup d'autres. Certainement, Moïse a été le prophète le plus éclairé d'en haut sur les mystères de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ lui-même l'appelle dans l'Évangile l'historien anticipé de sa vie, et celui qui un jour convaincra mieux les Juifs d'imposture et les condamnera : *Nolite putare quia ego accusaturus sum vos ; est qui accusat vos Moyses... de me enim ille scripsit* (Joan. 5). Ainsi donc, comme nous l'avons déjà dit (Lect. III, 9), il arrivait souvent aux prophètes : qu'en prédisant les aventures d'un personnage présent, frappés d'un trait de ressemblance qu'il avait avec le Messie, ils étaient tout à coup entraînés à décrire les mystères de l'avénement futur de Jésus-Christ qui était toujours présent à leur esprit et à leur cœur. En même temps que Moïse prédit qu'Osée sauvera Israël, il voit Jésus-Christ qui sauvera le monde. Ce n'est donc point pour ce qu'Osée avait fait, ni ce qu'il allait faire de glorieux,

mais pour ce dont il était la figure dans l'avenir que Moïse lui donna le nom de sauveur, afin que la figure fût en parfait accord avec le grand Figuré; et que celui qui devait si bien représenter Jésus-Christ par ses œuvres, le représentât encore par l'identité de son nom.

Remarquez cependant que la Terre promise n'est cherchée et explorée qu'après ce mystérieux changement de nom; qu'après qu'Osée qui veut dire *sauvez-nous* est devenu Josué ou Jésus qui signifie *celui qui sauve* ou *le Sauveur*. Oh! la belle prophétie! Oh! le grand mystère! Ainsi, précisément, les bergers et les Mages, les Juifs et Hérode quoique avec des intentions bien différentes, ne se mettent à la recherche de Bethléem, de la Terre promise qu'après la venue du Messie qui pendant quarante siècles ayant été seulement une promesse, une espérance, une attente, devient un fait; tout cela n'a lieu qu'après que la prière de l'humanité souffrante : ô Dieu, SAUVEZ-NOUS, eut été changée par le messsager céleste en cette bienheureuse nouvelle : le SAUVEUR est né : *Gaudium magnum annuntio vobis, quia natus est vobis* SALVATOR (Luc. 2). Le vrai Jésus est né sur la terre, et les hommes commencent à découvrir les mystères du ciel. De quoi servait en effet de chercher, d'explorer cette véritable Terre promise avant qu'eût apparu le véritable Josué, qui la connaît seul et peut seul y introduire les hommes qui la cherchent de bonne volonté, parce que seul, selon ses propres paroles, il en est la porte : *Ego sum ostium* (Joan. 11); seul il en est la voie, la vérité et la vie : *Ego sum via, veritas et vita* (Ibid.).

XVII

Explication du mystère de la grappe et des autres fruits que les explorateurs rapportèrent de la Terre sainte. — La grappe suspendue à une barre est la figure de Jésus-Christ sur la croix. — Les Pères l'interprètent tous ainsi, et on peut croire que c'est un sentiment qui vient des premiers chrétiens et des apôtres. — La contrée d'Ebron, ou de la SOCIÉTÉ, figure l'Église, en laquelle les hommes sont en parfaite société entre eux et avec Dieu. — La grenade et la figue représentent la grâce et la douceur de la loi de Dieu.

Le plus aimable et le plus important mystère de cette narration biblique que nous développons est dans cette prodigieuse grappe de raisin que les explorateurs rapportèrent suspendue à une barre de bois, dans le camp hébreu, comme la preuve de l'étonnante fertilité de la terre promise. Cette grappe par sa grandeur et par sa beauté étant la merveille de la nature, était aussi le type des plus grands miracles de la grâce. Les explorateurs en rapportant ce fruit de la terre, apportaient le plus précieux des mystères du ciel. Cette grappe fut une belle figure, une sensible prophétie de Jésus-Christ; cela ressort de l'Écriture, qui est sans doute son meilleur interprète à elle-même. Ainsi, l'épouse du Cantique, figure de l'Église, appelle son époux : une grappe de raisin de Chypre des vignes d'Engaddi : ***Botrus Cypri dilectus meus in vineis Engaddi*** (Cantic. 1). Et pour qu'il ne reste aucun doute que ce passage du Cantique fait bien allusion à la grappe des explorateurs et qu'il en explique

le mystère, l'épouse parle d'une grappe de raisin de *Chypre*, l'espèce même de raisin qui devient en Chanaan d'une prodigieuse grosseur, et elle dit qu'elle a été cueillie dans les vignes *d'Engaddi*, qui est le lieu même de la contrée d'Ebron où les explorateurs avaient pris celle qu'ils aportèrent aux enfants d'Israël.

De plus, Jésus-Christ parlant de lui même par la bouche du prophète, dit qu'il est la seule grappe qui doive être pressée par le bois de la croix : ***Torcular calcavi solus*** (Isaï, 63); et plus clairement encore dans l'Évangile, il s'est donné à lui-même le nom de VRAIE VIGNE, c'est-à-dire, vigne riche et féconde, chargée avec abondance de son mystérieux fruit ou de sa grappe, que le divin agriculteur l'Éternel, son père, a plantée sur la terre pour le salut et la joie du monde : ***Ego sum vitis vera, et pater meus agricola est*** (Joan. 15); en outre, cette grappe, du lieu où elle fut cueillie prend le nom de grappe d'Ebron, c'est-à-dire, grappe de la société (Ebron signifie société). Maintenant je le demande, était-il possible de mieux indiquer Jésus-Christ, que saint Paul appelle le médiateur, le lien de notre union, de notre paix, de notre société avec Dieu : ***Ipse enim est pax nostra*** (Ephes. 2); et dont saint Jean a dit : Nous vous annonçons la parole de vie, afin qu'elle rétablisse notre société avec Dieu le Père et son fils Jésus-Christ. ***Ut societas nostra sit cum patre, et cum filio ejus Jesu Christo*** (1. Joan. 1). Et en effet, de même que les amitiés interrompues se reforment en buvant ensemble le suc de la grappe, le vin, les anciennes alliances se célébraient avec cette liqueur; ainsi, dit encore saint Paul, la paix,

l'union entre le ciel et la terre, entre les hommes et Dieu, ne s'est rétablie que par le suc de cette grappe divine, par le sang précieux de Jésus-Christ, dont la pressoir de la croix exprima jusqu'à la dernière goutte: ***Pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt*** (Colos. 1). O véritable grappe de la société dans laquelle et par laquelle tout ce qui est de Dieu devient nôtre, et par qui tout devient commun entre les hommes et Dieu !

Ainsi, les Pères et les interprètres ont tous été d'accord pour reconnaître dans la grappe de raisin de la Terre promise le mystère de Jésus-Christ, et l'on ne peut douter que cette interprétation ne soit une tradition des premiers chrétiens qui l'avaient reçue des apôtres, auxquels Jésus-Christ même donna l'intelligence des mystères contenus dans la lettre des Écritures. ***Aperuit illis sensum ut inteligerent Scripturas*** (Luc. 24). Écoutons seulement quelques-uns de ces Pères.

Saint Jérôme, dans son admirable description du voyage de sainte Paule aux Saints Lieux, s'exprime ainsi : « Elle arriva à *Eschol* (mot qui signifie *la grappe*), c'est-à-dire au lieu même d'où les explorateurs envoyés par Moïse rapportèrent une grappe de raisin d'une grosseur démesurée, en preuve de la fertilité de la Terre promise et pour figurer depuis lors Jésus-Christ qui a dit par son prophète : ***Venit Eschol, quæ in Botrum vertitur. Unde in testimonium terræ fertilissimæ et in typum ejus qui dicit : Torcular calcavi solus, exploratores botrum miræ magnitudinis portaverunt*** (Epist. 108, ad Eustoch.). » Et dans son beau traité sur les 42

stations du peuple d'Israël dans le désert, le même Père dit : « Dans la grappe que les explorateurs portent suspendue à un bois, est écrite d'avance, comme en abrégé, l'histoire de la passion de Jésus-Christ : *Botrus defertur in ligno : et Christi breviter passio demonstratur* (Ad Fabiol. de 42 mansion.). » Saint Paulin, évêque de Nole, dit : « La grappe est Jésus-Christ qui, suspendu au bois de la croix, nous a donné en abondance les fruits de la Terre promise : *Qui nobis, in crucis vecte suspensus, de terra promissionis fructus dedit* (Epist. 3, ad Sev.). » Saint Maxime s'étend plus longuement et plus clairement sur le même mystère : « Jésus-Christ, dit-il, est la vraie grappe que les deux explorateurs rapportèrent sur leurs épaules, suspendue à une barre de bois. Dieu voulant faire entendre par ce fait la venue de notre Sauveur, car quelle figure convenait mieux pour rendre visible le mystère de Jésus-Christ suspendu au bois de la croix : *Ipse plane est botrus, quem duo exploratores illi in phalanga ad filios Israel propriis humeris detulerunt. Quod quidem factum jam tunc præfigurabat adventum Domini Salvatoris. Nam botrus in phalanga suspensus, in cruce Christum appensum ostendit* (In Natal. S. Cypr.). » Dans le même passage, le même Père dit encore : « O raisin précieux, qui fut suspendu à un bois précieux pour le salut du monde. C'est toi qui nous verse le vin spirituel de Dieu. Car de même que la grappe avant de rendre le vin est suspendue à la vigne par l'artifice de la nature ; de même Jésus-Christ pour nous donner le vin spirituel de son précieux sang est attaché à la croix par une particulière providence de Dieu :

Vinum plane est spirituale Dei, uva illa quæ pro salute mundi pependit in ligno. Sicut enim botrus, redditurus vinum, prius in vinea quadam arte naturæ suspenditur; ita et Christus, editurus vinum spirituale martyrii, in cruce, quadam providentia divinitatis aptatur (Ibid.). » Écoutons les paroles si belles de saint Isidore sur le même sujet : « Jésus-Christ, dit-il, est la vraie grappe qui, foulée sur la croix pour notre salut, a répandu le suc du raisin de son sang, et ce sang exprimé dans l'œuvre de sa passion, il l'a lui-même donné à boire à son Église : *Hic est botrus qui effusam in salutem nostram uvam sanguinis sui, cruci contritione, pertulit; et expressum passionis suæ calicem propinavit Ecclesiæ* (In Num. 13, apud de Lyr.). »

Mais avec cette grappe de raisin les explorateurs rapportèrent encore des grenades et des figues. O la belle figure, continue saint Isidore, ô la belle figure de la grâce que l'Église a reçue en même temps que ce sang ! Les grains multipliés de la grenade si admirablement disposés pour former un seul fruit expriment l'ordre et la concorde de tant de peuples formant une seule Église, dans l'unité d'une même foi et d'un même amour ; la couleur rouge de la grenade signifie que cette unité de foi et d'amour est l'effet et l'empreinte lumineuse et étincelante du sang de Jésus-Christ : *Quem in malogranato socia muneris gratia, secuta est mater Ecclesia : habens intra se, per granorum numerum, multitudinem populorum : per ruborem, idest sanguinis Christi signaculum, coruscantem* (Ibid.). Quant à la figue qui sue le miel et le répand en abondance, elle était la figure de

la loi de Jésus-Christ de laquelle David avait prophétisé en ces termes : O combien vos paroles, Seigneur, sont douces à mon palais ; elles se changent dans ma bouche en un miel exquis. Ainsi la figure fut rapportée de la Terre promise en même temps que la grappe, afin que la loi fût figurée en même temps que le législateur ; car on ne connaît la loi qu'en connaissant Jésus-Christ ; et on n'honore bien Jésus-Christ qu'en accomplissant sa loi : *De cujus doctrina dicitur in Psalmo* (118) : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua ; super mel ori meo ! Ficum cum botro de terra promissionis attulerunt, idest imaginem legis cum figura Christi. Quia nec Christus sine lege, nec lex sine Christo esse potest* (Ibid.).

XVIII

Les deux hommes qui portèrent sur leur tête la grappe suspendue à une barre de bois furent les figures des deux Testaments, de la Synagogue et de l'Église. — L'un des deux porteurs tournait le dos à la grappe, l'autre lui faisait face. — Cette circonstance exprime la différence entre les prêtres juifs et les Mages qui annoncèrent en même temps au monde la venue de Jésus-Christ, ceux-là le méprisant, et ceux-ci l'adorant. — La même circonstance exprime encore la servitude du Juif sous le gentil. — Les Juifs remplirent cet office avec les Mages, ils le remplissent encore à l'égard du peuple chrétien. — Eux-mêmes, dans les Écritures qu'ils conservent, attestent l'authenticité des prophéties de Jésus-Christ, qu'on ne peut dire en conséquence, avoir été inventées par les chrétiens. — Eux-mêmes sont le témoignage vivant de la vérité du christianisme, auquel ils préparent par toutes les voies. — La civilisation des Juifs. — Dieu les conserve miraculeusement.

Le mystère de la grappe ainsi développé, parlons encore des deux hommes qui la portaient sur leurs épaules, car dans la science des saints Livres un mystère donne toujours la clef d'un autre. Les deux porteurs de ce raisin précieux, dit saint Augustin, représentaient différents mystères, et peuvent être pris en beaucoup de sens. En premier lieu, il est clair qu'ils furent la figure des deux Testaments : car comme nous lisons que la grappe fut montrée au peuple entre ces deux hommes, ainsi il est écrit de Jésus-Christ qu'il est connu entre les deux Testaments. En effet, le prophète Habacuc (version des Septante) dit : Seigneur, vous serez reconnu *entre* les deux animaux : ***Hanc uvam duo referunt inserto vecte pendentem. Duo isti multis modis possunt***

intelligi. Quod duorum Testamentorum typum habuerint, hinc evidenter cognoscimus : quia, quomodo in medio duorum illorum uva exhibita legitur ; ita Christus Dominus in medio duorum Testamentorum evidenter agnoscitur, juxta illud (Abac. 3) : *In medio duorum animalium cognosceris* (Serm. 100, de Temp.). Cette interprétation est conforme à la doctrine de saint Paul, qui nous dit que tout l'édifice de la vraie foi repose sur deux colonnes qui sont les prophètes et les apôtres, entre lesquels est placée la grande pierre angulaire, Jésus-Christ : *Superœdificati super fundamentum apostolorum et prophetarum ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (Ephes. 2).

Ce grand mystère, cette sublime allégorie commence à s'accomplir par l'arrivée des Mages à Jérusalem. Jésus-Christ fut alors annoncé et montré au monde par les prêtres juifs en qui finissait le Vieux Testament, et par les Mages gentils en qui commençait le Nouveau. Les Mages indiquèrent le temps de sa naissance : *il est né ;* les Juifs le lieu : à *Bethléem* de Juda. Les Mages publièrent le miracle de l'étoile : *Nous avons vu* son étoile ; les Juifs, l'oracle de la prophétie : *comme l'ont annoncé* les prophètes. Et c'est précisément pour cela, dit saint Léon, que Dieu ne voulut point que les Mages fussent conduits directement par l'étoile au berceau de son fils ; mais il voulut qu'ils entrassent auparavant à Jérusalem pour y interroger les Juifs, afin qu'à la plus grande confusion de ce peuple dur et incrédule, la naissance du Sauveur fut attestée par un double témoignage : l'étoile miraculeuse apparue aux Mages et la prophétie

lue et publiée par les Juifs : ***Pertinuit ad confutandam duritiem Judæorum, ut non solum ductu sideris, sed etiam prophetia innotesceret nativitas Salvatoris.*** Ainsi cette naissance divine fut annoncée au monde par les Juifs et par les Mages, par l'étoile et par les prophéties, comme par les deux Testaments, les deux explorateurs et les deux grands évangélistes.

Des deux hommes qui portaient la grappe, l'un allait devant, l'autre suivait derrière, et par cela encore, dit saint Augustin, ils représentaient les deux peuples : le Juif et le gentil, la Synagogue et l'Église. En effet, le peuple juif l'a précédé, le peuple chrétien est venu après : ***Possunt etiam isti duo christianum et judaicum populum figurare, idest Synagogam et Ecclesiam : præcedit Judæus ; sequitur Christianus.*** Or, ceci a commencé à se vérifier dans le mystère de l'Épiphanie. Le Juif alors allait devant parce que par les prophéties dont il avait le dépôt il savait le lieu où devait naître le Messie ; le gentil ne venait qu'après les Juifs, parce que les Mages reçurent des Juifs cette importante connaissance.

Tandis que ces deux hommes portaient seuls tout le fardeau, l'un l'avait devant les yeux, l'autre derrière les épaules. Et il en est ainsi du Juif et du Mage. Tous deux prédisent Jésus-Christ et le portent à la connaissance du monde, mais les Juifs en dédaignant de le chercher lui tournèrent les épaules, et les Mages au contraire, désirant ardemment de le trouver, l'eurent toujours présent aux yeux de leur esprit par le moyen de la foi, et le virent enfin des yeux du corps l'ayant vu et adoré.

Celui de ces deux porteurs cependant qui allait devant, sans voir, paraissait servir à son compagnon qui venait après, et lui prêter son ministère pour lui tenir sous les yeux la mystérieuse grappe sur laquelle lui-même ne jetait pas un seul coup d'œil. Ainsi dans la circonstance qui nous occupe, les Juifs, dit saint Léon, confessant de bouche la vérité et la reniant de cœur, ne daignant ni chercher le Messie qu'ils indiquaient aux Mages, ni voir de leurs propres yeux celui qu'ils avaient vu à la lumière prophétique de leurs livres, parurent servir aux Mages et leur prêter le ministère doctoral dont ils étaient revêtus. Ils parurent porter Jésus-Christ pour les étrangers et le tenir sous leurs yeux, eux qui l'avaient dans leur maison et l'avaient connu les premiers par les oracles des prophètes. Et dans les Mages et par les Mages ils commencèrent dès ce moment à mettre à la disposition des gentils les prophéties et les promesses des Saintes Écritures pour leurs désirs, leurs commodités et leurs avantages spirituels : *Jam ergo ad eruditionem gentium propheticus sermo transibat ; et prœnuntiatum oraculis antiquis Christum alienigenarum corda discebant : cum Judæorum infidelitas veritatem ore proferret, et mendacium corde retineret.* De ce jour en effet, les mystères des Saintes Écritures qui parlent de Jésus-Christ, tournés à notre usage, commencèrent à devenir visibles pour nous par le ministère des Juifs ; et la vérité à laquelle ils avaient tourné le dos et qu'ils avaient rejetée avec une aveugle obstination commença dès lors à luire pour le salut de toutes les nations : *Exinde nobis Christum loquentia,*

Scripturarum arcana patuerunt; et veritas, quam Judæorum obcæcatio non recepit, omnibus gentibus lumen suum invexit. (Serm. 3, Ep.)

Mais écoutons saint Augustin sur ce grand mystère du Juif que Dieu condamne à servir le gentil; mystère figuré par les deux porteurs de la grappe, commençant de s'accomplir à l'avantage des Mages, et se continuant dans les siècles suivants pour l'utilité de tout le peuple chrétien. Voici donc ce que dit cet illustre docteur : « Par ces prêtres de Jérusalem, qui, leurs Écritures à la main, enseignent aux Mages le lieu où est né Jésus-Christ, sans prendre aucun soin de le chercher eux-mêmes, Dieu a voulu signifier ceci : que les saintes Écritures resteraient entre les mains des Juifs comme un moyen de cécité pour eux, d'instruction et de lumière pour les gentils, et qu'ils les porteraient par tout le monde, non pour les appliquer à leur salut, mais pour nous rendre plus facile le nôtre. Ainsi le service que les Juifs rendirent alors aux Mages fut le gage et la figure de ceux qu'ils rendraient aux gentils dans l'avenir, car par la lecture de ces livres qui restent entre les mains des premiers tout doute est ôté aux seconds : *Quid aliud hic significavit divina Providentia, nisi apud Judæos divinas litteras remansuras, quibus gentes instruerentur, illi excæcarentur; quas portarent non in adjutorium salutis suæ, sed ad testimonium salutis nostræ... Judæorum codices recitamus, ut tollatur dubitatio paganorum; qui jam in Magis illis figurabantur, quos Judæi, de civitate in qua natus est Christus divinis eloquiis instruebant, et eum ipsi*

nec requirebant nec agnoscebant. (Serm. 30, de Temp.)

Ailleurs le même saint docteur développe plus amplement cette pensée que le Juif aide et sert au chrétien à convaincre les gentils qui refusent de se convertir ; car, dit-il, les Mages qui cherchèrent et poursuivirent leur chemin, trouvèrent Jésus-Christ et l'adorèrent. Au contraire les Juifs qui le leur montrèrent, ne firent pas un seul pas vers lui. O grand mystère ! la même chose arrive de nos jours. Nous prouvons notre foi, et nous accroissons tous les jours le nombre des fidèles et nous amenons les païens à cette foi par les livres mêmes des Juifs : *Perrexerunt Magi, et adoraverunt ; Judæi remanserunt qui demonstraverant. O magnum sacramentum ! Hodie per Judæorum codices convincimus. Fiunt fideles per eorum codices ; ostendimus paganis quod nolunt credere.* (Serm 67, de Divers.) Virgile, poursuit encore saint Augustin, Virgile, poëte païen, représente Enée, descendu aux Champs-Elysées, et y voyant les princes romains qui devaient naître, et que lui poëte savait bien déjà être nés, donnant ainsi pour des événements futurs des histoires présentes ou même passées. Or les gentils, à l'aide de cet exemple d'un de leurs écrivains, osent dire quelquefois que les écrivains chrétiens ont agi ainsi. C'est pourquoi quand nous leur montrons les prophéties qui se sont accomplies en Jésus-Christ, et si fidèlement accomplies qu'il est impossible de nier cette exacte connexion entre les prophéties et l'histoire évangélique, qui s'y trouve si minutieusement décrite, ils disent : Ce ne sont point là des prédictions d'événements futurs, comme vous le

dites, mais des histoires faites après l'événement. Comme notre Virgile, vous chrétiens, après avoir vu les faits, vous les avez mis en prédiction dans la bouche des prophètes qui n'ont jamais existé, et ces livres dans lesquels ces choses sont racontées comme prédites d'avance, vous les avez composés vous-mêmes sur et après les événements accomplis : *Aliquando pagani, cum vident quæ scripta sunt sic impleri, ut negari omnino non possint; quod ea per Christi nomen in omnibus gentibus præsentantur, quæ in sanctis codicibus prædicta recitantur; audent ut dicant : Vidistis ita fieri et tanquam prædicta sint conscripsistis. Hoc poeta eorum quidam fecit : narravit quemdam apud inferos descendisse, atque in beatorum regionem venisse, demonstratosque illi Romanorum principes nascituros, quos, jam ipse, qui hæc scribebat, natos noverat. Præterita enim narravit, sed quasi futura essent prædicta conscripsit. Sic et vos, inquiunt pagani, vidistis hæc omnia fieri, et scripsistis vobis codices, in quibus hæc legantur tamquam prædicta.* Et nous, chrétiens, que répondons-nous à cette accusation d'avoir fabriqué les livres sur lesquels repose notre foi? Nous en appelons aux Juifs et nous disons : Il n'est pas possible que nous ayons supposé ces prophéties puisque le livre qui les contient a toujours été et est encore entre les mains du Juif, l'ennemi capital du nom chrétien, et qui affirme l'avoir reçu de ses ancêtres, tel qu'il est, écrit très-longtemps avant la venue du Messie. Or, avec cette seule réponse, nous confondons à la fois les Juifs et les païens : les Juifs, en leur montrant que notre croyance est le com-

plément de leurs prophéties ; les païens, parce que, avec l'autorité des Juifs, nous leur prouvons que ces prophéties sont authentiques et que nous ne les avons point inventées : *Profero codicem, lego prophetam, ostendo impletam esse prophetiam ; dubitat paganus ne hoc ipse confixerim ? Inimicus meus habet hunc codicem, antiquitus sibi a majoribus commendatum. Ambos inde convinco : Judæum, quia id prophetatum et completum ego cognovi ; paganum, quia hoc non ego confinxi.* (Ibid.)

Ainsi donc se répète et s'accomplit au profit des chrétiens le mystère de la réponse des Juifs aux Mages quand nous faisons appel aux livres des Juifs pour lever les doutes de nos adversaires. Et n'est-il pas vrai que les Juifs d'aujourd'hui font malgré eux, à l'égard des païens, ce que leurs pères firent autrefois à l'égard des Mages ? N'est-il pas vrai qu'ils montrent aux gentils ce Jésus-Christ qu'ils refusent d'adorer avec les gentils ? *Nam illud quale est quod ad Judæorum codices provocamus, ut animos dubitantium confirmemus ? Nonne tunc Christum Judæi ostendunt gentibus, quem nolunt adorare cum gentibus ?* (Serm. 32, de Temp.) Saint Augustin continue : « Les Juifs, dit-il, la prophétie à la main, montrèrent aux Mages Jésus-Christ qu'ils ne prirent aucun soin d'adorer avec eux. Or, ne voyons-nous pas qu'ils font la même chose aujourd'hui ! Et que font-ils quand ils immolent et mangent l'Agneau pascal, si ce n'est de nous montrer à nous gentils la plus belle figure de Jésus-Christ qu'ils ne veulent pas reconnaître et adorer avec nous ? *Judæi de Scriptura res-*

ponderunt, et ipsi cum eis non adoraverunt. Nonne hoc videmus etiam nunc? Nonne quando occidunt ovem in pascha et manducant, gentibus Christum demonstrant, in quem nolunt credere, quem cum eis ipsi non adorant. (Ibid.) O gloire donc, ô pouvoir, ô empire de notre roi et Seigneur Jésus-Christ! quel profond conseil a disposé que la nation juive fût vaincue par les Romains, mais non détruite, et que tandis que les autres nations subjuguées par les Romains s'identifiaient avec eux, embrassaient leurs lois, leurs coutumes, leur religion, le peuple juif seul demeurât obstinément attaché à ses lois propres, à ses usages et à son culte : *O gloria regis nostri! Merito Judæi a Romanis victi sunt, nec deleti. Omnes gentes a Romanis subactæ in Romanorum jura transierunt. Hæc gens, quantum ad Dei cultum attinet, patriæ consuetudines ritumque custodivit.* (Serm. 67, de Divers.) En effet, quoique son temple ait été renversé, son antique sacerdoce détruit, ainsi que l'avaient prédit les prophètes, néanmoins il observe encore la circoncision et une multitude d'autres rites qui la différencient complétement de tous les peuples. Or pourquoi Dieu a-t-il ainsi disposé les choses? Pour que ce peuple fût une preuve vivante et parlante de la vérité de la religion chrétienne : *Everso etiam templo suo, extincto sacerdotio pristino, sicut dictum est a prophetis, servant tamen circumcisionem et morem quemdam, quo a cæteris gentibus distinguantur. Propter quid? nisi propter testimonium veritatis.* (Ibid.)

Ce fait permanent, visible, miraculeux, de l'existence du peuple juif, peuple immortel parmi tant de

morts, peut servir à la démonstration de la vérité chrétienne. Ce mystère qui a commencé avec les Mages, s'est perpétué pendant tant de siècles, et se perpétue encore dans le monde, était pour saint Augustin un sujet de méditation et de joie. Que de fois et en combien d'endroits de ses nombreux ouvrages n'y revient-il pas ? C'est ainsi qu'il dit dans son trente-unième sermon sur le temps : « Je considère toujours avec plus de joie le mystère de la réponse des Juifs et la demande des Mages sur le lieu de la naissance de Jésus-Christ. Ils leur répondirent à Bethléem de Juda, et en les y envoyant, ils refusèrent eux-mêmes d'y aller. C'est pour que les Mages fussent obligés de faire cette demande que l'étoile se cacha quelque temps à leurs regards ; et c'est pour qu'il fût connu de tous que les Juifs étaient chargés de porter partout le témoignage des saintes Écritures que Dieu voulut qu'ils fussent interrogés par les Mages : *Etiam atque etiam considerare delectat quemadmodum, Magis quærentibus ubi Christus nasceretur, Judæi responderunt : « In Bethleem Juda ; » nec tamen ad eum ipsi venerunt. Ad hoc se aliquantulum stella subtraxerat, ut Judæi possent interrogari. Ad hoc sunt autem interrogati, ut demonstraretur eos non ad suam, sed ad gentium salutem et agnitionem testimonia divina portare.* C'est pour cela que ce peuple, chassé de son pays natal, est dispersé dans tout le monde, y rendant malgré lui témoignage de la vérité de notre foi dont il est l'ennemi le plus obstiné : *Propter hoc enim illa gens regno suo pulsa est, et dispersa per terras : ut ejus fidei, cujus inimici sunt, ubique testes fieri cogerentur.*

C'est encore pour cela que le petit nombre de rites religieux de l'ancienne loi, qu'il continue de pratiquer, maintiennent son nom intact et sa race distincte, en sorte que quoique semé et dispersé dans toutes les nations il ne se confond jamais avec elles, et ne peut pas, afin que ne périsse pas ce témoignage vivant de la vérité chrétienne comme Caïn son père, son type et sa figure, le Juif semble marqué du signe mystérieux qui force des puissants de la terre à le respecter tandis qu'ils l'oppriment, et cette secrète force mystérieuse qui protégeait la vie de l'envieux et superbe meurtrier d'Abel innocent, conserve l'odieuse existence de ce peuple meurtrier de Jésus-Christ : *In paucis veteribus Sacramentis ne, permixti gentibus, sine discretione dispereant ; et testimonium veritatis amittant* : *velut Cain accipiente signum, ut eum nullus occidat, qui fratrem justum invidus et superbus occidit.* On peut voir la prédiction de ce mystère dans le 58e psaume où Jésus-Christ parlant comme homme, s'exprime ainsi : « Dieu me montre le châtiment dont il frappera mes ennemis. Mais non, ô Seigneur, ne les faites point périr, afin que les hommes n'oublient point ce peuple dont je suis né selon la chair et (suivant une autre version) de votre loi. » Ainsi Dieu a frappé les Juifs sans les faire disparaître entièrement de la face de la terre, afin que l'ancienne loi mosaïque ne tombât pas dans un complet oubli, voulant qu'elle restât vivante dans ce peuple qui en observe les prescriptions charnelles, et qu'elle servît à la fois à sa condamnation et à notre instruction, afin que la mission divine de Jésus-Christ soit prouvée et

prédite à tout jamais aux gentils de mille façons par ces ennemis de la foi chrétienne : *Hoc nimirum olim in quinquagesimo octavo psalmo non incongruenter intelligi potest : ubi Christus ex persona sui corporis loquitur et dicit* : « *Deus demonstra mihi super inimicos meos. Ne occidas eos, nequando obliviscantur populi mei ;* (*alia versio*) *legis tuæ.* » *Ideo ergo non occidit, hoc est, de terris penitus non perdidit, ne obliviscantur* (*populi*) *legem ipsius ; quam propterea legendo, et quædam ejus carnaliter observando meminerint, ut sibi sumant judicium, nobis præbant testimonium. In eis quippe, inimicis fidei Christianæ, demonstratur gentibus quomodo prophetatus est Christus.* (Ibid.) O profonde sagesse de la Providence !

Ces observations que saint Augustin faisait, il y a plus de quatorze siècles, reçoivent encore aujourd'hui leur accomplissement. Les Juifs partout haïs, se trouvent partout. Découvre-t-on de nouvelles terres, ils sont les premiers à s'y établir. Toutes les nations les voient passer, les connaissent, les haïssent et les foulent. Rien n'égale la haine et le mépris que les mahométans et les idolâtres ont pour ces fils dégénérés d'Israël. C'est en vain que dans certains pays ils ont été émancipés et élevés à la dignité de citoyens. Cette mesure n'a produit d'autre effet que de détacher quelques-uns d'entre eux de leurs observances légales, mais sans qu'ils cessent d'être Juifs, sans qu'ils deviennent chrétiens ; elle les a jetés des pratiques superstitieuses du rabbinisme, dans l'indifférence ou l'incrédulité, car un grand nombre de ces Juifs *civilisés* sont ou des athées, ou des matéria-

listes ou des déistes, aussi éloignés de la loi de Moïse que de celle de Jésus-Christ. Ceux qui restent Juifs ignorants ou instruits, libres ou esclaves, maîtres ou domestiques, pauvres ou riches, négociants ou propriétaires, sont toujours ce que leurs pères furent ; ils sont et seront toujours Juifs. L'éducation peut changer leurs manières, mais non leurs sentiments. Il y a dans leur cœur un secret élément de barbarie et de haine contre tout ce qui n'est point juif, élément opposé à la vraie civilisation qui est l'amour.

De même que la vraie civilisation ne peut rien sur leur caractère, de même la force ne peut rien contre leur existence. Ce peuple, partout opprimé, subsiste partout, il est indestructible, immortel, au milieu de toutes les causes de ruine et de mort. Le Dieu qui le punit, le conserve, faisant servir cet éternel monument de sa justice aux desseins de sa miséricorde. Les Juifs sont encore, comme les appelait saint Augustin, les libraires, les archivistes, les notaires du peuple chrétien : *Librarii nostri facti sunt.* Ils conservent dans leurs livres sacrés les titres authentiques de la religion chrétienne, de l'antiquité de son origine, de la perpétuité de sa durée, de l'étendue de ses droits, de la divinité de son fondateur, de la vérité de sa doctrine, de la richesse de ses priviléges, de ses promesses, de ses récompenses. Les négociants juifs précèdent presque partout les apôtres chrétiens ; et par leur croyance en un seul Dieu, par les observances figuratives de la loi de Moïse, ils dissipent les ténèbres de l'idolâtrie et préparent les gentils à croire les mystères chrétiens. De

nos jours encore, Moïse et les prophètes portés partout par les Juifs, sont les évangélistes qui préparent les voies à Jésus-Christ. De nos jours encore, aux Juifs qui parlent toujours du Messie à naître, succèdent les Mages qui annoncent qu'il est né ; aux Juifs qui portent partout la loi et les prophètes, succèdent les apôtres qui les expliquent et y ajoutent l'Évangile. Ainsi encore de nos jours, Jésus-Christ, la vraie grappe mystérieuse, contenant le vin céleste qui purifie et fortifie les âmes, est porté par deux sortes d'évangélistes, par deux hommes, sur le bois de la croix, à tous les peuples, et est présenté aux adorations du monde. Ainsi de nos jours encore, l'un des deux hommes qui portent le raisin choisi, c'est-à-dire le Juif, enseigne à l'autre, c'est-à-dire au chrétien, la route qu'il doit tenir ; il la lui montre sans cesse, sans la regarder jamais.

Cependant la triste position de ce peuple missionnaire, le peuple juif, ne sera pas éternelle. Il restera toujours distinct et divisé des autres, jusqu'à ce qu'enfin toutes les nations entrent par son moyen dans le sein de l'Église. Alors sa mission étant terminée il tournera la tête, et il verra la grappe qu'il a portée pendant tant d'années sans la connaître. Comme nous il lavera sa robe dans le sang du raisin qu'il a porté pendant tant d'années sans en connaître la vertu divine : *Lavabit stolam suam in sanguine uvæ.* Il se mêlera aux gentils convertis ; il cessera d'être notre serviteur pour devenir notre frère. Il se confondra avec nous par la profession de la même foi, par la pratique de la même loi, par la même adoration de la personne de Jésus-

Christ, et il entrera en partage du salut commun. C'est saint Paul qui a prédit ce grand mystère : *Nolo enim ignorare vos, fratres, mysterium hoc : quia cæcitas ex parte contingit in Israel ; donec plenitudo gentium intraret ; et tunc omnis Israel salvus fiat.* (Rom. 11.)

XIX

Suite et développement du mystère des deux porteurs de la grappe. — Malheur du Juif qui tourne le dos au Seigneur ; bonheur du chrétien qui l'a toujours devant les yeux ; le Juif, portant Jésus-Christ dans la loi, *en est accablé ; le chrétien, le portant dans la foi, en est* fortifié. — Le joug du démon, et le joug de Jésus-Christ. — Avec quelles dispositions le chrétien doit boire le suc de la grappe mystérieuse.

Mais le mystère des deux hommes qui portent la grappe est trop précieux, trop important. Prenons donc plaisir, comme les saints Pères, à l'étudier. Recherchons les pensées qu'il leur a fournies, et tâchons de les goûter, de les pénétrer, de les interpréter, et de les traduire dans toute leur simplicité.

Saint Maxime affirme, comme saint Augustin, que les deux porteurs de la grappe représentent les deux peuples chrétien et juif : *Duo autem in phalanga portantes uvam, duo populi demonstrantur : Christianus utique et Judæus.* (Serm. in Nat. S. Cypr.) Il poursuit ainsi : Il arrive donc que, de ces hommes qui portent le raisin suspendu à une barre de bois, l'un va devant et l'autre derrière, et que celui qui va devant ne voit pas

le fardeau qu'il porte, mais, le tenant derrière lui, semble le fuir et le mépriser; l'autre, au contraire, le regarde toujours, et plus il marche, plus il semble se l'approprier. Or, c'est là précisément ce qui arrive au peuple juif et au peuple chrétien, relativement à Jésus-Christ : *Sicut mos est portantium, unus præcedens, alter subsequens; et sicut antecedens quod portat non videt, et retrorsum idem semper habens, quadam dorsi aversione contemnit; qui autem sequitur semper id oculis perspicit; semper custodit obtutibus; semper corporis vicinitate potitur. Ita ergo Judæus et Christianus populus.* (Ibid.) Le Juif est avant le chrétien; il porte Jésus-Christ dans toutes les figures et les prophéties de la loi, mais il ne le connaît point, et, le rejetant derrière ses épaules avec un dédain superbe, il le fuit et le méprise. Il accomplit ainsi les paroles du roi prophète : « Ses yeux seront toujours obscurcis, afin qu'il ne voie pas, et il sera toujours courbé sous le poids qu'il porte. » Au contraire, le peuple chrétien, qui suit la doctrine de Jésus-Christ, le regarde toujours avec les yeux de la foi; il tient toujours sur lui les yeux de son esprit et de son cœur, et, à mesure qu'il avance dans la carrière de la vie, il s'en approche toujours davantage pour le serrer contre son sein. Le Juif, sans guide, s'égare; le chrétien, ayant pour guide Jésus-Christ, marche en sûreté. Le chrétien marche sur le sentier du Juif, il met le pied sur la trace qu'il a ouverte, il entre en son lieu, il prend son droit, il embrasse Jésus-Christ, que le Juif abandonne : *Judæus enim prior est, Christum in lege portat, et nescit: et retrorsum eum ponens, quadam dorsi aver-*

sione contemnit; unde ait ***Propheta*** (Psal. 68) : « ***Obscurentur oculi eorum ne videant; et dorsum eorum semper incurva.*** » ***Christianus vero sequens populus Christum semper oculis aspicit, semper custodit obtutibus, et quadam graduum suorum vicinitate complectitur; et quanto eum ille populus pravo itinere post se relinquit, tanto eum iste directo cursu festinat attingere.*** (Ibid.)

Saint Isidore nous a laissé la même explication dans ces belles paroles: Les deux hommes qui marchaient sous le poids de la même grappe expriment les deux peuples. Celui qui allait devant est le Juif, qui, ignorant volontairement la grâce, qui est sa compagne de route, aveugle et ennemi, demeure accablé sous le poids de Jésus-Christ, qu'il a crucifié; car, ne voulant point le reconnaître pour son rédempteur, il l'a pour juge. Le second explorateur, qui allait derrière, représentait le peuple gentil, qui, croyant en Jésus-Christ et l'ayant sous les yeux, regarde avec joie le poids qu'il porte, l'accompagne fidèlement, comme un serviteur son maître, comme un disciple son professeur, muni du signe de la croix, et accomplissant ainsi les paroles mêmes du Sauveur : « Que celui qui veut me suivre se renonce, porte ma croix et me suive : » *Duo bajuli, qui sub onere botri incedebant, uterque populus est. Cujus prior, Judæus, cæcus et aversus, ignarus præsentis gratiæ, et pressus onere suspensi : cui subjicietur judicanti. Qui vero posterior veniebat, populum gentium significabat : qui credens, et Christum ante oculos habens, semper, quem portat, videt; et quasi servus Dominum, et discipulus magistrum sequitur, secundum illud* (Luc. 9) :

« *Qui vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* » (In 13, Num.)

Enfin, il faut encore entendre le grand saint Augustin dans ce centième sermon *du Temps*, que nous avons déjà cité, et qu'il consacre tout entier à l'explication de ce mystère. Après avoir dit que les deux porteurs de la grappe furent la figure des deux Testaments, il ajoute : Ces deux hommes peuvent encore figurer les deux peuples, le juif et le chrétien; ils sont donc l'Église et la Synagogue : *Possunt isti duo etiam christianum et judaicum populum figurare : sunt ergo Sinagoga et Ecclesia populi.* Le Juif précède, le chrétien vient après. Celui-ci a son salut devant lui, l'autre l'a derrière. Et ainsi le Juif accomplit ce que Dieu avait prédit par son prophète : « Ils ne voudront pas me regarder en face, mais ils me tourneront les épaules : » *Præcedit Judæus, sequitur Christianus. Salutem suam hic ante conspectum gerit; ille post dorsum. Ac sic impletum est in Judæis : « Posuerunt adversus me dorsa et non facies suas.* » Le Juif ne voit point Jésus-Christ qu'il porte, et il est privé de voir son visage aimant; le chrétien l'a toujours sous les yeux; il l'aime, il le suit, il en jouit comme du cher objet de toutes ses espérances. Il semble être le dernier, mais il avance et devient le premier; le Juif, qui va devant, marche et s'en éloigne toujours davantage. Le chrétien suit Jésus-Christ, le Juif l'évite; l'un court après, l'autre le fuit; l'un le méprise, l'autre l'aime. Le chrétien, pénétré de la plus profonde estime pour les mystères de Jésus-Christ, aime ses épines plus que des roses; son fiel, plus que les douceurs terrestres;

sa nudité, plus que les richesses; ses outrages, plus que les honneurs; sa croix, plus que les trônes; sa mort, plus que la vie; le Juif, au contraire, animé d'une haine inconcevable et d'une fureur infernale contre Jésus-Christ, ne l'écoute point comme maître, ne lui obéit point comme roi, ne l'accepte pas pour rédempteur, ne se soucie point de lui comme rémunérateur; il méprise sa doctrine, rejette ses promesses, insulte à ses exemples, tourne en dérision ses mystères, foule aux pieds sa dignité, blasphème son caractère, sa personne et son nom: *Ideo post sequitur iste, sed spem suam sub oculis habens, anteeedit et proficit. Ille prior graditur, sed deserit. Hic semper videt, ille semper relinquit. Hic obsequium præfert, ille contemptum.* O grand mystère, spécialement annoncé aux Juifs! Jésus-Christ est né parmi eux, et ils n'ont point voulu le recevoir. Celui donc qui devait les sauver est devenu pour eux: *Bievre de scandale, occasion de Chute et de ruine.* Mais Jésus-Christ, rejeté par l'obstination des Juifs, a été reçu par la foi des gentils. Tous deux le portent donc: l'un, parce qu'il croit encore qu'il doit venir; l'autre, parce qu'il croit qu'il est venu. L'un présente le Messie à l'état de figure, de promesse, de prophétie dans l'Ancien Testament; l'autre, à l'état de réalité, d'accomplissement dans le nouveau. Celui-ci, en effet, comme un fils choisi, a docilement écouté, par la prédication, ce divin Sauveur, que le Juif a perdu par la dureté de son cœur; et, tandis que ce peuple ingrat le méprise dans la loi même où il le porte, le peuple chrétien l'admire et l'aime dans son corps, où il est crucifié. Aussi, quoique le même Jésus-

Christ soit le Rédempteur et le Seigneur de tous deux, cependant le chrétien, qui l'adore, peut seul dire véritablement et religieusement qu'il le porte. Quant au Juif, qui l'a en horreur, il est plus vrai de dire qu'il l'attache toujours au bois et le crucifie : *Judæis specialiter annuntiatus, in sua venit, et sui eum non receperunt. Factus est ergo eis lapis offensionis, et petra scandali. Sed quem Israel non cognovit, gentium fides recepit. Quem prædicatione suscepit electus, corde perdidit incredulus; et quem unus aspernatur in lege, alter miratur in corpore. Unde, amborum Dominus et Redemptor noster, ab hoc adorante gestatur, ab illo se aversante suspenditur.* Si donc ils portent le même objet et le même poids mystérieux, les effets en sont différents pour l'un et pour l'autre, selon leurs dispositions diverses. Le Juif, portant dans la loi mosaïque les mystères de Jésus-Christ, en rejette la grâce qui y est jointe, et qui peut seule en alléger le poids ; il ne participe pas à ce bien parce qu'il ne le possède pas, mais il ne le possède pas parce qu'il ne l'aime point ; il ne l'aime point, parce qu'il ne le croit pas ; il ne le croit pas, parce qu'il ne le connaît pas ; il ne le connaît pas parce qu'il ne veut pas tourner vers lui son esprit et son cœur. Il arrive tout au contraire du chrétien : le chrétien, en portant ces mystères, les vénère et les aime, et en reçoit la grâce qui le soulage. Le poids de la foi est adouci pour lui par la consolation d'aimer. Ainsi, Jésus-Christ est poids lourd et pénible pour le Juif, doux et léger pour le chrétien. L'un est abattu, l'autre fortifié. L'un respirant à peine, toujours prêt à le rejeter, le porte avec effort ;

l'autre, fortifié et joyeux, est toujours prêt à l'embrasser et le porte avec allégresse, car il en est ainsi : Jésus-Christ est le salut qui console celui qui croit en lui, et il est, pour celui qui le méprise, un poids insupportable, sous lequel il succombe accablé : *portat quidem Christum Judæus in lege, sed a gratia quam in mysteriis portat aversatus est. Incedunt duo sub sacro fasce ordine suo : Christianus semper præsenti munere fruitur; Judæus solo onere prægravatur : quia Christus sicut credenti salus, ita onus est non credenti.*

Ainsi donc, nous chrétiens, nous avons eu ce bonheur de venir à la connaissance, à l'adoration de Jésus-Christ et à la gloire de ce Seigneur, que les Juifs ont rejeté et crucifié. C'est pour cela que saint Paul nous avertit de le glorifier par nos actions, et de le porter dans la mortification de notre corps. Faisons donc en sorte, avec l'aide de Dieu, que ce poids, porté par nous par la foi que nous avons en lui, poids précieux, doux et léger, faisons en sorte, dis-je, de ne point le laisser tomber, prenant garde de perdre, par de mauvaises œuvres, sa foi, son espérance et son amour : *Quia Christum Dominum, quem prior populus Judæorum post dorsum reliquit, et crucifixit, nos, postea venientes, adorare et portare meruimus; secundum illud apostoli.* (1. Corinth. 5.) « *Glorificate et portate Deum in corpore vestro* » *quantum possumus, cum ipsius adjutorio, laboremus, ne a nostris cervicibus tam sanctam sarcinam malis operibus deponamus.* Remarquons cependant (c'est toujours saint Augustin qui parle), que ce poids mystérieux de Jésus-Christ est d'une nature toute particulière. Il soulage et

fortifie plus qu'il ne fatigue et ne pèse. Lui-même nous l'a dit : Mon joug est doux et mon poids léger. En effet, si nous soumettons humblement notre tête à son joug, ce n'est pas nous qui le portons, mais c'est lui qui nous porte : *Sarcina Christi levare consuevit, non premere. Sicut ipse in Evangelio dixit : Jugum meum suave est, et onus meum leve. Si enim jugum Christi subdita et humili cervice suscipimus, magis nos portat, quam a nobis est portatus* (Ibid.). Le joug de Jésus-Christ affranchit, le joug du monde rend esclave. Il n'y a que deux choix en cette vie : ou l'homme porte le joug saint et glorieux de Jésus-Christ qui dirige vers le ciel son esprit et son cœur ; ou il porte le joug humiliant du siècle qui l'abaisse et le courbe vers la terre. Que chacun examine bien sa conscience, et s'il connaît que par une vie de saintes pensées et de bonnes actions il porte réellement le joug précieux du Seigneur, qu'il se réjouisse et lui en rende d'humbles actions de grâces ; qu'il s'efforce de persévérer, soutenu par la vigilance et la crainte, et qu'il poursuive la même vie jusqu'à la fin. Si, au contraire, il s'aperçoit qu'il ait l'esprit en proie à des pensées impures, et la vie souillée par de mauvaises actions, en sorte qu'il soit assujetti au joug cruel et tyrannique de ce monde ; qu'il se livre à la prière, au jeûne, à l'aumône ; qu'il prenne la ferme résolution de se délivrer de tous ses vices, en disant avec le prophète : « Courage, je veux briser tout lien d'iniquité, je veux rejeter loin de moi le joug qui m'opprime. » Telles sont les armes pour parvenir à secouer le joug du démon, et mériter de rentrer sous le joug de Jésus-Christ : *Sicut*

jugum sæculi semper premit, ita jugum Christi levare consuevit. Et quia omnis homo aut jugum Christi portando erigitur, aut jugum sæculi sustinendo ad inferiora deprimitur; attendat unusquisque conscientiam suam; et si de sanctis cogitationibus et bonis operibus jugum Christi portare cognovit, gaudeat et Deo gratias agat, et cum grandi sollicitudine et timore perseverare contendat. Qui vero luxuriosis cogitationibus, et malis operibus, durissimo mundi hujus jugo se nimium gravari cognoscit, orationibus, jejuniis, vel eleemosinis projiciat jugum diaboli, ut mereatur excipere jugum Christi; et de omnibus malis actibus suis cum Propheta fideliter dicat (Psal. 2). « *Dirumpamus vincula eorum; projiciamus a nobis jugum ipsorum* (Ibid.). » Si donc nous voulons avec une vie tranquille, une conscience assurée, porter à nos lèvres cette grappe mystérieuse et divine dont le pressoir de la croix a exprimé et préparé pour nous ce vin de la pure joie, il faut auparavant que notre âme soit purifiée et nette de la lèpre de la luxure, de l'avilissement de l'avarice, du poison de l'envie, du feu de la colère, de l'enflure de l'orgueil. Celui qui désire, qui brûle d'approcher saintement de l'autel, doit commencer par extirper de son cœur tous ces funestes vices. *Tunc enim de illa spirituali uva, de qua nobis vinum lætitiæ prelum Crucis expressit, cum secura conscientia bibere poterimus, si nos nec luxuria sordidaverit, nec iracundia combusserit, nec inflammaverit superbia, nec avaritia obscuraverit, nec invidia vipereo venino percusserit. Omnia enim ista de corde suo debet expellere, qui ad altare optat accedere* (Ibid.).

XX

Autre considération sur le chrétien qui par sa foi a toujours devant les yeux Jésus-Christ. — Explication des paroles de Dieu à Moïse : « Tu » verras seul mes derrières. » — Témérité d'un interprète moderne qui affirme que saint Jérome a mal traduit ce passage de l'Exode. — Les derrières de Dieu sont l'humanité et les humiliations de Jésus-Christ, qui furent alors montrées à Moïse. — La PIERRE par laquelle ils lui furent montrés est l'Église. — Il faut toujours avoir devant les yeux la passion de Jésus-Christ, pour s'élever, comme Moïse, à la véritable science de Dieu. — Toute lumière vient de Jésus-Christ crucifié. — Les Juifs, privés de cette lumière, ne comprennent rien aux Écritures, qui sont claires pour les chrétiens.

Pour nous animer de plus en plus à soumettre humblement notre esprit et sincèrement notre cœur au saint joug de Jésus-Christ, considérons un moment le bonheur de l'âme chrétienne qui, avec ce précieux joug sur la tête, a toujours présent devant les yeux Jésus-Christ qu'elle suit; félicité que la bonté divine a voulu nous décrire figurément dans cette vision qu'il lui plut alors d'accorder à Moïse.

Ce saint prophète venait de demander deux grâces au Seigneur : la première que lui, le Seigneur très-miséricordieux, daignât précéder le peuple d'Israël dans son voyage vers la Terre sainte : *Si non tu præcedas, ne educas nos de loco isto* (Exod. 33); la seconde qu'il daignât se montrer manifestement à lui, Moïse, et lui faire connaître sa gloire et son visage divin : *Ostende mihi faciem tuam... ostende mihi gloriam tuam* (Ibid.). Et

maintenant, quant à la première grâce, le Seigneur répond à Moïse : « Tu l'obtiendras de ma miséricorde et de mon amour pour toi : *Et verbum hoc quod locutus es faciam : Invenisti enim gratiam apud me* (Ibid.). » Quant à la seconde, de voir ma face, il n'est possible à aucun homme de l'obtenir durant le cours de sa vie mortelle : *Non poteris videre faciem meam : non enim videbit me homo et vivet* (Ibid.). Mais si tu ne peux obtenir cette grâce, je veux au moins t'en octroyer une partie. Tu sais que sur la montagne où je t'ai parlé, il y a une caverne creusée dans le roc, je t'y ferai entrer, et ma main la couvrira afin que tu ne voies pas l'éclat de ma face, dont les rayons te feraient mourir. Quand je serai passé devant toi, je lèverai ma main, afin que tu puisses regarder hors de la caverne, et tu me verras ainsi par derrière ou par les épaules, s'il ne t'est point donné de me voir en face : *Est locus apud me, et stabis supra petram ; cumque transierit gloria mea, ponam te in foramine petræ, et protegam dextera mea, donec transeam. Tollamque manum meam, et videbis posteriora mea : faciem autem meam videre non poteris* (Ibid.). En effet, Moïse monta peu après sur le sommet du Sinaï, au lieu que lui avait indiqué le Seigneur : *Ascendit in montem Sinai, sicut ei præceperat Dominus*, et là, du fond de la caverne où il était caché, il vit le dos du Seigneur après son passage, et à cette vue, saisi d'enthousiasme, de reconnaissance et de stupéfaction : O grand Dieu et Seigneur, s'écria-t-il, suprême dominateur du monde ! vous êtes vraiment miséricordieux et clément, fidèle à maintenir vos promesses, patient à

supporter les pécheurs, plein de tendresse pour les recevoir à leur retour. Personne devant vous n'est innocent par lui-même; mais, par votre grâce, vous êtes celui qui ôte les iniquités du monde et ses scéléralesses, et qui embrasse dans sa miséricorde le monde tout entier: *Cum descendisset Dominus per nubem, stetit Moyses cum eo. Quo transeunte coram, ait : Dominator Domine, Deus misericors, clemens, patiens, et multæ miserationis, ac verax ; qui custodis misericordiam in millia ; qui aufers iniquitatem et scelera, et peccata, nullusque apud te per se innocens est* (Ibid., 34).

Ce passage de l'Exode est un des plus obscurs et des plus difficiles de toute la sainte Écriture. Et que peuvent signifier littéralement les expressions : *face de Dieu, derrières de Dieu?* Dieu a-t-il par hasard une poitrine et un dos, des épaules et un visage? Un interprète moderne, dont la légèreté d'esprit va de concert avec la pétulance des idées, pour se délivrer de tout embarras dans l'explication de ce passage, a imaginé que le mot hébreu, traduit par saint Jérôme, *posteriora mea, mes derrières*, a dans la langue originale une autre signification que saint Jérôme ignorait, et qui rendrait le sens littéral plus plausible et moins indigne de Dieu. Ainsi selon ce nouvel interprète, saint Jérôme, qui avait appris la langue hébraïque dès ses plus tendres années, sous les plus habiles maîtres, qui la parlait et la comprenait avec autant de facilité que sa langue maternelle, qui a passé soixante ans de sa vie dans la Palestine, conversant avec les rabbins les plus instruits, saint Jérôme, qui avait comme fait passer dans son sang

les saintes Écritures, qui a vérifié de ses yeux tous les lieux qui y sont marqués, qui a consulté les manuscrits les plus sincères; qui avait dans les mains les Polyglottes d'Origène et les interprètes les plus accrédités des traditions juives et chrétiennes sur les Écritures, saint Jérôme, qui pendant soixante ans n'interrompit jamais l'étude des saints livres que pour se livrer aux exercices de la pénitence, du zèle et de la charité, qui n'expliquait jamais l'Écriture qu'après avoir jeûné et prié; saint Jérôme enfin, l'un des plus grands génies du monde, un des plus grands saints du v[e] siècle, siècle d'or de la doctrine et de la sainteté de l'Église, et que l'Église même honore du titre de « TRÈS-GRAND DOCTEUR » que Dieu même a préparé pour l'interprétation de la sainte Écriture : *Sanctum Hieronymum in interpretandis Scripturis Sacris Doctorem Maximum providere dignatus es* (In Brev.), saint Jérôme ne savait pas l'hébreu, n'entendait pas l'Écriture, n'avait pas le sens commun, et cela sur la sentence d'un pédant du XIX[e] siècle. Mais cela n'a rien qui nous étonne. Avec la seule connaissance de l'hébreu, bonne tout au plus pour entendre la lettre *homicide* de l'Écriture, comme l'entendent les Juifs, on ne supplée point au défaut absolu de science ecclésiastique, au manque de goût pour les mystères chrétiens et pour la foi humble, conditions nécessaires pour entrer dans l'esprit vivifiant des Livres saints. Et puis la honteuse manie d'attaquer les grandes réputations et les génies les plus puissants fut toujours une des maladies des demi-savants.

Retournant à notre texte, nous disons que le véritable sens du passage en question est celui que saint Jérôme lui a donné, et non celui que ce faible interprète ne rougit pas de vouloir y substituer; que ce passage ne peut pas être mieux traduit qu'il ne l'a été par saint Jérôme, et que ce mot, *mes derrières*, dont l'interprète se montre si scandalisé, est un trait de lumière qui, s'il offense celui qui a l'œil malade, vient en aide à celui qui a la vue saine pour découvrir dans ce passage un grand et consolant mystère que toute autre version ferait disparaître.

En effet, *les derrières de Dieu* sont l'humanité de Jésus-Christ, ses glorieuses ignominies et les peines qu'il a souffertes ici-bas durant sa vie mortelle. Parce qu'en effet, dit A. Lapide, l'humanité est la partie postérieure ou inférieure de Jésus-Christ, comme la divinité en est la partie antérieure et plus noble : ***Humanitas enim inferior et posterior est Christi pars: divinitas vero est prior et potior*** (In 34, Exod.); et les souffrances de Jésus-Christ sont ses gloires postérieures, et ce furent celles-ci qui furent montrées à Moïse, comme dans le dos du Sauveur : ***Passiones Christi sunt posteriores ejus gloriæ, quæ scilicet in tergo Domini glorioso ostensæ sunt Moysi*** (Ibid.). L'apôtre saint Pierre semble avoir voulu faire allusion à ce passage lorsqu'il dit : Les prophètes éclairés par l'esprit de Dieu ont prédit les souffrances et les gloires postérieures de Jésus-Christ : ***Prophetæ spiritu Dei prænuntiaverunt eas quæ in Christi sunt passiones, et posteriores glorias*** (1 Petr., 2). Admirez donc comme avec cette lumière se dissipe l'obscu-

rité du passage en question. Moïse demande à voir la face de Dieu, c'est-à-dire selon saint Augustin, saint Grégoire et saint Thomas, la vision de l'existence divine, et il est de fait que les Septante au lieu de traduire : Montrez-moi votre face, ont traduit : « Montrez-vous manifestement vous-même : » « *Mostrami manifestamente te stesso* » *ostende mihi teipsum manifeste*. Mais cette grâce ne peut être accordée pendant le voyage, elle le sera seulement dans la patrie. Alors seulement, soutenus de la lumière de la gloire, nous pourrons, dit saint Jean, voir Dieu manifestement tel qu'il est : *Cum apparuerit videbimus eum sicuti est* (1 Joan., 3), et saint Paul dit : A présent nous ne pouvons voir Dieu que comme dans un miroir et en énigme ; dans le ciel seulement nous le verrons face à face. *Videmus nunc per speculum et in enigmate ; tunc autem facie ad faciem* (1 Corinth., 13). Voilà pourquoi Dieu dit à Moïse : Quant à ma face, il n'est pas possible que tu la voies pendant que tu es encore en vie. Mais pour le consoler en quelque manière, tandis qu'il lui cache sa face, c'est-à-dire la gloire de sa divinité, en couvrant d'un nuage l'entrée de la grotte où était Moïse, au moment où passe sa gloire, il lui accorde cependant l'insigne privilége de voir *ses derrières*, le dos, les épaules de Dieu, c'est-à-dire l'humanité de Jésus-Christ, ses opprobres et ses souffrances, desquelles saint Paul dit qu'à les voir Moïse demeura stupéfait et enchanté, les regarda comme un trésor sans prix et les préféra à toutes les richesses d'Égypte : *Fide Moyses majores divitias existimavit thesauro Ægyptiorum improperium Christi* (Hebr. 11). Saint Ambroise en prend occasion de

dire : Moïse ne vit point et ne put point voir toute la plénitude de Dieu qui habite corporellement en Jésus-Christ, mais il vit ses derrières, ses épaules, c'est-à-dire il vit sa splendeur comme homme ; il vit la gloire et la vertu de sa passion, par où il a ouvert aux hommes les portes du royaume du ciel : *Neque enim Moyses totam divinitatis plenitudinem vidit, quæ habitat in Christo corporaliter ; sed vidit posteriora Christi ; vidit splendorem ejus ut homo ; vidit ejus gloriam passionis, per quam regnum nobis cœleste reseravit* (In Psal. 43). Tertullien, saint Grégoire de Naziance, saint Augustin, saint Bernard, croient que Jésus-Christ donna alors à Moïse une preuve et une promesse de la vision de sa sainte humanité et des grands mystères qu'il devait accomplir, ce qu'il lui accorda plus tard plus amplement lorsqu'il se transfigura sur le mont Thabor en présence de ses disciples, et que Moïse et Élie apparurent à ses côtés conversant avec lui sur l'excès de sa miséricorde envers Jérusalem. C'est pourquoi, comme dit Fernandio, Moïse vit alors sur le Sinaï ce qu'il vit ensuite plus distinctement sur le Thabor, c'est-à-dire Jésus-Christ déchiré par les fouets, couronné d'épines, dans l'état où Pilate le montra aux Juifs, disant : « Voilà l'homme » ; il le vit enfin crucifié, et à ce spectacle de profonde humiliation, d'atroces douleurs, où la miséricorde et le désir de sauver les hommes avaient réduit le Sauveur, enlevé par une extase d'admiration et d'amour, il s'écria : Je vous reconnais, ô grand Dieu, à ces traits, pour le Dieu de la miséricorde, de la clémence, de la pitié. Voilà le seul prix qui puisse nous

faire innocents et justes devant vous : *Moyses vidit Christum flagellis cæsum, spinis coronatum : qualem Pilatus populo exhibuit, dicens : Ecce homo. Denique vidit eum crucifixum; unde exclamavit : Dominator Deus, misericors, clemens, multæ miserationis* (Vision. 7, sec. 3).

Et ces autres paroles de Moise : C'est vous, ô Seigneur, QUI ÔTEZ LES PÉCHÉS : *qui aufers peccata,* que signifient-elles, si ce n'est que le prophète vit alors Jésus-Christ dans l'état de victime qui expiait et effaçait les péchés du monde par sa passion et sa mort ? Grande chose ! Moïse parle comme parla Jean-Baptiste, montrant en Jésus-Christ l'Agneau de Dieu qui ÔTE LES PÉCHÉS DU MONDE : *Ecce agnus Dei; ecce qui tollit peccatum mundi* (Joan. 1).

Ce mot de *derrières* a donc été choisi par le grand Docteur avec la plus profonde sagesse. Il a traduit ce passage non comme un rhéteur enchaîné à la lettre, mais comme un théologien éclairé d'en haut, attentif à montrer dans l'Ancien Testament les mystères accomplis dans le Nouveau. D'un seul mot, il a levé le voile et fait disparaître l'obscurité de ce passage. Il lui a donné un sublime sens allégorique et prophétique ; sens, dit A. Lapide, bien plus important ici que le sens littéral ; sens immédiat et direct que l'Esprit-Saint avait principalement en vue : *Allegoricus tamen sensus hic est potior, et magis a Spiritu Sancto intentus.* (In 34, Exod.) Et comme dans beaucoup de passages de l'Écriture le sens allégorique et prophétique est le sens immédiat, en sorte qu'on peut l'y trouver en retenant

celui de la lettre, le même interprète aperçoit encore dans le passage en question un autre sens allégorique qui regarde tous les chrétiens. Dieu avait dit à Moïse : *Est locus apud me, et tu stabis super petram.* Or ce lieu, cette *Pierre,* est l'Église qui est vraiment *auprès de Dieu,* tandis que Dieu est d'une manière particulière en elle et avec elle. Et Jésus-Christ a dit à saint Pierre : Sur cette *Pierre* je bâtirai mon Église. Moïse donc, qui ne vit les mystères de Jésus-Christ que dans le *lieu voisin de Dieu,* dans la *grotte,* dans la *Pierre* du Sinaï, signifie qu'on ne peut voir Dieu que de la manière dont il peut être vu en ce monde, c'est-à-dire sur la Pierre qui supporte l'édifice de l'Église, c'est-à-dire de la hauteur de l'Église ; dans l'Église par la sincérité, par la fermeté de la foi en cette Église, par la foi en Pierre et en ses successeurs, toujours infaillible, toujours vivante : *Petra est Ecclesia fideique soliditas : sine qua nemo Deum cognoscere potest ; de qua Christus ait : Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (In 34 Num.)

Nous voyons donc ici, bien des siècles d'avance, figurée et prédite l'heureuse condition des vrais fidèles, qui dans la foi et par la foi voient des yeux de l'esprit, non, il est vrai, la face de Dieu, mais ses *derrières,* ses épaules, le dos de Dieu, c'est-à-dire les mystères des opprobres, des souffrances, des mérites, des grâces, des secours, des récompenses de son fils Jésus-Christ. Ses gloires de derrière, les seules que nous soyons ici-bas capables de voir à travers la foi, le miroir de l'espérance, l'énigme de l'amour, dans l'attente de pouvoir

un jour les contempler manifestement dans le ciel : *Videmus nunc per speculum et in enigmate; tunc autem facie ad faciem.* Oui, nous ne voyons ici-bas que les gloires de derrière de Jésus-Christ parce que, comme le porteur de la grappe d'Ébron, nous le voyons suspendu, au bois, crucifié; mais de ce sacrifice de la croix, qui se renouvelle mystiquement à toute heure, il coule un vin précieux, un sang d'un prix et d'une efficacité infinie, qui dans les sacrements nous lave des péchés, nous guérit, nous fortifie, nous énivre des joies saintes du paradis; la religion pratique n'étant autre chose que le sacrifice de la croix appliqué à toutes les misères, à tous les besoins de l'âme, pour lui procurer tous les secours, toutes les consolations et toutes les forces : *In ipso omnia* (Rom. 11).

Moïse, rien que pour avoir vu en esprit les grands mystères de Jésus-Christ, fut élevé à la connaissance et excité à la louange de la grandeur, de la majesté, de la puissance, de la sagesse, de la miséricorde, de la clémence, de l'amour infini de Dieu envers l'homme. Et le second des porteurs de la grappe, rien qu'en ayant toujours sous les yeux une grappe de raisin si grande et si belle, était dans un continuel ravissement par la pensée de l'abondance de la Terre promise, et de la bonté de Dieu qui avait donné à son peuple cette terre de bénédiction. Ainsi, nous, chrétiens en Jésus-Christ et par Jésus-Christ crucifié, contemplé de la hauteur de la foi, de la *Pierre* de l'Église, nous nous élevons à la connaissance et à l'amour des grands attributs de Dieu. Aussi saint Paul appelle-t-il Jésus-Christ crucifié : le chef-

d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu : ***Jesum Christum crucifixum, Dei virtutem, et Dei sapientiam*** (1 Corint. 1) ; et le seul point de vue d'où on peut en quelque manière mesurer la hauteur, la profondeur, la longueur et la largeur de l'amour de Dieu envers nous : ***Quæ sit latitudo et longitudo, et sublimitas et profundum*** (Eph. 3).

David a prévu ce mystère et l'a prophétisé en ces termes : Approchez-vous de lui (Jésus-Christ) et vous serez éclairés pour comprendre Dieu de plus en plus; parce que la sainte lumière qui se réfléchit de son aimable visage sur le nôtre, peut seule fortifier notre faible vue et la rendre capable de voir Dieu fixement sans confusion et sans crainte : ***Accedite ad eum et illumamini, et facies vestræ non confundentur*** (Psal. 33). Ainsi se vérifie cette autre parole du même prophète, parole pleine d'une philosophie divine. Près de vous seul, ô Seigneur, se trouve la véritable fontaine de vie; dans votre lumière nous verrons la lumière : ***Apud te fons vitæ; in lumine tuo videbimus lumen*** (Psal. 35). Maintenant, qu'est-ce que cette lumière, qui éclaire soi-même et les autres? Saint Jean nous l'apprend : cette lumière ineffable, seule vraie, lumière de lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde, est le Verbe de Dieu fait chair : ***Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum... Et Verbum Caro factum est*** (Joan. 1). Il est ainsi. Dieu ne se connaît que dans son Verbe et par son Verbe, car le Verbe incarné l'a dit lui-même : Le Père n'est connu que par le Fils, et par celui auquel le Fils aura voulu le révé-

ler : ***Nemo novit Patrem nisi Filius; et cui voluerit Filius; et cui voluerit Filius revelare*** (Matth. 11). Mais le Verbe même incarné n'est connu que par la vraie foi ou la lumière qui vient de lui. Jésus-Christ est donc la vraie lumière par laquelle on connaît Jésus-Christ; et en lui et par lui on connaît Dieu, un et triple, ses attributs, ses œuvres, son amour : ***In lumine tuo videbimus lumen.***

Ainsi le même prophète, considérant l'aveuglement, la faiblesse de l'homme, la perfection et la sainteté de la loi divine, levant les yeux vers Dieu, et le priant au nom de l'humanité tout entière, lui disait : Vous seul, ô Seigneur, pouvez montrer vos voies, et m'indiquer les chemins par où vous voulez que nous marchions. Ah! usez envers moi de miséricorde et daignez diriger mes pas selon votre parole : ***Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me*** (Psal. 24). ***Gressus meos dirige secundum eloquium tuum*** (Ibid. 118). Puis pensant de nouveau au Verbe de Dieu, à cette grande parole de Dieu qui devait s'incarner et dont il avait toujours devant les yeux les mystères et les grandeurs, il change tout à coup de style, et dans un transport de tendre joie, figurant l'âme fidèle, il s'écrie : Oh! je l'ai enfin trouvé ce guide sûr dont j'ai un si grand besoin. Votre Verbe incarné est pour moi comme la lampe mystérieuse et resplendissante de votre face divine qui éclaire tous mes pas et me montre la route où je dois marcher : ***Lucerna pedibus meis Verbum tuum, et lumen semitis meis*** (Ibid. 118). De là, dans la personne du chrétien, le prophète prend une forter éso-

lution et dit au Messie : Mon âme est résolue de venir après vous. Puisque votre main amoureuse m'a appelé et m'a placé à vos côtés, mon âme vous restera attachée par de tels liens que rien dans le ciel ni sur la terre ne pourra me séparer de vous : *Adhæsit anima mea post te; me suscepit dextera tua* (Psal. 62). Ainsi l'épouse du Cantique, figure de l'âme chrétienne, dit à ce même époux divin : Je ne cherche rien autre que d'être appelée et attirée par vous auprès de vous, en sorte que je cours toujours à l'odeur enivrante de vos parfums mystérieux, de vos exemples, qui montrent la voie à ceux qui vous suivent et les fortifient : *Trahe me post te; in odorem unguentorum tuorum curremus* (Cant. 1). Ainsi l'apôtre saint Pierre dit : Jésus-Christ a souffert pour nous, nous laissant sa passion et sa mort en exemples qui nous éclairent et nous encouragent à suivre ses saintes traces : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus* (1, Petr. 2). Ainsi enfin Jésus-Christ même, à chaque page de son Évangile, nous excite à le suivre, nous disant : Quiconque me veut servir, qu'il me suive : *Si quis mihi ministrat, me sequatur* (Joan. 12) ; et ailleurs : Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il mette sur sa tête et sur son visage une des extrémités de ma croix, et qu'ainsi il me suive : *Qui vult venire post me, abneget semetispum, tollat crucem suam, et sequatur me* (Luc. 9). Ah ! dans ce pénible voyage d'exploration et de recherche du ciel, il faut courber la tête sous le bois où pend la grappe divine, soutenir avec le Cyrénéen une des extrémités de la croix, et regarder

fixement le crucifix. Et quelle en sera la récompense? Jésus-Christ nous le dit : Bienheureux celui qui me suit! Il sort de moi un rayon de lumière vive et délicieuse, lumière qui dissipe toutes les ténèbres, montre tous les mauvais pas, éclaire toute voie, prévient toute erreur, et est le prélude et le gage de la vie éternelle : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ* (Joan 9).

Voyez au contraire les Juifs. Semblables au porteur de la grappe qui allait devant, et lui tournait le dos, ils ne voient point Jésus-Chrit, parce qu'ils ne croient point en lui. Ne voyant pas Jésus-Christ, ils n'en sont pas éclairés. Privés de sa lumière, ils ne voient point la lumière. Ils ne l'ont qu'à un pas d'eux, mais l'ayant derrière, ils ne le regardent pas. Ils lisent les Écritures qui l'annoncent, et ils ne le reconnaissent pas. Ils le portent partout avec les Écritures, le montrent aux autres, qui frappés de sa beauté et de sa splendeur se mettent à sa suite, et eux seuls, qui sont les premiers à le porter, sont les seuls à ne pas le reconnaître. Ils démontrent aux autres les titres de sa grandeur, et ils ne la croient pas. Ils portent la lumière aux autres, et ils restent dans les ténèbres. Ils présentent aux autres le salut et la vie, et ils demeurent couchés dans la maladie et la mort. C'est en vain qu'ils ont entre leurs mains les saintes Écritures, ils ne les comprennent pas. Pour comprendre un livre écrit, par exemple, en hébreu ou en grec, il ne suffit pas de connaître l'alphabet et les caractères de cette langue, il faut connaître encore la signification et la force des termes. Sans cela on pourra bien lire le

livre, mais on ne le comprendra pas, et souvent on donnera à ces termes un sens qu'ils n'ont pas, ou même un sens différent de celui qu'ils ont. Tel est précisément l'état des Juifs. Ils ont la connaissance matérielle des caractères alphabétiques de l'Écriture et du caractère divin dont elle est empreinte, puisqu'ils regardent l'Écriture comme divine ; mais ils ne connaissent point la langue dans laquelle elle est écrite, c'est-à-dire la langue chrétienne, qu'on n'apprend que dans l'Église. Ils lisent donc ce livre auguste, et non-seulement ils ne l'entendent pas, mais ils l'entendent mal, ce qui est pire que de ne le pas entendre du tout. Ils y voient des personnages dont Dieu ne parle pas, des préceptes qu'il n'impose pas, des priviléges qu'il n'a point accordés, des promesses qu'il n'a point faites ; et ils n'y voient pas ce qui est véritablement, ils n'y voient pas Jésus-Christ, qui est partout décrit ; ils n'y voient point sa vie, ses mystères, ses lois, ses grâces, son Église, accomplissant ainsi la prophétie d'Isaïe. Ils verront sans connaître, ils entendront sans comprendre. *Videntes non videant : et audientes non audiant, neque intelligant* (Matth. 13).

Ce terrible mystère de leur châtiment ne fut pas seulement annoncé en termes si clairs par Isaïe, il fut encore figuré d'une manière visible par le voile dont Moïse se couvrait la face. C'est saint Paul qui a interprété ainsi cette cérémonie, laquelle sans l'autorité du grand apôtre, serait restée inexplicable et eût peut-être même paru à quelques-uns puérile et inepte. Or l'apôtre dit : le voile dont Moïse se couvrait la face lorsqu'il parlait à

son peuple, afin qu'ils pussent voir sa personne sans distinguer son visage, fut la figure du voile bien plus épais et impénétrable qui cache aux yeux des Juifs et encore plus à leur cœur le véritable sens des saintes Écritures, et les grands mystères qu'elles renferment; voile qui ne peut être levé que par Jésus-Christ, voile donc qui restera sous les yeux des Juifs, jusqu'à ce qu'ils se convertissent à Jésus-Chrit et à sa foi : *Moyses ponebat velamen super faciem suam, ut non intenderent in eum filii Israel. Sed usque in hodiernum diem idipsum velamen in lectione veteris Testamenti manet non revelatum : quonian in Christo evacuatur. Cum enim conversus fuerit ad Dominum auferetur velamen* (2. Corinth. 3).

Mais pour nous chrétiens, qui croyons en Jésus-Christ, qui l'avons toujours présent par la foi que nous avons en lui, ce voile funeste, ajoute saint Paul, ne subsiste pas. De Jésus-Christ, toujours présent à nos yeux, nous vient la lumière qui nous le fait voir dans toutes les prophéties, dans toutes les figures des saints livres. Le Saint-Esprit nous conduit par la main, sans obstacle, sans difficulté, afin qu'à face découverte nous puissions dans les saintes Écritures, contempler le Seigneur qui y est dépeint de tant de précieuses manières, admirer la gloire de ses mystères, et ravis des douceurs de sa charité, nous abandonner en lui à de saints transports et devenir une même chose avec lui : *Nos autem revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur tamquam a Domini Spiritu* (Ibid.).

Heureux donc celui qui se défiant des lumières de sa propre raison, des folies de la sagesse humaine, ne

cherche que dans l'humble foi de Jésus-Christ, et à sa suite, la lumière de la sainte vérité; cette voie est la seule droite, la seule sûre, sans erreur, sans péril, sans péché, parce qu'elle est la seule voie qui est en même temps la VÉRITÉ ET LA VIE: *Ego sum via, veritas et vita* (Joan. 14).

XXI

Les douze explorateurs. — Tous ensemble ils furent la figure des personnages des deux Testaments que Dieu chargea d'explorer les mystères de Jésus-Christ et de les annoncer au monde. — Les explorateurs infidèles figurent particulièrement les scribes et les pharisiens qui corrompent leur mission; les explorateurs fidèles figurent les Mages, Jésus-Christ et les apôtres qui remplissent fidèlement la leur. — Ceux-ci ne nous ont point dissimulé les difficultés du royaume de Dieu; mais ils nous ont indiqué les moyens et inspiré le courage de le conquérir.

Par tout ce qui a été dit jusqu'ici de la grappe mystérieuse d'Ébron et des deux hommes qui la portaient, il est aisé de comprendre quels personnages représentaient les explorateurs qui, ayant tous ensemble examiné le beau pays de Chanaan, en donnèrent cependant au peuple une idée si différente. Ils signifièrent, dit saint Isidore, les scribes et les pharisiens, car, comme les explorateurs furent envoyés par Moïse pour examiner attentivement la Terre promise, et ensuite encourager le peuple à la conquérir; ainsi les scribes et les pharisiens furent établis de Dieu interprètes de la loi et des prophètes, afin que par une étude continuelle des Écritures,

ils fussent attentifs à la naissance du Messie, et ensuite prissent soin d'inviter les hommes à le reconnaître. Ce Messie, dis-je, qui est la véritable terre promise, parce qu'en lui est unie à la divinité une terre vierge, une humanité sainte et immaculée; et par lui seul peuvent être obtenus, parce qu'ils ne se trouvent qu'en lui, le royaume de Dieu, l'abondance miraculeuse de ses fruits spirituels et la vie éternelle : ***Exploratores, scribas et phariseos significant. Sicut enim illi per Moysem missi sunt, ut soli fœcunditatem sollicite considerarent; sic isti per legem et prophetas, et per Scripturam investigationem, Domini specularentur adventum. In quo erat terra, id est, caro sancta; in qua regnum Dei, et ubertatem spiritualium fructuum et vitam æternam consequi possent*** (In Numer. 13). Liran s'exprime de même : Les explorateurs, dit-il, figurent les prêtres et les scribes de l'ancienne loi, qui, au moyen des saintes Écritures, avaient la charge d'explorer la venue du Messie, d'indiquer le lieu, de marquer le temps et toutes les circonstances de ce grand avénement; et en effet, à la demande d'Hérode où doit naître le Messie, ils répondent sur le champ et sans hésiter : à Bethléem de Judée : ***Per exploratores Terræ promissionis, significantur sacerdotes et scribæ veteris legis : qui per Scripturas explorabant Christi adventum, quantum ad tempus, et quantum ad locum, et alias circumstantias : unde requirente Herode : Ubi Christus nasceretur? responderunt : In Bethlehem Juda*** (In 13. Num.); et il suit de là, ajoute saint Jérôme que ce ne fut point par ignorance, mais par envie, que les princes des Juifs crucifièrent Jésus-Christ,

sachant bien et devant bien savoir qu'il était : ***Ex hoc patet, principes Judæorum non ex ignorantia, sed ex invidia crucifixisse Dominum Jesum Christum*** (In 21 Matth.).

Les vrais explorateurs furent dans un autre sens les Mages qui, des mêmes contrées d'où partirent les anciens explorateurs, vinrent dans le même pays, dans la Palestine, chercher Bethléem, Jésus-Christ et sa sainte mère, la vraie Terre promise avec ses fruits divins : ***Ab Oriente venerunt Jerosolymam dicentes : ubi est qui natus est rex Judæorum ?*** Et de même que les Juifs avaient reçu du prophète qui était entre leurs mains, de même les Mages avaient reçu de l'étoile qu'ils virent briller au ciel, la mission sublime d'explorer et d'annoncer au monde la naissance de Jésus-Christ : ***Vidimus enim stellam ejus.***

Enfin, les douze explorateurs furent encore la figure des douze apôtres choisis par Jésus-Christ pour explorer et connaître le mystère de la véritable Terrre promise, le royaume de Dieu, qui ne fut révélé aux autres qu'en énigme : ***Vobis datum est nosse mysterium regni Dei : cæteris autem in parabolis*** (Luc. 8), et qui furent ensuite envoyés par le même Jésus-Christ pour annoncer l'abondance, les richesses, la beauté de ce royaume de Dieu parmi les hommes, et du royaume éternel des hommes avec Dieu ; en un mot l'Évangile : non pas à un seul peuple, mais à tous les peuples ; non pas en un coin de la terre, mais dans tout le monde : ***Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ*** (Marc. 16).

Cependant les anciens explorateurs ne furent pas tous zélés et fidèles. La plus grande partie d'entre eux dirent de la Terre promise tout le mal qu'ils surent et purent dire. Ils en détournèrent le peuple; ils arrachèrent de son cœur tout désir et toute espérance; ils la lui montrèrent comme un pays impossible à conquérir et funeste à habiter. Seuls Josué et Caleb, non moins sincères que pieux, non moins soigneux de la gloire de Dieu que du bonheur du peuple, contrairement à tout ce qu'avaient dit leurs collègues, dirent que cette terre mystérieuse était aussi fertile que saine, et que le peuple de Dieu était assez fort pour la conquérir et qu'il y vivrait parfaitement heureux. Ils reprimèrent le tumulte du peuple contre Moïse et contre Dieu même; ils lui reprochèrent sa défiance des promesses et des secours divins; ils l'exhortèrent à la confiance, au courage, à l'obéissance envers Dieu et au respect envers Moïse. Voilà donc une figure des sentiments divers que firent paraître les prêtres juifs et les Mages au temps de la naissance de Jésus-Christ. Les prêtres juifs indiquèrent Bethléem à Hérode pour perdre, avant sa maturité, la grappe mystérieuse qui y était née, pour faire périr Jésus-Christ, de plus ils détournèrent le peuple d'y aller, en lui montrant sous les yeux ce qu'il devait craindre de l'impiété et de la barbarie d'Hérode, s'il montrait la moindre sympathie, le moindre désir d'aller à Bethléem reconnaître, vénérer le ROI DES JUIFS, le Messie qui était né. Les Mages, au contraire, eurent à peine vu le prodige de l'étoile, qu'ils tournèrent leur cœur vers le Messie, connurent la véritable Terre promise, le Mes-

sie promis et né. Admirez avec quelle sincérité, avec quelle liberté et quel courage ils l'annoncent! Partout où ils passent, partout où ils s'arrêtent, ils disent publiquement : LE ROI DES JUIFS, le Messie est né : *Natus est rex Judæorum;* ils ne craignent ni la cruauté du roi, ni la jalousie du peuple. Ils invitent même le peuple à s'unir à eux pour le chercher, l'adorer et le posséder ensemble. En publiant le bonheur qu'eux, gentils et étrangers, avaient eu de voir l'étoile : *Vidimus stellam ejus;* ils voulaient démontrer aux Juifs qu'il leur était bien plus facile en qualité d'adorateurs immédiats, de parents et de fils légitimes, de trouver le lieu de naissance du Messie et de sa personne.

Les anciens explorateurs par la différence et la contradiction de leur conduite, figurèrent non-seulement la différence de sentiments des Juifs et des Mages au temps de la naissance de Jésus-Christ, mais les sentiments divers des Juifs et des apôtres au temps de sa mort et de sa resurrection. Ainsi, dit saint Isidore, comme les anciens explorateurs infidèles répandirent la terreur et le désespoir parmi les Israélites, et les détournèrent de la foi dans les promesses divines; de même, les scribes et les pharisiens par leurs intrigues, leur calomnies, leur fureur, détournèrent les Juifs de la croyance aux enseignements et aux mystères de Jésus-Christ; ils leur persuadèrent de revenir à l'Égypte de ce siècle d'où Jésus-Christ était venu le retirer; de rejeter la manne céleste de la foi que Jésus-Christ lui préparait dans ses sacrements; de se plonger dans toutes sortes de passions et de vices d'où Jésus-Christ voulait le faire

sortir : *Sicut illi desperatione terruerunt populum, ne crederet Deo promittenti; sic isti suaserunt populo Judæorum, ne crederet Christo : ad Ægyptum hujus seculi redire cupientes, manna fidei repudiantes, et libidinum corruptione marcescentes* (In 13. Num.). De Lira dit aussi : Par le petit nombre des explorateurs sincères qui demeurèrent attachés aux intérêts de la vérité, opposés au grand nombre de ceux qui la trahirent et pervertirent le peuple, fut figuré le petit nombre de sages Juifs qui à la venue de Notre-Seigneur ont professé sa doctrine, en face du grand nombre qui la combattirent, séduisirent le peuple et le poussèrent à demander la mort de Jésus-Christ : *Per hoc quod pauci exploratores tantum in veritate steterunt, aliis declinantibus, et pervertentibus populum, figuratum fuit : Quod in adventu Christi pauci de doctoribus Judæorum starent in veritate, aliis ab ea declinantibus, seducentibus populum, et ad petendam Christi mortem inducentibus* (In 13, Num.). De plus dans ces explorateurs perfides qui, non contents d'avoir renoncé pour eux-mêmes à la Terre promise, font tout ce qu'ils peuvent pour en obstruer le chemin et en fermer les portes à tout Israël, Jésus-Christ lui-même a vu la figure des pharisiens, car il en parle ainsi : Malheur à vous, pharisiens hypocrites qui, non contents d'avoir renoncé pour vous-mêmes au royaume des cieux, vous efforcez encore d'en éloigner ceux qui voudraient y entrer et leur en fermez les portes : *Væ vobis, Pharisæi hypocritæ, quia clauditis regnum cælorum ante homines: vos enim non intratis, nec introeuntes sinitis intrare* (Math. 23)! O hommes pervers ! ô explorateurs infi-

dèles! Ah! Moïse, en vous laissant la loi à interpréter, les prophéties à suivre, ne vous ordonna pas d'éloigner le peuple de le Terre promise, c'est à dire des mystères du Messie, mais de la conduire à ses pieds en l'y précédant vous-mêmes. Malheur à vous, car comme vous avez renouvelé l'apostasie et l'infidélité des anciens explorateurs, le même châtiment sera renouvelé sur vous : *Vœ vobis, Vœ vobis!*

Au contraire Jésus-Christ si bien figuré par Josué, jusque dans la ressemblance de nom, les saints apôtres dans Caleb, son incomparable compagnon, en annonçant au monde la vraie Terre promise, le royaume de Dieu, loin d'effrayer les hommes et de les détourner de le conquérir, les y ont encouragés et excités. Jésus-Christ non content d'avoir dès le commencement de sa prédication ordonné à ses disciples de chercher avant tout la Terre promise, ce royaume de Dieu qui commence ici-bas par la possession de la grâce et s'achève dans l'autre par la jouissance de la gloire : *Quœrite primum regnum Dei et justitiam ejus* (Matth. 16); Jésus-Christ impose encore à ses apôtres de prêcher le royaume aux nations, et de les assurer qu'il est proche d'elles, qu'elles n'ont qu'à faire un pas pour le conquérir : *Dicite illis : appropinquavit in vos regnum Dei* (Luc. 10). Et les apôtres, obéissant, firent connaître ce royaume au monde entier : *Illi autem, profecti prædicaverunt ubique* (Marc. 16). Ces apôtres qui avaient vu Jésus-Christ et vécu familièrement avec lui, et l'ayant vu transfiguré sur le Thabor, ressuscité en Galilée, élevé au ciel sur le mont des Olives, ils avaient en lui et avec lui connu

les richesses et les magnificences du royaume du ciel, ils avaient goûté un essai de sa gloire et de sa félicité. Ainsi comme les anciens explorateurs fidèles, ils diront : Nous vous parlons de la Terre promise parce que nous l'avons vue et parcourue d'un bout à l'autre : *Ipsi enim circuivimus terram ;* ainsi les apôtres purent encore, comme témoins oculaires, parler au monde du royaume de Dieu, et lui dire, comme en effet ils lui ont dit : Nous n'annonçons aux hommes que ce que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains, au sujet du Verbe éternel de Dieu, qui est lui-même la vie : *Quod vidimus.... quod manus nostræ contrectaverunt, de Verbo vitæ, hoc annuntiamus vobis* (I, Joan. 1).

Il y a plus encore : les explorateurs fidèles, en faisant l'éloge de la Terre promise, ne nièrent pas qu'il n'y eût des peuples puissants prêts à en disputer l'entrée ; ils ne dissimulèrent point les difficultés de la conquérir ; mais ils ajoutèrent qu'avec la foi dans la protection divine, Israël aurait la puissance de les surmonter. Ainsi Jésus-Christ n'a point caché la difficulté d'aller au ciel et de se sauver, puisqu'il a dit : La voie qui conduit à la vie est étroite, et la porte ne peut être ouverte sans efforts : *Arcta via est quæ ducit ad vitam* (Matth. 7). *Contendite intrare per angustam portam* (Luc. 13) ; il a ajouté : Le royaume des cieux est le prix des forts, et ceux-là seuls qui se font violence à eux-mêmes parviennent à l'arracher de la main de Dieu et à le posséder : *Regnum cœlorum vim patitur ; et violenti rapiunt illud* (Matth. 11). Toutefois il a dit aussi : Ce qui est difficile et même impossible à l'homme livré à ses seules forces

devient possible, facile même, à celui qui avec une pleine foi s'appuie sur Dieu : *Quæ sunt impossibilia apud homines, possibilia sunt apud Deum* (Luc. 18) ; il a dit qu'il suffit de s'unir à lui par la foi et l'amour pour devenir fort de sa propre force et vaincre avec lui le monde : *Confidite, ego vici mundum* (Joan. 16). Il a dit encore que la porte du ciel, fermée à la présomption et à l'orgueil, s'ouvre d'elle-même devant l'humilité qui se confie en Dieu et la prière qui l'implore : *Petite et accipietis ; pulsate et aperietur vobis* (Matth. 7). Il a dit enfin que, quoique sur la voie qui conduit au ciel, il se trouve des scorpions venimeux, des serpents avides de sang, et de puissantes armées d'ennemis qui en disputent l'entrée ; cependant en lui, et avec lui, nous aurons le courage de fouler aux pieds les uns et la force de vaincre les autres, nous serons invulnérables aux armes de ceux-ci et aux morsures de ceux-là, et nous passerons entre eux victorieux et tranquilles : *Ecce dedi vobis potestatem calcandi super omnem virtutem inimici ; et nihil vobis nocebit* (Luc. 10). Ainsi ont agi les apôtres. Ils ne nous ont point dissimulé qu'avant d'arriver au ciel nous aurions à soutenir d'horribles luttes, non pas seulement contre les révoltes de la chair et les affections du sang, mais contre les princes et les puissances infernales : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates* (Eph. 6). Ils nous ont dit que nos ennemis les démons, comme des lions frémissants, tournent autour des âmes fidèles qui cherchent le ciel pour les dévorer : *Adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens circuit*

quærens quem devoret (I, Petr. 5). Ils nous ont assuré que les intempérants, les négligents, les poltrons seront leurs victimes; mais qu'avec la vigilance, la sobriété et la foi, on obtient la force suffisante pour triompher, parce que la vraie foi, la foi pure, est un bouclier sur lequel s'éteignent les armes du feu de l'ennemi, et où se brisent ses traits : *Sobrii estote et vigilate.... cui resistite fortes in fide* (Ibid.). *Assumite scutum fidei, in quo possitis omnia tela maligni ignea extinguere* (Ephes. 6).

XXII

Les explorateurs infidèles sont encore la figure de tous les incrédules, les hérésiarques, les scandaleux, et tous ceux qui par diverses voies éloignent les hommes du royaume des cieux, et qui sont cependant eux-mêmes punis aussi dans le monde. — Au contraire Josué et Caleb sont la figure des chrétiens zélés qui attirent les hommes dans la voie du salut. — Leur récompense particulière est figurée par le prix particulier que Josué donna à Caleb — Les apôtres ont eu encore en ce monde pour récompense : que la véritable Église, soit celle qui par une suite non interrompue de pasteurs légitimes remonte jusqu'à eux, et qui entre ses autres caractères compte celui d'APOSTOLIQUE.

Enfin les explorateurs infidèles furent encore la figure de tous les incrédules qui révoquent en doute les promesses divines d'une félicité éternelle dans l'autre vie; de tous les hérétiques qui, sans nier la béatitude éternelle, présentent comme impossible l'observance de la loi de Dieu, qui est l'unique voie pour y arriver; ou

qui en altérant les vérités de la foi, ou en détruisant les sacrements, rendent impossible la sainteté des œuvres; de tous les scandaleux qui attirent les âmes simples dans les voies du libertinage ; de tous les sectateurs du monde qui présentent la vie chrétienne comme une vie triste et pénible, et la voie du salut comme trempée de larmes et couverte d'épines ; de tous les moralistes rigoureux qui affectant le zèle pour la *saine* morale, exagèrent la sévérité des préceptes divins, et en feignant du respect pour les saints mystères, condamnent la fréquence des sacrements, c'est-à-dire qu'ils multiplient les difficultés et diminuent les secours. Tous ces hommes par des voies et des artifices différents arrivent au même funeste résultat d'éloigner les fidèles de l'observance des commandements, des pratiques de la vertu chrétienne, et par conséquent de la conquête de la Terre promise, le royaume de Dieu. O démence, ô fureur vraiment infernale ! car de l'enfer seul en viennent l'inspiration et l'exemple. O excès de scélératesse ! ô prodige de perversité, que ne pourra point assez faire expier une éternité même de tourments ! Ne pas être content de se perdre soi-même, mais s'étudier à entraîner les autres dans sa perte !

Cependant ces diverses classes de scandaleux parmi le peuple chrétien, ces imitateurs de messagers scandaleux du peuple hébreu, n'évitent pas leur prompt et sévère châtiment. De même que ces messagers infidèles, frappés de mort sur le champ, furent privés du bonheur de voir la terre qui leur avait été promise pour le bien-être de leurs corps, ainsi les scribes et les pharisiens

qui détournèrent le peuple de chercher Jésus-Christ lors de sa naissance, de croire plus tard aux enseignements de Jésus-Christ, furent frappés d'aveuglement, privés de voir la Terre promise pour la félicité des âmes, privés de connaître et de comprendre les mystères de Jésus-Christ, comme il le leur annonça lui-même, disant : Je suis venu pour vous juger, afin que n'ayant pas voulu bien voir, vous ne voyez jamais ; et avoir vu jusqu'ici ne fera qu'accroître votre péché et votre châtiment : *In judicium veni.... ut videntes non videant.... Nunc dicitis quia vidimus. Peccatum vestrum manet* (Joan. 9). Ainsi les professeurs d'incrédulité, d'hérésie, de péché ; les détracteurs malicieux du bonheur de la foi, des avantages de la vertu, des gloires de la sainteté, reçoivent en ce monde un premier châtiment qui est d'être enveloppés dans des ténèbres temporelles, avant-courrières des éternelles ténèbres, de ne voir, de n'entendre rien des choses de l'esprit, de la religion, de Dieu, en attendant d'être exclus pour toujours et de l'action de grâces et de la lumière de la gloire.

Au contraire Josué et Caleb figurent non-seulement les Mages et les apôtres, mais leurs successeurs, les vrais pasteurs, les vrais docteurs, les vrais prédicateurs de l'Église, qui aussi dociles à recevoir d'elle l'enseignement divin que fidèles à l'annoncer aux autres et zélés pour le propager, ne se contentent pas de se sauver eux-mêmes, mais s'efforcent par toutes les voies que leur suggère leur zèle d'attirer le peuple à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ, de leur aplanir la pratique du bien et de les mettre dans le chemin du salut. C'est

pourquoi ils participent tous à la magnifique récompense dont furent seulement la figure ces belles paroles de Dieu à Caleb : Quant à mon fidèle serviteur Caleb, qui s'est montré si différent de ses infidèles collègues et a marché dans la voie que je lui avais indiquée, je l'introduirai dans les joies de la terre heureuse, qu'il a explorée et défendue, et ses descendants la posséderont en héritage : ***Servum meum Caleb, qui plenus alio spiritu, secutus est me, inducam in terram hanc quam circuivit; et semen ejus hæreditabit eam.*** Et qu'on remarque encore que non-seulement Caleb entra dans la Terre promise avec les autres Israélites, que non-seulement il obtint comme les autres sa portion dans le partage qu'en fit Josué, mais que ce généreux chef bénit d'une bénédiction particulière son compagnon Caleb, et que de plus il lui donna en présent à lui et à ses successeurs, à perpétuité, la belle contrée d'Hébron, d'où avait été apportée la grappe mystérieuse : ***Benidixitque Josue Caleb; et tradidit ei Hebron in possessionem*** (Josue 14). Or ce trait de libéralité de Dieu, et de son envoyé Josué à l'égard de Caleb, a été renouvelé plus tard, d'une manière plus noble, avec les Mages, les apôtres et tous les fidèles zélés, leurs imitateurs. Il est vrai que comme Josué et Caleb furent insultés et assaillis à coups de pierre par le peuple ingrat et rebelle auquel ils prêchaient la confiance en Dieu en lui offrant la terre promise ; ainsi les Mages furent persécutés par leurs peuples idolâtres lorsqu'ils leur annoncèrent les mystères de la rédemption et du salut éternel ; ainsi les apôtres pour la même cause furent persécutés, empri-

sonnés par les Juifs et plus tard martyrisés par les infidèles; ainsi tous les membres zélés de l'Évangile, tous ceux qui par leur parole ou par leurs écrits, leurs préceptes ou leurs exemples ont prêché les grandeurs du royaume de Dieu, n'ont trouvé la plupart du temps que persécutions, calomnies, indifférence ou mépris de la part des peuples qu'ils voulaient instruire et sauver. Mais Dieu veille toujours pour leur défense et les entoure, comme Josué et Caleb, de la gloire de son tabernacle : *Apparuit gloria Domini super tectum fœderis*, défendant leurs intentions, leurs œuvres et leurs vertus après leur mort, et faisant que leur nom demeure en éternelle bénédiction dans le monde. Cela même ne suffit point. Ces fidèles serviteurs de Dieu, pleins de son esprit, propagateurs zélés de son culte, ne sont pas seulement introduits dans la véritable Terre promise, dans le royaume de Dieu, ils n'y ont pas seulement leur position comme les autres saints, mais par la bonté de Dieu et la grâce du vrai Josué, ils ont une place et un degré particulier de gloire dans la céleste Jérusalem. Ils sont placés près de Jésus-Christ, comme le dit l'Évangile : *Iterum venio et assumam vos ad meipsum* (Joan. 14); et comme les scélérats qui méprisent et font mépriser l'éternelle Sagesse incarnée ont dans l'enfer un châtiment particulier et sont l'objet d'une particulière ignominie et d'un opprobre immense : *Qui contemnumt me, erunt ignobiles* (I, Reg. 2) ; ainsi ces hommes généreux qui, se sont consacrés à propager la connaissance et la gloire de Jésus-Christ obtiennent de sa munificence une récompense particulière, et sont

entourés d'une particulière splendeur dans l'éternelle félicité : *Qui elucidant me vitam æternam habebunt* (Eccl. 24).

A cette magnifique récompense que Jésus-Christ a donnée dans le ciel à ses apôtres s'en est jointe une autre sur la terre. Qu'on remarque en effet que dans le partage de la terre de Chanaan, Caleb obtint de plus, outre sa part, le pays d'Ebron, qui veut dire *société*, et où se trouvait cette vigne dans laquelle avait été cueillie la grappe mystérieuse. Or, qui ne voit point que c'est là encore une figure de l'Église? C'est dans l'Église seule que les peuples, différents entre eux de caractère, de mœurs, de langage, et séparés par des espaces immenses, sont unis en *société* par la profession de la même foi et le lien du même amour. Elle est la vraie société, la plus noble et la plus parfaite qu'il y ait sur la terre. En elle seule se trouve la véritable vigne reproduisant toujours la grappe mystérieuse dont la liqueur réjouit Dieu et les hommes : *Et vinum quod lætificat Deum et homines* (Judic. 9.), parce que seule elle sacre et garde le corps et l'esprit de Jésus-Christ, qui est en elle et avec elle ; elle seule dispense dans les sacrements son sang divin qui apaise Dieu, sanctifie et sauve les hommes. Or, ce véritable *Ebron*, ce vrai beau pays de la société, la véritable Église, Jésus-Christ, le vrai Josué, l'a donné au vrai Caleb, les apôtres qu'il n'a point fait difficulté d'appeler ses frères et ses amis. Et en effet la véritable Église, entre ses autres titres, compte encore celui *d'apostolique*, c'est-à-dire qu'elle est l'œuvre et la propriété des apôtres qui la fondèrent,

et qui par la succession non interrompue de ses pasteurs remonte jusqu'aux apôtres. De même que le pays d'*Ebron* fut donné à Caleb et à ses héritiers pour le posséder et le régir, de même la possession et le gouvernement de la véritable Église ont été donnés aux successeurs des apôtres : ***Et semen ejus hæreditabit eam*** (Num. 14), et c'est cette véritable Église que possèdent et gouvernent leurs véritables successeurs. Enfin en union avec les chefs de la tribu de Caleb, leurs fils et leurs descendants furent les seuls qui jouirent du beau pays d'*Ebron*, et ainsi avec les seuls évêques qui ont légitimement succédé aux apôtres, les seuls fils spirituels de ces pasteurs qui, eux aussi, par leur moyen descendent des apôtres, c'est-à-dire les seuls chrétiens qui gardent la doctrine et les traditions apostoliques dans leur intégrité et leur pureté, les seuls catholiques en un mot qui, seuls avec le pasteur suprême, le successeur de Caleb, saint Pierre, forment l'unique et vraie société, ont le bonheur d'habiter la terre d'*Ebron ;* seuls ils appartiennent à la véritable Église, vivent en elle, jouissent des fruits de bénédiction, de grâce et de vertu qui germent et s'épanouissent dans son sein. O quel bonheur de vivre dans cette Église, qui est la part la plus belle, qui forme seule toute la Terre promise en ce monde, et de laquelle seule on passe, on monte, on vole à la véritable Terre promise dans l'autre !

XXIII

Le repentir que le peuple hébreu montre de son péché, est la figure du faux repentir des pécheurs à la mort. — La véritable crainte de Dieu ne doit point être séparée de l'espérance. — Sans obéissance à Dieu, il n'y a point de vertu. — Les noms des peuples ennemis d'Israël, même dans leur signification littérale, représentent les puissances de l'enfer, qu'on ne peut vaincre que par l'Église et dans l'Église.

Mais que dirons-nous du repentir que les Israélites montrèrent après leur faute ? Il ne laissa, certes, rien à désirer, ils confessèrent publiquement leur péché : *Quia peccavimus.* Tous ensemble ils accompagnèrent cet aveu d'abondantes larmes : *Luxit omnis populus nimis.* Ils se déclarèrent prêts à entreprendre à tout prix la conquête du pays que Dieu leur avait destiné : *Parati sumus ascendere ad locum, de quo locutus est Dominus.* Et pour qu'on vît bien qu'ils disaient vrai, ils coururent de suite aux montagnes attaquer l'ennemi et s'exposer à tous les dangers d'une si difficile entreprise : *Ascenderunt in verticem montis.* Voilà donc une conversion sincère, active, efficace, parfaite. Cependant, après tant de pas vers le pardon, les Israélites n'obtiennent que le châtiment, et avec ces belles apparences de repentir ils sont punis comme impénitents. Mais comment et pourquoi rien ne leur a-t-il profité ? Parce que, dit Procope, ils ne témoignèrent de repentir que lorsque Moïse leur eut annoncé le châtiment de la part de Dieu, et qu'ils eurent vu ce châtiment commencer dans la

personne des explorateurs par une mort foudroyante et soudaine. Le repentir des Israélites fut produit par la peur de la peine, et non par la douleur de la faute. Leurs larmes vinrent d'une source gâtée. Leur résolution de marcher en avant fut prise trop tard. La douleur les fit pleurer, mais ne les rendit pas meilleurs ; et ils violèrent les commandements de Dieu au moment même où ils se montraient repentants de les avoir violés : *At qui luctus hic non est eis bono. Nam in dissolutionem decretorum Dei eunt. Quod prius ante negationem facto opus fuerat* (Loc. citat.). Leur repentir est donc l'image de ce repentir des pécheurs qui offense Dieu presque autant que le péché même, et qui est un péché nouveau ; repentir dont parle saint Augustin, où le pécheur se repent comme Caïn, non par l'horreur du péché, mais à cause de la rigueur du châtiment ; il se repent comme un esclave pour avoir encouru la colère d'un maître sévère, non comme un fils pour avoir offensé un tendre père ; il se repent en versant des larmes, mais en conservant au fond du cœur les mêmes honteux sentiments. C'est pourquoi les démonstrations extérieures de résipiscence de ces sortes de pécheurs à leur lit de mort, sont souvent l'effet d'une imagination épouvantée à l'idée des supplices qui les attendent et non d'un esprit contrit et affligé de la malice des fautes commises : *Ardere metuunt ; peccare non metuunt.*

Sur ces paroles que les Israélites prononcèrent en cette circonstance : Nous sommes prêts à marcher (comme en effet ils marchèrent), Raban s'écrie : ô étrange audace de l'esprit humain, ô stupidité horrible d'une

âme aveugle ! Lorsque Dieu commande aux Israélites de croire à ses divines promesses, de se confier en son secours et d'entrer sûrement avec de telles dispositions dans le pays de Chanaan, ces insensés se défient d'eux-mêmes et de Dieu, et rejettent ses salutaires avis. Au contraire, lorsque Dieu proteste qu'il ne sera point avec eux et qu'il leur refuse son divin secours ; alors, contre l'ordre exprès de Dieu, le désir leur vient d'aller combattre les Chananéens et d'occuper leur pays. Or, que firent-ils en cela, si ce n'est représenter ceux qui en état de rébellion permanente contre Dieu, l'offensent toujours là en ne croyant pas à ses promesses, là en violant ses commandements, et toujours coupables sont toujours punis : *O mira perversitas humanæ mentis, et horrenda stultitia cæci cordis ! Mandat Deus promissionibus suis credere, et de sua potentia confidere, et sic terram possidendam intrare ; humana stultitia diffidit, et monita salutaria respuit. E contrario, suum negat auxilium ; illi contra voluntatem Dei terram invadere volunt. Quibus similes sunt, qui promissionibus Dei non credunt, et prohibita faciunt* (In 14. Num.). Procope dit dans le même sens : Nous apprenons par là que la crainte de Dieu, séparée de l'espérance, est le désespoir ; que la confiance, séparée de la crainte, est la présomption ; et que, comme il n'y a point de vraie obéissance à Dieu, sans foi en Dieu, sans obéissance il n'y a point de vertu : *Unde liquet neque timiditatem, neque falso creditam fortitudinem, a Dei obedientia separatam, virtutem existere* (Loc. citat.).

Les noms dont il est fait mention dans ce passage de

l'Écriture, ne sont pas non plus sans une signification mystérieuse, ajoute Raban; car *Amalec* signifie *peuple qui lèche le sang; chananéen* veut dire *négociant;* et *orma* est la même chose qu'*anathème* ou *malédiction*. Voilà donc figurées les puissances de l'enfer, avides de notre *sang*, occupées de nous envelopper dans les *affaires* et les affections du monde; et qui lorsqu'elles nous voient plongés dans le péché et montés sur la montagne de l'orgueil, fondent à l'improviste sur nous, nous percent de leurs dards de feu, nous poursuivent et nous poussent jusqu'au lieu de l'anathème éternel: *Amalech, populus* LINGENS SANGUINEM; *Chananæus*, NEGOTIANS; *Horma*, ANATHEMA *interpretatur. Æreræ ergo nequitiæ, quæ nostrum sanguinem sitiunt. et terrenis negotiis nos implicare volunt; si in peccatis perseveraverimus, et montem superbiæ ascenderimus, concidentes nos ignitis jaculis, usque ad perpetuum anathema nos persequuntur.* (Loc. citat.) L'interprète Rupert dit à son tour: Les noms *Amalécite* et *Chananéen* signifient les esprits malins; *orma* signifie l'enfer, parce qu'il est le lieu de l'éternel anathème; les détracteurs de la Terre promise figurent les hérétiques malheureux, en qui, comme dans les Israélites se vérifie que l'arche du Testament n'est point avec eux, parce qu'ils ont cessé d'avoir le précieux dépôt de la sainte vérité. C'est donc en vain qu'ils espèrent avec leurs prétendues vertus assurer le bonheur éternel. Leurs armes ne sont point celles de Dieu; elles font sourire le démon au lieu de le faire trembler. En vain ils disent: *Nous avons péché,* car étant hors de l'Église et ennemis de l'Église, leur repentir est faux comme

leur foi, et ni l'un ni l'autre ne peut les sauver. Aussi les puissances des ténèbres toujours victorieuses des hérétiques, les persécutent dans cette vie, et après leur mort, les précipitent, comme des victimes préparées pour le sacrifice, dans les profondeurs de l'enfer : *Per hæc nomina maligni spiritus intelliguntur : qui usque* HORMA, *idest, usque in profundum inferni, quod æternum est* ANATHEMA, *sanctæ terræ detractores, omnes hæreticos, concidendo, victorum more persequuntur. Arca namque Testamenti Domini cum illis non est, quia non est cum illis lex veritatis. Ac proinde quæcumque arma Dei corripiunt, Catholicæ Ecclesiæ nequaquam reconciliati, sunt indigni pœnitentiæ fructibus.* (Libr. I, Cap. 40, in Num.)

XXIV

Le péché que l'ancien Israël commit en écoutant les détracteurs de la Terre promise, est la figure du péché que les Juifs commirent plus tard en écoutant les calomniateurs de Jésus-Christ. — Leur exclusion de l'Église figurée par l'exclusion de l'ancien Israël de la Terre promise. Moïse obtient par sa prière que cette double exclusion ne soit point perpétuelle; que le peuple juif soit l'origine de la vraie religion du Messie, et que les Gentils soient joints aux Juifs.

Il nous reste à parler du châtiment du peuple d'Israël pour avoir prêté l'oreille au langage de l'imposture et de la défiance, au lieu de croire à celui de la foi et de la vérité ; il nous reste à faire voir les enseignements et les mystères qui sont enfermés dans ce châtiment. Et

d'abord, en ce peuple que Dieu même accuse d'avoir outragé sa majesté, rejeté sa doctrine et ses lois, même après avoir vu de ses yeux la gloire de tant de prodiges, et qui est exclu à cause de ce crime de la Terre promise à ses pères, terre qu'il a lui-même méprisée et répudiée, qui ne voit la terrible prophétie, la redoutable figure des Juifs qui, témoins des prodiges que Jésus-Christ avait opérés sous leurs yeux, dans sa naissance, sa vie et sa mort, faisant néanmoins cause commune avec les scribes et les pharisiens, ces explorateurs menteurs et infidèles des mystères du Messie que Dieu leur avait confiés, ils l'outragèrent par les calomnies les plus basses, le poursuivirent des blasphèmes les plus atroces, voulurent le précipiter du haut des rochers, le tourmentèrent par les plus cruels supplices, l'accablèrent d'opprobres, demandèrent et sollicitèrent sa mort avec fureur, et ne furent rassasiés que lorsqu'ils l'eurent vu suspendu à un infâme gibet. C'est pour cela qu'ils furent eux-mêmes rejetés par le Messie qu'ils avaient rejeté, repoussés de la Terre promise, c'est-à-dire exclus des grâces de la Rédemption et du salut éternel dont Jésus-Christ est la source et l'auteur. Aussi me semble-t-il que la gravité et la force des expressions dont Dieu se sert pour marquer en cette circonstance l'offense qu'il a reçue, prouvent que Dieu vit dans le refus que firent les Juifs d'une terre matérielle, le refus d'une terre spirituelle et divine dont leurs fils se rendraient un jour coupables ; et que ce second refus, dont le premier était la figure, put seul mettre dans sa bouche un langage si plein de courroux et de douleur. La

même interprétation est confirmée par ces paroles que Dieu dit à Moïse : « Je vis, et toute la terre sera remplie de la gloire de mon nom ; » paroles qui, selon Procope, signifient : Je jure que malgré la malignité diabolique des Juifs, qui m'auront mis à mort et crucifié, je vivrai toujours pour les rejeter, me faire en leur place connaître et adorer par le reste du monde que j'appellerai au salut qui leur avait été préparé : *Quid est : « Vivo ego ; et implebitur gloria Domini universa terra ; » prænuntiat repulsionem Judæorum et orbis salutem ; et vaticinium jurejurando confirmat.* (Apud de Lyr. in Num.) Et ces autres paroles de Dieu à Moïse : « Aucun de ceux qui ont refusé d'écouter ma voix ne verra la terre que j'ai promise avec serment à leurs pères. » Ces paroles ne sont-elles point une prophétie manifeste de ces autres paroles prononcées par Jésus-Christ dans l'Évangile : « Le royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à des nations qui feront fructifier cette terre divine : » *Potest hæc denuntiatio non videri dissimilis illi* (Matth. 21) : *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (Ibid.) En entendant Dieu parler ainsi à Moïse, ne semble-t-il pas entendre Jésus-Christ dans la parabole de la Cène, où il prononce cette terrible sentence contre les Juifs : Ceux qui avaient été invités à ma table, n'ont pas été dignes de s'y asseoir ; je jure qu'aucun d'eux n'y participera jamais : *Qui invitati erant non erant digni. Amen dico vobis, quia nemo virorum illorum gustabit cœnam meam* (Matth. 9). Eh quoi ! croyez-vous que Moïse qui refuse l'honneur que Dieu veut lui faire de le mettre à la tête d'un autre

peuple plus fort et plus fidèle, qui supplie, conjure, verse des larmes devant Dieu pour le misérable Israël, et qui obtient que Dieu ne le détruise pas entièrement par la contagion, comme il avait menacé de le faire; croyez-vous, dis-je, que ce grand prophète n'ait songé alors qu'aux choses et aux personnes présentes? Non, non, dit Origène, ce saint conducteur du peuple était alors scandalisé, épouvanté et tout en larmes pour un crime plus grand que ce peuple commettrait, et pour le châtiment qu'il en recevrait. Dans l'excès d'ingratitude qui faisait renoncer Israël à la Terre promise, Moïse vit le présage funeste de l'ingratitude plus monstrueuse encore avec laquelle un jour les descendants de ce même peuple renonceraient au bienfait de la rédemption et du salut éternel. Tandis qu'Israël fait retentir le désert de ces cris rebelles : Nous ne voulons plus rien de Moïse et d'Aaron, nous voulons retourner à la servitude d'Égypte sous le joug des Pharaons; Moïse, transporté par l'esprit prophétique dans le plus lointain avenir, entend de ses oreilles, et sent son cœur percé et déchiré par ces autres cris horribles et féroces dont les Juifs un jour feront retentir le prétoire : « Nous ne voulons rien de Jésus-Christ, nous préférons le joug romain au sceptre du *roi des Juifs*. Nous n'avons et ne voulons avoir d'autre roi que César. » Dans la fureur avec laquelle Israël insulte et poursuit Josué, Moïse voit l'annonce lugubre de la fureur plus injuste encore et plus sacrilége dont les Juifs provoqueront et exécuteront la mort de Jésus-Christ. Dans les menaces que fait Dieu de détruire entièrement par la peste la descendance de

Jacob, en sorte qu'aucun rejeton de cette race rebelle ne mette le pied dans la Terre promise, Moïse ne vit qu'une image du redoutable anathème qui proscrirait pour toujours la race des Juifs, en sorte qu'aucun des descendants d'Abraham n'aurait plus jamais part aux grâces et à la gloire du Rédempteur. Moïse est affligé sans doute par ce qui se passe sous ses yeux; mais il l'est mille fois plus encore par ce qui devait se passer dans un lointain avenir. Voilà pourquoi il se montre si troublé et si inquiet. Voilà pourquoi il refuse d'être le chef d'un autre peuple, du peuple gentil, que dès ce moment il connut devoir être appelé et gouverné non par un Moïse, mais par le vrai Josué, par le céleste Jésus; et voilà pourquoi il ne se montre inquiet que du sort du peuple d'Israël. Et afin d'obtenir un adoucissement à la terrible sentence contre les Juifs meurtriers du Messie, Moïse se répand en prières, en gémissements et en lar mes: ***Assumendus enim erat populus nationum, sed non per Moysen: excusat ergo se Moysen; sciebat enim quia gens, quæ promittitur, non per se vocanda erat, sed per Jesum. Et pluribus orat pro populo illo.*** (Orig. Hom. 8, in Num.) Moïse obtint en effet par ses larmes et ses supplications que Dieu tempérât la rigueur de sa justice, et que satisfait par la mort dans le désert de tous les Israélites sortis d'Égypte, leurs fils au moins, après quarante ans de pèlerinage dans des contrées inhospitalières, entreraient en possession de la Terre promise. Mais cette grâce qu'il obtint ne fut que la figure d'une grâce beaucoup plus importante qu'il arrache alors par l'union en esprit de sa prière avec la prière de Jésus-Christ

sur le bois de la croix, c'est-à-dire que la nation juive ne serait pas exclue à perpétuité du bénéfice de la rédemption, mais qu'après avoir, peut-être pendant quarante siècles, erré étrangère et malheureuse dans le monde, sous la conduite enfin du vrai Josué Jésus-Christ, représenté par son vicaire sur la terre, elle serait admise dans le vrai Chanaan, dans l'Église militante ici-bas, et puis dans l'Église triomphante dans le ciel; car, comme nous l'avons déjà dit, il est de foi que les Juifs doivent se convertir un jour et être sauvés.

Moïse obtint aussi par la même prière que les explorateurs fidèles, les panégyristes de la véritable Terre promise, la véritable Église, c'est-à-dire les évangélistes et les apôtres fussent Juifs; que les Juifs formassent les prémices de l'Église naissante, et fussent comme la racine et le cep principal où seraient rattachés les gentils. En effet, dans le mystère de la vocation à la foi, saint Paul dit que l'olivier franc n'a pas été enté sur le sauvage; mais, contre la nature des greffes, l'olivier sauvage a été greffé sur l'olivier franc; et la branche stérile et inféconde du peuple gentil a été placée sur la racine fertile et fructueuse de la foi des fils d'Abraham, car les Juifs n'ont point reçu la foi des gentils, mais les gentils ont reçu des apôtres, Juifs de naissance, la grâce et la vérité : *Tu cum Oleaster esses, contra naturam, insertus in bonam olivam et socius radicis et pinguedinis factus es* (Rom. 11). Il suit de là, dit Origène, que les Juifs, premiers dépositaires de la vraie religion, furent nos pères selon la foi, et que nous sommes leurs fils, les vrais fils d'Abraham, les vrais Israélites, non

point il est vrai selon la chair, mais selon la foi. Cependant les Juifs, figurés par les Israélites rebelles, ont été rejetés à cause de leur péché contre Jésus-Christ, tandis que nous, à cause de notre foi, nous avons été élevés au rang de fils, en sorte que leur chute a été le principe de notre résurrection et de notre élévation : ***Patres nostri fuerunt populus ille prior ; nos filii ipsorum sumus : illi qui peccaverunt abjecti sunt, et ceciderunt ; nos autem filii ipsorum surreximus et erecti sumus.*** (Orig. Hom. 8, in Num.)

XXV

Explication des paroles de Michée : « De toi, ô Bethléem, naîtra le chef qui régira mon peuple d'Israël. » — Quels sont les vrais Israélites. — Si tous ceux qui sont appelés ne sont pas sous le sceptre de Jésus-Christ, la faute en est à eux. — Avertissement de saint Paul pour qu'ils évitent le châtiment des Juifs. — Les petits enfants dont Dieu dit à Moïse qu'ils entreront seuls dans la Terre promise sont la figure des petits enfants dont Jésus-Christ a dit qu'ils entreront seuls dans le royaume des cieux. — Comment il arrive que les vrais chrétiens triomphent des Chananéens, c'est-à-dire des puissances de l'enfer, et quelles sont les armes les plus propres à assurer ce triomphe.

Par là devient clair le sens de la prophétie de Michée, reproduite par les docteurs Juifs pour l'instruction des Mages gentils. Car le prophète, dit Emissène, en annonçant que le chef destiné à régir le peuple d'Israël, naîtrait à Bethléem : *Et tu Bethleem... ex te exiet dux qui regat populum meum Israel*, n'avait pas voulu dire que

le Messie serait le sauveur et le chef des Juifs descendants de Jacob selon la chair, mais de tous les gentils descendants des Mages selon la foi; de tous ceux en un mot, Juifs et gentils qui croiraient sincèrement en lui selon la belle interprétation de saint Paul dans ces paroles : Les vrais Israélites ne sont pas ceux qui descendent de Jacob selon la chair, mais ceux qui descendent de ce patriarche par la foi dans les promesses divines : *Hic tamen Israel illos appellat omnes, qui ex Judæorum et Gentilium populo crediderunt. Et interpretans Apostolus aïebat : Non enim omnes qui ex Israel sunt, hi sunt Israelitæ : sed quicumque per fidem repromissionis nati sunt.* Et Théophylacte dit : *Israël* signifie *celui qui voit Dieu.* Ainsi les gentils qui voient Dieu sont de vrais Israélites : *Israel, videns Deum. Unde omnes Deum videntes sunt Israelitæ, etiamsi ex gentibus nati sunt.* Or, voir Dieu en ce monde n'est autre chose que croire en Dieu par Jésus-Christ et en Jésus-Christ; en qui et par qui seul s'obtient la véritable connaissance de Dieu, car lui-même a dit : « Celui qui me voit, voit et connaît encore mon père : *Qui videt me, videt et Patrem meum* (Joan. 14). » Et saint Paul dit : Tandis que les Hébreux ont sur les yeux un voile funeste qui les empêche de connaître Dieu, parce qu'ils ne croient point en Jésus-Christ, nous au contraire les gentils qui croyons en Jésus-Christ, nous voyons clairement sans voile et nous connaissons par la foi la gloire des mystères de Dieu : *Nos autem revelata facie gloriam Dei speculantes* (II, Cor. 3). Faites cependant attention, ajoute le Père que nous venons de citer, que le prophète parlant

au nom de Dieu, dit : Le chef qui régira *mon* peuple d'Israël. Il parle ainsi, parce que ceux-là seulement sont sous le gouvernement paternel de Dieu, qui accomplissent ses lois, et ils forment *son* peuple. Ceux, au contraire, qui n'accomplissent pas ses lois, ne sont pas du peuple de Dieu, mais du diable : *Attendendum quod dicit :* POPULUM MEUM ISRAEL : *Quia qui Dei populus sunt, Dei reguntur imperio, et ea faciunt quæ Dei sunt. Qui autem ea non faciunt, non sunt populus Dei, sed diaboli.* Saint Grégoire ajoute : Si ce roi miséricordieux et puissant ne tient pas sous son sceptre d'amour tous ceux qui se disent de son peuple, la faute n'en est point à sa miséricorde qui les a appelés, mais à leur obstination et à leur malice, puisque appelés par lui, ils refusent de lui répondre et de lui obéir : *Si vero omnes regit, vocatorum crimen est, non vocantis* (Loc. citat.) De là, saint Paul, dans l'Épitre aux Romains que nous avons citée, et dans laquelle il nous a révélé le mystère de la réprobation des Juifs et de notre élection à leur place, nous dit : Si nous chrétiens nous ne persévérons pas fermement dans la foi que nous avons reçue ; si nous ne la conservons pas dans l'humilité de l'esprit, en vain nous nous applaudirons en disant : Nous sommes entés sur le véritable olivier, nous sommes dans la vraie foi, et les Juifs n'en ont été retranchés comme des rameaux inutiles que pour nous céder la place à nous gentils. Sans doute la miséricorde et la justice divine brillent merveilleusement dans ce mystère : la justice pour avoir permis la chute des Juifs, la miséricorde pour avoir substitué les gentils à leur place. Mais

comme les Juifs furent séparés à cause de leur incrédulité, à plus forte raison pourrions-nous être retranchés du tronc salutaire à cause de notre présomption et de notre orgueil; car Dieu qui à cause du péché ne fit point grâce aux Juifs, les rameaux naturels de cet arbre saint, fera moins grâce encore à nous qui sommes les rameaux entés descendants des gentils, si nous séparons la vérité de la foi de la bonté des œuvres : *Dices ergo : Fracti sunt rami, ut ego inserar. Bene propter incredulitatem fracti sunt rami ; tu autem fide stas, noli altum sapere; sed time. Vide ergo bonitatem et severitatem Dei. In eos quidem, qui ceciderunt, severitatem; in te autem bonitatem Dei : si permanseris in bonitate; alioquin et tu excideris. Si enim Deus naturalibus ramis non pepercit; ne forte nec tibi parcat* (Rom. 11).

Enfin ce n'est pas sans mystère que Dieu dit à Moïse : Que, en considération de sa prière, après la mort de tous les Israélites adultes dans le désert, leurs *petits enfants* avec Josué et Caleb, entreraient seuls dans la Terre promise. Qui ne voit, dit Procope, dans ces enfants, auxquels seuls est réservé le bonheur d'entrer dans la Terre promise, la figure des *petits enfants* spirituels à qui seule est promise la béatitude éternelle? Et comment est-il possible de lire ces paroles de Dieu à Moïse : « Les *petits enfants* y entreront seuls; » sans se rappeler ces autres paroles de Jésus-Christ à ses disciples : « Si vous ne devenez semblables à de *petits enfants,* vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Quorum filii imago sunt eorum de quibus* (Matth. 21). *Nisi efficiemini si cut*

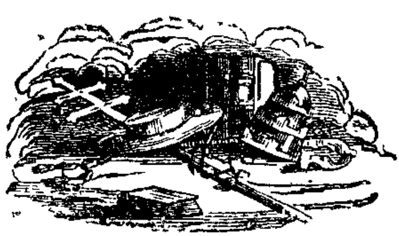
parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum (Apud de Lyr.)

Mais remarquons que les *petits enfants* dont Dieu parle à Moïse, devenus adultes, furent la terreur de peuples belliqueux et cruels. Or, dit Origène, en ces *petits enfants* israélites, fut figuré un mystère dont la réalité s'accomplit en nous autres chrétiens : *Figura ergo præcessit in Patribus, veritas completur in nobis.* (Hom. 7, in Num.) De même qu'ils chassèrent les Chananéens et les autres peuples qui s'opposaient à leur entrée dans la terre de Chanaan, la Jérusalem terrestre; de même nous qui nous sommes approchés de la véritable montagne de Dieu, nous devons vaincre les vrais Chananéens, c'est-à-dire les puissances infernales et leurs artifices qui s'opposent à notre entrée dans le royaume du ciel : *Sicut illi de terrestri Jerusalem ejecerunt Chananæos et cæteras gentes; ita et nos, qui accessimus ad montem Dei et ad regna cœlestia, necesse est ut expellamus contrarias potestates, spiritualia nequitiæ, quæ sunt veri Chananæi.* (Ibid.) Ils employèrent les armes corporelles et visibles; il faut nous munir des armes invisibles et spirituelles dont saint Paul nous parle en ces termes : Revêtez-vous de l'armure de la foi, couvrez-vous du casque de l'espérance en l'éternel salut, et de la cuirasse de l'amour de Dieu à laquelle rien ne résiste; brandissez l'épée de l'esprit de Dieu, épée qui triomphe de tout. Avec ces armes, comme nos pères marchèrent sur la tête des nations infidèles, nous foulerons aux pieds l'orgueil des princes des ténèbres : *Illi armis visibilibus et corporalibus, nos invisibilibus et spiritualibus armis : Unde Ephes.* 6 *dicitur : « Induite vos armaturam fidei,*

loricam caritatis, galeam salutis, et gladium spiritus, quod est verbum Dei. » *Cum talibus armis, sicut patres nostri calcaverunt cervicem gentium, et nos calcabimus cervicem demoniorum.* (Ibid.) Rappelons-nous cependant que nos adversaires sont des géants puisqu'ils résistent à Dieu et lui font la guerre; et que quiconque résiste ou fait la guerre à Dieu est un géant par l'orgueil. Nous avons donc à combattre contre des géants, et c'est pourquoi Isaïe a prophétisé de tout chrétien : « Il se rendra maître des dépouilles des géants. » En effet, si on compare la nature humaine à la nature angélique des démons, ceux-ci sont à notre égard de vrais géants, et nous en leur présence de misérables sauterelles, surtout si notre foi est faible et vacille. Cependant si nous suivons le vrai Josué Jésus-Christ notre chef; si nous croyons de cœur et d'œuvre à ses paroles, la situation respective des combattants changera : c'est nous qui serons les géants et eux les sauterelles, se dissipant rien qu'à notre vue : *Scito tamen esse gigantes. Gigas dicitur qui Deo resistit : quod illi principaliter faciunt. Tibi ergo datur ut ejicias gigantes ; unde Isaias 49 dicitur : « Qui accipiet a gigante spolia.* » *Comparatione ergo humanæ naturæ et demoniacæ, nos locustæ sumus, præcipue si dubia est fides nostra ; illi vero gigantes erunt. Si vero sequimur Jesum Ducem, et verbis ejus credimus ; tanquam nihil erunt in conspectu nostro.* (Ibid.) C'est que Jésus-Christ se plaît toujours à opérer des choses merveilleuses, et qu'il a voulu que les esprits malins autrefois habitants du ciel fussent vaincus par de misérables créatures terrestres telles que nous sommes,

et que les sauterelles triomphassent des géants : *Vult ergo Jesus semper res mirabiles facere; vult locustis vincere gigantes, et ab eis, qui in terris sunt, cœlestes superari nequitias.* (Ibid.) Il a peut-être fait lui-même allusion à ce prodige lorsqu'il a dit dans l'Évangile : « Celui qui croit vraiment en moi fera des prodiges plus grands encore que ceux que je fais. » *Hoc est fortasse quod dicitur Joan.* 10 : « *Qui credit in me majora horum faciet.* » (Ibid.) Et en effet, il me semble que c'est un plus grand prodige de voir le démon vaincu par un homme charnel, fragile, faible, armé seulement de la parole et de la foi de Jésus-Christ, que de le voir vaincu par Jésus-Christ même en personne. Et quoique ce soit Jésus-Christ qui dompte le démon en nous et par nous, néanmoins cette victoire qu'il obtient en nous est plus brillante que celle qu'il a remportée en lui-même : *Majus enim mihi videtur si homo in carne positus, fragilis, caducus, fide tamen Christi et verbo ejus armatus, superat demonum legiones : quamvis ipse sit qui vincit in nobis, plus tamen vincit, quod per nos vincit.* Ce qui importe, c'est que nous portions toujours ces armes divines, et que nous soyons toujours prêts au combat; que détachant de la terre toutes nos pensées, nos affections, nos paroles, nos actions soient une conversation perpétuelle dans le ciel : *Tantum est ut nos armis istis semper simus parati, et armati, et conversatio nostra semper in cœlis sit, et omnis motus noster et actus, cogitatus et sermo sit cœlestis.* Notre vie pure et sainte selon Dieu, est la mort de nos ennemis, qui ne sont forts et géants que par notre mollesse et nos vices.

Comprenons donc le secret de nos forces et mettons-le à profit contre les esprits des ténèbres. Croissons en vertu, afin qu'ils perdent de leur pouvoir; élevons-nous sur eux, afin qu'ils tombent à nos pieds, et que nous puissions entrer un jour en possession de la terre qui nous a été promise, le ciel, d'où ils ont été chassés : *Si vita nostra sancta et secundum Deum sit, mortem illis confert. Si segnis, si luxuriosa, potentes adversus nos gigantes facit. Augeamur ergo, ut illi minuantur; nobis ingredientibus, illi tollantur; atque ascendentibus, cadant.* (Ibid.)



HUITIÈME LECTURE

JÉSUS-CHRIST TROUVÉ PAR LES MAGES OU LES SECOURS ET LES CONSOLATIONS DE LA FOI.

Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos : usque dum veniens, staret supra ubi erat Puer. Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno valde. Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria Matre ejus. (MATTH. 2.)

Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient se mit à marcher devant eux jusqu'à ce que, arrivée dans le lieu où était l'Enfant, elle s'arrêta. Mais eux, voyant l'étoile, furent remplis d'une grande joie et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère.

INTRODUCTION.

Prophétie d'Isaïe dans laquelle Dieu promet de donner gratuitement aux hommes le pain et l'eau, le lait et le vin ; et de faire alliance avec eux par le moyen du Messie. — Mystères renfermés dans cette promesse et conditions pour y pouvoir participer. — Cette prophétie regarde particulièrement les gentils et a commencé de s'accomplir dans les Mages. — Les grâces qu'ils reçurent, en retrouvant Jésus-Christ à Bethléem, figurent les secours et les consolations de la vraie foi que nous recevons dans l'Église. — Argument de cette huitième lecture.

Huit siècles devaient s'écouler encore avant la venue du Sauveur du monde, lorsque Dieu daigna faire entendre au monde, par la bouche du prophète Isaïe, ces

tendres paroles, annonçant les desseins de sa bonté : O vous tous qui souffrez la soif et la faim, et qui bien malheureux n'avez ni or ni argent pour acheter de quoi vous nourrir et vous désaltérer, qu'attendez-vous encore? Venez à la fontaine de mes eaux, à la table de mon amour; et sans avoir rien à dépenser du vôtre, recevez gratuitement de moi le vin et le lait dont vous avez besoin : *Omnes sitientes venite ad aquas; et qui non habetis argentum, properate, emite et comedite, absque argento, absque ulla commutatione, vinum et lac.* Insensés que vous êtes de vous consumer en efforts et de dépenser vos biens, pour vous procurer loin un pain qui ne peut vous rassasier! Ah! écoutez docilement mes paroles, rendez-vous à mes conseils. Je puis seul vous donner l'aliment solide et substantiel, où votre cœur pourra trouver à la fois la nourriture et la joie : *Quare appenditis argentum non in panibus; et laborem vestrum non in saturitate? Audite audientes me; et comedite bonum. Et delectabitur in crassitudine anima vestra.* Vous n'avez pour cela qu'à vous approcher de moi, qu'à écouter mes paroles d'un esprit humble et d'un cœur fidèle; et votre âme, déjà morte de besoin, retrouvera la vie qu'elle a perdue. Je ferai avec vous un pacte éternel de ne vous refuser jamais les miséricordes que j'ai promises à David, et par David à vous : *Inclinate aurem vestram et venite ad me. Audite et vivet anima vestra. Et faciam vobiscum pactum sempiternum : Misericordias David fideles.* J'établirai le Messie médiateur et témoin de ce pacte d'amour, guide et maître de toutes les nations : *Ecce testem in populis*

dedi eum: ducem et præceptorem gentium. Le prophète s'arrête là, et après avoir parlé ainsi au nom de Dieu, il parle en son nom propre, et toujours sous l'influence de l'inspiration divine, il s'écrie : Je vois, ô Seigneur, que vos tendres invitations ne seront point vaines. Vous réunirez autour de vous un peuple dont il semblait que vous n'aviez aucune pensée ; et des nations qui ne vous connaissent pas accourront joyeuses à vos pieds, attirées vers vous par le Seigneur Dieu votre fils, le véritable Sauveur d'Israël, qui fera ainsi resplendir et triompher la gloire de votre nom : *Ecce gentem, quam nesciebas, vocabis ; et gentes, quæ te non cognoverunt, ad te current : propter Dominum Deum tuum, et Sanctum Israel, qui glorificabit te.*

Or quelles sont ces eaux dont les hommes sont altérés ? Quel est ce pain dont ils sont affamés, qu'ils cherchaient en vain ailleurs, qu'ils n'avaient pas de quoi acheter et que Dieu leur offre avec des invitations si tendres et si pressantes ? Quel est ce vin, quel est ce lait qu'il leur offre gratuitement à tous, et de qui seul on peut attendre la vie et la force, le seul qui puisse à la fois réjouir et rassasier ? Ah ! Jésus-Christ lui-même, nous a dans son Évangile expliqué ces promesses, qu'il nous avait déjà faites par la bouche de son prophète, lorsque répétant les paroles mêmes d'Isaïe, il dit : « Que quiconque a soif vienne à moi et boive. Celui qui croit en moi verra jaillir de son sein des fleuves d'eau vive : *Si quis sitit veniat ad me et bibat. Qui credit in me, flumina aquæ vivæ de ventre ejus fluent* (Joan. 7). » Et l'évangéliste saint Jean, en rapportant ces tendres paroles

de notre Seigneur, ajoute que Jésus-Christ faisait allusion à la plénitude de l'esprit saint que recevraient ceux qui croiraient en lui : *Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum* (Ibid.). Le Sauveur a encore interprété ailleurs ce même passage d'Isaïe, quand il dit : « Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura plus faim; celui qui croit en moi n'aura plus soif éternellement : » *Ego sum panis vitæ; qui venit ad me non esuriet, qui credit in me non sitiet in æternum.* Ainsi les eaux du Seigneur dont parle le prophète, sont la doctrine, la sagesse, la foi du Seigneur. Le pain signifie la grâce de Jésus-Christ, ses sacrements et principalement l'Eucharistie : *Nimirum doctrina et gratia Christi tam est cibus quam potus animæ : sicut ejus sacramenta, præsertim Eucharistia* (A.-Lap. in 55 Isa.).

Le prophète a voulu encore désigner ces mèmes choses sous le symbole du lait et du vin. Le vin est la grâce qui nous fortifie, surtout par le moyen du sacrifice de l'autel, et c'est ce vin dont le psalmiste a dit : Qu'il réjouit notre âme quand il est uni au pain qui restaure et fortifie notre cœur : *Et vinum lætificat cor hominis... Et panis cor hominis confirmat* (Psal. 103); c'est ce même vin dont il est dit dans les prophéties de Zaccharie, que, uni au froment des élus, il fait germer la fleur de la virginité et de la chasteté : *Frumentum electorum ; et vinum germinans virgines* (Zac. 9). Le lait désigne la saine doctrine de Jésus-Christ, que l'Église, notre véritable mère, présente à ses fidèles comme à ses tendres et chers petits enfants. Saint Pierre

et saint Paul faisaient allusion à ce lait suave et substantiel quand l'un disait aux nouveaux chrétiens : « Ne vous lassez jamais de désirer comme de petits enfants qui viennent de naître, avec un esprit humble et sincère, le lait qui vous nourrit : » *Quasi modo geniti infantes, sine dolo, lac concupiscite* (I, Petr. 2); et quand l'autre écrivait aux Corinthiens : « Je vous ai donné l'aliment de la sainte parole comme une tendre mère donne son *lait* à son petit enfant : *Tanquam parvulis lac vobis potum dedi* (I, Cor. 3). Au sujet de ce passage d'Isaïe, ainsi interprété par Jésus-Christ et les apôtres, saint Grégoire de Nazianze nous apprend que dans la primitive Église on donnait du lait à boire aux nouveaux baptisés : *Ex hoc loco Isaiæ recens baptizatis dabuntur vinum et lac*. Et saint Jérôme affirme que cet usage était encore en vigueur de son temps dans les églises d'Occident : *Qui mos in Occidentis Ecclesiis hodie usque servatur, ut renatis in Christo vinum et lac tribuuntur*.

Ce n'est donc pas sans mystère que la doctrine et la grâce de Jésus-Christ, après nous avoir été montrées sous le symbole du *pain* et de l'*eau*, nous sont encore présentées dans la même prophétie sous celui du *lait* et du *vin*. Le pain et l'eau sont nécessaires pour vivre; les autres aliments et breuvages servent à l'accroissement des forces et aux jouissances variées du goût. Aussi la doctrine et la grâce de Jésus-Christ nous sont-elles présentées sous ces symboles pour signifier qu'elles sont pour l'âme ce que sont pour le corps l'eau et le pain, c'est-à-dire un aliment et un breuvage de première né-

cessité dont l'âme ne peut manquer sans mourir; et c'est pourquoi le prophète avait dit : *Quare appenditis argentum non in panibus; et laborem vestrum non in saturitate :* Paroles expliquées ainsi par A.-Lapide Pourquoi, ô mortels, allez-vous aux biens frivoles, à la fausse sagesse du siècle, qui ne peuvent vous rassasier, qui ne peuvent pas même vous tenir lieu de pain, rien que de pain, avec lequel du moins tout affamé est satisfait : *Non in panibus — Id est non in pane saturante ; sensus est : Cur, o mortales, vana hujus mundi bona, vanam sapientiam sectamini; quæ saturare non possunt ?*

Puis, les mêmes ineffables biens de la doctrine et de la grâce de Jésus-Christ nous ont été annoncés sous le symbole du *lait* et du *vin*, pour montrer que dans cette doctrine et grâce céleste, nous avons non-seulement la nourriture nécessaire pour ne pas mourir, mais encore comme une magnifique table servie des mets les plus exquis, propres à tout goût spirituel, pour vivre dans l'abondance, la bonne chère et la joie : *Vivet in crassitudine anima vestra.* Car dit le même interprète, le vin est très-savoureux, il réchauffe et fortifie; le lait est très-doux, il rafraîchit et engraisse. L'Écriture a donc voulu indiquer par ces deux mots, toute espèce d'aliments et de breuvages pour un banquet exquis et délicieux ; et c'est pourquoi il est dit dans l'Évangile, que le père de famille, c'est-à-dire Dieu, envoya ses serviteurs pour inviter les pauvres à un magnifique festin tout prêt à les recevoir : *Per vivum et lac quemlibet cibum et potum intellige. Vinum est sapidum, ca-*

lidum, robustum; lac suave et pingue. Unde his duobus Scriptura significat quasvis epulas et delicias.... Et in Evangelio misit servos ad cœnam opipare instructam.

De plus, le lait est la nourriture des petits enfants, et le vin, la force des vieillards. Par le lait et le vin, l'Esprit saint a donc voulu marquer que la doctrine, la grâce de Jésus-Christ nourrit les faibles et contente les forts; éclaire les ignorants et satisfait les doctes; soutient les commençants et comble de délices les parfaits; et que chacun, selon ses dispositions morales, ses besoins et ses désirs, y trouve en abondance tout ce qu'il désire et qu'il cherche : *Vinum et lac scilicet sapientiam et gratiam, cibum et potum parvulorum. Nam vinum vocatur lac senum* (A.-Lap.).

Ce qu'il y a de plus consolant dans cette prophétie, est que cette nourriture substantielle et agréable, cet exquis et fortifiant breuvage de la grâce et de la doctrine de Jésus-Christ, nous sont offerts gratuitement, sans que nous ayons rien à donner ou à dépenser pour les acquérir : *Absque argento, absque ulla commutatione.* Ce que le Seigneur a redit plus tard, par la bouche de saint Jean, dans ces belles paroles : Le Saint-Esprit et son Épouse (l'Église) disent : Que celui qui a soif s'approche; et que quiconque désire l'eau de la vie, vienne, il la recevra gratuitement : *Et Spiritus et Sponsa dicunt : Qui sitit veniat; et qui vult accipiat aquam vitæ gratis* (Apoc. 22). Comment, en effet, dit saint Ambroise, Jésus-Christ, eût-il pu nous demander un prix quelconque de ses dons, lui qui est venu donner son sang pour prix de notre salut : *Neque enim*

pretium quæsivit a nobis, qui pro nobis sanguinis sui pretium dedit (De S. Joseph).

Comment donc se fait-il, que le Seigneur déclarant ici qu'il donnera gratuitement les grâces ineffables de sa miséricorde et de son amour : *Absque argento, absque ulla commutatione,* il ajoute ailleurs, qu'il entend les vendre et que nous devons nous hâter de les acheter. Peut-on appeler gratuit ce qu'il faut acheter ? Oui, l'un et l'autre est vrai de la doctrine et de la grâce du Rédempteur. Il est dit, qu'elles sont données gratuitement parce qu'elles n'exigent en échange, ni noblesse de condition, ni grandeur de génie, ni abondance de richesses, ni aucun des avantages par où l'on obtient les biens de la terre ; parce qu'encore, ces grâces divines sont d'une valeur infinie, et nos sacrifices, quels qu'ils soient, étant d'une nature finie, ne sauraient les payer d'un prix équivalent. Cependant il est dit qu'il faut les acheter, *Emite :* parce que nous avons une chose à faire pour les obtenir. Il faut d'abord que nous en ayons un sincère désir, Jésus-Christ ayant dit dans l'Évangile : Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur* (Matth. 25). Et saint Bernard dit sur ces paroles du Seigneur : Dieu est si généreux envers nous, qu'il accepte comme un prix proportionné aux trésors de son amour, le pieux désir du cœur qui les cherche : *Hæc nummo propriæ voluntatis emenda sunt* (Serm. 2 de Resur.). En second lieu, Dieu demande : que nous nous mettions à ses pieds, que nous écoutions humble-

ment sa voix, et que nous accomplissions fidèlement ses volontés et ses lois : *Audite audientes me; inclinate aurem vestram et venite ad me.*

A ces conditions si faciles, mais auxquelles sa bonté attache une valeur correspondante à l'excédant du prix, Dieu promet de faire avec nous le pacte éternel de verser sur nous ses miséricordes, c'est-à-dire, d'éclairer notre esprit, de fortifier notre cœur, de nous combler de ses grâces, de nous admettre à sa gloire; en un mot, de nous faire toutes les miséricordes énumérées dans le 78e psaume, qui commence ainsi : *Misericordias Domini in æternum cantabo*; et auquel les Hébreux donnent pour titre : LES MISÉRICORDES DE DAVID. Pour que nous ne doutions pas de ces dispositions miséricordieuses de Dieu envers nous, le psalmiste ajoute, qu'il nous donne pour témoin, pour prêtre spécial, pour ministre de ce pacte d'amour entre Dieu et les hommes, son propre Fils : *Ecce testem dedi eum.* Et en effet, dit saint Augustin, Jésus-Christ est à la fois le témoin fidèle et l'infaillible témoignage de l'amour de Dieu envers les hommes, Jésus-Christ même ayant dit : Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son Fils unique. Il a dit encore sur la vérité, des promesses divines : Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : *Christus fuit testis divinæ erga homines caritatis; ait enim : Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. Et iterum : In hoc natus sum, ut testimonium perhibeam veritati.* Or, Jésus-Christ ne nous a pas été donné seulement comme témoignage, mais comme maître et chef pour nous

instruire et nous guider, nous éclairer par ses vérités, et nous secourir par ses grâces : *Ducem et præceptorem.* Cette prophétie n'a pas été faite à un seul peuple, mais à tous les peuples : *In populis*; elle n'est pas adressée à la nation juive, elle l'est d'une manière expresse aux nations païennes : *Gentium.* En effet, le prophète y parle de nations que Dieu semblait avoir oubliées, qui elles-mêmes ne le connaissaient pas, ne le cherchaient pas, et que cependant il appellerait et qui accourraient le reconnaître pour le vrai Dieu, pour le Saint d'Israël, en qui Dieu serait glorifié : *Ecce gentem, quam nesciebas, vocabis; et gentes, quæ te non cognoverunt, ad te current : propter Dominum Deum tuum, et Sanctum Israel, quia glorificavit te.*

Or, comment, dans ce dernier passage de la prophétie, serait-il possible de ne pas reconnaître la reproduction du mystère de la vocation des Gentils, dont l'accomplissement commence dans les saints rois Mages? Ces rois nés Gentils et idolâtres, *ne connaissaient point* Dieu, et il semblait que Dieu ne *les connût pas.* Cependant, appelés par l'étoile miraculeuse, il accoururent à Bethléem du plus lointain Orient; et en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, dont la naissance fut annoncée comme le mystère de la glorification de Dieu : *Gloria in altissimis Deo* (Luc. 2), ils reconnurent, ils adorèrent le vrai Dieu; ils lui offrirent des dons pleins de mystères, et par ces dons ils s'offrirent et se consacrèrent eux-mêmes à son service. Par ces actes d'humble foi, de religion, profonde, de sincère et généreuse piété, en Jésus-Christ, qu'ils trouvèrent dans le sein de Marie, ils reçurent le

pain et l'eau, le vin et le lait. Or, de quelle manière se sont accomplis de si doux mystères, de la part de Dieu et de celle des Mages, c'est ce qu'il nous reste à faire voir. Mais comme cette matière est trop ample pour être traitée en une seule lecture, nous la réservons pour la suivante, où nous parlerons des adorations et des présents des Mages, et nous ne parlerons dans celle-ci que de leur voyage de Jérusalem à Bethléem, des dispositions qu'ils y apportaient et du spectacle qu'ils y virent, nous contentant d'expliquer ces paroles de l'Évangile : « Et voilà que comme ils se remettaient en chemin, ils recommencèrent à voir devant eux l'étoile qui leur était apparue en Orient. Et à sa vue, ils furent saisis d'une immense joie. » Nous expliquerons ensuite plus particulièrement ces autres paroles du récit sacré. « Et entrant dans la maison, ils trouvèrent le Petit enfant avec Marie sa Mère ; » nous tâcherons de pénétrer les sens divers que ces paroles renferment. Nous verrons comment a commencé de s'accomplir dans les Mages, les promesses que Dieu avait faites aux Gentils par la bouche d'Isaïe, c'est-à-dire, comment les Mages obtinrent gratuitement et en abondance, les aliments et les breuvages prophétiques : Le vrai Pain, le vrai Lait de la vie, la véritable Eau et le véritable Vin du rafraîchissement et de la force, en un mot, *tous les secours et toutes les consolations de la foi.* De même qu'ils ont été nos prémices et notre figure, ainsi dans les biens suprêmes qu'ils ont obtenus par le moyen de Marie à Bethléem, nous verrons le gage et la promesse de ceux que nous devons espérer, et que nous

trouvons en effet, par le moyen de l'Église, dans la profession de la véritable foi. C'est dire, qu'après avoir amplement traité de *l'Enseignement de l'Église,* nous traiterons encore de l'importance de son tendre ministère, pour conclure de là en faveur des ***Beautés de la Foi.***

II

Explication de ces paroles. — « Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précéda jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât sur le lieu même où était l'enfant. — En revoyant l'étoile ils furent saisis d'une grande joie. » — Nécessité de se séparer de la société des méchants pour trouver Jésus-Christ. — Arrivée des Mages à la grotte de Bethléem — Admirable spectacle qui s'offre à leurs yeux.

L'homme qui cherche Dieu sincèrement, désire ardemment de le trouver. De là, vient qu'aussitôt que les Mages eurent appris des Juifs, par l'intermédiaire d'Hérode, le lieu de la naissance de Jésus-Christ, ils se hâtèrent de prendre la route de Bethléem : *Qui cum audissent regem, abierunt* (Matth. 2). Et, ô trait d'insigne bonté de la part de Dieu envers ces âmes fidèles et sincères! les Mages n'étaient pas encore hors des portes de Jérusalem, que déjà ils revoyaient la chère étoile qui les avait conduits d'Orient en Judée, resplendissant d'une lumière nouvelle, les précédant, et leur montrant la voie : *Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos.*

Ne nous en étonnons point, dit Émissène : Les Mages revoient l'étoile aussitôt qu'ils se sont séparés d'Hérode ;

et pourquoi? parce qu'aussitôt que l'homme s'est éloigné de la société des impies, séparé du diable et de ses satellites, il commence tout à coup à voir briller devant les yeux de son âme, la sainte lumière de la justice et de la Vérité : *Recedunt ab Herode et vident stellam; quia, qui a diabolo separantur, vident justitiæ lumen* (In 2, Matth.). Aimon dit à son tour : L'étoile signifie la grâce divine qui va au-devant de l'homme, dès que l'homme prend la résolution d'abandonner le parti du véritable Hérode, qui est le Diable, et elle le conduit aux pieds de Jésus-Christ : *Stella signat gratiam Dei, quæ prævenit homines recedentes ab Herode, id est, a diabolo; et perducit ad Christum* (In 2, Matth.). C'est donc en vain, ajoute Eutime, que nous nous flattons de pouvoir nous élever à une grande connaissance et à un grand amour de Jésus-Christ, si nous ne détachons point notre cœur des affections terrestres, si nous ne renonçons point aux assemblées profanes, si nous ne nous séparons pas de la corruption du monde. Car, si les Mages ne fussent point sortis comme Abraham, des pays où l'idolâtrie régnait avec tous ses vices; s'ils n'eussent, à l'exemple de Lot, abandonné la nouvelle Sodome, cette Jérusalem, où Dieu était combattu et outragé; ils n'auraient point eu le bonheur de revoir l'étoile qui les conduisit aux pieds de Jésus-Christ. Il faut donc que nous aussi nous abandonnions la cité infidèle et corrompue, la société des impies et des libertins, qui sous l'inspiration infernale de leur chef, le diable, tendent plus ou moins ouvertement des piéges à la vérité et à la vertu, à la piété et à la pudeur; et que nous nous hâtions de

prendre la route qui conduit à Jésus-Christ. A peine aurons-nous pris cette résolution généreuse, que nous reverrons l'étoile mystique; la lumière divine brillera de nouveau dans notre âme, et sa voix se fera de nouveau entendre à notre cœur. Et il n'importe pas que nous ayons été vicieux et soumis à la vanité comme les Mages; il n'importe point que nous n'ayons pas été simples et innocents comme les bergers. Il suffit que nous cherchions Jésus-Christ comme les Mages pour l'adorer, et non comme Hérode, pour le faire périr; par cela seul nous serons dignes de le trouver, de le connaître, de le voir et d'être admis en sa présence : *Quemadmodum Magi, nisi longe a propria terra recessissent Christum nequaquam vidissent; ita neque tu Jesum videre poteris, nisi longe a terrenis affectibus recesseris. Dimitte ergo et tu quoque regem insidias parantem, mundi rectorem, et turbatam civitatem; et ad Christum festina. Sive enim, ut Magus, fueris curiosa sectatus, sive, ut Pastor, simplex, nihil tibi obfuerit; modo tali visione teipsum dignum reddens, ad eum venias adorandum, et non ad inhonorandum* (In 2, Matth.).

Cependant on peut mieux comprendre, qu'expliquer l'excès de consolation et de joie dont fut inondé le cœur des Mages, aussitôt qu'ils revirent l'étoile. L'évangéliste, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, emploie des termes qui expriment un enivrement de joie, telle qu'on n'en peut ressentir de plus grande : *Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno valde.* Mais d'où viennent donc ces transports? la vue d'un météore céleste, est-il donc pour les hommes un si grand sujet de joie? et ne voyons-

nous pas tous les jours le soleil, la lune et les étoiles, avec indifférence? Ainsi, dit Émissène ces mots, « voyant l'étoile : *Videntes stellam;* » signifient, qu'en la voyant, ils comprirent ce qu'elle leur annonçait; et ce ne fut point l'étoile; mais ce que signifiait son retour, qui combla les Mages d'une joie céleste : *Quid est videntes stellam? nisi videntes et intelligentes quid significabatur et dicebatur per stellam. Non enim magnum gaudium est stellas. Nonne et solem et lunam sæpe videmus, et non multum, videndo, gaudemus? Gaudebant igitur non propter stellam, sed propter stellæ significatum* (Loc. citat.). Et Eutime dit : Comment eût-il été possible que la réapparition de l'étoile ne comblât pas les Mages de joie, cette étoile, leur guide fidèle qu'ils craignaient d'avoir perdue pour toujours, et dont le retour fit renaître en leur cœur la ferme confiance de trouver bientôt celui qu'ils cherchaient : *Gavisi sunt, utpote reperto duce nequaquam fallaci : ex hoc enim certam habuerunt fiduciam, quod quæsitum invenirent* (Loc. citat.). Qu'y a-t-il donc d'étonnant, ajoute la glose, que les Mages aient éprouvé une joie immense en revoyant l'étoile qui leur assurait la possession prochaine d'un immense bien, la connaissance de Jésus-Christ : *Gaudio magno : Quia de magno gaudebant* (Glos. hic).

Les voilà donc qui suivent de nouveau l'étoile, la joie sur le visage et l'espoir dans le cœur. Elle les précède pour indiquer, dit saint Chrysostome, que lorsque on cherche Dieu sincèrement; non-seulement les hommes, mais les choses; non-seulement les accidents de la vie, mais les éléments inanimés concourent dans un

admirable accord à le faire trouver : *Præcedebat autem eos, ut ostenderet, quoniam quærentibus Deum sic omnia elementa ministrant* (Hom. 7). Les Mages, en effet, conduits par l'étoile, arrivent à Bethléem ; ils sont en vue de l'heureuse chaumière ; déjà leur cœur sous l'impulsion de la joie, bat dans leur poitrine. Ils n'ont pas besoin de demander aux hommes où est l'enfant, car l'étoile s'arrêtant sur sa tête comme un dais magnifique, comme une auréole et une couronne lumineuse d'inexprimable beauté, leur montre sa demeure ainsi qu'elle leur en montre le chemin : *Usque dum veniens staret supra ubi erat puer.*

Que ce prodige est beau et propre à inspirer la joie ! L'étoile qui avait annoncé aux Mages la naissance de Jésus-Christ, leur montre sa personne ! Après avoir rempli le rôle d'évangéliste et d'apôtre, elle fait celui de précurseur, et semble leur dire : Voilà l'Agneau de Dieu qui effacera vos péchés, puisqu'il est venu pour effacer les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei; ecce qui tollit peccatum mundi* (Joan. 1). Car, dit Émissène, l'étoile en s'arrêtant sur la grotte dépositaire des espérances et du salut de l'univers, parut dire (elle avait un langage qui lui était propre) : Voici le petit enfant qui est né ; voici la mère qui l'a enfanté. Celui qui par son immensité est partout, et remplit tout, est enfermé et caché dans ce petit corps : *Stabat igitur stella et clamabat* (*habet enim linguam suam*). *Vis audire quid dicebat ? Hic est puer ; hic est mater pueri; hic in parvo corpusculo latet, qui ubique est, et replet omnia* (Loc. citat.).

Remarquez cependant, ajoute le même Père, que l'évangéliste ne dit point que l'étoile se soit arrêtée sur l'enfant, mais sur le lieu où était l'enfant. Or, que veut dire ceci, si ce n'est Marie? Car où était Jésus-Christ, sinon sur le sein de sa mère : *Non dixit « supra puerum » sed « supra ubi erat puer. » Ubi enim erat puer nisi in sinu matris*. O vue délicieuse et pleine de joie! Une étoile s'est arrêtée sur une autre étoile, car le mot *Marie*, signifie *étoile de la mer*. Si le Fils est une étoile, la Mère est une étoile aussi; une étoile en a engendré une autre, quoique celle qui est née soit bien autrement noble que celle qui a engendré.

De là vient qu'il a été dit de cette étoile matérielle, figure de Jésus-Christ, qu'elle était dessus, parce que le Fils est infiniment supérieur à la Mère : *Stat stella supra stellam : Maria enim stella maris interpretatur. Stella itaque filius, stella et mater : sed major quæ oritur, quam illa de qua oritur; unde et merito supra stare videtur*. Saint Pierre Damien dit encore : Voilà que le soleil est né de l'étoile, et de la Vierge, celui qui a fait la Vierge; car il est dit, dans le psaume : L'HOMME est né de la femme, mais la femme elle-même est l'œuvre de l'Homme tout-puissant qu'elle a enfanté. Voici donc le beau spectacle que présente Bethléem : Une étoile dans l'air, une étoile sur la terre, et le soleil dans un berceau. L'étoile de l'air est le corps lumineux qui est apparu aux Mages et les a conduits, et duquel ils ont dit eux-mêmes : « Nous avons vu son étoile. » L'étoile sur la terre est la vierge Marie que Balaam annonce en ces termes dans sa prophétie :

« Une étoile naîtra de Jacob. » Le soleil dans un berceau, c'est notre Seigneur Jésus-Christ, dont les réprouvés diront un jour, selon qu'il est prédit dans le livre de la Sagesse : « Malheureux que nous sommes de nous être éloignés volontairement de la voie de la vérité; c'est pour cela que nous sommes privés de la sainte lumière du soleil de justice : » *Ecce sol de stella enituit, et factus est in virgine factura sua. Homo enim, qui factus est in ea, ipse fundavit eam altissimus. Erat stella in œre, stella in terra,* SOL *in præsepio. Stella in œre, corpus illud lucidum de quo in Evangelio :* « *Videmus stellam ejus.* » *Stella in terra, virgo Maria, de qua Balaham prædixit :* « *Orietur stella ex Jacob.* » *Sol in præsepio, Christus noster, de quo reprobi, secundum quod in libro sapientiæ legitur, dicturi sunt in futuro :* « *Erravimus a via veritatis; et sol justitiæ non illuxit nobis* » (De Epiph.).

III

Où l'on commence à expliquer ces paroles : « LES MAGES ENTRANT DANS LA MAISON. » — Par ce terme de MAISON, l'évangéliste a voulu indiquer la GROTTE de Bethléem qu'il a appelée MAISON, par allusion à la MAISON DE JACOB, ou à l'Église dans laquelle devait régner le Messie. — L'entrée des Mages dans cette MAISON est donc l'entrée des Gentils dans la véritable Église.

Plus délicieux, plus importants encore sont les mystères contenus dans ces simples paroles de l'évan-

géliste : « Et les Mages entrant dans la maison : *Et intrantes domum;* » paroles que nous allons expliquer.

Et d'abord, pourquoi l'évangéliste si sobre ordinairement de paroles, si concis dans ses expressions, et qui souvent, selon l'usage des Hébreux, indique simplement les faits, en taisant et laissant deviner au lecteur les circonstances qui les ont précédés ; comment, dis-je, l'évangéliste nous avertit-il dans ce récit, que les Mages entrèrent, *intrantes?* Ce mot ne semble-t-il pas être superflu? Était-il donc besoin, pour faire savoir que les Mages trouvèrent Jésus-Christ, de dire, qu'ils *entrèrent* dans le lieu où il était? Et puis, pourquoi appeler MAISON : *Intrantes Domum,* la grotte misérable et abandonnée où était le Seigneur?

Un interprète prétend que l'adoration des Mages n'eut point lieu dans l'étable où était né Jésus-Christ, mais dans une maison voisine où il avait été porté peu de temps après sa naissance. Mais cette explication est contraire au sentiment de presque tous les Pères, et à la tradition qui enseigne que le Sauveur fut reconnu par les bergers, et adoré par les Mages, dans le lieu même où il était né. Et il était conforme à la profonde sagesse avec laquelle il daigna naître dans une étable, comme le dernier des hommes, de se montrer en cet état d'humiliation infinie, non-seulement aux Juifs, mais encore aux Gentils. Il me paraît donc que le mot maison a été adopté par l'évangéliste, pour indiquer un mystère, car c'est une règle constante, dans l'interprétation des livres saints, que, lorsqu'il se rencontre dans le sens littéral des paroles ou expressions qui ont

une signification propre, précise et importante, il faut croire qu'elles sont mystérieuses et prophétiques. Souvenons-nous donc ici, que lorsque l'ange Gabriel annonça à la très-pure Vierge, la miraculeuse conception et la naissance de Jésus-Christ, entre autres paroles, il lui dit celles-ci : « Il régnera éternellement dans la maison de Jacob : » *Regnabit in domo Jacob in æternum* (Luc 1). Or, le vénérable Bède, sur l'autorité de plusieurs anciens Pères, dit que l'ange, par ces paroles « *maison* de Jacob, » voulut indiquer l'Église universelle composée des Juifs fidèles, vrais descendants de Jacob, et des Gentils, qui par le mérite de leur foi dans cette sainte racine furent, selon saint Paul, greffés comme l'olivier sauvage sur l'olivier franc : *Domum Jacob totam Ecclesiam dicit : vel quæ de bona radice nata, vel quæ cum oleaster esset, merito tamen fidei in bonam olivam inserta est* (In 1, Luc.). Titus de Bostre dit aussi : La nation de Jacob ne signifiait pas seulement la maison juive, mais encore la réunion de tous les hommes, qui par la grâce de notre divin Sauveur, entreraient de toutes les nations et de tous les peuples dans la sainte adoption de Fils de Dieu : *Per domum Jacob non Judæorum tantum gentem significat, sed omnes omnino homines, qui per Salvatoris nostri gratiam, ex omnibus gentibus et nationibus, Sanctorum adoptione potiuntur* (In 1, Luc.). Les prophètes eux-mêmes, sous ce titre de MAISON DE JACOB, avaient prédit l'Église. Ainsi, lorsque l'évangéliste dit des Mages : ils entrèrent dans la *maison*, comme s'il parlait d'une maison déjà connue, il me semble qu'il a voulu indiquer *la maison*

de Jacob, dont l'ange, et les prophètes avant l'ange, avaient si souvent parlé, c'est-à-dire l'Église.

Par là, on comprend que le mot *ils entrèrent*, n'est pas oiseux et superflu, mais mystérieux et profond, puisqu'il signifie que les Mages ne firent point au Sauveur du monde, une stérile visite de curiosité ou de politesse, se retirant après comme étrangers au royaume de Dieu, de même qu'ils étaient venus; mais que, par leur foi en Jésus-Christ, *ils entrèrent*, dit Bède, dans son Église, laquelle en lui et avec lui, était déjà née, était visible dans la grotte, en Marie qui l'avait enfanté, en Joseph qui le gardait, et dans les bergers qui formaient sa cour; que les Mages furent à l'instant même incorporés dans cette Église; qu'ils devinrent les habitants de cette *maison* divine, les membres de cette sainte famille, et que venus Gentils, ils restèrent chrétiens : *Intrantes domum : Id est per fidem Ecclesiam ingredientes. Christum cum primitiva Ecclesia invenerunt* (In 2, Matth.).

Mais, nous l'avons dit plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage : Les Mages ne furent point des personnes privées; ils furent les représentants publics, les envoyés de la gentilité, comme les bergers furent ceux du judaïsme. C'est pourquoi Aimon dit encore : « La MAISON, dont parle l'évangéliste, signifiait l'Église primitive, qui n'était à sa naissance composée que de Juifs. Les Mages au contraire étaient Gentils. Par ces mots, les Mages entrèrent dans la maison, l'évangéliste a donc voulu indiquer l'heureux mystère, qui s'accomplissait en ce jour dans les Mages et par

les Mages, c'est-à-dire, l'admission de tous les Gentils à la foi de la véritable Église : *Illa domus signabat primitivam Ecclesiam, quæ collecta est ex Judæis. Magi gentiles erant. In hoc ergo quod gentiles* INTROIERUNT DOMUM, *præfigurabatur quod gentiles intraturi erant in* DOMUM, *id est in fidem primitivæ Ecclesiæ* (In 2, Matth.). Écoutons à son tour saint Léon : « L'entrée des Mages dans la MAISON, dit-il, est l'entrée de la plénitude des Gentils dans la famille des patriarches. Les fils de la promesse sont admis, dans la personne des Mages à recevoir la bénédiction prononcée sur la race d'Abraham, bénédiction à laquelle ont renoncé les fils charnels : *Intrat in patriarcharum familiam gentium plenitudo; et benedictionem in semine Abrahæ, qua se filii carnis abdicant, filii promissionis accipiunt* (Serm. 5, Epiph.). Ce jour est celui dont Jésus-Christ même a dit dans l'Évangile, qu'Abraham l'ayant vu en esprit a été rempli de joie, parce que dans les Mages et dans les Gentils qui devaient leur succéder, il reconnut les héritiers de sa foi, ses vrais fils qui devaient être bénis en Jésus-Christ son descendant selon la chair : *Hunc diem Abraham vidit, et gavisus est : quum benedicendos fidei suæ filios in semine suo, quod est Christus, agnovit.* (Ibid.). Ce jour est celui que David célébrait dans ses psaumes, disant : « Toutes les nations que vous avez créées viendront un jour, ô Seigneur, et se prosterneront à vos pieds; elles vous adoreront et glorifieront votre nom. » Et ailleurs : Le Seigneur a fait connaître au monde le Sauveur son Fils; il a révélé sa Justice à la face de tous les peuples :

Hunc diem David canebat in psalmis dicens : Omnes gentes, quascumque fecisti, venient, et adorabunt coram te, Domine, et glorificabunt nomen tuum. Et illud : Notum fecit Dominus Salutare suum, ante conspectum gentium revelavit Justitiam suam (Ibid.).

IV

Continuation de l'explication des mêmes paroles : « *Ils entrèrent dans la maison.* » — La prophétie de LA PIERRE ANGULAIRE et des DEUX MURS qu'elle réunit regarde Jésus-Christ, et elle commence à s'accomplir par l'entrée des bergers et des Mages dans la grotte de Bethléem. — Prophétie des BOEUFS et de l'ANON; elle aussi s'accomplit en cette circonstance.

Plusieurs autres prophéties importantes se sont aussi accomplies par cette entrée des Mages gentils, après les bergers juifs, dans la grotte de Bethléem. Entre les noms mystérieux que les prophètes donnaient au futur Messie, on trouve celui de PIERRE ANGULAIRE. David a dit : La PIERRE que les ouvriers ont prétendu rejeter de la construction de l'édifice, a été, malgré eux, placée sur le sommet pour tenir les ANGLES unis entre eux ; et ce prodige, digne de l'admiration universelle, a été l'œuvre de Dieu : *Lapidem quem reprobaverunt œdificantes, hic factus est in caput anguli. A Domino factum est istud; et est mirabile in oculis nostris* (Psal., 117). Isaïe, lui aussi, a dit après David : « Je placerai dans les fondements de Sion une PIERRE, pierre choisie, ANGULAIRE, précieuse : *Hœc dicit Dominus : ecce Ego mittam in fundamentis Sion lapidem, probatum, an-*

gularem, pretiosum (Isa., 28). Zaccharie, enfin, indique que cette PIERRE, qui devait former un angle si merveilleux, serait prise de la maison de David : *Domum Juda, et ex ipso angulus* (Zac., 10). Or, que ces passages soient de véritables prophéties de Jésus-Christ, on n'en peut douter, puisqu'il s'en est fait l'application à lui-même en disant aux pharisiens : « N'avez-vous point lu dans les Écritures ces paroles : « La pierre rejetée par les ouvriers a été placée au sommet de l'angle : Celui qui tombera sur cette pierre y restera brisé, et elle écrasera celui sur qui elle tombera » : *Nunquam legistis, in Scripturis : Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli? Qui ceciderit super lapidem istum confringetur; super quem vero ceciderit conteret eum* (Matth. 21). L'application que le Seigneur se fait à lui-même de ces prophéties est donc de la plus grande importance; trois évangélistes l'ont rapportée; saint Pierre l'a répétée plusieurs fois dans ses prédications aux Juifs et dans ses Épitres. Saint Paul l'a commentée ainsi : « Vous, Gentils, qui étiez loin de Dieu, vous vous en êtes approchés, autant que l'étaient les Juifs, par la vertu du sang de Jésus-Christ : *Et vos qui eratis longe, facti estis prope in sanguine ipsius* (Ephes. 20). Car médiateur et pacificateur universel entre le ciel et la terre, il est comme le trait d'union des hommes entre eux : *Ipse enim pax nostra;* il a renversé le mur de séparation et la funeste haie, au delà desquels il semblait que les Gentils dussent être exclus de l'héritage de Jacob : *Medium parietem maceriæ solvens.* Dans la chair très-pure dont le Verbe

s'est revêtu, et dans laquelle, selon l'oracle d'Isaïe, il s'est manifesté et rendu visible aux Gentils comme aux Juifs : *Et videbit omnis caro Salutare Dei* (Luc., 3), il a détruit toutes les causes d'inimitié qui rendait impossible la communion du peuple juif avec le peuple gentil, odieux qu'ils étaient et étrangers l'un à l'autre par la différence d'origine et la diversité de culte : *Interficiens inimicitias in carne sua.* Il s'est placé comme la vraie pierre angulaire qui joint ensemble les deux murs ; car de deux peuples il en a fait un seul par l'unité d'une même foi et d'un même amour, et en a construit le magnifique édifice de l'Église : *Lapis angularis qui facit utraque unum* (Ephes. 2), dans laquelle toute distinction de juif et de gentil, d'homme et de femme, de libre et d'esclave est pour toujours abolie ; et toutes les conditions, toutes les capacités, tous les peuples et les sexes sont fondus ensemble et forment un seul corps dont Jésus-Christ est le chef *Non est distinctio Judæi et Græci; non est neque masculus neque fæmina, neque servus neque liber, sed omnes unum corpus efficimur in Christo Jesu* (Galat. 3).

Or ces sublimes mystères, prédits par les prophètes, expliqués par les apôtres, ont commencé de s'accomplir le jour même de l'Épiphanie. Les bergers et les Mages, dit saint Fulgence, sont précisément les deux murs mystérieux qui venant de deux côtés opposés, se sont joints, dans l'unité de la même foi, à la pierre placée au sommet de l'angle : *Isti sunt duo parietes, qui ex diverso venerunt, et in lapidem, qui factus est in caput anguli, in unitatem fidei convenerunt* (Hom. 1, Epiph.).

L'un de ces deux murs vient des Juifs, l'autre des Gentils. Ils étaient véritablement différents les uns des autres par la différence de leur religion ; mais à peine la pierre angulaire, Jésus-Christ, se fut-elle mise entre eux, qu'ils furent unis et semblables. L'un de ces deux murs fut attiré lorsque l'ange annonça aux bergers juifs la naissance du Seigneur; l'autre le fut par l'apparition de l'étoile aux Mages. Les bergers furent les prémices des Juifs ; les Mages, les prémices des Gentils. Ceux-là, furent appelés de près ; ceux-ci attirés de loin. Les Juifs. en effet, étaient près par leur pays et plus encore par leur religion; les Mages, au contraire, qui adoraient les idoles, étaient loin par la distance des lieux, énormément loin de la communion d'Israël. Cependant, comme ils s'étaient joints aux bergers, et que sans être *Juifs*, ils avaient protesté être venus à la recherche du *Roi des Juifs*, et vouloir, eux aussi, l'adorer comme leur Dieu et le Sauveur du monde ; comme ils avaient obtenu la même grâce que les bergers, participé au même esprit, et qu'ils étaient venus à la même grotte, presque en même temps, pour rendre au vrai Dieu le même culte; de ce moment, ils ne furent plus deux peuples, mais un seul, car la profession de la même foi leur acquiert à tous deux le nom de chrétiens. Ainsi s'accomplit alors cet oracle prophétique : La pierre angulaire fait des deux murs un seul édifice, c'est-à-dire l'unité de la foi fait de deux familles distinctes une seule et même famille, une seule et même Église : *Horum duorum parietum unus adductus est quando pastoribus Judæis Christum natum Angelus*

nunciavit; alter quando Gentilibus Magis novum sidus apparuit. Illi fuerunt primitiæ Judæorum; isti primitiæ gentium. Illi de proximo adducti, isti de longinquo reducti. Prope enim erant Judæi, qui Deum colebant; longe erant gentes, quæ idolis serviebant, qui tamen venientes, cum ipsi Judæi non essent, REGEM JUDÆORUM *quærere professi, et ad ipsum adorandum se venisse dixerunt. Longe a se diversi erant, cum diversa credebant. Positus est in medio lapis angularis, et fecerunt unum, qui facti sunt in una gratia Sacramenti; et quibus fidei unitas unum indidit vocabulum nominis Christiani. Ad lapidem ergo angularem uterque paries venit, et verum angulum unitas fidei fecit* (Ibid.).

Saint Augustin affirme aussi que cette grande prophétie de la *pierre angulaire,* si célèbre dans les saintes Écritures, reçut son accomplissement le jour où les bergers et les Mages furent admis par Jésus-Christ à la même adoration dans la même grotte. Reconnaissons, dit-il, en Jésus-Christ couché dans la crèche la *mystérieuse pierre angulaire*, par laquelle, les deux murs ou les deux peuples, le Juif et le Gentil, vinrent aux embrassements de la même foi, au baiser du même amour, et s'unirent ensemble. Ainsi ce Jésus-Christ, dont saint Paul dit qu'il est notre paix; qu'il fait de nos cœurs un seul cœur; et qu'en naissant il annonça au monde la bonne nouvelle de la paix; ce même Jésus-Christ accorda cette paix dans la grotte, aux Juifs qui en étaient près et aux Gentils qui en étaient si loin : *Agnoscamus lapidem angularem, in quo duo parietes, de diverso venientes, unus ex circumcisione Judæorum,*

alter ex præputio nationum, fideli osculo copulantur. Ipse enim pax nostra, qui fecit utraque unum. Ipse veniens, sicut audistis Apostolum, evangelizavit pacem his qui longe et his qui prope (Lib. 27, hom. ser. 1).

Une autre prophétie cependant, selon le même saint Augustin, a été accomplie par l'entrée des Mages avec les bergers dans la grotte de Bethléem. C'est cette prophétie d'Isaïe : « Le bœuf et l'âne connaîtront le même maître et mangeront à la même crèche. » Car, dit le saint docteur, ces deux animaux figurent les deux peuples, le Juif et le Gentil (*Voy.* Lect. II, 11), dont Jésus-Christ reçut les prémices à sa naissance, et dont il attira plus tard la multitude, lorsqu'il remonta triomphant dans les cieux : *Utrique agnoverunt; utrique, secundum Isaiam prophetam, in præsepio cibaria sua, tanquam bos et asinus, invenerunt. Hos enim populos ex Judæis et Gentibus Christus glorificatus assumpsit; quorum primitias natus accepit* (Ibid.)

Mais sur cet accomplissement de la même prophétie, relativement à la circonstance qui nous occupe, il importe d'écouter saint Pierre Chrysologue : Les bergers, dit-il viennent de près, et les Mages de loin aux pieds de Jésus-Christ ; les uns et les autres avec un même sentiment de religion, se réunissent dans la même grotte comme dans le sanctuaire de la même foi. Combien donc il est beau de voir Jésus-Christ couché entre les deux animaux prophétiques de la crèche, le bœuf et l'âne, type et figure des deux peuples qui, dans la personne des bergers et des Mages, le regardent ensemble avec admiration et piété et le reconnais-

sent pour leur roi et leur seigneur ; *Accedunt ergo illi de proximo, hi de longinquo ; utrique tamen ad unum, eumdemque fidei locum pari devotione conveniunt ; ibique regem Christum appositum ante prophetica illa jumenta, duorum videlicet populorum typum figuramque gestantia, intuentur, admirantur, agnoscunt* (Serm. Epiph.). Aussi Isaïe avait-il dit que le bœuf et l'âne connaîtraient dans leur crèche leur possesseur et leur maître. Or, cette prophétie s'est accomplie dans les bergers et les Mages. Le bœuf, c'est-à-dire le Juif, recconnut le Seigneur après avoir rejeté le joug de la loi ; l'âne, c'est-à-dire le Gentil, le reconnut aussi, après avoir dépouillé sa dureté et sa stupidité. Celui-là abandonnant l'inutile fardeau des observances légales ; celui-ci répudiant les absurdités de ses erreurs et de ses superstitions. Oui, l'un et l'autre de ces mystérieux animaux reconnut vraiment alors son Seigneur puisqu'ils vinrent tous deux manger à la crèche du même maître pour se rassassier non du foin stérile de la mort, mais de l'aliment du salut. Mangez, mangez, ô pieux animaux, les mets précieux de la vie éternelle. Rassasiez-vous avec une sainte avidité de ce mets divin de l'éternelle récompense, n'en divisant pas les morceaux, mais les avalant tout entiers, car celui-là se nourrit vraiment de Jésus-Christ, qui le reçoit tout entier dans son cœur, qui ne le divise point, mais croit entièrement qu'il est ce qu'il est, c'est-à-dire le Verbe fait chair, le Fils de Dieu, qui l'engendre éternellement ; et le Fils de l'Homme qui a habité avec les hommes, lorsqu'il daigna s'incarner dans le sein d'une vierge : *Agnovit enim bos*

possessorem suum, asinus præsepe Domini sui; agnovit enim bos Judæus, jugo legis excusso : agnovit et asinus Paganus, stultitiæ feritate deposita : ille deserens superfluum observationis laborem : hic relinquens vagum superstitionis errorem. Uterque agnovit, quia uterque ad unum præsæpe Domini; epulaturus non fænum mortis sed cibum salutis. Adite, pia animalia, æternæ vitæ cibaria; et perpetuæ retributionis escam avidis, quantum potestis, faucibus occupate; non dividentes in frustra, sed integrum solidumque sumentes. Non potest enim edi Christus et dividi : integer a credentibus sumitur; integer in ore cordis recipitur. Verbum enim caro factum est, et habitavit in nobis, ex quo uterum Virginis dignante implevit (Ibid.).

O sagesse, ô richesse des saintes Écritures! Qui l'eût cru que dans ces deux mots si simples, et au premier aspect si insignifiants : « *étant entrés dans la maison : Intrantes domum,* » des mystères si grands et si importants fussent enfermés? Heureux qui les entend et les goûte! Heureux qui *entre*, heureux qui s'arrête dans cette mystérieuse cabane, dans la véritable Église, avec les dispositions des bergers et des Mages, recevant Jésus-Christ sans division avec une foi entière dans l'esprit, et une charité parfaite dans le cœur!

V.

Explication des paroles : « *Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère.* » Preuves de la virginité de Marie et de la véritable humanité de Jésus-Christ, tirées de ces paroles. — Admirable argumentation de saint Léon contre les hérétiques qui nient ce mystère. — Efficacité de l'exemple de Jésus enfant.

Et en effet ni les bergers ni les Mages ne divisèrent Jésus-Christ dans leur foi; le saint évangéliste le prouve en poursuivant ainsi : « Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et s'étant prosternés à ses pieds ils l'adorèrent » : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus; et procidentes adoraverunt eum* : paroles simples comme les précédentes, mais pleines aussi de profonds mystères que nous allons expliquer.

Rien de plus naturel à supposer qu'un enfant qui compte seulement quelques jours de vie se trouve entre les bras de la mère qui l'a enfanté. Qu'était-il donc besoin que l'évangéliste le dît? Mais si cette circonstance n'a rien d'important pour l'histoire, elle l'est beaucoup par les mystères qu'elle nous révèle!

Jésus-Christ était dans la grotte avec saint Joseph non moins qu'avec Marie. Cependant l'historien sacré dit : « *Les Mages trouvèrent Jésus-Christ avec Marie,* » et il ne dit rien de Joseph. Remarquez toutefois qu'il ne dit point simplement *avec Marie,* mais *avec Marie* SA MÈRE. Et que signifie ce silence à l'égard de Joseph, et cette mention de Marie seule comme mère de Jésus-Christ, si ce n'est que Jésus-Christ était seulement fils

de Marie ; que Joseph n'a eu aucune part à sa naissance, et que ce divin enfant était né sur la terre dans le temps d'une mère sans père, comme il était engendré éternellement dans le ciel d'un père sans mère.

Le même évangéliste, en traçant dans le chapitre précédent la généalogie de Jésus-Christ selon la chair, avait dit : « Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda, » et continuant jusqu'à Mathan, aïeul de saint Joseph, il dit : « Mathan engendra Jacob, Jacob engendra Joseph, » parce qu'en effet ils furent tous les pères naturels de leurs fils. Quant à Joseph, il ne dit point qu'il ait *engendré Jésus*, mais seulement qu'*il fut l'époux de Marie* DE LAQUELLE est né Jésus-Christ : *Mathan autem genuit Jacob; Jacob genuit Joseph, virum Mariæ :* DE QUA *natus est Jesus*. La généalogie d'Abraham selon la chair continue donc jusqu'à Joseph, mais là elle s'arrête ; Jésus naît seulement de Marie ; Joseph est époux sans être père ; Marie est mère sans cesser d'être vierge. Comme cette manière de s'exprimer de l'évangéliste est belle et sublime dans sa simplicité ! Ah ! les hommes ne pensent pas, ne s'expriment pas ainsi ! Ah ! Le Saint-Esprit seul, qui ne s'occupe point de raisonner, de disputer avec l'homme, mais qui lui révèle le mystère en peu de paroles, et lui ordonne de le croire, a pu seul dicter un langage si simple, si grave, si majestueux et si nouveau.

Par tout ce qui vient d'être dit, le sens des paroles évangéliques que nous expliquons devient de plus en plus clair : « *Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère.* » Par ces paroles, l'historien sacré a voulu cer-

tainement faire allusion au même mystère que dans les précédentes : « Époux de Marie *de laquelle est né Jésus*. Il ne nomme point le père terrestre de Jésus, parce que Jésus n'a point de père sur la terre. Il ne fait aucune mention de Joseph dans le mystère de l'adoration de Jésus-Christ, parce que Joseph n'avait eu aucune part à sa génération et à sa naissance. Il dit que les Mages trouvèrent Jésus-Christ *seul avec Marie sa mère*, parce qu'il avait dit que Jésus était né de Marie *seule* : *De qua natus est Jesus*. Ainsi ces deux passages du même évangile se lient ensemble, se correspondent; l'un est la conséquence, la preuve de l'autre, et tous deux nous révèlent, nous redisent et nous confirment le grand, le saint, le précieux, le tendre, le joyeux mystère de la VIRGINITÉ DE MARIE.

Les mêmes paroles cependant : *Invenerunt Puerum cum Maria matre ejus*, jointes à celles-ci qui les suivent immédiatement : *Et procidentes adoraverunt eum*, ont, selon les Pères et les interprètes, un autre sens encore, et peuvent en toute sûreté se traduire ainsi : « Ils trouvèrent le Roi des Juifs ou le Messie, qu'ils cherchaient, mais ils le trouvèrent tendre et petit enfant, nouvellement né, » dans les bras de la mère qui l'avait enfanté. Malgré cela, ils se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent ; en deux mots : « ils le virent homme et le reconnurent Dieu. » Ainsi le même passage qui nous parle du mystère de la Virginité de la mère, nous rappelle le mystère des deux natures, l'humanité et la divinité dans le fils. Et en vérité ces paroles : « *ils trouvèrent l'enfant avec sa mère*, » signifient tout d'abord et clai-

rement : que ce tendre et petit corps n'était point descendu du ciel, mais qu'il avait été conçu et était né sur la terre; que ce n'était point un corps céleste, impassible, immortel, mais mortel au contraire, passible et terrestre; et la preuve sensible de cela, c'est la présence de la mère qui l'avait mis au jour, et l'allaitait aux pures sources de son sein. Ces paroles, en un mot, témoignent que Jésus était homme, puisque un enfant, un fils de la femme, est un véritable homme, homme de notre espèce, de notre nature, de notre humanité.

Quelle importance donc, quel prix, les vrais chrétiens ne doivent-ils pas attacher à cette solennelle déclaration de l'évangéliste, que les Mages trouvèrent le Messie dans l'état de faiblesse et d'enfance, ayant besoin des tendres soins de sa sainte mère : ***Puerum cum Maria matre ejus***, c'est-à-dire véritable homme? C'est pourquoi, dit saint Léon, dans son quatrième sermon sur l'Épiphanie : comme les preuves de la suprême majesté, de l'invisible divinité de Jésus-Christ étaient du plus grand éclat, ainsi il fallait que dès sa naissance les preuves de son humanité fussent irrécusables, et démontrassent sans réplique que le Verbe de Dieu s'était fait vraiment chair, que le Fils de Dieu avait véritablement pris et revêtu la nature de l'homme. Autrement les prodiges des œuvres ineffables, qu'il devait opérer dans la suite, eussent pu faire douter de son humanité, de même que sa divinité eût pu être mise en doute à la vue des supplices horribles qu'il devait souffrir dans la Passion; et ainsi eût pu être affaiblie la foi au grand mystère de l'Incarnation, qui consiste à croire que Jé-

sus-Christ est vraiment Dieu et homme tout ensemble, et qu'il est le fondement de notre justification et de notre salut ; *Sicut fidelia erant testimonia quæ in eo majestatem invisibilis divinitatis assererent ; ita probatissimum esse decebat, Verbum carnem factum ; et sempiternam illam essentiam filii Dei, hominis veram suscepisse naturam : ne vel ineffabilium operum secutura miracula, vel excipiendarum supplicia passionum sacramentum fidei, ex rerum diversitate, turbarent. Cum justificari omnino non possent nisi qui Dominum Jesum et verum Deum et verum hominem credidissent.*

Et ne voyons-nous pas en effet, poursuit saint Léon, que l'impiété diabolique des manichéens a osé attaquer la foi dans ce dogme si important, quoiqu'il ait été si clairement et si universellement cru ? C'est que ces hérétiques s'appuyant sur des récits fabuleux et sacriléges et sur les ruines d'opinions insensées, après s'être précipités dans l'abîme, ont voulu y entraîner les autres, et pour mieux séduire et tuer les âmes, ils ont rêvé un nouveau dogme détestable et funeste, disant que Jésus-Christ n'eut qu'un corps illusoire et trompeur, qui n'avait en soi rien de réel, et que, quoiqu'il se soit montré homme dans la figure et dans les œuvres, il n'était au fond qu'une apparence de chair et un fantôme d'humanité : *Huic singulari fidei, et prædicatæ per omnia secula veritati diabolica manichæorum resistit impietas. Qui sibi, ad interficiendas deceptorum animas, nefandi dogmatis ferale commentum de sacrilegis et fabulosis mendaciis texuerunt ; et per has insanarum opinionum ruinas eo usque præcipites proruerunt, ut sibi falsi cor-*

poris fingerent Christum, qui nihil in se solidum, nihil verum hominum oculis actibusque præbuerit : sed simulatæ carnis vacuam imaginem demonstravit. Et pour donner à cette doctrine impie une couleur de religion et de piété, ils disent qu'il leur semble indigne de la grandeur divine de croire que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, se soit incarné dans les entrailles d'une jeune fille, et qu'il ait voulu avilir sa majesté au point de s'unir à une chair humaine, de naître avec un corps de la même nature que celui de l'homme. Ah ! ces hommes n'ont pas voulu comprendre que la grande œuvre de l'Incarnation n'est point une injure que Dieu se soit faite à lui-même, mais un trait de sa puissance pour le salut d'autrui : que cette œuvre n'a pas été une tache à sa dignité qui la diminue et la dégrade, mais un prodige de sa bonté qui le glorifie. Car, si la lumière visible, pour aussi souillés que soient les lieux où elle passe, ne souffre aucune altération ; si les rayons du soleil ne retiennent rien de la fange sur laquelle ils tombent ; quelle est donc la chose; si humble et vile qu'elle soit, qui puisse jamais déshonorer la lumière éternelle et immatérielle, le Verbe de Dieu? Ah ! le Verbe de Dieu, en prenant la nature de l'homme qu'il avait créé à son image, loin d'en avoir contracté aucune souillure, lui a au contraire communiqué sa pureté ; et ainsi il a trouvé moyen de guérir les blessures de notre misère sans compromettre en rien la gloire de sa majesté : *Indignum enim videri volunt ut credatur, Deus, Dei filius fœmineis se inseruisse visceribus, et majestatem suam huic contumeliæ subdidisse, ut, naturæ carnis immixtus,*

in vero humanæ substantiæ corpore nasceretur : cum totum hoc opus non injuria sit ipsius, sed potentia; nec credenda pollutio, sed gloriosa dignatio. Si enim lux ista visibilis nullis immunditiis, quibus superfusa fuerit, violatur; nec radiorum solis nitorem loca ulla sordentia aut cænosa contaminant; quid illius sempiternæ et incorporeæ lucis essentiam potuit qualibet sui qualitate fœdare : quæ se ei, quam ad imaginem suam condidit, sociando creaturæ, purificationem præstitit, maculam non recepit; et sic sanavit vulnera infirmitatis, ut nulla pateretur damna Virtutis (S. Leo, Serm. 4 Ep.). Et savez-vous pourquoi, ajoute saint Léon, Dieu a voulu que les Mages trouvassent Jésus enfant, de la tribu de Juda, de la race de David selon la chair, vrai fils de Marie, né d'une femme, soumis à la loi qu'il n'était pas venu détruire, mais accomplir? Savez-vous pourquoi Dieu a voulu que les Mages vissent de leurs propres yeux et adorassent le Messie, petit de corps, besogneux des soins maternels, inhabile à articuler une parole, et sujet à toutes les misères de l'enfance des autres hommes? Savez-vous pourquoi Dieu a voulu que l'évangéliste nous racontât avec tant de soin toutes les circonstances de l'état d'enfance et de faiblesse dans lequel était le Sauveur lorsqu'à sa naissance, il fut trouvé et reconnu par des hommes étrangers. Dieu l'ordonna et le voulut ainsi pour mieux affermir la foi future des peuples dans le mystère de l'Incarnation; pour détruire d'avance les erreurs qui s'élèveraient contre ce mystère dans les temps à venir. En en mot, Dieu a voulu que les Mages fussent témoins oculaires de l'enfance du

Sauveur, par la même raison qui fit qu'après la résurrection de Jésus-Christ, il voulut que l'apôtre saint Thomas attestât de ses mains les plaies de la passion, pour l'utilité de tous les croyants, la preuve et la consolation de notre foi : ***Sed diligentia sagacis officii usque ad videndum puerum perseverans, futuri temporis populis, et nostri seculi hominibus serviebat : ut sicut omnibus nobis profuit, quod post resurrectionem Domini vestigia vulnerum in carne ejus Thomæ apostoli exploravit manus ; ita ad nostram utilitatem proficeret, quod infantiam ipsius Magorum probavit aspectus. Viderunt itaque Magi et adoraverunt puerum de tribu Juda, de semine David secundum carnem, factum ex muliere, factum sub lege, quam non solvere venerat sed adimplere. Viderunt et adoraverunt puerum, quantitate parvulum, alienæ opis indigum, fandi impotentem, et in nullo ad humanæ infantiæ generalitate dissimilem.***

Faisons encore observer, avec le même illustre docteur, que notre divin Sauveur a voulu que tous ses mystères fussent en même temps des remèdes contre notre mort spirituelle, et la règle de nos mœurs. Ainsi les Mages le trouvent enfant, non pas seulement pour assurer notre foi, mais pour réformer notre vie. Ainsi les Mages ne virent point Jésus dans l'exercice de son pouvoir divin, comme plus tard les Juifs, alors qu'il commandait aux démons, rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets, le libre usage de leurs membres aux paralytiques, la vie aux morts ; mais ILS LE TROUVÈRENT ENFANT, sans voix, faible, abandonné aux soins maternels. Cependant, s'ils ne virent en lui aucune

marque de son pouvoir divin, ils y virent un prodige de profonde humilité. La seule vue de cette sainte enfance où voulut descendre le Fils de Dieu, Dieu lui-même, et dans laquelle il voulut se montrer, fut une vraie prédication faite aux yeux et entendue par le cœur, prédication qui instruisait, par l'action, des grandes vérités qu'il enseignerait au monde par la parole : *Legem ergo vivendi remedia nobis nostra sanxerunt : et inde data est moribus forma, unde mortuis est impensa medicina. Nec immerito, cum tres Magos ad adorandum Jesum novis sideris claritas deduxisset, non eum imperantem demonibus, non mortuos suscitantem, non cæcis visum, aut claudis gressum, aut mutis eloquium reformantem, vel in aliqua divinarum virtutum actione viderunt; sed puerum silentem, quietum, et sub matris sollicitudine constitutum : in quo nullum quidem appareret de potestate signum, sed magnum præberetur de humilitate miraculum. Ipsa itaque species sacræ infantiæ, cui se Deus, Dei Filius aptaret, prædicationem auribus intimandam, oculisque gerebat; et quod adhuc vocis non proferebat sonus, visionis jam docebat effectus.* La victoire que le Sauveur a remportée sur le démon et sur le monde, s'est accomplie par l'humilité. Il voulut commencer sous la persécution ses jours précieux, que la persécution termina. Il ne voulut pas que les souffrances de l'homme fait manquassent à son enfance, et l'homme fait, il voulut montrer la douceur des enfants. Quoique fils unique de Dieu, il voulut abaisser sa majesté souveraine jusqu'à naître homme et être mis à mort par les hommes. Si donc le Dieu tout-puissant, par le pro-

dige de son humilité, a rendu bonne notre cause de mauvaise et désespérée qu'elle était ; s'il a accepté volontairement toutes les peines, tous les supplices que lui préparaient ses persécuteurs; si, obéissant à son Père, il a supporté avec une inaltérable patience tous les sévices de la cruauté, afin de détruire notre mort et son auteur par la sienne; en un mot, si Jésus-Christ a été si humble et si patient pour l'avantage d'autrui, combien plus convient-il que nous soyons patients et humbles pour notre propre avantage, d'autant plus que quelque mal que nous ayons à souffrir, nous l'avons mérité par nos fautes: *Tota enim victoria Salvatoris, quæ et diabolum superavit et mundum, humilitate est confecta. Dispositos dies sub persecutione inchoavit, et sub persecutione finivit. Nec puero tolerantia passionis, nec passuro defuit mansuetudo puerilis. Quia Unigenitus Dei sub una majestatis suæ inclinatione suscepit, ut et homo vellet nasci, et ab hominibus posset occidi. Si igitur omnipotens Deus causam nostram, nimis malam, humilitatis privilegio bonam fecit; et ideo destruxit mortem, et mortis auctorem, quia omnia quæ persecutores intulere, non renuit, sed obediens patri, crudelitates sævientium mitissima lenitate toleravit; quantum nos humiles, quantum oportet esse patientes? Qui, si quid laboris incidimus, nunquam nisi nostro merito sustinemus?* (Ibid.)

VI

Autres interprétations importantes des paroles : « *Ils trouvèrent l'enfant.* » — Signification du mot *trouver* selon la grammaire et selon l'Écriture. — Les Mages trouvant Jésus-Christ possédèrent en lui tous les biens spirituels. — Jésus-Christ, vrai trésor, vraie perle précieuse, est le vrai pain de vie. — Les Mages y trouvèrent l'aliment de leur âme. — Ceci est confirmé par cette circonstance qu'ils le trouvent à BETHLÉEM, car Bethléem veut dire : la MAISON DU PAIN. — Bethléem, belle figure de l'Église.

Après ce que nous avons dit sur ce passage de l'évangéliste : « *Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère;* » il semblerait qu'il n'y a plus rien à en dire. Il n'en est pas ainsi cependant. A peine avons-nous dans les deux paragraphes précédents expliqué ce passage dans son sens littéral et théologique. Il reste maintenant à en développer, mot pour mot, le sens allégorique et moral. Et d'abord que veulent dire ces mots : *les Mages trouvèrent Jésus-Christ?* Pour le bien comprendre, il faut d'abord remarquer que le mot latin *inveni*, non moins que l'hébreu *matsa*, et le grec *eureca*, que nous traduisons par : *j'ai trouvé*, signifie quelquefois *j'ai vu, j'ai rencontré, il est venu à ma rencontre*; mais le plus souvent il veut dire, comme le remarque Donat : J'AI ACQUIS, J'AI OBTENU, J'AI POSSÉDÉ. Le mot latin INVENIRE est comme *in aliquid venire, aliquid acquirere, adipisci etc.* Et de là les expressions : *Trouver la mort, la santé, la vie, la louange, la renommée, la gloire, les richesses, la protection.*

Remarquons encore que lorsque la parole *trouver* se rapporte à Dieu, elle a toujours ce sens et ne peut en avoir aucun autre. Car ce mot trouver étant seul, n'a pas, quand il s'agit de l'homme, une signification aussi étendue. *Trouver* son père, n'est pas la même chose que le *trouver* bienveillant; *trouver* le juge, n'est pas la même chose que l'avoir favorable; *trouver* le prince n'est point la même chose qu'avoir acquis sa faveur et sa protection. Mais *trouver* Dieu, signifie toujours dans le langage des Saintes Ecritures : L'avoir propice, miséricordieux, clément, prompt à nous pardonner, à nous recevoir; *trouver* Dieu, signifie encore le *connaître*, l'*aimer*, le *posséder*, car la Sagesse incréée a dit elle-même : Celui qui me *trouvera, aura trouvé* la vie, et boira le salut éternel à la fontaine de la miséricorde du Seigneur; *qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino* (Prov. 8). De là vient que l'âme fidèle, figurée dans l'Épouse du Cantique, ne demande que de *trouver* son époux divin, le Dieu de son cœur, qui semble quelquefois l'avoir abandonnée, et quand elle l'a *trouvé,* elle ne désire plus rien, parce qu'elle sait que l'avoir trouvé et en être aimé est une seule et même chose: *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.* Mais au contraire *ne pas trouver Dieu,* c'est l'avoir pour adversaire irrité, c'est l'implorer trop tard et sans effet; c'est n'avoir rien à en attendre que la punition et le châtiment; et c'est pourquoi le Sauveur annonçait aux Juifs, comme le plus grand de tous les malheurs, qu'ils le chercheraient un jour et qu'ils ne le trouveraient pas, car ne pas le *trouver* était pour eux

la même chose que mourir dans leur péché : *Quœretis me et non invenietis ; et in peccato vestro miriemini* (Jean, 8).

Ces premières explications démontrent clairement que les paroles : « Ils trouvèrent l'enfant, » signifient que les Mages trouvèrent Jésus-Christ, non comme un objet de stérile admiration et de vaine curiosité ; mais, dit saint Augustin, comme le remède des plaies de leur cœur, comme le tendre médecin qui le leur applique. Comme médecin, parce que le Verbe de Dieu est Dieu lui-même ; comme remède, parce que le Verbe de Dieu s'est fait homme. Ils *le trouvèrent* comme leur prêtre, qui accepta, s'offrit à lui-même et consacra leurs actes de religion ; ils le trouvèrent comme le sacrifice qui obtint leur pardon et leur grâce. Ils le trouvèrent enfin comme la lumière de leur intelligence manquant de direction et de guide, et qui leur montra pour s'en retourner, un chemin tout différent de celui par où ils étaient venus ; comme encore aujourd'hui il change les pécheurs par sa grâce et leur montre la voie d'une vie nouvelle : *Ipse medicus, ipse medicamentum. Medicus quia Verbum : medicamentum, quia Verbum caro factum est. Ipse sacerdos, ipse sacrificium. Ipse est qui mutavit viam Magorum ; ipse etiam nunc mutat viam malorum* (Serm. 67, de Divers.).

O heureux Mages ! qui, devinant cette parole du prophète : « Cherchez le Seigneur, tandis qu'on peut le le trouver : *Quœrite Dominum dum inveniri potest* (Isa. 55), » ont à peine ouï l'appel divin et su par l'étoile miraculeuse la naissance de Jésus-Christ, qu'ils ne tar-

dent pas un seul instant à le chercher, le demandant à droite, à gauche, partout où ils passent : *Venerunt dicentes : Ubi est?* Ainsi ils eurent le bonheur de *trouver* le Sauveur qu'ils étaient venus chercher de si loin : *Invenerunt Puerum ;* et de faire d'avance l'expérience de la vérité de l'oracle prononcé plus tard par Jésus-Christ même : « Cherchez et vous trouverez ; car celui qui me cherche, me trouve : *Quærite et invenietis..... qui quærit invenit* (Matth. 7) ! »

Il y a plus encore ; le Sauveur a dit ceci : Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché au milieu d'un champ, et qui éveille en celui qui le connait, le désir d'acheter, au prix même de tout ce qu'il possède, le champ où ce trésor se trouve : *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro, quem cum invenit homo, vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum* (Matth. 13). Le royaume des cieux est semblable à une pierre précieuse d'une grande valeur, qui, à peine découverte par le négociant de ces sortes de pierres, le porte à vendre tout ce qu'il a, afin de l'acquérir : *Simile est regnum homini negotiatori quærenti bonas margaritas ; inventa autem una pretiosa margarita, dedit omnia sua, et comparavit eam* (Ibid.).

Or, ces magnifiques paroles s'accomplirent d'avance dans les Mages. Et, en effet, quel est ce trésor caché dans le champ, sinon le Verbe Éternel en qui sont enfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, toutes les richesses de sa bonté, sinon, dis-je, ce Verbe de Dieu, caché dans les misères de notre humanité, et né comme le dernier des hommes dans la *cam-*

pagne ouverte de Bethléem? *Trésor* vraiment *caché* à la perfidie d'Hérode, à l'orgueil des Juifs qui ne le connurent pas, ne le découvrirent pas, et méprisèrent le lieu où il se trouvait; et découvert seulement à la simplicité des bergers, à l'humilité des Mages, à leur désir sincère, à leur généreux amour. Qu'est-ce que c'est que cette *pierre précieuse*, si ce n'est Jésus-Christ qu'Isaïe a nommé la *pierre précieuse*, mise à l'épreuve et trouvée sincère et pure : *Lapidem probatum pretiosum* (Isa. 28), pierre que les Mages préférèrent à toutes leurs richesses, à toute leur gloire? Oui, par les fatigues de leur long voyage, par la confession généreuse de leur foi, par l'abandon de leur royaume, par le danger où ils mettaient leur vie, ils achetèrent *le champ* où était *caché le trésor;* la terre qui *enfermait la pierre précieuse*, et ce trésor et cette pierre précieuse, c'est-à-dire Jésus-Christ, appartinrent véritablement à leur foi et à leur amour ; ils l'éprouvèrent tel que, selon sa promesse et sa prophétie, l'éprouveront toujours ceux qui le *trouvent* par le sacrifice d'eux-mêmes, c'est-à-dire, comme l'aliment de leur vie spirituelle, l'auteur et le consommateur de leur éternel salut : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.*

Quoi de plus? Le lieu même où les Mages trouvèrent l'enfant indique clairement ces biens et ces grâces qu'ils obtinrent en lui et par lui. En effet, la *Maison* dans laquelle naquit le Seigneur et où entrèrent les Mages est dans la contrée de Bethléem; cette ville, située dans la tribu de Juda, avait d'abord été nommée *Ephrata*, c'est-à-dire *féconde en fruits*. Mais le patriarche Jacob reve-

nant de Mésopotamie, s'étant arrêté dans les environs pour faire paître ses troupeaux, changea son nom en celui de Bethléem, qui signifie : *Maison du pain.* Il ne fit pas ce changement sans réflexion ou par caprice, mais parce que, selon l'opinion unanime des Pères et des interprètes, cités par Aimon, Jacob, pendant cette nuit fortunée où il s'arrêta dans les plaines d'Ephrata, apprit, par une révélation de Dieu, que le lieu où il se trouvait serait un jour celui de la naissance du Sauveur du Monde, qui lui-même se donnerait le nom de ***Pain vivant descendu du ciel.*** Ainsi Jacob, en changeant le nom d'***Ephrata*** en celui de ***Bethléem,*** fit une magnifique prophétie ; il prédit que le Messie, qui y naîtrait, serait la nourriture des âmes, et il annonça au monde un grand mystère : ***Hæc Bethlehem primo alio nomine vocata est*** EPHRATA. ***Postquam autem Jacob Patriarcha fixit juxta eam tabernaculum suum, et pavit ibi pecora sua ; prævidens per Spiritum Sanctum, nasciturum in ea Dominum secundem carnem ; vocavit eam Bethlehem, idest Domum panis : propter*** EUM PANEM ***qui ibi descendit, qui dixit : Ego sum Panis vivus qui de Cœlo descendi*** (In Matth.). Eusèbe d'Emesse ajoute : Jésus-Christ a dit de lui-même dans son Évangile : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. » Rien donc de plus convenable que le ***pain vivant*** naquît dans la ***maison du pain.*** Mais remarquons bien que ce n'est pourtant point parce que ce lieu s'appelle la maison du pain que Jésus-Christ y est né, mais il a reçu ce nom parce que Jésus-Christ y devait naître : ***Jesu de seipso loquitur dicens : Ego sum panis vivus, qui de***

cœlo descendi. Dignum ergo fuit, ut PANIS VIVUS IN DOMO PANIS *nasceretur ; cujus Christi nativitas fuerit causa, ut sic vocaretur. Neque enim ideo Christus in ea natus est, quia sic vocabatur, sed ideo ipsa sic vocata est, quia Christus in ea oriebatur* (In Matth.) Par cette interprétation, on voit clairement que l'évangéliste avec ces paroles : « et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant, » a voulu dire que les Mages entrèrent dans la maison prédite par Jacob, la maison du pain, de l'abondance et de la paix, et qu'ils y trouvèrent Jésus-Christ dans le sein de la Vierge sa mère, non pas seulement comme un spectacle propre à réjouir leurs yeux, mais comme un *pain précieux*, aliment fortifiant de leur esprit et de leur cœur ; il a voulu dire qu'ils virent s'accomplir en eux la magnifique prophétie, la tendre promesse que Dieu avait faite en ces termes par la bouche du Sage : « Qu'il nourrirait un jour le juste du pain miraculeux de la de la vie et de l'esprit, et qu'il le désaltèrerait avec les eaux salutaires de l'éternelle sagesse : *Cibabit illum pane vitæ et intellectus ; et aqua sapientiæ salutaris potabit illum* (Eccl. 15). Et c'est en effet, parce qu'ils furent nourris de ce pain divin de l'esprit, que les Mages échappèrent aux piéges d'Hérode, ce fut parce qu'ils étaient nourris de ce pain de vie comme on le verra dans la Lecture suivante, qu'ils retournèrent dans leur pays, pleins de force et de courage, brûlant de zèle et de charité, prêcher Jésus-Christ et donner leur vie pour lui.

Mais ce que Jésus-Christ fit à Bethléem avec les Mages figura dès lors ce qu'il devait faire plus tard dans

l'Église avec les Gentils, leurs descendants et les héritiers de leur foi. En effet, dit Aimon, Bethléem ou la *maison* du pain signifie la sainte Église, dans laquelle le Seigneur renouvelle chaque jour le mystère de sa naissance, en renaissant avec l'âme des élus, c'est-à-dire en se communiquant à leur cœur par ses grâces, et à leur esprit par la lumière de sa connaissance et de sa vérité. Chaque jour aussi la sainte Église se ranime et se fortifie par le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ : *Per Bethlehem, quæ interpretatur Domus panis, designatur Sancta Ecclesia. Quotidie Dominus in Bethlehem nascitur, quia quotidie oritur in cordibus electorum suorum, illuminando eos ad cognitionem suam. Quotidie reficitur Ecclesia sancto corpore et sanguine Domini* (Loc. cit.) Eusèbe d'Émesse dit à son tour : Les deux noms de cette heureuse ville, *Ephrata*, ou *la fertilité* et *l'abondance* ; *Bethléem*, ou la *maison du pain*, conviennent parfaitement à l'Église. Et c'est bien justement que la maison où naquit Jésus-Christ fut si longtemps appelée de ces deux noms mystérieux, puisqu'ils signifiaient l'Église dans laquelle tous ceux qui le cherchent avec un cœur sincère trouvent le *vrai pain* et l'abondance qui les rassasie éternellement : *Utraque nomina Ecclesiæ conveniunt ; et dignum fuit ut domus in qua Christus nascebatur his nominibus antea vocaretur : quia in Ecclesia ipsius verus panis et satietas æterna reperitur ab omnibus in veritate quærentibus* (Loc. cit.). O sagesse, ô richesse, ô magnificence de l'amour de Jésus-Christ pour nous? d'être resté avec nous dans la vraie Bethléem, dans son Église, comme

la lumière de son intelligence, la grâce et la force de nos cœurs, en sorte que, comme l'a dit saint Paul, nous trouvons en lui toutes les forces, tous les appuis, tout ce dont nous avons besoin, tout ce que nous pouvons désirer *In omnibus divites facti estis* (I Corinth. 1). Mais ce mystère, aussi délicieux qu'important, de l'amour de Jésus-Christ envers nous, demande de plus amples explications.

VII

Explication du mystère de Jésus-Christ demeuré avec les hommes dans la vraie MAISON DU PAIN, l'Église COMME LE PAIN DE LA VIE ET DE L'INTELLIGENCE. — L'homme ayant besoin de lumière et de force, Jésus-Christ lui a laissé la lumière dans l'esprit par la doctrine évangélique, et la force dans le cœur par l'Eucharistie. — Personne n'est exclu de cette double communion.

L'âme humaine tout entière est intelligence et cœur; mais intelligence obscurcie, cœur faible et malade depuis le péché originel; aussi l'esprit de l'homme devient-il facilement le jouet de l'erreur, et son cœur l'esclave des passions. Les hommes avaient donc besoin d'un réparateur, d'un médecin divin qui leur apportât la vérité, lumière de leur intelligence, et la grâce, force et soutien de leur cœur.

En outre ce double remède, descendu du ciel, qui pouvait seul guérir la double infirmité, la double misère de l'homme, ne devait pas être restreint à un temps et à un peuple ; il devait être propre à tous les peuples et à tous les temps. Aussi, comme pour pourvoir toujours

et partout à l'aveuglement des esprits, il ne suffisait point que Jésus-Christ eût une seule fois et dans un seul lieu de la terre enseigné la vérité aux hommes par ses prédications, mais qu'au contraire il fallait qu'il en laissât une école où tous les hommes pussent l'apprendre dans toute sa pureté; de même pour pourvoir toujours et partout à la faiblesse du cœur de l'homme, il ne suffisait point que pendant le cours de sa vie mortelle, il eût accordé sa grâce aux hommes qui eurent le bonheur de vivre avec lui; mais il fallait encore qu'il en laissât une source inépuisable et coulant toujours où les peuples de tous les temps et de tous les lieux pussent la recevoir dans toute sa force. Le Verbe incarné étant en effet la vraie lumière et la vraie force, puisqu'il est la sagesse et la vertu de Dieu : *Dei virtus et Dei sapientia;* il ne suffisait point à notre misère et à son amour d'être venu une fois, comme l'a dit saint Jean, habiter parmi les hommes plein de grâce et de vérité : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis... plenum gratiæ et veritatis;* il fallait encore qu'après sa résurrection, après son retour dans le ciel, il demeurât avec nous sur la terre comme principe de lumière pour éclairer les intelligences, comme principe de force pour assurer les cœurs.

Or, voilà précisément ce que Jésus-Christ a fait pour nous; car il a voulu rester sur la terre comme principe immortel de lumière et de vérité dans la doctrine de sa foi, et comme principe de grâce et de force dans le sacrement de son amour. Il a ainsi dégagé la tendre parole qu'il nous avait donnée; il a rempli la magnifi-

que promesse qu'il nous avait faite dans la personne de ses apôtres, lorsque sur le point de monter au ciel il leur dit : «Sachez que je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi*; (Matth.28). Et en effet ces tendres et ineffables paroles ont été entendues dans ce double sens par tous les Pères et les docteurs catholiques : Jésus-Christ dans sa doctrine et dans son sacrement est toujours avec nous comme sagesse qui éclaire et comme vertu qui soutient; *Dei virtus et Dei sapientia.* Écoutons pour tous l'admirable auteur de l'*Imitation du Jésus-Christ.*

«Durant le cours de cette vie misérable, dit-il au Seigneur, je sens que deux choses me sont absolument nécessaires pour en supporter le poids. Tant que je suis enfermé dans le prison de ce corps, je reconnais que je ne puis me passer de deux choses : la nourriture et la lumière. Or vous me les avez données toutes deux, en me laissant votre Parole comme une lampe allumée pour guider mes pas, et votre corps très-saint pour guérir non-seulement les malaises de mon cœur, mais celles mêmes de mon corps; car votre Parole, ô mon Dieu, est la lumière de mon âme, et votre sacrement est le pain de ma vie : *Duo namque mihi necessaria permaxime sentio in hac vita, sine quibus mihi importabilis foret ista miserabilis vita. In carcere corporis hujus detentus duobus me egere fateor :* CIBO *scilicet et* LUMINE. *Dedisti itaque mihi infirmo sacrum corpus tuum ad refectionem mentis et corporis: et posuisti lucernum pedibus meis Verbum tuum. Sine his duobus bene vivere non possem :*

nam Verbum Dei lux est animœ meœ ; et Sacramentum tuum PANIS VITÆ (De Imitat. Christ. lib. IV. Cap. XI).

« Ainsi l'enseignement de la Loi Divine et le Sacrement de l'Autel, sont comme deux tables toujours dressées dans la salle du tréror de la sainte Église. Sur une de ces tables, elle distribue le pain sacré, c'est-à-dire le corps précieux de Jésus-Christ, et sur l'autre la sainte doctrine qui m'instruit des mystères de la vraie foi, et à travers le voile intérieur m'introduit dans la partie la plus intime du temple mystique de Dieu : *Hœc possunt etiam dici mensœ duœ hinc et inde in gazophylacio sanctœ Ecclesiœ, positœ. Una mensa est Sacri Altaris, habens Panem Sanctum, idest Corpus Christi pretiosum. Altera est divinœ legis, continens Doctrinam Sanctam, erudiens fidem rectam, et firmiter usque ad interiora velaminis, ubi sunt Sancta Sanctorum* (Ibid.).

« Grâces donc vous soient rendues, ô mon Sauveur Jésus-Christ, parce que LUMIÈRE D'ÉTERNELLE LUMIÈRE, vous m'avez préparé la table de la sainte doctrine, que m'ont enseignée en votre nom et par vos ordres vos serviteurs les prophètes, les apôtres et tous les autres docteurs de votre Église. Et je vous rends grâces aussi, parce que voulant prouver au monde, par le moyen de votre amour, que vous êtes le vrai Créateur, le vrai Rédempteur des hommes, vous m'avez préparé la grande Cène eucharistique, où vous me donnez à manger, non point un agneau figuratif comme autrefois aux Hébreux, mais votre corps même très-saint, et à boire votre sang précieux. Ainsi, ô Seigneur, par ce festin sacré où vous les conviez, vous remplissez de joie les cœurs fidèles;

ainsi par ce calice du salut vous enivrez l'âme de toutes les douceurs du paradis. A cette table, les anges invisibles s'asseoient avec moi : leur nourriture est la même, seulement ils la perçoivent plus exquise et plus parfaite : *Gratias tibi, Domine Jesu, lux lucis æternæ, pro doctrinæ sacræ mensa; quam nobis per servos tuos Prophetas, et Apostolos aliosque Doctores ministrasti. Gratias tibi, Creator ac Redemptor hominum, qui, ad declarandam toti mundo caritatem tuam, Cœnam parasti magnam : in qua non agnum typicum, sed tuum sanctissimum Corpus et sanguinem proposuisti manducandum : lætificans omnes fideles convivio sacro, et calice inebrians salutari ; in quo sunt omnes deliciæ Paradisi ; et epulantur nobiscum Angeli sancti : sed suavitate feliciori* (Ibid.). »

Admirons donc l'heureux artifice de la sagesse et de l'amour de Jésus-Christ. Pour s'accommoder à la faiblesse du plus grand nombre de ses fidèles, pour leur rendre facile à tous la participation à ce double remède des maladies de leur âme, premièrement il est resté *comme lumière* dans le dépôt de sa doctrine, et d'une manière plus réelle et plus ineffable, *comme nourriture,* dans son sacrement. Ah! la *lumière* ne demande qu'un œil pur pour l'éclairer; et l'*aliment* ne demande qu'un estomac sain pour le nourrir ; et les hommes de tous les âges, de toutes les conditions, voient et mangent sans effort, sans peine et sans fatigue. Or le Verbe divin, comme *lumière de vérité* dans sa doctrine, ne demande que l'humilité de l'intelligence pour l'éclairer; comme *source de grâce* dans l'Eucharistie, il ne cherche

que la pureté de l'âme pour la sanctifier : et toute âme simple, tout esprit ignorant et inculte, toute personne, la plus vile par la naissance, la plus pauvre des biens de la terre, la plus impuissante par son âge, la plus obscure de condition, peuvent sans étude, sans science, sans fatigue, sans dépenses d'aucune sorte, participer à la lumière de la Parole Incréée, rien qu'en écoutant sa doctrine avec humilité, et à la grâce du réparateur divin, rien qu'en recevant son sacrement avec un cœur pur.

La Maison du Pain signifie encore le magasin public où le pain ne manque jamais, et où on le délivre indistinctement à tous ceux qui viennent en chercher. Quel nom plus expressif pourrait-il y avoir pour désigner la vérable Église, dans laquelle Jésus-Christ, comme il s'offrit autrefois dans la grotte de Bethléem, ouverte de tous côtés, à tous ceux qui voulurent le voir, s'offre maintenant : *Pain catholique*, c'est-à-dire *universel*, *Pain commun*, *Pain immortel* et *Pain indéfectible*, dans sa doctrine toujours vraie, dans son sacrement toujours efficace ; il se donne toujours partout et à tous ceux qui le demandent pour aliment de l'intelligence et du cœur. De même que dans la grotte de Bethléem le même Verbe de Dieu fait l'homme se donna aux bergers incultes, et aux Mages philosophes ; ainsi dans l'Église, la vraie Bethléem, il se donne également aux riches et aux pauvres, aux doctes et aux ignorants. Dans l'Église, de même qu'on prêche à tous le même évangile, de même aussi la sainte Eucharistie est consacrée pour tous. Tous peuvent participer à cette double communion. Comme tous peuvent devenir les disciples de Jésus-Christ, tous

aussi peuvent être ses commensaux. Comme personne n'est exclu de son école, personne aussi ne l'est de sa table. Comme à la table du père de famille s'asseoient tous ses fils; et quoiqu'ils n'aient point le même âge, le même esprit, la même beauté, la même santé, les mêmes forces, cependant ce seul titre de fils leur donne le droit de s'asseoir avec leur père et de manger des mêmes mets que lui; ainsi tous les fidèles, quoique diffétents de condition, d'âge et de sexe, aussitôt qu'ils ont revêtu la robe nuptiale (Matth. 22), la grâce sanctifiante qui les rend fils de Dieu, ont par ce seul titre le droit de s'asseoir à la Table du Père céleste, et ni le manque d'esprit, ni la bassesse de naissance, ni la faiblesse d'âge, ni l'infériorité de sexe, ni le défaut de culture, ni la pauvreté des vêtements, ni la difformité du corps ne sont pour aucun d'eux un titre d'exclusion. Comme ils sont tous appelés à croire à sa Divine Parole, tous aussi sont admis à se nourrir de son corps divin. Les orgueilleux seuls demeurent aveugles; les seuls avides des biens de la terre restent à jeun. Au contraire comme tous les humbles reçoivent la lumière, tous aussi sont nourris et rassasiés de ce Pain de Vie : *Esurientes implevit bonis et divites dimiset inanes* (Luc, 1).

VIII

Suite du même argument — Le symbole est la communion des esprits comme la communion est le symbole des cœurs. — La Messe. — Pourquoi la lecture de l'Évangile et le chant du symbole précèdent-ils la communion ? — La grâce de l'Eucharistie. — Eclaircissements sur le miracle qui fait que la Parole de Dieu passe toute entière et sans division dans le cœur de celui qui croit, et que la personne de Jésus-Christ dans l'Eucharistie se donne entièrement à chacun de ceux qui communient. — Reconnaissance due au Seigneur pour de si grands bienfaits

En second lieu l'esprit humain est trop faible pour pouvoir soutenir la lumière dévoilée de l'infinie Sagesse, et le cœur de l'homme est trop timide pour pouvoir s'approcher avec confiance de la Majesté infinie. Qu'a donc fait le Seigneur ? Il a caché la lumière de sa Vérité sous les paroles du Symbole, et la majesté de sa personne sous les accidents du pain. Ainsi, comme dans l'Eucharistie sont réunies toutes les grâces, toutes les vérités sont renfermées dans toutes les vérités. Le mot symbole signifie *signe* ou *abrégé*. Le symbole des apôtres est donc l'abrégé, le signe des mystères de la sagesse de Dieu, de même que l'Eucharistie est l'abrégé, le signe des merveilles de la puissance de Dieu : ***Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se*** (Psal. 110). Il est vrai que la doctrine du symbole n'est pas le Verbe de Dieu fait homme personnellement présent, de la même manière qu'il est présent dans son sacrement, mais il est le reflet lumineux de la Sagesse infinie, l'écho puissant de la Pa-

role éternelle; en sorte que si en entendant le symbole de la bouche de l'Église, le Verbe divin ne vient pas réellement dans notre cœur lorsque nous recevons des mains de l'Église le divin sacrement, toujours est-il que dans la doctrine du Symbole nous recevons quelque chose du Verbe éternel : nous recevons sa lumière, sa parole, sa vérité, comme dans le sacrement nous recevons sa personne.

Comme donc les espèces du pain, malgré leur petitesse, contiennent, avec la personne du Verbe incarné, la vertu de Dieu, ainsi les paroles du symbole contiennent, sans la personne, la Sagesse de Dieu, nonobstant leur simplicité. Ainsi dans l'Eucharistie nous recevons personnellement la vertu de Dieu, cachée sous les accidents du pain et en écoutant et croyant le symbole nous participons à la sagesse de Dieu cachée sous le voile du langage humain et comme les accidents du pain pain sont la forme sensible sous laquelle le Verbe incarné se communique à notre cœur et le fortifie; ainsi, les paroles du symbole, en frappant matériellement notre oreille, sont la forme sensible par laquelle, d'une manière moins réelle, il est vrai, mais non moins miraculeuse, il se communique à notre intelligence et l'éclaire. C'est pourquoi, comme en fait la remarque le pieux et docte auteur du *Principe générateur de la piété catholique,* le symbole est en quelque sorte pour l'intelligence ce que la communion est pour le cœur. Le symbole est la communion des intelligences qu'il relie ensemble dans l'unité de la foi, et la communion est le symbole des cœurs qu'il unit entre eux dans l'u-

nité de l'amour. Et, en effet, l'Église parle ainsi au Seigneur dans la Communion eucharistique : « Accordez-nous, ô Seigneur, par votre miséricorde, les dons de l'unité et de la paix, figurés mystiquement dans le Sacrement que nous avons reçu : *Unitatis et pacis propitius dona concede : quæ sub his figuris mystice designantur* (Postcom. Miss. de SS. Sacr.).

C'est pourquoi à la messe, à la lecture publique de l'Évangile, succède la récitation du symbole qui a lieu à haute voix ou en chantant; et puis l'*Action* par excellence se termine par la sainte Communion. Oh! comme elle est belle, comme elle est sublime cette *Action*, la Messe! l'acte le plus grand du culte chrétien, l'expression sensible et complète, de tout ce que l'Église croit, de tout ce qu'elle espère, de tout ce qu'elle aime! La lecture de l'Évangile à haute voix, et le sermon qui l'explique rappellent la prédication de Jésus-Christ et des apôtres. Le peuple écoute en silence, parce que la foi commence par écouter avec docilité la parole de Jésus-Christ et des apôtres que l'Église prêche et explique : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (Rom. 10). Ensuite le chœur ou le peuple récite le *Credo;* et cette récitation est l'acte de l'adhésion publique des âmes fidèles aux vérités de l'Évangile qu'elles entendent et qui toutes sont comprises dans le symbole; parce que, comme l'enseigne saint Paul, la foi intérieure aux vérités évangéliques est bien le principe ou le commencement de la justification chrétienne, mais cependant, étant seule, elle ne suffit pas au salut, il faut qu'elle soit hautement confessée au dehors par la

parole et par les œuvres : *Corde creditur ad justitiam ; ore autem confessio fit ad salutem* (Ibid.).

La récitation du symbole est publiquement adressée à Dieu dans l'Église de Dieu, parce que c'est seulement après qu'elle a cru, que l'âme peut parler à Dieu d'elle-même, et de Dieu aux autres hommes ; c'est-à-dire que la foi est le principe de la prière et de la prédication évangélique : *Credidi propter quod locutus sum* (Ps. 115.)

Dans les solennités, le Symbole est chanté par le chœur, pour indiquer la liberté, la promptitude, la joie, l'amour avec lesquels l'âme catholique croit à la parole de Dieu annoncée par l'Église ; car le chant est l'expression de la joie et de l'amour. Le vrai chrétien croit, non point parce qu'il raisonne et discute, mais parce qu'il obéit et qu'il aime, et comme sa foi est tout amour, il l'exprime par le chant. Les hérétiques ne chantent point leurs symboles, parce que ces symboles de fabrique humaine sont l'expression sacrilége, la protestation insolente de leur rebellion, de leur haine contre l'Église : la haine frémit, et ne chante pas. Il serait vraiment bizarre et ridicule, dit le comte de Maistre, de voir mettre en musique la confession d'Augsbourg compilée par Mélancthon, ou les trente-neuf articles de la foi anglicane, rédigés par le parlement anglais. » Aussi l'idée d'en faire l'essai n'est-elle jamais venue à personne. Et puis les hérétiques sont d'iniques voleurs, des meurtriers cruels des âmes qu'ils tuent sans pitié : or, les oiseaux de proie ne chantent pas.

A la récitation ou au chant du Symbole succède l'Offertoire, et puis la Consécration : dans lesquels le peuple

adore la victime divine qui lui est montrée, et chacun l'offre à Dieu en union avec le prêtre pour lui et pour les autres. Par cette adoration et cette offrande se réalise et s'accomplit par l'œuvre de la foi le grand mystère de la Rédemption, dont la messe est à la fois la commémoration et l'abrégé, qui en en rappelant le souvenir, en contient, en applique et en perpétue le fruit.

Par cet acte solennel d'adhésion et de foi à la parole divine, confessée de bouche et accomplie d'œuvre, cette parole de Dieu, cette vérité de Dieu, se communique encore plus à l'esprit humble et obéissant qui proteste de la recevoir et de lui obéir; elle l'éclaire encore davantage et accroît sa foi. Vient enfin la sainte communion dans laquelle ce même verbe divin qui a éclairé l'âme fidèle, se donne d'une manière plus réelle à l'âme amoureuse qui s'approche pour le recevoir, il la fortifie de plus en plus, la comble de plus grandes grâces et augmente son amour. Ainsi, comme par la récitation fréquente et dévote du symbole, la foi conquiert une admirable force; ainsi par la communion fréquente croissent de plus en plus la grâce et la charité. Plus l'âme répète, comme elle doit, le symbole, plus elle croit; plus elle communie, comme il convient, plus elle aime.

L'enseignement du symbole est donc la répétition de la prédication évangélique; il est la révélation universelle appliquée, *individualisée* et rendue personnelle à tout homme qui écoute docilement ce symbole et le croit; il est la dispensation de l'Eucharistie, et en quelque sorte la répétition du mystère de l'Incarnation ou de l'union du verbe avec la nature humaine, appliquée,

individualisée, et rendue personnelle à tout chrétien qui communie. Car, selon le langage unanime des Pères, Jésus-Christ par la communion s'unit à celui qui le reçoit, de la manière la plus intime, la plus parfaite qu'il y ait après l'union hypostatique; il entre en lui, il devient une seule et même chose avec lui, ainsi que l'a dit lui-même l'auteur divin de cet ineffable prodige : « Comme moi et mon Père sommes une même chose, ainsi celui qui se nourrit de moi, vivra de moi. » ***Ego et Pater unum sumus, et qui manducat me, et ipse vivet propter me*** (Joan 4). Et ailleurs : « Celui qui mange mon corps demeure en moi, et moi en lui. » ***Qui manducat meam carnem, in me manet, et ego in illo*** (Ibid.); de même qu'il avait dit : « le Père est en moi, et moi dans le Père. » ***Pater in me est, et ego in patre*** (Ibid. 10).

Ainsi donc, comme par l'adhésion au symbole, la parole de Jésus-Christ se trouve tout entière dans l'esprit de ceux qui croient, ainsi par la participation à l'Eucharistie, la personne du Verbe incarnée se trouve tout entière dans le cœur de ceux qui communient. Si tous les hommes croyaient au symbole, la parole de Jésus-Christ serait dans l'esprit de tous sans aucune diminution, et si tous les hommes s'approchaient au même temps de la table eucharistique, sa personne divine serait sans aucune diminution dans le cœur de tous.

Mais comment cela pourrait-il être? ô insensés que nous sommes! n'avons-nous pas en nous-mêmes une image, un symbole de ce double miracle? Lorsque je prêche devant un nombreux auditoire, que fais-je? Je parle ma pensée, je prononce mon verbe, mon discours

intérieur, LE FILS DE MON ESPRIT (saint Augustin et saint Thomas appellent ainsi la pensée de l'homme); et par cette prononciation, ma pensée, mon verbe, mon discours intérieur, sans se séparer de mon esprit qui continue de l'avoir présent, de le voir, de se plaire en lui, se transforme en parole. Or, qu'est-ce que ma parole, sinon ma pensée qui, revêtue par moi d'une forme sensible, sans se séparer de moi, sans me quitter, se manifeste au dehors, et par la voie de l'ouïe se reproduit tout entière dans l'esprit de tous ceux qui m'écoutent, et les éclaire tous, sans que pour cela je la voie moins moi-même. Ainsi ma pensée qui est une et indivisible, sans se séparer de mon esprit qui l'a engendrée, aussitôt que ma voix la prononce, se répète exactement dans l'esprit de tous ceux qui m'écoutent, sans que leur multitude plus ou moins grande la diminue ou l'augmente. Ce que que je pense au moment où je parle est ce que pensent, également tous et chacun de ceux qui m'écoutent, et ma pensée parlée par ma langue, entendue par les oreilles des autres, est en même temps et tout entière dans mon esprit et dans le leur. La parole ne ressemble pas à un mets qu'on distribue dans un repas, et duquel il revient d'autant moins à chaque convié qu'ils sont plus nombreux; qu'un seul ne peut avoir tout entier, sans que les autres n'en soient entièrement privés. La parole est la pensée même qu'elle contient et qu'elle distribue à tous également et intégralement. Le nombre des auditeurs croît sans qu'elle diminue ou se rompe; elle est tout entière dans tous ceux qui l'écoutent, comme dans celui qui la parle. Si j'avais une voix assez forte pour

me faire entendre de tous les hommes actuellement vivants, et dont on croit que le nombre s'élève à huit cents millions, chacun des hommes de ce nombre immense recevrait ma pensée tout entière par le sens de l'ouïe, ni plus ni moins qu'un seul la recevrait si je n'avais qu'un seul auditeur. Or la philosophie me dira-t-elle comment cela se fait? Je sais que la science humaine est parvenue à découvrir que le son est produit par l'oscillation, la vibration de l'air, comme la vision l'est par la réflection de la lumière. Mais tous les efforts des naturalistes, qui les ont conduits à la connaissance de ce fait, resteront toujours stériles et vains pour expliquer comment l'oscillation de l'air, qui est un corps matériel, peut servir de véhicule et de conducteur à la pensée qui est quelque chose de spirituel, je dirais presque de divin; ni comment cette pensée parlée, introduite par un moyen qui y paraît si peu propre, dans l'esprit de milliers d'hommes différents, s'y trouve tout entière, sans division, précisément la même et au même temps dans celui qui parle et dans tous et chacun de ceux qui écoutent. Pour autant de fois qu'on renouvelle les expériences et les hypothèses, on ne trouvera jamais que l'ouïe, la connaissance et l'intelligence de la pensée d'autrui, par le moyen de la parole, ne soit pas une réunion de miracles et l'un des mystères les plus profonds et les plus incompréhensibles de l'ordre naturel. Vous donc qui vous plaignez de ne pouvoir comprendre comment la Parole divine de Jésus-Christ dans le symbole et sa personne divine dans l'Eucharistie, peut se trouver à la fois dans le ciel et sur la terre; dans le sein du Père, et dans l'es-

prit et le cœur des hommes auxquels elle se communique; commencez donc par comprendre comment votre pensée peut en même temps se trouver tout entière dans votre esprit et dans le cœur de ceux qui vous écoutent, et si vous n'y réussisez point, comme il est certain que vous n'y réussirez jamais, renoncez donc à vouloir comprendre Dieu, puisque vous ne vous pouvez vous comprendre vous-même. Toute cette doctrine est du grand saint Augustin, dont voici les profondes paroles : *Quid miraris? Deus erat Verbum. De Verbo aliquid ago : et verbum humanum forte aliquid simile potest : quamvis longe impar, longe discretum. Ecce ego verbum, quod vobis loquor, in corde meo prius habui. Processit ad te; non recessit a me. Cæpit esse in te, quod non erat in te. Mansit apud me, cum exiret ad te. Sicut ergo verbum meum prolatum est sensui tuo, nec recessit a corde meo, sic illud Verbum prolatum est sensui nostro, nec recessit a Patre suo. Verbum meum apud me erat, et processit in vocem. Verbum Dei erat apud Patrem, et processit in carnem* (Serm. 24, de Divers.).

Enfin l'enseignement du symbole est la révélation continuée de la divine Vérité: et la distribution de l'Eucharistie est la communication continuée de la Sainteté divine par son divin Auteur. De là vient qu'il n'y a point de lumière pour l'esprit sans la connaissance, et la foi plus ou moins explicite du symbole; et que sans la participation à l'Eucharistie, il n'y a ni force ni vie pour le cœur. C'est pourquoi Jésus-Christ a pourvu à ce que l'enseignement de sa parole et la dispensation de son sacrement ne manquassent jamais dans l'Église.

L'une, la parole, est toujours vraie, quelle que soit la bouche qui l'annonce; l'autre, le sacrement, est toujours saint, quelle que soit la main qui l'offre.

Dans l'une est toujours la Vérité infinie qui se révèle à l'esprit et l'éclaire; dans l'autre est toujours la Sainteté infinie qui se communique au cœur et l'améliore. L'une et l'autre sont un prodige, un ensemble de prodiges perpétuels, éternels, de la charité infinie; parce que cette vérité infinie, dans la doctrine évangélique comme dans son image; cette sainteté infinie, dans l'Eucharistie avec sa propre personne, a établi sa demeure parmi nous, et a promis d'être toujours au milieu de nous et avec chacun de nous jusqu'à la consommation des siècles: *Ecce ego vobiscum sum usque ad consumationem sæculi.*

Nous n'avons donc rien à envier aux saints rois Mages : ce même verbe de Dieu fait homme qu'ils trouvèrent dans la grotte de Bethléem, nous le trouvons, nous, dans l'Église catholique, comme la lumière de notre intelligence et la force de notre cœur; car de même que pour se donner à la connaissance, à l'amour des bergers et des Mages, il s'exposa aux insultes des Juifs et à la persécution d'Hérode, de même, pour être dans l'Église *la Lumière de Vérité et le Pain de Vie* de ses fidèles, il s'expose à être combattu dans sa doctrine par les impies et les hérétiques, blasphémé et outragé dans son sacrement par les mauvais chrétiens.

Que ferons-nous donc pour répondre dignement à tant de bonté et à tant d'amour? Nous ne nous séparerons jamais, selon l'avis de saint Chrysostome, ni de

Bethléem, ni de la crèche où Jésus-Christ repose, c'est-à-dire, nous n'abandonnerons jamais la véritable Église, jamais nous ne nous éloignerons de ses saints autels, où le verbe de Dieu fait homme, repose dans le tabernacle comme dans une crèche pour se donner en nourriture et en breuvage à quiconque le cherche, et le combler de biens spirituels: *Tu tamen hinc nequaquam recedas; sed potius permane. Ex hac mensa spiritualium fons emanat bonorum* (Hom. 7, in Matth.). Mais cela ne suffit point encore, ajoute Eusèbe d'Emesse; il faut non-seulement que nous ne quittions jamais Bethléem, mais encore que nous devenions en nous-mêmes Bethléem ou la *Maison du pain*, car celui qui n'est pas la *Maison du pain*, qui ne le reçoit pas et ne le conserve pas en lui-même, périt, le Seigneur même ayant dit : *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous.*

Qu'il ne nous suffise donc pas de le trouver dans la Bethléem extérieure, ou l'Église; tâchons de le trouver encore dans la Bethléem intérieure, ou nous-mêmes, dans la maison de notre esprit et de notre cœur; et faisons qu'il naisse en nous, comme il naquit à Bethléem. Il n'est pas seulement la Voie, la Vérité et la Vie, il est encore la Sagesse et la Justice; or donc la preuve qu'il est véritablement né en nous, c'est lorsque nous voyons en nous germer, croître et se perfectionner ces vertus; *Simus igitur et nos Bethleem; simus Domus panis. Qui enim domus panis non fuerit, interibit. Hoc enim Dominus ipse ait : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis. Suscipiamus itaque Chris-*

tum in domo nostra : suscipiamus eum in mente et in pectore nostro. Oriatur in nobis : Ipse enim Via, Veritas, et Vita ; ipse Sapientia et Justitia. Ipse igitur oritur in nobis ; quando ista nascuntur et ædificantur in nobis (in 2, Matth.).

IX

Misère des hérétiques de se trouver hors de la vraie Maison du Pain, l'Église cette misère figurée par l'état malheureux où fut réduit l'Enfant prodigue loin de la maison paternelle. — Explication et application de cette belle parabole.

On ne peut le redire assez. Aux Mages qui demandaient où ils pouvaient trouver le Seigneur, on répondit : à Bethléem ; et, par là, dit Théophylacte, nous fut donné cet important avertissement, que le vrai pain divin, Jésus-Christ, doit être cherché dans l'Église catholique, parce que c'est là seulement qu'il se trouve *In Bethlehem : quia in Ecclesia catholica quærendus est* (In. 2, Matth.). Quel n'est donc pas le malheur des chrétiens que le schisme et l'hérésie ont fait sortir de l'Église catholique. Hélas ! ils n'ont plus le pain de l'intelligence et de la vie. Considérons encore un peu ce malheur où ils sont plongés, pour mieux apprécier les richesses de notre condition ; considérons-le dans la parabole évangélique de l'Enfant prodigue (Luc, 15), où Jésus-Christ lui-même l'a prophétisée et dépeinte.

Le Seigneur donc a dit lui-même de ce jeune insensé

que souffrant mal le joug de l'autorité paternelle, il voulut s'y soustraire et son père vivant encore, après avoir obtenu de sa bonté la portion de l'héritage à laquelle il n'aurait pu prétendre qu'après sa mort, se croyant assez riche par l'obtention de si grands biens, il abandonna sa maison, sa patrie, et alla dans un pays éloigné, où l'œil de son père ne peut troubler le bonheur qu'il avait rêvé: ***Peregre profectus est, regionem longinquam.*** Or, disent les Pères, ceci est une figure bien ressemblante de l'imprudence orgueilleuse des hérétiques. Véritable fils prodigue, l'hérétique réclame *le libre examen*, le libre usage des saintes Ecritures, trésor précieux des révélations, des promesses de Dieu, et des consolations de l'homme ; le riche patrimoine dont la bonté divine ne prive pas le fils ingrat qui s'éloigne d'elle, et qui dédaignant l'état de soumission et de dépendance dans lequel vivent les fils dociles du Père au sein de l'Église, sa maison terrestre ; se croyant assez riche de la possession des Livres saints qu'il a appris à connaître dans l'Église et par l'Église, s'éloigne, l'abandonne, s'enfuit dans le pays lointain de l'erreur, de l'oubli de la foi et de la loi de Dieu : ***Regio longinqua est oblivio Dei,*** dit saint Chrysostome (In cat. aur.).

Jésus-Christ continue l'histoire de l'enfant prodigue : il raconte que, loin de la surveillance et de la censure tutélaire de son père, le malheureux s'abandonna à toutes les dissolutions et à tous les vices, et qu'il dissipa en peu de temps tout ce qu'il avait emporté de la maison paternelle : ***Dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose.*** Or, voilà précisément ce qui arrive à l'héré-

tique. Les saintes Ecritures sont un héritage précieux, mais seulement tant qu'on en jouit en commun dans la maison de Dieu, la famille de Dieu, la véritable Église. Aussitôt donc que le chrétien met le pied hors de l'Église, il commence à aimer éperdûment les biens de la terre et à oublier ceux du ciel; à condescendre aux sens; à procurer le bien-être du corps au préjudice de l'âme; il se livre à toute sorte de dissolutions, à l'orgueil, qui est la débauche de l'intelligence, et à la débauche qui est l'orgueil des sens; il tombe successivement d'erreur en erreur et de vice en vice; et dans cette vie toute des sens et de la terre, il perd l'intelligence et l'usage légitime de la révélation divine contenue dans les Livres saints; il dissipe le riche patrimoine des coutumes, des sentiments et des pratiques catholiques que l'Église porte avec elle: *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Hélas! dit Tite de Bostra, il n'est pas de jeune homme plus dissipateur et plus débauché que l'hérétique. Il dissipe, il perd tous ses biens: la rectitude du jugement dans la foi, la chasteté sévère de la vie, les enseignements de la vérité, règle de l'esprit et du cœur; la connaissance sincère du Père céleste; la mémoire amoureuse et la foi en son créateur: *Merito denominatus est prodigus dissipans substantiam suam idest: intellectum rectum, castimoniam, documenta veritatis, notitiam Genitoris, memoriam Creatoris* (Ib.). Saint Ambroise dit: Véritablement celui qui abandonne l'Église dissipe en peu de temps un immense patrimoine: *Merito prodegit patrimonium qui recessit ab Ecclesia* (In Luc).

L'enfant prodigue ayant dissipé tous ses biens, tombe

dans une affreuse indigence, qui devient plus cruelle encore pour lui par suite d'une famine universelle qui afflige le pays où il se trouve : ***Et postquam omnia consumasset, facta est fames valida in regione illa, et ipse cæpit egere*** (Luc). O triste état de l'hérétique ! hélas ! dans la maison où le père est resté en compagnie de son autre fils sage, humble et soumis, le ***pain abonde*** non pas seulement pour les enfants, mais pour les domestiques : ***Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus!*** Là seulement le fils uni au Père par une adhésion constante et fidèle est avec lui en communauté de biens et d'amour et agit en maître : ***Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.*** C'est-à-dire que la vérité certaine, infaillible qui forme l'aliment substantiel de l'intelligence ; que la grâce des sacrements, principalement de l'Eucharistie, qui nourrit l'âme, la fortifie, la rassasie et la console ; que, en un mot ce double pain divin de l'***intelligence et de la vie,*** se trouve seulement dans l'Église catholique, et y distribue abondamment tant aux plus humbles serviteurs de Dieu qu'à ceux qui par une charité parfaite tiennent le premier rang entre ses fils bien-aimés. Dans l'Église en effet et seulement avec elle est et sera toujours Jésus-Christ le père commun ; et les vrais chrétiens qui, dans la personne de ses légitimes ministres, lui obéissent, écoutent ses paroles avec docilité, et accomplissent fidèlement ses lois, demeurent toujours avec lui ; et en lui et avec lui ils sont riches et maîtres de tous ses biens : ***In quo omnia; In omnibus divites facti estis.*** Mais quant aux malheureux qui se trouvent hors de l'Église, ils sont dans la région de la

faim de la vérité, qu'ils cherchent tous et qu'aucun ne trouve, de la faim de la grâce, que tous attendent et qu'aucun n'obtient : ***Fames valida in regione illa***; faim, dit saint Ambroise, non point des mets de la terre, mais de ceux du ciel; faim des principes d'où naissent les bonnes œuvres et les vertus, faim par conséquent de l'esprit, beaucoup plus douloureuse que celle qui tourmente quelquefois le corps : ***Fames valida : non epularum, sed bonorum operum, atque virtutum. Et quæ sunt miserabiliora jejunia?*** Quiconque, hélas! abandonne l'Église, reste privé de la parole de Dieu, et il a faim, car comme le corps de l'homme vit de pain, son esprit vit de la vérité et de la parole de Dieu; il s'éloigne de la fontaine de vie, et la soif le tourmente et le brûle, il perd les trésors de la grâce, et il tombe dans l'indigence; il oublie la vraie sagesse et devient insensé; il s'écarte du principe de la véritable vertu, et il se corrompt : ***Etenim qui recedit a verbo Dei esurit; quia non in solo pane vivit homo; sed in omni verbo Dei. Qui recedit a fonte, sitit. Qui recedit a thesauro, eget. Qui recedit a sapientia, hebetatur. Qui recedit a virtute, dissolvitur*** (Ibid.).

Dans cette région funeste, le chrétien, misérable enfant prodigue, est réduit à la plus extrême indigence de tous les biens spirituels : *Cœpit egere.* Il demande en vain à la raison d'apaiser la soif qu'il a de croire. La raison créée ne peut se suffire à elle-même, ne peut se contenter elle-même, ne peut être sa règle à elle-même : cette grande prérogative n'appartient qu'à la Raison Increéée. Il est vrai qu'en sortant de l'Église, il emporte avec lui des dogmes vrais, aliment légitime de l'âme;

mais ayant perdu l'esprit de foi en même temps que l'esprit d'obéissance à l'Église, ce qu'il croyait d'abord comme *dogme*, est devenu pour lui une *opinion;* et l'*opinion*, comme nous l'avons démontré (Lect. 6), ne satisfait point l'intelligence avide de croyances; elle sert plus à allumer la faim qu'à l'éteindre. C'est donc en vain qu'il se tourne vers la philosophie, vers la science, vers la froide lecture des moralistes profanes, ou même vers la lecture de l'Èvangile pour y trouver de quoi soutenir la faiblesse de son cœur dans la pratique des vertus que l'Évangile enseigne. La vertu évangélique ne peut être pratiquée dans son intégrité, dans sa perfection qu'avec la grâce de l'Évangile, grâce qui se donne d'elle-même à l'humble et se refuse au superbe. La grâce de l'Évangile est une rosée céleste qui ne tombe en abondance que sur le terrain de l'Église; et de là, par les sacrements, elle se répand sur les âmes à qui elle inspire la force de produire les vertus chrétiennes. Ainsi l'hérétique, privé en même temps de la vérité et de la grâce, de la certitude de l'enseignement catholique et de l'efficacité des sacrements, n'a plus ni *l'aliment de l'intelligence, ni le pain de la vie.* Son dénuement est complet; son indigence profonde et sa misère universelle: *Cœpit egere.*

Réduit à une si déplorable indigence, l'enfant prodigue près de mourir de faim ne trouve pas d'autre moyen de subvenir à son existence, que de se mettre au service d'un maître avare et cruel, riche propriétaire de ces malheureuses contrées, il descend à l'emploi honteux de gardeur de porcs, et il consent à ne recevoir

d'autre payement pour cet humiliant service que le droit de manger du gland dont cet immonde troupeau faisait sa nourriture : *Adhæsit uni civium regionis illius : qui misit illum in villam suam, ut pasceret porcos.* Mais quel misérable droit ! cependant cette condition, aussi dure que dégradante, qui lui avait été accordée, lui fut maintenue. Il y a plus : n'ayant pas assez de glands pour apaiser sa faim, il en demande à tout le monde, et personne ne lui en donne. Dans l'excès de son humiliation et de ses angoisses, il est contraint d'envier non-seulement la condition des domestiques dans la maison de son père, mais celle même des pourceaux qu'il garde, et dont il dit : eux au moins se rassasient, et moi je meurs de faim : *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant ; et nemo illi dabat. In se autem reversus dixit : Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus ! Ego autem hic fame pereo.* O jeune insensé, s'écrie ici saint Pierre Chrysologue, voilà ce que lui vaut, loin de son père, la grande fortune que son père lui a donnée ! Cette fortune même avec laquelle il s'imaginait devoir être riche et heureux, l'ayant encouragé à fuir du sein de son père, à quitter sa maison, à s'exiler de sa patrie, cette fortune même sert à le rendre impudique et dissolu, et le plonge dans un abîme de maux : *Ecce quemadmodum, sine patre, census nudavit filium, non ditavit. Census filium tulit e gremio patris, ejecit de domo, exemit patria, spoliavit fama exuit, castitate.* Ah malheureux ! il a tout perdu, tout absolument : la gloire, la liberté, l'affection filiale, l'usage honnête de la vie ; rien ne lui demeure, il est

nu et dépouillé de tout. De citoyen il est devenu étranger; de fils, mercenaire; de riche, pauvre, et de libre qu'il était, il se voit réduit à la condition du plus misérable esclave. Ah! fatal changement! passer de la compagnie d'un tendre père dans la société d'immondes pourceaux; et après avoir trouvé trop pesante l'autorité paternelle, en être réduit à servir ces vils animaux! *Civem denique in peregrinum, filium in mercenarium, in egenum locupletem, liberum mutavit in servum; junxis porcis, a patre piissimo quem sejunxit: ut serviret cœnoso pecori, qui pietati sanctæ parere contempsit* (Serm. 1, de duob. filiis).

Voilà donc une image terrible, mais fidèle, de la triste condition du chrétien pui abandonne l'Église, qui est hors de l'Église. Pour châtiment d'avoir quitté le père véritable, légitime et universel, qui est Jésus-Christ, dans la personne de son vicaire sur la terre, il est obligé de s'abaisser sous le joug d'un maître étranger; ne voulant pas recevoir des mains du pontife la règle de la foi, il est forcé d'accepter celle que dans un caprice soudain et brutal lui impose un vil apostat, un imposteur, un fourbe, un tyran cruel dont le maître de l'enfant prodigue est la figure: et celui à qui il a paru trop dur d'être sous la dépendance paternelle de l'Église, est réduit à subir le sévère jugement d'une secte rivale: *Sic invenit qui se negat patri; qui se committit extraneo; ut sentiat severum judicem, qui fugit indulgentissimum provisorem* (Idem, ibid.). On a dit avec beaucoup de sens qu'*une république est un corps qui cherche une tête.* On le peut dire aussi, et avec plus de raison encore, d'une église

particulière qui s'est séparée de l'Église universelle. Mais de même que la république ne trouve la plupart du temps la tête qu'elle cherche que dans un soldat heureux et audacieux, dans un usurpateur injuste, dans un tyran cruel; de même aussi une église séparée ne trouve sa tête que dans le pouvoir politique; et comme le chef naturel d'un état anarchique est un despote, le chef naturel d'une *église humaine* est un imposteur. Le *servilisme* est la condition des peuples qui sont dans l'erreur; la vraie liberté de l'esprit se trouve dans la profession de la vérité. Les hérétiques eux-mêmes connaissent l'état d'esclavage de leurs églises; leur humiliante dépendance sous des chefs usurpateurs; mais loin de penser à secouer leur joug, pour recouvrer, en entrant dans l'Église, la liberté des fils de Dieu, ils s'attachent de plus à leurs funestes maîtres : *Adhæsit uni civium.* Voulez-vous savoir à quoi se réduisent leurs désirs et leurs demandes au gouvernement civil? une adresse pleine de calomnies et de fiel contre l'Église catholique, adresse que le consistoire de l'Église vallonne de la Frise déposait naguère *humblement* aux pieds du roi de Hollande, va nous l'apprendre (Voyez l'*Univers,* 11 août 1841) : « Ne croyez pas, sire, disent ces dignitaires de l'hérésie, que nous nous plaignons de *la surveillance* que *l'État exerce* sur *nos intérêts ecclésiastiques,* ni de *la dépendance de votre trône* dans laquelle ces *intérêts* se trouvent; nous ne faisons point difficulté de consentir à la présence d'un de vos *ministres* aux séances du conseil synodal de qui *dépendent les Églises réformées* (qui n'ont pas voulu *dépendre* de

Rome); ni que les études académiques de nos ***futurs pasteurs*** reçoivent des ***règles;*** ni que le nombre des professeurs qui ***doivent les instruire*** soit fixé, ni que la nomination de ***nos ministres*** soit confirmée en vertu ***des ordres de votre cabinet***. Au contraire, NOUS RECONNAISSONS AVEC PLAISIR (la servitude, ***un plaisir!*** cela ne s'était jamais dit!) qu'il y a dans toutes ces mesures UNE GARANTIE SOLIDE DU MAINTIEN DE NOTRE CULTE (ce pronom ***notre*** est beau, il signifie le culte, ***que nous avons inventé***). Vous le voyez, les hérétiques, véritables enfants prodigues, sentent le besoin de ***servir*** pour vivre, et là où l'Église prie pour la liberté, l'hérésie implore le despotisme comme la ***seule garantie solide*** qui lui reste pour le ***maintien de*** SON ***culte***. Celui qui ne veut point vivre avec saint Pierre, est obligé de se donner corps et âme à Néron.

Or, que devient la conscience des peuples livrés aux maîtres, aux pontifes de l'hérésie! Ces maîtres aussi injustes qu'avares et cruels ne donnent aux malheureux qu'ils ont détachés de l'unité catholique, d'autre emploi que de ***paître les pourceaux;*** c'est-à-dire que leur laissant la plus grande impunité pour faire le mal, afin qu'ils ne pensent pas à bien croire, ils les poussent vers la possession des biens temporels, ils les excitent par leur exemple à courir après les jouissances de la vie, à accomplir les œuvres de la chair que les esprits immondes aiment tant de voir le plaisir de l'homme; car c'est là, dit Bède, ce que signifie l'expression ***paître les pourceaux***; ***Porcos pascere est, ea, quibus immund spiritus gaudent, operari***. A défaut du pain de la vraie

foi, de la sincère doctrine, de la grâce fortifiante des sacrements, les sectateurs de l'hérésie sont forcés de se nourrir de glands, qui, comme le remarque saint Ambroise, sont une espèce de légumes, mous au dehors, vides au dedans, qui gonflent le corps, mais ne le nourrissent point et l'appesantissent sans aucune utilité; *Siliquæ genus leguminis sunt intus inanes, foris molles : quo corpus non reficitur, sed impletur : ut sit magis oneri quam usui.* Par là, selon saint Augustin, ces légumes vides signifient les symboles fabriqués par les hommes, les doctrines profanes du siècle; doctrines stériles et vaines, elles font du bruit, mais elles ne nourrissent pas, parce qu'elles n'ont en elles aucune substance; elles font la joie du démon qui en est l'auteur, et le désespoir des transfuges qui s'en nourrissent à la place des symboles divins et des saintes doctrines de la véritable Église. Hélas! ces malheureux, semblables à l'enfant prodigue, cherchent en vain dans cette nourriture, trop peu propre à l'intelligence chrétienne, quelque chose de vrai, de subsistant, de réel qui apaise et rassasie leur faim! *Siliquæ, quibus porcos pascebat, sæculares doctrinæ sunt, steriles, vanitatem personantes : quibus dæmonia delectantur. Unde cum iste satiari cupiebat; aliquid solidum et rectum quod ad beatam vitam pertineret invenire volebat in talibus, et non poterat* (De Cons. Evang.).

Infortunés! quoique vous soyez sortis de l'Église, cette maison de notre commun père, dans laquelle nous sommes heureux d'être restés avec lui; vous n'en êtes pas moins nos frères en Jésus-Christ, ayant été en

lui et par lui régénérés dans le même baptême. Ah! puisque vous avez imité l'enfant prodigue dans sa fuite insensée, que tardez-vous à l'imiter dans son repentir et son retour? Le souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ, quoique abandonné par vous, méprisé et outragé, n'en est pas moins votre père, doublement affligé par le crime de votre apostasie et par le supplice de cette horrible faim que vous éprouvez sur la terre, prélude funeste de celle plus horrible encore qui vous attend dans l'éternité. Quelle que soit la distance qui vous sépare de lui, aussi grandes que soient les erreurs qui vous ont arrachés à l'unité catholique, là, même au sein de cette région funeste où vous êtes couchés plutôt qu'assis, dans les ténèbres de l'erreur et les misères de l'indigence, il vous regarde d'un œil compatissant qui sollicite votre retour: *Cum adhuc longe esset vidit illum pater ipsius.* Comme l'enfant prodigue vous pouvez encore l'appeler votre père, pourvu que comme lui vous preniez la résolution généreuse de retourner à la maison qu'il habite, à l'Église catholique: *Surgam et ibo ad patrem meum.* Vos complices mêmes, qui avaient abandonné comme vous le Père commun, mais dont les uns sont déjà revenus, et dont les autres reviennent chaque jour en plus grand nombre entre ses bras, vous diront que ce tendre père, semblable à celui de l'enfant prodigue, n'a point pour vous des sentiments de haine, mais des entrailles pleines de tendresse: *Misericordia motus;* qu'il ne vous garde pas des rigueurs, mais des caresses; qu'il ne vous tient pas en réserve des reproches, mais les plus tendres embrassements: *Et occur-*

rens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum !

Et qu'exigent des hérétiques, leurs fils égarés, le père commun, le Pontife, la mère commune, l'Eglise, pour les remettre en possession de leurs anciens droits et de l'ancien amour? Rien autre chose que de confesser, devant Dieu et devant l'Église, le tort qu'ils ont eu de vivre si longtemps loin d'eux : ***Pater peccavi in cœlum et coram te.*** Car, quoique Dieu connaisse les dispositions intérieures du cœur du pécheur, cependant, ainsi que le dit saint Augustin, il en attend la confession de sa bouche, nous ayant lui-même fait dire par son apôtre que la confession est nécessaire au salut : ***Et si Deus novit omnia; vocem tamen tuæ confessionis expectat. Ore enim confessio fit ad salutem.***

Mais, ajoute saint Augustin, cette confession, il la faut faire en venant devant le père, c'est-à-dire en rentrant dans la véritable Église par la profession de la vraie foi. Car la seule confession qui plaise à Dieu et qui puisse en obtenir le pardon est la confession faite dans l'Église : ***Intelligas igitur venire ad patrem esse in Ecclesia constitutum per fidem, ubi peccatorum legitima et fructuosa jam possit esse confessio.***

Et après cette confession précieuse quelles ne sont pas les démonstrations d'amour que le Père commun et l'Église réservent à l'heureux retour de leurs fils repentants? Eux dans la conscience de leur faute, se regardant indignes d'être fils, demanderont à être mis au rang des serviteurs : ***Pater, jam non sum dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis.*** Mais ce tendre père, animé des sentiments du Père céleste,

dont il remplit les fonctions sur la terre et dont le père de l'enfant prodigue était seulement la figure, ne consentira pas à cette humiliation que leur repentir leur suggère. C'est assez pour eux d'être traités comme des serviteurs ; mais Lui ne veut pas agir en maître avec eux. Au contraire, il est impatient de les replacer au rang de fils et d'être appelé leur père. Il dira donc à ses ministres de les revêtir sans délai de la première robe, d'un riche surtout : *Dixit pater : cito proferte stolam primam, et induite illum;* c'est-à-dire : il ordonnera à ses prêtres, ministres de réconciliation et de pardon, de leur rendre le vêtement de la grâce sanctifiante et de l'innocence, *stola prima,* parce que c'est celle dont fut revêtu le premier homme à sa création : *Stola prima est vestis innocentiæ, quam homo bene conditus accepit. Servi qui eam proferunt, reconciliationis prædicatores sunt* (Beda hîc).

Le père de la parabole évangélique ne dit point à son fils repentant de se revêtir lui-même de cette robe, mais il veut qu'il en soit revêtu par ses serviteurs, pour montrer que le pécheur a bien pu, par ses seules forces et par son libre arbitre, se dépouiller de la grâce qu'il avait reçue au baptême, tandis que, au contraire, il ne peut la reprendre que par les mains des serviteurs fidèles, des ministres légitimes de l'Église : *Induite illum, quin se ipsum* (Euthym. hîc). Il veut que l'on donne l'anneau à son fils : *Date annulum in manu ejus;* c'est-à-dire le signe qui atteste qu'il a accepté la vraie foi et confessé la vérité : *Annulus est sinceræ fidei signaculum et expressio veritatis* (Ambros. hîc); ou, comme dit saint

Jean Chrysostome, l'anneau est le signe des noces divines que Jésus-Christ renouvelle tous les jours dans son Église, lorsque l'âme pénitente se rattache à lui par le lien de la vraie foi : *Annulus nuptiarum pignus illarum, quibus Christus Ecelesiam sponsat, cum omnis anima resipiseens per annulum fidei jungitur Christo* (Hom. 4. in Luc.). Il veut que cet anneau précieux *lui soit mis à la main,* pour montrer que le nouveau catholique, après sa conversion, entre dans le devoir d'agir selon sa foi ; afin que la sincérité de cette foi resplendisse dans la sainteté de ses actions, et qu'il soit toujours de plus confirmé dans ses bonnes actions par la pureté de sa foi : *In manu, id est, in operatione ; ut per opera fides clarescat ; et per fidem opera confirmentur* (Beda hìc). Le père de famille ordonne aussi qu'on mette des chaussures aux pieds de son fils : *Et calceamenta in pedibus ejus ;* ce qui signifie, selon saint Jean Chrysostome, que dans l'Église on donne aux pénitents l'instruction et les secours nécessaires pour choisir leur voie et assurer leurs pas ; pour pouvoir marcher d'un pied ferme dans les sentiers glissants de ce monde ; pour pouvoir, à l'aide de la mortification, conserver leurs pieds purs dans la fange de la corruption charnelle. De là vient que dans l'Écriture le cours de notre vie reçoit le nom de *pied,* et que les chaussures figurent la mortification, parce qu'elles sont faites de la peau d'animaux morts : *Mandat calceamenta pedibus apponi propter communienda vestigia, ad corrigendam viam ; ut per lubricum mundi istius iter fixum incedat ; aut excluso contagionis luto mundos pedes conservet ; aut propter mortificationem membro-*

rum. Vitæ etenim nostræ cursus in Scripturis pes appellatur, et mortificationis species in calceamentis ponitur, quia de animalium mortuorum pellibus conficiuntur (Loc. cit.).

Enfin, le père de l'enfant prodigue dit à ses serviteurs : « Allez et apportez tout à l'heure le veau gras, et préparez-le, afin que nous puissions en manger tous ensemble et nous réjouir dans un festin. Ah! je suis le plus heureux de tous les pères, parce que je retrouve le fils que j'avais perdu ; parce que je le retrouve plein de vie, tandis que depuis longtemps je le pleurais comme mort : » *Adducite vitulum saginatum, et occidite, manducemus et epulemur : quia hic filius meus mortuus erat et revixit ; perierat et inventus est.*

Au fond, dit saint Jean Chrysostome, ce veau est Jésus-Christ, admirablement figuré dans cet animal qui servait aux sacrifices ; car Notre-Seigneur s'est offert en sacrifice dans son corps sans tache pour les péchés des hommes. Le père de famille veut que ce veau soit *beau* et *gras*, parce que le sacrifice de Jésus-Christ, comme l'avait prédit le prophète, est si riche et si abondant qu'il a suffi pour le salut du monde entier : *Vitulum saginatum, id est Dominum Jesum Christum : quem vitulum nominat propter hostiam corporis immaculati : qui opimus et pinguis in tantum est, ut pro totius mundi salute sufficiat* (Loc cit.). Remarquez encore, dit le même saint Docteur, que le père n'immole pas le veau, mais qu'il charge ses serviteurs de l'immoler ; parce que Jésus-Christ n'a pas été immolé directement par le Père céleste, mais par les hommes, le Père le permettant et

le Fils y consentant : *Non autem ipse pater vitulum immolavit, sed aliis immolandum tradidit. Permittente enim Patre, et Filio consentiente, Christus ab hominibus crucifixus est.* Cet ordre donné aux serviteurs d'apporter et de tuer le veau afin qu'on donne à manger au fils, signifie, selon Tite de Bostra, la charge donnée par Jésus-Christ à ses ministres de distribuer en nourriture à l'âme repentante et fidèle le redoutable mystère de l'Eucharistie : *Hoc est, tremendorum mysteriorum participem facite.* Remarquez encore que le père veut prendre part lui-même à la joie du festin avec ses amis et ses fils; parce qu'en effet le Corps et le Sang de Jésus-Christ ne sont pas seulement la joie des hommes, mais celle de Dieu même. Aussi Jésus-Christ a-t-il dit que le retour du pécheur à la pénitence porte la consolation et la joie dans le cœur de Dieu et de tous les heureux habitants du ciel. Et saint Ambroise dit à ce sujet : Dans cette parabole, Jésus-Christ nous montre le père de l'enfant prodigue si désireux d'assister lui-même au banquet qu'il a ordonné, pour nous apprendre que le Père céleste trouve dans le salut de nos âmes un mets délicieux, et un motif d'extrême joie dans la possibilité de pardonner nos péchés : *Epulantem inducit, ut ostenderet, quoniam paternus est cibus salus nostra; et patris gaudium nostrorum redemptio peccatorum.*

O fête vraiment délicieuse, ô joyeux banquet, dit saint Augustin, qui maintenant que l'Église est répandue dans tout le monde, se célèbre partout et tous les jours! En effet, ce veau mystérieux, qui n'est autre chose que le Corps et le Sang de Jésus-Christ dans son sacrement

est offert à chaque instant au Père céleste dans le sacrifice de la messe ; et pour la communion, il nourrit toute la communauté des fidèles réunie dans la même maison, qui est l'Église : *Istæ epulæ atque festivitas nunc celebrantur, Ecclesia per totum orbem dilatata atque diffusa: Vitulus enim ille in Corpore et Sanguine Dominico et offertur Patri, et pascit totam domum.* Mais la plus grande joie qu'éprouve ce Dieu créateur, dit saint Jean Chrysostome, c'est quand il peut appliquer aux âmes acquises récemment à la vraie foi, le fruit de ses miséricordes, provenant de la mort et des mérites de son divin Fils : *Misericordiæ suæ fructum, in immolatione Filii sui gaudens Creator in acquisitione populi credentis epulatur.*

Courage donc, âmes infortunées, que l'hérésie a violemment séparées des abondantes richesses de la maison paternelle, pour vous mettre sous le joug de mains étrangères ; hâtez-vous de venir à nous apaiser et rassasier la faim de vos âmes avec le Corps et le Sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Cette table est grande : *Fecit cœnam magnam* (Matth.). Il y a place pour tous. Les siéges de cette table d'amour que vous avez laissés en quittant l'Église sont encore vides, afin qu'à votre retour vous puissiez les reprendre. Quoique fils égarés, vous êtes toujours fils. Réfléchissez-y cependant, si vous tardez à vous rendre aux invitations du céleste amour, ces places seront bientôt « occupées par les pauvres, les aveugles, les boiteux, que les fidèles serviteurs du père de famille ont reçu l'ordre d'aller chercher dans tous les chemins et sur toutes les places

(Ibid.);» c'est-à-dire, par les âmes des pauvres infidèles que les missionnaires de l'Église catholique rassemblent de toutes les parties du monde et font entrer en foule afin que la maison se remplisse et qu'il n'y ait à la table du Père aucune place vide. Hélas! ô âmes infortunées, ne perdez pas les siéges qui vous appartiennent, ne forcez pas le Père de famille à les faire occuper par des étrangers qui « viennent de l'Orient et de l'Occident, » et à mettre dehors vous qui êtes ses fils, et les héritiers du royaume de Jésus-Christ (Math. 8). Venez vous asseoir avec nous à la table commune. Venez manger avec nous l'agneau divin que le Père céleste donne à sa famille, les fidèles réunis dans l'Église, pour les rassasier : *Satiasti familiam tuam muneribus sacris.* Oh! comme alors vous sentirez s'apaiser votre faim, et renaître vos forces, comme alors vous éprouverez cet heureux rassasiement de l'esprit et du cœur, qui commençant sur la terre par le festin du Corps et du Sang du Christ, se perpétuera dans le ciel par la participation à sa gloire : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (Psal. 15).

X

Explication séparée de ces paroles : « Avec Marie sa mère. » — La *maîtresse de maison du livre des Proverbes qui porte de loin* SON PAIN pour le distribuer à ses domestiques, prophétise Marie qui, ayant reçu du ciel le Verbe divin qu'elle a conçu dans son sein, le porte et le distribue comme un Pain divin aux enfants de l'Église. — Cette dispensation amoureuse, Marie l'a commencée à Bethléem en donnant son Fils aux Mages. — Les paroles citées de l'évangéliste y font allusion, et renferment ainsi deux autres beaux mystères. — La piété de l'Église, lorsqu'elle peint Marie avec Jésus-Christ dans ses bras, ne fait que traduire avec des couleurs, les paroles de saint Matthieu. — Audace sacrilége des hérétiques qui blâment le culte des images de Marie, culte qui fait partie de l'ancienne foi. — Prière à Marie.

Mais l'Évangéliste, aux paroles « ils trouvèrent l'enfant, » joint celles-ci « avec Marie sa mère, » que nous devons expliquer à part; car outre le sens montré tout à l'heure (§ 3), et qui fournit une belle preuve à notre foi, ces paroles renferment un autre sens mystique bien fait pour accroître envers Marie notre confiance, notre piété et notre dévotion.

Dans le chapitre trente-unième des Proverbes, il est parlé d'une Femme, miracle de sagesse, de prévoyance, de charité, de force, qui, semblable au navire d'un négociant, apporte son pain de lointains rivages; qui pleine de sollicitude et de vigilance, quitte avant le jour le lieu de son repos pour préparer la nourriture de ses domestiques et de ses servantes, et leur distribuer ses richesses, glorieux butin qu'elle a enlevé à ses ennemis.

La sagesse coule de sa bouche, et ses lèvres ne s'ouvrent qu'à la miséricorde et à l'amour. Elle ne vit pas oisive dans son abondance, mais elle en fait part généreusement aux pauvres et aux malheureux ; elle a enfin réuni tant de beautés singulières, tant de richesses spirituelles dans son âme et dans son cœur, que toutes celles que possèdent ensemble les autres fils des hommes, leur étant comparées, disparaissent et ne sont rien : *Facta est quasi navis institoris, de longe portans panem suum. Et de nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis... Os suum aperuit sapientiæ : et lex clementiæ in lingua ejus... Manum suam aperuit inopi, palmas suas extendit ad pauperem... et panem otiosa non comedit... Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas.* Or, cet éloge est trop magnifique, ces paroles sont trop évidemment mystérieuses, pour qu'on les puisse entendre d'une femme ordinaire. Aussi saint Ambroise, saint Jean Chrysostome et Bède croient que, dans ce passage, Salomon a prédit les vertus et la gloire de l'Église ; et les autres Pères et interprètes y voient racontées d'avance la gloire et les vertus de Marie. C'est qu'en effet, soit qu'on les entende de Marie ou de l'Église, ces paroles ont un sens plus littéralement, plus complétement vrai et réel.

Or, je crois que les uns et les autres ont raison. Car Marie à ces deux grands moments de la naissance et de la mort de Jésus-Christ, non-seulement fut la figure de l'Église, mais encore, selon l'observation de saint Bernard, elle fut en quelque sorte l'Eglise, tant parce qu'elle la représenta dans sa personnne que parce qu'elle la

sauva par sa foi : *Salvata fuit Ecclesia pro ea;* et de là vient que dans la liturgie, les mêmes démarches, les mêmes histoires, les mêmes prophéties s'appliquent aisément et avec beaucoup de vérité à Marie et à l'Eglise. Et précisément, quant au passage qui nous occupe, Cornelius A-Lapide, après l'avoir interprété de l'Eglise, l'applique avec le même bonheur à Marie : *Pari modo eam adaptes Beatæ Virgini*; car l'accomplissement de cette brillante prophétie a d'abord eu lieu en Marie et s'est ensuite reproduit dans l'Eglise.

Et de quelle autre femme que de Marie peut-on dire avec vérité, que, semblable au vaisseau d'un marchand elle apporte de loin son pain : *Facta est quasi navis institoris, de longe portans panem suum?* Marie elle-même est ce navire : navire précieux, formé d'un bois incorruptible, figure de son inviolable virginité, et de la chasteté de son corps qui n'a connu ni souillure ni corruption; navire privilégié et fortuné, qui, semblable au vaisseau de Noé échappé seul au naufrage de l'univers, seul aussi guidé par le souffle de l'Esprit-Saint, prévenu de lui et rempli de ses grâces, a traversé en sûreté la mer des générations humaines et est échappé au naufrage de la faute; navire chargé de pain, car il a porté dans son sein Celui qui s'est Lui-même appelé *le pain de la vie*, le Verbe de Dieu fait homme, devenu l'aliment et la vraie nourriture de l'homme. Ce pain, Marie l'a véritablement porté de loin : *De longe portans panem*, car c'est du ciel séparé de la terre par d'énormes distances, c'est du sein même du Père des lumières qu'elle a peporté, dans son humilité et sa candeur, ce Verbe di-

vin conçu corporellement en son sein. Ce pain est d'elle et tout entier à elle, *panem suum,* parce que seule, et sans l'œuvre de l'homme, elle l'a engendré de son seul sang très-pur par l'opération du Saint-Esprit. Quoique ce pain divin ait été tout entier de Marie, cependant cette reine miséricordieuse et clémente n'est pas restée oisive à s'en nourrir seule : *Et panem otiosa non comedit;* seule elle l'a porté en son sein, mais elle ne l'a pas porté pour elle seule. En effet, se levant avant le jour : *Et surrexit de nocte,* c'est-à-dire apparaissant dans le monde, quand le monde était encore enseveli dans les ténèbres de la faute, elle a distribué ce pain précieux à ses serviteurs et à ses servantes, et en a fait leur nourriture, leur richesse et leur gloire : *Deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis.* En un mot, Marie a enfanté Jésus-Christ pour le salut du monde, l'aliment et la force des chrétiens qui, unis ensemble dans le Saint Esprit par la confession de la même foi, ne sont plus des étrangers et des hôtes, mais des serviteurs de Dieu, dans la maison de Dieu, en compagnie et sous la protection de la Mère de Dieu : *Jam non estis hospites et advenæ, sed estis... domestici Dei* (Ephes. 2).

Ceci encore s'est vérifié d'une manière particulière en Marie. Elle a ouvert sa bouche à la Sagesse : *Os suum aperuit Sapientiæ;* car elle est le siége de la vraie Sagesse, *Sedes Sapientiæ ;* et cette Sagesse de Dieu est sortie toute pure de son sein virginal dans le temps, comme elle était sortie de la bouche du Très-Haut dans l'éternité : *Ego Sapientia ex ore Altissimi prodivi* (Eccl 24). Ces mots encore se sont accomplis en Marie : elle porte la loi de la

clémence sur ses lèvres: *Et lex clementiæ in lingua ejus*; car elle n'ouvre la bouche que pour implorer en faveur des hommes la grâce, la miséricorde et le pardon. Aussi l'Eglise la salue-t-elle en ces termes : Vierge toute douceur, toute clémence et toute pitié! *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* Enfin, c'est seulement de Marie qu'il est vrai de dire : qu'elle a surpassé de bien loin par la richesse de ses priviléges, de ses grâces et de ses vertus toutes les filles des hommes: *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas*; c'est pourquoi l'ange lui dit dans l'annonciation, et Elisabeth lui répète en la saluant : « Vous êtes bénie excellemment; » c'est-à-dire vous êtes la plus parfaite, la plus riche en mérite, en grâce, en sainteté, et la plus glorieuse de toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus* (Luc. 1).

Or, cette belle et magnifique prophétie qui est faite de Marie s'accomplit du moment qu'elle enfanta le Verbe de Dieu fait homme; car non-seulement ce navire mystérieux déposa alors dans le monde le «Pain divin» dont il était chargé et qu'il avait apporté de si loin pour son salut; mais il en commença dès lors la distribution amoureuse parmi ses serviteurs et ses servantes; les âmes humbles et pures des bergers juifs et des Mages gentils, qui, réunis en un même esprit dans la grotte de Bethléem, formèrent la sainte famille de Jésus-Christ : l'Eglise. Aussi n'est-il point douteux, comme nous l'avons remarqué (Lett. IV, § 3), que Marie n'ait raconté la première, révélé, expliqué aux Mages, les mystères de la Divinité et de l'Humanité, de la grandeur et des hu-

miliations, de la sainteté et de l'amour de son Fils béni. Cela même ne suffit point alors à la Mère de la clémence et de la bonté, et aussi pleine de sagesse que d'amour, elle ne demeura point spectatrice oisive et immobile de la piété des mages, les regardant avec joie adorer son fils et mangeant seule le pain qu'elle avait apporté : *Et panem otiosa non comedit.* Mais après avoir ouvert sa bouche à la sagesse avec les Mages pour les instruire des mystères du Messie, elle leur ouvrit ses bras dans lesquels elle tenait le divin fruit de ses entrailles, et elle tendit ses mains maternelles à ces pauvres déshérités, affamés du pain spirituel : *Manum suam aperuit inopi; palmas suas extendit ad pauperem.* Elle leur donna le pain mystérieux d'Aesr : pain précieux et exquis qui fut, selon la prophétie, non pas seulement la nourriture, mais les délices de ces rois de la terre qu'il rendit héritiers du ciel : *Pinguis est panis ejus et præbebit delicias regibus* (Genes. 49) ; c'est-à-dire que Marie, non-seulement instruisit les Mages des mystères de Jésus-Christ et l'offrit à leurs adorations, mais encore le donna à leurs embrassements et à leurs baisers, encourageant leur timide humilité, soutenant leur foi et prévenant leurs saints désirs que l'Épouse des Cantiques, figure de l'âme fidèle, avait, plusieurs siècles auparavant, prophétisé en ces termes : « qui m'accordera que Celui que j'aime imprime un baiser amoureux sur mes lèvres ! *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. I). On ne saurait croire en effet que les Mages, âmes devenues si pures, si fidèles, si tendres, aient pu voir de leurs yeux un Dieu enfant, brillant d'une beauté, d'une grâce, d'une ama-

bilité, d'une douceur toute divine, sans désirer ardemment de le tenir entre leurs bras, de le serrer sur leur sein, et de le presser contre leur cœur enflammé et tout palpitant d'une charité infinie. On ne peut croire qu'ils n'aient pas brûlé du désir de déposer sur ses joues saintes des baisers tendres, respectueux, ni que la pieuse, la tendre, l'amoureuse Marie, devenue plus tendre encore depuis qu'elle se voyait la mère de Celui qui est la tendresse, la pitié, l'amour même, ait voulu priver les Mages de cette jouissance de désirs si légitimes, si saints, si purs. On ne peut croire qu'elle ait voulu se montrer moins généreuse envers les Mages, que les Mages ne l'avaient été envers Elle, ce qu'elle eût fait si elle leur eût refusé son Trésor, après qu'eux-mêmes venaient d'offrir à son Fils et leurs trésors et leurs personnes. Bien plus, ainsi que le dit Eusèbe d'Emesse, la joie qu'éprouva Marie ne peut être exprimée, lorsqu'elle vit les Mages adorer comme Dieu le fils qu'elle avait enfanté; lorsqu'elle reçut d'eux au nom de ce fils les premières offrandes et les premiers tributs de la gentilité, dans cette ville même de Bethléem où elle était venue avec son saint époux payer le tribut au roi de la terre : *Quanta tunc tibi exultatio fuerit, o Virgo Beatissima, quis cogitare valeat : quando Eum, quem nuper genueras, quasi Deum adorari videbas? Suscipe prima munera Filii tui ; suscipe tributa quæ ei solvuntur, quæ aliis tributa solvere veneras* (In II, Matth.). Dans cet état donc de sainte exaltation, à la vue des Mages qu'une foi si sublime avait fait sortir des extrémités de l'Asie pour chercher son Jésus, lui rendre les premiers hommages du monde

païen, ouvrir la route aux peuples et aux rois qui viendraient à Jésus-Christ sur leurs traces et à leur exemple, la femme douce, clémente, miséricordieuse, mit volontiers entre leurs bras ce fruit de son amour et de sa pudeur : *Deditque prædam domesticis suis ;* et elle ne refusera point cet honneur, cette consolation, cet encouragement à des âmes si fidèles et si héroïques : *Et cibaria ancillis suis.*

Or, voici encore ce que signifient ces paroles : « Ils trouvèrent l'enfant avec sa mère ; » elles signifient qu'ils obtinrent Jésus des mains de sa mère. Car l'avoir trouvé, comme nous l'avons déjà dit, fut pour les Mages la même chose que l'avoir obtenu et possédé. L'avoir trouvé avec sa mère signifie évidemment l'avoir obtenu d'elle, l'avoir eu en leur pouvoir, car un enfant qui vient de naître et qui est entre les bras de sa mère, ne peut être pris qu'autant que la mère y consent, le cède, l'offre.

Voilà donc figurés ou pour mieux dire commençant à s'accomplir deux mystères d'ineffable amour dans cet acte si doux de Marie qui, de ses mains pures, cède son Fils divin aux Mages, le leur donnant tour à tour, le reprenant comme sien et le leur rendant comme étant aussi à eux. Le premier de ces mystères est que Marie donne Jésus-Christ aux hommes : le second est que Jésus-Christ ne peut être obtenu que par la médiation de Marie.

Je dis en premier lieu que Marie donne Jésus-Christ aux hommes. En effet, le Fils unique de Dieu fait homme a été un don ineffable que Dieu le Père a fait au monde, pour lui prouver, comme l'a dit Jésus-Christ

même, l'excès de sa miséricorde et de son amour: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum Unigenitum daret* (Joan, 3). Mais pour avoir été entièrement libre, généreux et gratuit de la part de Dieu, ce grand et précieux don ne diminue en rien le droit de propriété qu'y ont tous les hommes en faveur de qui il fut fait. Aussi bien des siècles avant que ce don fût accordé, Isaïe l'annonçait en termes qui expriment positivement le droit de propriété que chacun de nous y acquerrait : Un Enfant, dit-il, NOUS est né; un Fils NOUS a été donné : *Parvulus natus est* NOBIS; *Filius datus est* NOBIS (Isa. 9); et l'ange, en annonçant la naissance aux bergers, s'exprime de la même manière : Je vous annonce, leur dit-il, une nouvelle qui doit vous remplir d'une immense joie; je vous annonce qu'un Sauveur vous est né: *Gaudium magnum evangelizo* VOBIS, *quia natus est* VOBIS *Salvator* (Luc 2). Jésus-Christ donc est rigoureusement et réellement nôtre; Marie ne l'a conçu, ne l'a enfanté qu'à NOUS et pour NOUS. Nous avons sur lui un droit incontestable, droit qui n'est pas fondé sans doute sur notre mérite, mais sur l'éternelle vérité de la parole de Dieu; sur la complaisance de l'amour infini et sur le don irrévocable que son Père Céleste nous en a fait : *Filium suum dedit*.

Or, puisque la perfection de la vertu, le prodige de la sainteté de Marie consistent dans l'exacte conformité de ses désirs et de sa volonté avec la volonté et les désirs de Dieu, on ne saurait douter, dit saint Bonaventure, que cette divine mère ne se soit unie à Dieu dans cet excès si grand de générosité et de miséricorde envers les hommes; que voulant, elle aussi, dans cette œuvre

de bonté sublime, représenter exactement en elle-même, d'une part les sentiments avec lesquels Dieu le Père nous a donné sou Fils unique, d'autre part, ceux avec lesquels Dieu le Fils s'est offert pour nous, elle-même ne l'ait cédé, donné, offert dans le même but et les mêmes sentiments; afin que cette conformité de sentiments et de bonté avec Dieu le Père dont elle est la fille, avec Dieu le Fils dont elle est la mère, fût pleine, entière et parfaite : ***Nullo modo dubitandum est, quin Mariæ animus voluerit etiam Filium tradere propter salutem generis humani : ut Mater per omnia conformis fieret Patri, et Filio.*** En sorte que le même saint docteur n'hésite point à affirmer qu'on peut dire de Marie, avec la proportion due, ce que Jésus-Christ a dit de la charité du Père céleste : « Marie a tant aimé le monde qu'elle a donné son Fils unique pour le salut du monde : ***Sic Maria dilexit mundum, ut Filium suum Unigenitum daret.*** »

Marie donc en donnant son Fils aux Mages, ne leur donna point comme à des personnes privées, mais comme aux Pères de la gentilité, comme aux représentants du monde. Elle ne leur donna pas seulement pour apaiser leurs pieux désirs; mais pour accomplir et ratifier avec eux l'acte mystérieux et solennel de la complaisance divine de l'Éternel, Dieu donnant son Fils au monde entier. Marie commence et ratifie privément dans la grotte de Bethléem le don qu'elle devait faire quelques jours après d'une manière publique dans le temple, en remettant son Fils entre les bras du saint vieillard Siméon, l'offrant par lui et le consacrant comme la victime de l'humanité déchue, dont Siméon

fut en cette grande circonstance le représentant et la figure. Et c'est pour cela que les paroles de l'évangéliste : « Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, » emportent ce sens que dans les Mages et avec les Mages tous les hommes obtinrent alors Jésus-Christ, entrèrent dans sa possession et l'eurent en leur pouvoir ; elles emportent, dis-je, ce sens qu'ils le reçurent non pas seulement de la complaisance du Père Céleste, mais de la volonté de sa Mère, qui, dans la proportion due, le donna avec la même générosité, la même grandeur d'âme, le même amour : *Cum Maria matre ejus.* C'est pour cela enfin que de ce moment même nous avons acquis le droit de le réclamer comme chose nôtre et de dire à Dieu : Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, sans qu'il puisse nous le refuser, et rejeter notre demande comme trop audacieuse, ou notre prétention comme insolente.

Le second mystère que nous révèlent les paroles citées est celui-ci : Ce Verbe divin, ce pain céleste, que nous devons à l'amour de Marie, nous ne pouvons l'obtenir, comme les Mages, que par la médiation de Marie. Le prophète Isaïe l'avait dit : De la racine de Jessé naîtra un arbrisseau, de cet arbrisseau naîtra une fleur, et sur cette fleur l'esprit du Seigneur se reposera : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum Spiritus Domini* (Isa. XI). Or, les Pères, les interprètes, l'Église ont toujours vu Marie prophétisée dans cet arbrisseau, Jésus-Christ dans cette fleur, et dans l'esprit du Seigneur ils voient la grâce de la rédemption qui se repose sur cette fleur.

Il est donc évident, dit saint Bonaventure, que celui qui veut acquérir l'Esprit de Dieu, l'Esprit de la vraie science qui est la Foi, l'Esprit de consolation et de paix, doit s'approcher de la fleur nazaréenne dans laquelle cet Esprit réside avec tous ses dons. Et il n'est pas moins évident que cette fleur précieuse, ce Jésus plein de grâce et de vérité, de sagesse et d'amour ne se trouve que sur l'arbrisseau d'où il est né, c'est-à-dire en Marie et avec Marie sa mère. Ainsi, de même qu'on ne peut arriver à l'Esprit de Dieu, à la grâce du salut que par la Fleur, qui est Jésus-Christ ; de même on ne peut arriver à la Fleur ou à Jésus-Christ que par le mystérieux arbrisseau, qui est Marie. Il faut donc pour cueillir cette fleur précieuse, si féconde en grâce, en mérite et en vertu, que l'arbrisseau sur lequel elle est éclose s'incline vers nous, afin que nous puissions y porter les mains ; il faut que Marie nous la présente et nous l'offre: *Quicumque Spiritus Sancti gratiam adipisci desiderat, florem in virga quærat : per virgam enim ad florem, per florem ad Spiritum pervenimus. Si hunc florem habere desideras, Virgam Floris precibus flectas* (In Spec. Cap. 6).

Or ce mystère de miséricorde, Marie l'accomplit à Bethléem avec les Mages. Ils n'eurent le bonheur d'arriver à la fleur nazaréenne, de respirer l'odeur délicieuse de ses vertus, que par l'entremise de la plante sur laquelle elle brillait toute brillante des rosées de la grâce ; c'est-à-dire par l'entremise de Marie qui, touchée de leur humilité, de leur foi et de leur prière, abaissa vers eux cette fleur. Oui, le rameau de Jessé se courba

alors par amour, et permit à la main des Mages, purifiée par la foi et par le repentir, d'approcher de leur sein la fleur nazaréenne qu'il portait. A cette tendre médiation que Marie exerça alors en faveur des Mages, l'évangéliste fait encore allusion par ces paroles : « Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère. » Ainsi cette expression « avec Marie » signifie non-seulement l'étroite affinité, l'alliance indissoluble entre elle et Jésus, en sorte qu'on ne peut aimer le Fils sans aimer la Mère, ni la Mère sans aimer le Fils, que làoù le Fils se trouve là aussi est la Mère, que là où est la Mère, là aussi se trouve le Fils; cette expression signifie encore que la médiation de Marie est nécessaire pour arriver à Jésus-Christ. Le même évangéliste avait dit dans le chapitre précédent : Marie de laquelle est né Jésus : *Mariæ de quâ natus est Jesus.* Maintenant il ajoute : « Ils trouvèrent Jésus avec sa mère, » et c'est bien évidemment comme s'il eût dit : Ce Jésus-Christ qui est né de Marie, personne ne peut le trouver sans la médiation de Marie. Car, comme il est né corporellement de Marie dans le monde : *De qua natus est Jesus*; ainsi il ne peut renaître dans le cœur des hommes que par la médiation et le secours de Marie; *Cum Maria matre ejus.* Cette observation est de saint Irénée, un des plus anciens Pères de l'Église, qui s'exprime en ces termes : Dieu ne voulut attendre le consentement de Marie pour opérer le mystère de l'Incarnation, qu'afin de faire connaître que dans l'économie des desseins de sa providence, il a établi Marie comme la source de tous ses biens sur les hommes : *Quid est quod sine Mariæ consensu non per-*

ficitur Incarnationis mysterium? quia nempe vult illam Deus bonorum omnium esse principium (Apud A-Lap. in 31. Prov.). Aussi les Mages n'ont-ils trouvé Jésus-Christ qu'avec Marie, ils ne l'ont reçu que de Marie, nous enseignant, comme dit saint Bonaventure, que Jésus-Christ ne se reçoit que par elle et qu'il n'y a point d'autre chemin qu'elle pour aller à lui: en un mot que sans Marie nous nous flattons en vain de Le pouvoir trouver, connaître et posséder : *Nunquam invenitur Christus nisi cum Maria, nisi per Mariam. Frustra igitur quærit, qui cum Maria invenire non quærit* (Ser. de Epiph.). Et les saints Mages où nous voyons Marie tenant son divin petit enfant entre les bras, nous disent-elles autre chose? Elles montrent à nos yeux par le moyen des couleurs la même vérité que l'évangéliste fit entendre il y a dix-huit siècles, par la parole, c'est-à-dire qu'il ne faut point séparer Marie de Jésus, et que ce pain divin ne se trouve, ne se reçoit que dans la société et des mains de sa Mère.

Cette manière de peindre la Mère du Sauveur est ancienne dans l'Église. Dans les catacombes de Sainte-Agnès, hors de la porte Pie, qu'on fouille en ce moment, on trouve, outre les tombeaux, les oratoires des chrétiens du second siècle, pleins de richesses archéologiques de toute sorte, concernant le christianisme primitif; on y trouve chaque jour un grand nombre d'images de Marie tenant l'enfant divin entre ses bras, qui attestent la foi de la primitive Église sur la nécessité de la médiation de Marie pour obtenir la grâce de Jésus-Christ et qui démontrent l'antiquité du culte des saintes images

que l'hérésie s'est tant efforcée de détruire en le taxant de nouveauté superstitieuse. Ah ! nous catholiques, nous savons que la foi romaine n'a jamais varié ; que cette foi demeure dans l'Église pure comme à Bethléem, et qu'elle a ses racines dans l'heureuse grotte où naquit l'Église. Nous savons que ce que nous croyons aujourd'hui est ce qu'elle a toujours cru. Combien donc n'est-il pas doux et consolant pour nous de voir dans ces pierres muettes, où les premiers chrétiens ont inscrit leur foi, tant de nouveaux et éloquents prédicateurs qui confirment la nôtre. Versons donc des pleurs de compassion sur l'audace insensée de la schismatique Agar, qui se vante de connaître mieux que Sara, la légitime épouse, les secrets du cœur d'Abraham ; sur la présomption sacrilége des hérétiques qui, disciples infidèles, osent accuser d'erreur l'Église maîtresse de la vérité ; qui opposent leurs folies nées d'hier à la foi constante des siècles et veulent séparer Jésus de Marie, que l'Esprit saint nous montre unis et inséparables dans l'Évangile. Mais nous avec les Mages et les premiers fidèles disons à Marie : Ah ! donnez-nous encore, ô Marie, ce cher petit enfant. Il est à nous parce, qu'il nous a été donné et par le père et par vous-même : *Natus est nobis, datus est nobis.* Cependant c'est auprès de vous que nous le cherchons, c'est à vous que nous le demandons, parce que vous en êtes l'arbitre, la dépositaire, la dispensatrice, et que ce n'est que par vous que nous pouvons l'obtenir. O Marie, nous sommes ces pauvres créatures dont parle le prophète, qui ont besoin de pain et restent affamés s'ils n'ont pas une tendre mère qui le

leur porte et le leur distribue : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* Oui, nous avons faim de ce pain divin qui est descendu du ciel, qui contient toute suavité et toute grâce, et qui est ce petit enfant que vous tenez entre vos bras ; faites-nous donc sentir, ô tendre mère, les effets de votre bonté, de votre douceur en nous donnant ce pain, que vous avez eu l'avantage de porter de si loin ; donnez-nous-le pour remède à nos maladies, pour soutien à notre faiblesse, pour consolation dans nos chagrins ! Donnez-nous-le pendant la vie, donnez-le nous à la mort, afin qu'au terme de ce misérable exil, nous puissions avoir ce bonheur que vous nous montriez, que vous nous donniez vous-même ce même Jésus, fruit béni de vos entrailles et qui doit nous rendre éternellement heureux : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende, o clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !*

XI

De la nécessité du ministère de l'Église pour vivre en véritables chrétiens; nécessité figurée par celle où furent les Mages de recourir au ministère de Marie pour recevoir Jésus-Christ. — Doctrine des hérésies afin de repousser le ministère de l'Eglise. — On la démontre absurde, premièrement parce que la condition du chrétien durant cette vie est celle d'un petit enfant qui ne peut se passer de sa mère. — *Manière dont l'Église engendre et allaite ses fils. — Folie des hérétiques* qui accusent l'Église de les priver de la nourriture des saintes Écritures, tandis qu'elle leur administre le lait dans leur enseignement. — Le catholique figuré dans Isaac fils de Sara; les hérétiques, dans les fils qu'Abraham engendra d'Agar et de Cethura.

Nous avons dit dans le paragraphe précédent que l'Église a été commencée et figurée en Marie et avec Marie. De là vient que les Mages qui reçoivent d'elle le pain mystérieux de Bethléem, Jésus-Christ, comme la lumière de leur esprit et la force de leur cœur, enseignent aux chrétiens que c'est de l'Église seulement qu'ils reçoivent le pain divin, je veux dire la doctrine et la grâce de Jésus-Christ. De même encore dans la nécessité de la médiation invisible de Marie, dont nous parlions tout à l'heure, est représentée la nécessité du ministère de l'Église. Puis donc que l'occasion s'en présente, efforçons-nous, pour plus d'édification et de joie spirituelle, de mieux comprendre cette heureuse et importante doctrine où l'on voit toute la valeur et tout le prix de cette nécessité du ministère ecclésiastique de cette

maternité de l'Église et de son action médiatrice pour vivre de Jésus-Christ, pour marcher avec lui sans s'égarer, et arriver au terme de l'éternel salut.

« Le but de la religion, me disait naguère un protestant, est l'union de l'âme avec Dieu par le moyen de la grâce sur la terre et de la gloire dans le ciel. La seule différence donc qu'il y ait entre vous et nous, c'est que nous croyons que l'union de l'âme avec Dieu s'obtient sur la terre sans aucun moyen humain par l'action divine et immédiate de Jésus-Christ sur les âmes ; tandis que, d'après vous, cette union ne peut avoir lieu qu'au moyen des sacrements dispensés par les ministres de l'Église. Du reste nous admettons avec vous le même Évangile, le même médiateur Jésus-Christ, et nous croyons pouvoir nous sauver dans notre communion comme vous dans la vôtre. » Oui, voilà bien où se réduisent toutes les hérésies : c'est-à-dire à nier la nécessité du ministère maternel de l'Église, et à refuser obéissance à son autorité. Mais les hérétiques, non contents de prêcher cette doctrine parmi eux pour arrêter le mouvement de retour à l'Église catholique qui devient chaque jour plus sensible et plus universel parmi les peuples protestants, s'efforcent encore de la propager en secret parmi nous pour attirer les imprudents à leur secte ou du moins pour leur inspirer une tolérance qui, comme nous l'avons prouvé en son lieu, est une indifférence absolue en matière de religion. Il importe donc de faire connaître cette doctrine parmi nous pour ce qu'elle est : une doctrine contraire à la condition de l'homme sur cette terre, et au témoignage des Écritures,

doctrine barbare, cruelle et subversive de tout le christianisme.

Nous trouvons d'abord cette doctrine des hérétiques réfutée d'avance comme en figure dans la prophétie et l'histoire des Mages.

Avec l'appui de l'étoile, avec le secours de la prophétie de Michel qui leur fut montrée dans la synagogue, ces saints hommes étaient arrivés à Bethléem, ils étaient entrés dans l'infortunée cabane où était né le Seigneur. Cependant pour trouver véritablement ce roi sauveur qu'ils étaient venus chercher de si loin, pour le recevoir dans leurs bras, pour se nourrir de ce pain mystérieux et divin, pour vivre de sa vie et le posséder, ils eurent besoin, comme nous l'avons vu, de la sollicitude, de l'amour, de la médiation, du ministère de Marie : *Invenerunt Puerum cum Maria matre ejus.*

Or, telle est précisément la condition du chrétien sur la terre. Avec l'appui de la première grâce et de l'appel à la foi, avec le secours de la prédication évangélique faite par les ministres légitimes, par le moyen enfin du baptême le chrétien a été conduit comme par la main à la vraie Bethléem, qui est l'Église catholique et dans laquelle seule on trouve Jésus-Christ; il y est entré, il en est devenu le membre et le fils. Mais tout cela ne suffit pas encore pour trouver vraiment Jésus-Christ, pour en faire l'aliment quotidien de l'esprit et du cœur, pour vivre de sa vie, vie spirituelle et divine, pour le posséder enfin d'une manière stable et pour toujours par le moyen de la grâce en ce monde et de la gloire dans l'autre, le ministère de l'Église, sa sollicitude, son

amour, sa médiation lui sont absolument nécessaires.

Car dans les saintes Ecritures la vie présente est comparée à l'enfance; l'âme durant cette vie enveloppée dans l'embarras des sens, perdue dans le pays des tromperies, des prestiges et des illusions, juge et parle des choses divines avec la petitesse des idées, l'inconstance des sentiments propres à l'enfance, et comme un enfant elle est exposée à se tromper et à périr : *Cum essem parvulus sapiebam ut parvulus, loquebar ut parvulus* (1, Corinth. 13). Au contraire la vie éternelle de la gloire est comparée à l'âge viril, à l'âge parfait qui s'acquiert par la ressemblance parfaite avec Jésus-Christ, principe, modèle et opérateur de toute perfection : *In virum perfectum : in mensuram ætatis plenititudinis Christi* (Ephés. 4). Or l'homme durant son enfance a toujours besoin de l'assistance, de la vigilance, des soins, de la direction, des avis de sa mère. Que deviendrait-il en effet s'il était livré à lui-même dans cet âge de faiblesse et d'inexpérience? Et ce besoin ne cesse pas à la virilité où chacun se conduit, se dirige et vit par soi-même. Tant que l'âme n'arrive point au ciel, patrie de la réalité, où étant unie à l'intelligence et à l'amour divin, elle n'a pas besoin de croire pour connaître, ni d'obéir pour ne pas errer; tant qu'elle se trouve unie au corps dans ce monde matériel, elle a besoin de l'assistance et des soins de l'Église; elle a besoin d'écouter son enseignement, d'être docile à sa parole, de dépendre en un mot de son autorité, si elle ne veut pas s'égarer, tomber dans l'erreur et périr.

Il a donc plu à Dieu d'établir que la vie de l'âme suive

à peu près la condition de la vie du corps. Comme l'homme corporel ne se donne point la vie à lui-même, mais la reçoit du père et de la mère qui lui donnent le jour; ainsi, dit saint Paul, l'homme spirituel ne se donne point à lui-même la foi qui constitue la vie de son intelligence, mais il la reçoit de Jésus-Christ, qui l'appelle d'abord par sa grâce, et de l'Église qui l'engendre à la lumière de la vérité par la prédication évangélique : *In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui* (I, Corinth. 4). L'enfant ne choisit pas, ne se procure pas l'aliment qui lui convient, mais c'est sa mère qui le lu apprête dans le lait qu'elle lui donne; et ainsi, ajoute saint Paul, le fidèle ne choisit pas, ne se procure pas par lui-même l'instruction chrétienne dont il a besoin, mais l'Église la lui fournit par le moyen de ses ministres, comme un lait spirituel adapté à sa faiblesse. Saint Augustin dit à son tour : l'Église est pour nous une véritable mère; elle nous a conçus de Jésus-Christ et nous a enfantés pour lui; elle nous a nourris et continue toujours de nous nourrir tant que nous vivons du lait précieux de la vraie foi : *Ecclesia mater est, quæ nos de Christo peperit, et fidei lacte nutrivit et nutrit.*

Il y a plus : c'est la mère qui enseigne à son fils à marcher, qui lui enseigne à parler. Si donc il arrive à marcher ou à parler, ce n'est point parce qu'il a raisonné, mais parce qu'il a cru. Ainsi l'Église nous enseigne à marcher dans les voies du salut; l'Église nous apprend à parler avec Dieu et avec les hommes un langage spirituel et divin : et si nous marchons bien, si nous parlons mieux, ce n'est point un fruit de notre

raisonnement, mais de notre foi à la parole de l'Église : *Lucerna pedibus meis verbum tuum. Credidi propter quod locutus sum*

Mais quoique le fils reçoive tout immédiatement de sa mère, comme c'est le père qui soutient la mère par son travail et la sueur de son front, ainsi, au fond, le fils ne vit, ne se développe, ne se maintient que par les biens et la providence paternelle. De même aussi, quoique nous recevions tout de l'Église dans l'ordre spirituel, au fond cependant, nous ne vivons de la vie divine que par les lumières et les grâces de Jésus-Christ; car c'est Jésus-Christ qui fait subsister l'Église, qui est toujours dans elle et avec elle, qui l'éclaire de sa lumière, qui l'enrichit de ses biens, qui la féconde de ses grâces, la fortifie, la maintient, la protége, la défend par son pouvoir : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Aussi saint Cyprien disait-il : celui-là ne peut avoir Jésus-Christ pour père, qui refuse de dépendre de l'Église, de lui obéir, et qui ne veut point la reconnaître pour mère : *Non potest Dominum habere patrem, qui Ecclesiam noluerit habere matrem* (De Unitate Eccles.). Saint Augustin partage les mêmes idées : En Jésus-Christ, dit-il, se trouvent réunis et cachés les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Mais ces trésors demeurent toujours cachés et inaccessibles pour les malheureux insensés qui, repoussant le ministère de l'Église, dédaignent son sein maternel d'où coule le lait précieux de la parole prophétique et apostolique, aliment naturel de l'enfance de nos âmes : *Ibi sunt omnes thesauri Sa-*

pientiæ et Scientiæ absconditi : qui nulli aperiuntur, si sibi per maternam carnem trajectum cibum, id est, per Apostolica et prophetica ubera, lactis alimenta contempserit (Contra Faustum manichæum, XII, 46). Que cette doctrine est importante et délicieuse! On le voit, l'enseignement de l'Église est pour notre intelligence, toujours enfant durant cette vie mortelle, ce que le lait est pour notre corps, tandis qu'il est encore jeune. Le lait seul suffit à la nourriture de l'enfant; tout autre mets, tout autre breuvage lui est inutile, du moment qu'il a ce lait qui lui tient lieu de tous les autres aliments. Ainsi l'enseignement de l'Église suffit au chrétien; toute autre science, toute autre instruction lui est inutile dans l'ordre de l'éternel salut, car cet enseignement de l'Église lui tient lieu de tous les autres. Cependant l'enfant auquel manque le lait ne sait que faire des autres nourritures, et dans l'abondance même il meurt de faim; de même toutes les sciences humaines ne servent de rien à l'homme à qui manque l'enseignement divin de l'Èglise; et quoique entourée de maîtres et de livres son intelligence, privée de la vérité, périt dans l'erreur et le doute. Enfin le lait n'est pas autre chose que le suc substantiel des aliments formés par le Dieu créateur et dont la mère s'est nourrie; de même l'enseignement de l'Église est le suc substantiel des vérités du Dieu rédempteur dont l'Église s'est instruite et rassasiée : *Per maternam carnem trajectum cibum, id est, per apostolica et prophetica ubera lactis alimenta*. Comme la mère qui ne donne que du lait à son fils, ne le prive pas pour cela des dons du Dieu créateur, mais les lui prépare et les fond pour lui

en un suc précieux, le seul qui soit propre à la faiblesse de sa condition ; ainsi l'Église qui ne donne à lire aux fidèles la Bible en langue vulgaire qu'accompagnée de ses interprétations, ne les prive pas par là des révélations du Dieu rédempteur ; mais dans ses catéchismes, dans ses prédications, dans ses instructions de tout genre, dont elle nourrit leur intelligence, elle ne fait que leur apprêter ces mêmes révélations qu'elle a puisées dans les Écritures et dans la tradition, mais taillées par morceaux, réduites à des formules claires, précises, appropriées à la capacité de tous et de chacun, et comme digérées et converties en un lait mystérieux, seul aliment propre à l'enfance spirituelle. Les hérétiques qui lui en font un reproche sont à la fois absurdes, insensés et injustes.

Même avant saint Cyprien et saint Augustin, on avait entendu saint Paul développer en ces termes le même mystère, que les seuls fils de l'Église catholique sont les vrais chrétiens : les vrais israélites, dit-il, ne sont pas ceux qui en portent le nom ; tous ceux qui descendent d'Abraham par le sang ne sont pas ses fils : ***Non omnes qui ex Israel sunt, hi sunt Israelitæ ; neque qui semen Abrahæ, omnes filii*** (Rom. 9). Ainsi, tous ceux qui se vantent de croire en Jésus-Christ, qui ont reçu son baptême et qui vénèrent son Évangile, ne sont pas pour cela de vrais chrétiens. Mais comme les vrais Israélites, les vrais fils d'Abraham sont ceux qui lui ont été enfantés par Sara : ***Et erit Saræ filius***. Ainsi les vrais fils de Jésus-Christ sont ceux qui lui sont nés de la vraie Sara, qui est l'Église. Seuls ils appartiennent à sa fa-

mille et ont droit à son héritage divin. Les hérétiques, quoiqu'ils aient reçu le baptême, l'ayant reçu de ministres rebelles et séparés de l'Église, en étant eux-mêmes séparés, sont semblables aux fils qu'Abraham eut d'Agar et de Céthura, véritables fils de ce patriarche sans doute, mais fils d'esclaves. Sortis avec ces mères esclaves de la maison paternelle, ils perdirent et l'honneur d'avoir Abraham pour père et toute participation à ses biens. Abraham en effet réserva au seul Isaac tout son héritage : ***Dedit Abraham cuncta, quæ possederat, Isaac***; il ne donna aux fils de ses servantes que de simples legs : ***Filiis concubinarum dedit munera***; et il les sépara d'Isaac, le vrai fils de la promesse : ***Et separavit eos ab Isaac filio suo.*** Voici comme l'apôtre saint Jean a parlé des hérétiques : Ils sont sortis de nous (parce qu'ils avaient reçu le baptême), mais ils n'étaient point des nôtres. S'ils eussent été des nôtres, ils seraient restés dans la maison avec nous : ***Ex nobis prodierunt; sed non erant ex nobis : nam si fuissent ex nobis, permansissent nobiscum*** (I, Joan 2). Heureux donc nous qui étant nés de l'Église et dans l'Église, la vraie Sara, la vraie reine, la vraie maîtresse, sommes les seuls incorporés à Isaac, les seuls vrais descendants d'Abraham; les seuls qui ayons un père légitime, parce que nous descendons d'une mère légitime : les seuls fils de la promesse et de la liberté : ***Non sumus ancillæ filii, sed liberæ. Nos autem, fratres, secundum Isaac promissionis filii sumus*** (Voy. le livre intitulé : ***La mère de Dieu, est la mère des hommes,*** Part. I, cap. x).

XII

Suite du même argument. — La doctrine des hérétiques disant que le ministère de l'Église n'est pas nécessaire au chrétien est évidemmen contraire à l'Écriture sainte. — Théologie sublime de saint Paul relativement à l'action du ministère écclésiastique dans le corps mystique de Jésus-Christ. — Le mariage, selon le même apôtre, est la figure de l'union de Jésus-Christ avec l'Église. — Dans la mère charnelle donnée aux hommes fut figurée leur mère spirituelle, c'est-à-dire l'Église donnée aux chrétiens, et la nécessité et les fonctions du ministère.

Mais puisque les hérétiques en appellent toujours aux Ecritures, montrons-leur plus directement par ces Ecritures mêm es qu'en niant la nécessité du ministère ecclésiastique, ils sont en contradiction avec elles.

Aucune vérité en effet n'est plus souvent et plus clairement annoncée dans le nouveau Testament que celle-ci. La grâce de Jésus-Christ et la lumière de sa doctrine ne se communiquent aux chrétiens que par l'intermédiaire de Pierre et des apôtres, ou par celui de leurs successeurs, le pape, les évêques et les prêtres de la véritable Église. Aussi y sont-ils appelés, d'un côté le SEL mystérieux, destiné à préserver l'homme terrestre de la corruption du vice ; et de l'autre, la LUMIÈRE spirituelle capable de garantir le monde des ténèbres de l'erreur : *Vos estis sal terræ; vos estis lux mundi* (Matth. 5); celui qui les écoute, écoute Jésus-Christ même : *Qui vos audit, me audit* (Luc 10); les évêques sont les maîtres

de l'Église de Dieu : ***Quos posuit episcopos regere Ecclesiam Dei***(Act. 20);les ministres de la véritableÉglise sont les ambassadeurs, les envoyés de Jésus-Christ pour la réconciliation des pauvres pécheurs : ***Pro Christo legatione fungimur ; obsecramus vos : reconciliamini Deo*** (II Corinth. 5); en un mot, Jésus-Christ a établi l'ordre ecclésiastique pour avoir, dans les individus qui le composent, autant de ministres et de dispensateurs fidèles de ses mystères : ***Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei*** (I Cor. 4).

Ecoutons encore ce passage profond de saint Paul : Jésus-Christ lui-même a établi dans son Église les apôtres, ou les évêques leurs successeurs; et ces apôtres sont à la fois pasteurs pour diriger, docteurs pour enseigner, prophètes pour interpréter la loi divine, et évangélistes chargés de la prêcher ou de la faire prêcher par d'autres. C'est ainsi que par l'action du ministère ecclésiastique s'avance jusqu'à sa consommation l'œuvre de la sanctification et du salut des vrais fidèles qui forment le corps mystique de Jésus-Christ : ***Et ipse dedit quosdam Apostolos, quosdam Prophetas, alios Evangelistas, alios autem Pastores et Doctores, ad consummationem Sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi*** (Ephès. 4). Plus loin, le grand apôtre ajoute : « Nous avons toujours besoin de ce ministère jusqu'à ce que nous allions tous dans le ciel au-devant de Jésus-Christ, devenus hommes parfaits, pleins de gloire, par l'unité de la même foi, de la même connaissance et du même amour du Fils de Dieu : ***Donec occurramus omnes in unitatem fidei, et agnitionis Filii Dei,***

in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi (Ibid.). Sans cela, nous serons toujours, comme des enfants, flottants et incertains sur ce que nous devons croire et faire, et exposés à devenir la proie des hommes pervers, qui nous jetteraient par leur astuce dans l'abîme de tous les vices et de toutes les erreurs : *Ut jàm non simus parvuli, fluctuantes; et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris* (Ibid). Efforçons-nous donc de remplir avec amour la vérité de ces desseins divins pour pouvoir croître dans toutes les vertus, unis à Jésus-Christ qui est notre chef : *Veritatem autem facientes in charitate, crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus* (ibid.); car, comme l'Église forme un corps dont les fidèles sont les membres unis entre eux par l'action du ministère ecclésiastique, ainsi du chef, qui est Jésus-Christ, descend sur chaque membre, selon sa capacité et sa condition, la charité, la grâce qui fait vivre et croître dans la proportion destinée à chacun d'eux : *Ex quo totum corpus compactum et connexum, per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate* (ibid.).

Il ressort clairement de cette belle et noble théologie de saint Paul : 1° que toute certitude de foi, toute grâce d'œuvre viennent de Jésus-Christ, en tant que nous lui sommes unis par l'unité de la même foi et du même amour dans l'unité du même corps de l'Eglise ; et en tant que nous sommes soumis à ses ministres et que nous participons à l'action du ministère ecclésiastique ;

2° que les évêques et les prêtres sont dans le corps mystique de l'Eglise ce que sont dans le corps humain les os où s'attachent et s'appuient les muscles, les nerfs, les chairs qui unissent les membres ; et qu'ainsi les ministres de l'Eglise sont l'appui des faibles et leurs tuteurs ; 3° qu'en nous soustrayant à cette action vivificatrice nous devenons comme des membres coupés du corps du ministère ecclésiastique, privés de grâce, de vérité et de vie.

Ce n'est donc pas une petite différence que celle qui existe entre les catholiques et les hérétiques : les premiers allant demander aux ministres de Jésus-Christ la vérité et la grâce qu'il leur dispense seulement par eux ; les seconds au contraire cherchant la grâce et la vérité en eux-mêmes ou dans la lettre morte de l'Ecriture, ou les attendant immédiatement de Jésus-Christ dans l'état d'isolement et de mort où ils se sont placés, et auquel Jésus-Christ ne les a point promises. Il y a donc entre les uns et les autres une immense différence, puisqu'il s'agit ici d'avoir la foi, ou de ne la pas avoir ; d'être chrétien, ou de ne l'être pas ; d'appartenir au corps mystique de Jésus-Christ, ou d'en être retranché ; c'est-à-dire d'être hors de son action vivifiante en ce monde, et de la participation de sa gloire dans l'autre.

Enfin, ce n'est pas une pensée ascétique ni une interprétation privée que saint Paul nous a révélées en ces termes : Le premier Adam fut le type, le modèle en petit, et comme le dessin du second, c'est-à-dire de Jésus-Christ : *Adam primus qui est forma futuri.* Dieu ayant créé les animaux de la terre avec les deux sexes, voulut

que les deux sexes de l'espèce humaine naquissent l'un de l'autre et, à cet effet, il créa d'abord l'homme *seul*, et ensuite, pendant qu'il dormait, il tira et forma la femme de sa chair, agissant ainsi pour figurer de la manière la plus sensible, d'abord, le grand mystère de l'Eglise qui devait naître du côté de Jésus-Christ mort sur le Calvaire, et ensuite le mariage ou l'union indissoluble de l'homme avec la femme pour la propagation et le maintien de l'espèce humaine : grand sacrement et grand mystère, puisqu'il représente le profond et admirable mystère de l'union indissoluble de Jésus-Christ avec l'Eglise pour la propagation et le maintien du chritianisme : *Sacramentum hoc magnum est : ego dico in Christo et in Ecclesia* (Eph. 5).

Cela posé, comment Dieu pouvait-il, dit saint Thomas, créer l'homme de manière qu'il engendrât seul et se reproduisît sans la femme ; comment Jésus-Christ lui-même pouvait-il propager seul et maintenir sa doctrine parmi les hommes par le moyen d'une révélation immédiate de ses mystères, et par l'action immédiate de sa grâce ? Mais ayant déclaré qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul : *Non est bonum hominem esse solum* (Genès. 2), et lui ayant donné la femme pour compagne et ministre de la génération charnelle, il fit connaître ainsi en figure, dès le commencement du monde, ce grand dessein de sa providence selon lequel il n'était pas bon que l'HOMME par excellence, l'HOMME parfait (car il était tout ensemble homme et Dieu), c'est-à-dire Jésus-Christ, fût seul, et que, par conséquent, il lui donnerait l'Eglise pour compagne et ministre de sa gé-

nération spirituelle. Et ainsi, dès ce moment, il fit voir d'une manière sensible la nécessité du ministère ecclésiastique pour la naissance de nouveaux fils à Jésus-Christ et pour leur éducation jusqu'à l'âge de l'homme parfait, lequel, comme parle saint Paul, par là ressemble à Jésus-Christ, s'achève et se consomme dans la gloire du ciel.

C'est pourquoi, de même que les hommes ne naissent de l'homme que par la femme, de même aussi les chrétiens ne naissent de Jésus-Christ que par l'Eglise. Comme la mère de l'homme est celle encore qui l'allaite, le porte, le réchauffe, le protége dans son enfance corporelle, ainsi l'Eglise, qui nous a engendrés en Jésus-Christ, nous allaite avec ses doctrines, nous soutient avec ses sacrements, nous réchauffe avec son esprit, nous défend par sa vigilance, son zèle, son autorité.

XIII

On continue à montrer la nécessité et l'avantage du ministère de l'Eglise par la déplorable condition des hérétiques qui en sont privés. — Cruauté de l'hérésie, en ce qu'elle ravit aux chrétiens qu'elle a séduits le pain de l'intelligence et la vérité, que nous, nous recevons d'une manière assurée par le ministère de nos évêques unis en communion avec le Pasteur universel.

Par tout ce qui précède il est facile de comprendre quelle est la triste condition des malheureux chrétiens que l'hérésie ou le schisme ont séparés de la véritable Eglise : ils sont comme de petits enfants sans mère. Ils

ont faim du pain de la sincère parole de Dieu ; ils voient de l'œil du désir ce pain divin dans la sainte Écriture ; mais ils n'ont point l'Eglise qui, comme une tendre mère, la prépare et l'adapte à leur faiblesse. Ainsi en eux s'accomplit à la lettre cette douloureuse prophétie : Les petits enfants ont demandé du pain, et il ne s'est trouvé personne pour leur en donner : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (Thess. 4). En effet, les ministres sans autorité et sans amour qui mettent une Bible dans les mains des malheureux qu'ils ont séduits en leur disant : lisez et croyez selon qu'il vous paraîtra mieux, sont semblables à des nourrices dénaturées qui jettent à la faim d'un petit enfant un pain dur tout entier qu'ils n'ont la force ni de rompre ni de mâcher. Pour nous catholiques, il n'en est point ainsi : nous, nous avons dans les ministres de la véritable Église une mère qui nous présente le pain de la parole de Dieu contenu dans les saintes Écritures, qui le rompt et l'attendrit afin que nous puissions en faire, sans peine et sans effort, l'aliment de nos âmes. Nous ne savons point ce que c'est que la faim de cette nourriture divine, car la sollicitude de l'Église et de ses ministres, nous la présente dans tous les temps, de toutes les manières, sous toutes les formes : instructions, prédications, traités de dévotion, adaptés à toutes les classes, à toutes les conditions, à toutes les intelligences.

Qui donc pourrait prendre soin parmi les hérétiques de ces malheureux chrétiens qui gémissent sous le joug de l'hérésie? Qui pourrait les défendre contre le péché et l'erreur ? Hélas ! une main cruelle et rapace a arraché

ces pauvres agneaux du sein de leurs mères, qui seules sont en union avec le pasteur légitime, le Pasteur universel, chargé de paître et les brebis et les agneaux. Hélas! oui, ces peuples sont séparés des évêques légitimes, des vrais prêtres de l'Eglise, seuls en communion avec le Pape à qui fut dit par Jésus-Christ dans la personne de saint Pierre : Paissez mes agneaux et les petits qu'ils ont produits (Joan. XXI). C'est pour cela qu'ils sont sans mère qui les allaite, sans pasteur qui les conduise et les défende.

Tout le zèle, toute la sollicitude des pasteurs mercenaires est sans affection pour les pauvres agneaux tombés entre leurs mains.

Ce zèle se réduit à empêcher qu'ils entendent le bêlement du troupeau et la voix du pasteur, de peur qu'ils ne franchissent le buisson cruel qui les isole et les tient enfermés ; de peur qu'ils ne courent après leurs mères, qu'ils ne se mettent avec elles à la suite du vrai pasteur, et qu'ils ne se jettent entre ses bras. C'est-à-dire, que les peuples schismatiques et hérétiques, sentant aujourd'hui plus que jamais le malheur de leur condition d'être séparés des vrais ministres de l'Église et de son auguste chef, n'ont qu'à écouter la voix des prédicateurs catholiques pour devenir leurs fils et être reconduits par eux sous la houlette du souverain pontife dans la bergerie où Pierre préside.

Les maîtres de l'hérésie, les faux évêques, les pontifes usurpateurs savent cela parfaitement bien. Les agneaux sont près de s'échapper de leurs mains et de les dépouiller du fruit de leur ambition et de leurs rapines. Aussi

essayent-ils d'empêcher par tous les moyens que la prédication, la doctrine, l'action, l'influence catholiques, qu'en un mot la voix du pasteur universel ne pénètre par le ministère de ses légitimes envoyés dans les forteresses de l'hérésie, et ne résonne à l'oreille et plus encore au cœur de ces agneaux égarés. De là vient que ces pasteurs dénaturés emploient toutes les voies les plus injustes, les calomnies, les oppressions, pour rendre impossible le retour à l'unité catholique des peuples qu'ils tiennent sous leur joug; de là vient que ces peuples malheureux hésitent entre le faux et le vrai, vont d'une erreur à une autre, d'une ancienne hérésie à une nouvelle et s'abandonnent à toute sorte de vices. Mais tout cela ne fait rien à ces ministres cruels et ils n'en persévèrent pas moins dans leur froide barbarie.

Luthériens ou calvinistes, mélanchtoniens ou zvingliens, phociens ou schismatiques, la croyance de ces sectes, quelle qu'elle soit, sera toujours, comme on l'a vu, plus ou moins soumise à l'action du pouvoir civil et de ceux qui le représentent ou qui en profitent; elle servira toujours à leurs intérêts et à leurs caprices. Le seul catholicisme émancipe la conscience, l'arrache au despotisme local et la met sous le légitime pouvoir et sous la garde pastorale du Chef universel. Quand donc il est arrivé que la religion catholique a été ôtée du milieu d'un peuple, tout aussitôt les tyrans des consciences en ont retiré leur propre avantage et ne se sont point inquiétés du reste. Aussi, pourvu qu'il ne se fasse point catholique, chacun est libre de se faire ce qu'il lui plaît. Aucun de ces prétendus défenseurs de la *foi pure,* si ce

n'est peut-être par un reste de pudeur stérile, ne dit un mot, ne lève un doigt contre le nouvel arianisme, contre le déisme et contre l'athéisme même, qui, chaque jour, pénètre plus loin dans les contrées où le poison de l'hérésie a commencé de naître. Il importe peu à ces braves pasteurs que les agneaux tombent dans les griffes du loup, pourvu qu'ils ne reviennent pas aux brebis et au Pasteur, à l'Évêque universel des âmes; et s'ils ne peuvent en avoir le lait et la laine, il leur suffit d'en avoir les os et la peau.

Mais nous, catholiques, nous avons dans nos évêques les brebis mêmes qui nous ont enfantés; en eux nous avons nos mères, et par elles et avec elles nous sommes sous la garde vigilante du Pasteur universel de la véritable bergerie. Nous n'avons aucun motif de nous troubler sur la sincérité de notre foi. Le lait, que nous suçons de leurs mamelles sous la direction du Souverain Pontife, est un lait sincère et pur: parce que ce Pasteur veille constamment pour montrer aux brebis qui lui sont soumises les bons pâturages et pour les éloigner, avec autant d'autorité que de tendresse, des herbages insalubres et vénéneux.

Le Souverain Pontife ne dort point; il indique aux évêques les systèmes d'erreur et il leur rappelle sans cesse la vraie doctrine pour qu'eux-mêmes la rappellent aussi constamment aux fidèles.

Les évêques de l'hérésie qui, abandonnés à eux-mêmes, sont maîtres de croire et d'enseigner tout ce qu'il leur plaît, pourvu qu'ils sauvent les apparences, que croient-ils et qu'enseignent-ils au juste, personne ne le sait; ils

ne le savent pas eux-mêmes et il est presque impossible de trouver dans la même communion deux ministres qui croient et qui enseignent la même chose. Aussi ils n'inspirent et ne sauraient inspirer à leur prétendu troupeau aucune confiance en matière de doctrine et de foi. Au contraire, parmi les catholiques, si un évêque a le malheur d'errer dans la doctrine, le pape ne tarde pas à dénoncer aux agneaux cet évêque, de brebis devenu loup. Tant que les évêques sont sous la dépendance du Souverain Pontife, en communion avec lui, ils sont considérés comme les vraies brebis du Pasteur commun; et nous qui sommes les agneaux confiants sous leur garde, nous pouvons être et nous sommes en effet certains d'être nourris par nos mères du lait de la pure doctrine et d'être conduits dans des pâturages sains et délicieux.

Nous avons quelqu'un pour veiller à notre sûreté, nous protéger et nous défendre lors même que nous n'y pensons pas nous-mêmes. Nous avons nos mères dans l'Église, qui est la mère commune de tous, et ces mères tiennent leurs yeux attentivement fixés sur nous, sachant bien qu'elles devront rendre compte un jour du dépôt précieux de nos âmes qui leur a été confié : *Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus nostris reddituri* (Hebr. 13).

XIV

Suite du même argument. — Les hérétiques étant privés du ministère d la véritable Église sont privés aussi du pain de la vie, c'est-à-dire des sacrements tant qu'ils vivent. — Cène calviniste et luthérienne ; mépris que montre pour cette cène les pontifes mêmes de l'hérésie; comparaison de ses effets avec les effets prodigieux de la communion eucharistique des catholiques. — La confession cérémonie ridicule. — La confession seule, telle que la pratiquent les catholiques, est un sacrement que Dieu seul a pu instituer et qui produit des effets divins. — Le reproche d'intolérance que l'on fait à l'Église parce qu'elle oblige sévèrement les fidèles à la confession est aussi injuste que celui qu'on ferait à une mère qui emploierait la force pour faire prendre à son fils malade le remède qui doit le guérir.

Mais avec le pain de l'intelligence, qui est l'enseignement sincère et certain de la foi, il manque encore à nos frères séparés le pain de la vie, c'est-à-dire le grand appui et la grande force des sacrements. Car, d'abord, qu'est devenu parmi eux le sacrement par excellence, l'Eucharistie? Nous l'avons déjà vu, pour quelques-uns ce sacrement est seulement la mémoire de la grâce de la Rédemption ; pour d'autres, c'est une opinion qu'il est bien possible qu'après la consécration on trouve le corps du Seigneur dans le pain ou avec le pain consacré. Or la mémoire de la chose n'est point la chose même. Aussi parmi les calvinistes et les anglicans qui s'approchent de la cène, aucun ne croit recevoir véritablement une augmentation de grâce, un principe de vie et d'immortalité. Il en est de même parmi les luthériens qui ont

l'opinion de la présence réelle. Ce n'est pas l'opinion, mais la foi, qui peut porter le chrétien à renoncer à ses vices et à se purifier lui-même. Tout ce qui se fait par opinion se fait sans chaleur et sans efficacité, se fait par convenance, par habitude, par respect humain. Aussi ni calvinistes, ni luthériens ne se croient obligés à se préparer à cette cène, à cette communion, par l'amendement de leurs vices, l'humilité de l'esprit, la pureté de l'âme, la ferveur de l'amour.

Ils y vont une fois par an comme à une stérile pratique, à un usage sans but, à une cérémonie légale, par laquelle ils sont convenus de confesser leur opinion propre. Après cette cène fantastique, cette communion de convention, l'âme demeure comme elle était auparavant affamée de la nourriture divine qui fortifie le cœur. Comme dans cette imitation de la vraie communion, il ne s'agit que de prendre un morceau de pain et de boire un peu de vin en commun et en public, on a soin de l'élégance extérieure du corps, mais nullement de la beauté intérieure de l'âme, de la robe nuptiale de la charité. Ces communions donc, ne demandant aucune disposition sérieuse, ne produisent non plus aucun effet moral. Aussi rien n'égale l'indifférence des calvinistes pour leur cène, ni celle des luthériens pour leur communion sous les deux espèces, et c'est cependant pour cela qu'ils ont bouleversé toute l'Europe. Mais les usages se détruisent par l'usage même et le temps emporte les cérémonies et les convenances.

Nous avons sous les yeux une preuve sans réplique du peu d'importance que les calvinistes et les luthériens

attachent aujourd'hui à leur prétendu sacrement. On sait que l'hérésie anglicane, dans un accès de zèle pour son christianisme mercantile, a voulu dernièrement envoyer des évêques dans tous les pays pour devenir elle aussi universelle : insensée de ne pas comprendre qu'il y a une contradiction manifeste dans les termes mêmes de religion anglicane et universelle : car si elle est anglicane elle pourra tout au plus convenir à l'Angleterre, mais elle ne conviendra pas à tout l'univers, cela étant de l'essence de la seule religion catholique. Quoi qu'il en soit, cependant, le bigotisme anglo-calviniste a voulu expédier encore un évêque anglican à Jérusalem ; et cet homme véritablement intrépide, accompagné de sa femme grosse portée en palanquin, suivi de ses fils qui lui formaient un petit troupeau spirituel et laïque, a fait cette année son entrée solennelle dans Jérusalem parmi les rires et les plaisanteries de tout l'Orient ne comprenant rien à cette comédie d'un évêché en jupons. C'est pour cette belle affaire que le soi-disant évêque de Cantorbéry, primat de la religion anglicane, a écrit une lettre à sa majesté le roi de Prusse, chef de la religion luthérienne, dans laquelle il lui annonçait qu'il avait donné des instructions à son suffragant, envoyé à Jérusalem, pour qu'il se chargeât de la conduite spirituelle des communautés évangéliques qui pourraient se former en Syrie. Le chef de la religion évangélique répondit par une bulle avec le sceau de l'aigle noir en remplacement de l'anneau du pêcheur, qui autorise son fidèle troupeau à recevoir l'ordination et les sacrements de l'évêque anglican ; c'est-à-dire que les luthériens qui

croient, ou disent croire, à la présence réelle, sont autorisés par leur chef à recevoir la communion d'un évêque calviniste qui n'y croit pas; que les luthériens et les calvinistes sont autorisés à communiquer ensemble *in divinis*, eux qui se sont excommuniés mutuellement comme hérétiques, échangeant les aimables titres d'ânes paresseux, d'anges de ténèbres, de basilics, de diables incarnés, de bêtes furieuses, de chiens de l'enfer; que les luthériens sont autorisés à recevoir la cène des calvinistes appelés par les évangélistes l'excrément du porc, comme les calvinistes avaient appelé la cène des luthériens, l'excrément de Satan (*Voy.* Beyerling. Art. *Hæret.*).

Il faut cependant reconnaître que depuis trois siècles l'indifférence ou le mépris pour leur croyance n'avait jamais été aussi loin qu'aujourd'hui dans les deux grandes communions hérétiques modernes, le luthéranisme et le calvinisme. Il reste seulement à savoir comment la papesse de la religion anglicane et le pape de la religion évangélique, interprètes infaillibles, comme chacun sait, du sens des saintes Ecritures, et pour qui désormais la communion n'est plus qu'une cérémonie stérile et indifférente, il reste à savoir, dis-je, comment ils expliquent ces paroles du Seigneur, rapportées dans l'Évangile : « Si vous ne mangez pas la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » En effet, si la communion eucharistique n'est, comme le déclarent les pontifes de l'hérésie, qu'un souvenir, une cérémonie, une opinion sans importance, les paroles de Jésus-Christ auront un sens

absurde ou n'auront aucun sens. Mais quand donc ces défenseurs des Écritures ont-ils pris la peine de se mettre d'accord avec elles? Ce n'est pas la seule circonstance où, pour ne pas admettre une vérité catholique, ils mettent dans la bouche de Dieu même des absurdités.

Il en est tout autrement de nous. L'Église, notre tendre mère, dispensatrice fidèle des vrais sacrements, comme elle est la dépositaire infaillible de la vraie foi, distribue le pain de la divine Eucharistie; elle dispense à tous le corps du Seigneur dans le sacrifice de la messe, après avoir prêché à tous l'Évangile. Comme le catholique croit fermement recevoir et reçoit véritablement dans la communion le corps et le sang de Jésus-Christ, il s'y prépare avec la plus grande pureté d'esprit et la plus grande ferveur d'affection. Et qui peut dire combien cette pensée, ce désir de communier a arrêté de passions, corrigé de vices et fait germer de vertus? Nous connaissons des personnes à qui la communion fréquente fait vivre une vie toute spirituelle, angélique et divine. Qu'on consulte sur cette matière le bel ouvrage de M. Gerbet, que nous avons cité ailleurs, *du Principe générateur de la piété catholique*, dans lequel le pieux et savant auteur établit que la communion eucharistique est le principe, le mobile, l'aliment, le soutien de toutes les actions vertueuses et héroïques, de tous les sacrifices si communs et si populaires dans l'Église; et qu'elle est l'histoire fidèle des prodiges de l'amour divin dans le cœur de l'homme convenablement disposé.

Et quant aux consolations, aux joies spirituelles que

les âmes pures ressentent de la fréquentation du divin mystère, elles surpassent toute pensée et toute intelligence. L'une de ces âmes nous a assuré qu'elle éprouvait dans la sainte communion une joie et un plaisir tels que si la divine Eucharistie ne se trouvait ailleurs qu'aux extrémités du monde, elle irait volontiers au bout du monde à pied, ne serait-ce que pour communier une seule fois. Ah! comme ce mystère de foi par excellence est aussi par excellence le mystère de toute vertu, de toute consolation, de toute grâce! Comme la sainte communion exige la sainteté et la pureté, elle les produit; comme elle demande la charité, elle l'accroît; comme elle réclame la robe nuptiale de la charité, elle l'embellit; comme elle veut dans l'âme une grande faim, une grande soif, un grand désir de cette nourriture et de ce breuvage sacré, elle la rassasie, la rafraîchit, la fortifie, la console, et est la véritable joie de l'âme, comme elle en est le soutien. O bénie soit notre Bethléem, l'Église, véritable maison du pain, dans laquelle seulement on trouve le pain céleste et la mère qui le prépare et le distribue! O cruauté de l'hérésie qui a ravi des mains des enfants qu'elle a volés à l'Église ce pain quotidien, précieux héritage que leur avait laissé leur Père céleste!

Les hérétiques privés de la divine Eucharistie qui fortifie l'âme, sont encore privés de la confession qui est le vrai remède des vices. Et quel remède, quel baume peuvent-ils appliquer aux plaies de l'âme, ces médecins sans médecines, ces prêtres sans sacerdoce, ces ministres sans ministère, ces juges sans juridiction, ces supérieurs

sans pouvoir? Il est vrai cependant que dans quelques catéchismes des hérétiques, dans celui de Genève, par exemple, on trouve cet article :

Demande. « Devons-nous confesser nos péchés à Dieu seulement ? »

Réponse. « Nous devons les confesser aussi aux personnes que nous avons offensées, et, en quelques cas même, ce serait une chose très-convenable de décharger sa conscience auprès d'un pasteur pour en recevoir les conseils nécessaires. »

Il est vrai encore que quoique la Réforme ait nié le sacrement de la confession et en ait aboli la pratique, beaucoup d'hérétiques ne laissent pas de se confesser volontairement à leurs ministres, en sorte que la confession, détruite comme sacrement, est conservée comme conférence spirituelle, tant c'est pour l'homme un vrai besoin de verser dans le sein de l'amitié les secrets de son cœur ! tant la confession est dans la nature et dans les lois secrètes de l'humanité ! Mais de quoi sert une confession où le ministre ne peut donner que des conseils, conseils que parmi les hérétiques des hommes d'affaires peuvent donner souvent mieux que des hommes d'Église, et même des femmes que des hommes ? De quoi sert une confession où le ministre ne dit point et ne peut dire : *Par l'autorité et au nom de Dieu je t'absous et te pardonne?* Dans ces seules paroles est le véritable baume capable de fermer les plaies de l'âme ; ces paroles seules ont la force de porter dans une conscience bourrelée de remords le repos et la paix.

O âmes pécheresses, qui tout inquiètes et toutes troublées du désordre dans lequel vous viviez, êtes allées déposer vos fautes aux pieds du prêtre ministre de la véritable Église; et qui par la sincérité de votre repentir avez obtenu le pardon divin, dites-nous si jamais dans votre vie vous avez eu un moment plus délicieux, et s'il est dans le monde quelque plaisir qui ne vous paraisse de la boue auprès de cette paix de Dieu, de ce mystérieux repos, de cette ineffable douceur dont vous avez été remplies! Et vous, âmes pieuses qui, agitées de doutes, d'incertitudes et de scrupules, ou affligées par les tribulations et les disgrâces, recourez au vrai prêtre pour être dirigées et fortifiées, dites-nous si une seule parole ne vous calme pas, ne vous tranquillise pas, ne vous encourage pas à vous approcher de la sainte Eucharistie et ne répand pas sur vos peines la rosée des plus douces consolations?

O sacrement de la confession, véritablement sanctifiant et par conséquent véritablement consolateur, car tout ce qui sanctifie console, si Jésus-Christ ne t'eût point institué, il faudrait t'inventer, tant est grand le besoin qu'a de toi l'homme pécheur, tant sont précieux les effets que tu produis, tant est grande la force que tu procures même aux justes! Mais le fait est que si Jésus-Christ ne l'eût point institué, l'homme n'aurait pas pu l'inventer, beaucoup moins en imposer l'obligation, et voir cette obligation obéie.

Quel génie humain en effet eût pu imaginer de décider l'homme à faire connaître à un autre homme toute la misère, toute l'injustice, toute la perversité de son cœur,

sincèrement, intégralement comme on le ferait à Dieu même? L'inventeur de ce remède, aussi salutaire à la vertu qu'il est amer et douloureux pour l'orgueil, aussi conforme à la nature humaine qu'il est supérieur à ses forces : l'inventeur, dis-je, de ce remède ne devait-il point craindre raisonnablement d'éloigner les hommes d'une religion qui en faisait une loi? Et, en effet, les religions de fabrique humaine, loin de penser à établir la confession là où elle ne l'était pas, l'ont détruite où elle l'était, afin de se concilier par cette funeste indulgence la faveur des hommes et obtenir plus de partisans. Il n'y avait que L'AUTEUR DE L'HOMME qui, connaissant ses besoins, pouvait lui imposer ce remède comme une loi, et, unissant la force de la grâce à l'efficacité du sacerdoce, obtenir que cette loi fût obéie.

Là donc où le ministre protestant n'a que l'habit et le nom du sacerdoce, le ministre catholique en a le caractère et la réalité; là où le ministre protestant n'a que les formes du ministère, le ministre catholique en a la grâce; là où le ministre protestant fait une cérémonie, le ministre catholique dispense un sacrement; là où le ministre protestant ne peut que consulter comme homme, le prêtre catholique commande, dirige, pardonne, absout au nom de Dieu : aussi, là où la confession protestante ne produit que des effets sans valeur et tout humains, la confession catholique produit des changements solides, sublimes, ineffables, mystérieux, divins. Ah! cette confession que quelques hérétiques font à leurs ministres n'est qu'une vaine mémoire du sacrement de la grâce et de la vie! Tout parmi eux est une apparence ou

une dérision du christianisme. Les effets qu'ils produisent sont illusoires et vains, car on ne réforme point, on ne fortifie point, on ne guérit pas les âmes avec des apparences et des décisions, mais bien avec des mystères célestes et de divines réalités.

Admirez cependant la logique de l'erreur. Comprenant très-bien que cette confession est stérile, vide, impuissante pour la réforme du cœur, elle se garde bien de dire qu'elle soit nécessaire, et elle se contente, comme on l'a vu, de l'appeler convenable. Elle ne pouvait dire davantage sans se rendre ridicule. Ce qui ne produit pas de résultats ne saurait être nécessaire, et des cérémonies tout extérieures ne sauraient être tout au plus que convenables. Aussi quel est, parmi les protestants, le ministre qui s'inquiète de savoir si son troupeau se confesse ? Et quel droit, quel devoir, quel intérêt aurait-il à les confesser ? Une affaire de pure convenance mérite-t-elle d'exciter le zèle et la sollicitude pastorals ?

Au contraire, l'Église catholique, sachant que la confession est un sacrement et non une cérémonie, sachant qu'elle est une pratique divine et non une conversation humaine, connaissant le besoin que tous en ont et les avantages solides et réels qu'ils en retirent, sachant enfin qu'après la faute elle est la dernière planche de salut laissée à l'homme par la bonté divine pour éviter l'éternel naufrage, elle l'enseigne comme absolument nécessaire et en réclame l'accomplissement par les plus sévères menaces.

Des hommes aussi indifférents qu'ignorants dans les choses de la religion accusent l'Église d'intolérance,

parce qu'elle emploie même la terreur des anathèmes pour forcer les fidèles à se confesser au moins une fois dans l'année. « Et pourquoi, disent-ils, ne pas imiter la tolérance des ministres protestants qui laissent au zèle de chacun le soin de pourvoir à son propre salut, qui laissent à tous une entière liberté de suivre ou d'omettre les pratiques de la religion? Qu'importe au pape, à l'évêque, au curé que je me confesse ou non? » La réponse à cette inconcevable accusation, où l'on fait un crime à l'Église catholique de sa sollicitude et de son zèle, parce qu'on voudrait la voir tombée dans l'indifférence et l'insensibilité de l'Église protestante, la réponse, dis-je, à cette accusation monstrueuse est ausi claire que facile. Parmi les hérétiques—dits réformateurs par antiphrase, car on devrait bien plutôt les appeler destructeurs — quelle que soit la valeur des noms de pasteur et de brebis que plusieurs d'entre eux ont conservés, il est certain qu'ils n'ont rien gardé de la chose même, en sorte que parmi eux les relations de ministres à ouailles ne subsistent qu'extérieurement; ce sont des relations apparentes, dont l'intérêt est le fondement et la convenance l'appui. Mais les relations intérieures, sincères, effectives, généreuses, efficaces par un échange d'amour et de confiance; ces relations si tendres et si sublimes de pasteur à brebis, de mère et de fils, qui ont pour fondement un caractère auguste et pour aiguillon un étroit devoir de religion, ces relations ne se trouvent que parmi les évêques, les curés et les fidèles de l'Église catholique. Les ministres protestants, loin d'en avoir la pratique, n'en ont pas même l'idée, et quand ils en voient

parmi nous les effets merveilleux, ils les admirent sans les comprendre. Or, dire à un évêque, à un curé véritablement tel, dire à l'Église catholique : Que vous importe que les fidèles se confessent ou non, est une chose aussi absurde que de dire à un vrai berger : Que vous importe que le loup mange vos moutons ; que de dire à une mère : Que vous importe que votre fils meure ? Le premier répondrait : il faudrait que je fusse un mercenaire et non point un vrai pasteur, pour être indifférent au carnage de mes brebis. L'autre dirait : il faudrait que je fusse une marâtre et non pas une mère, pour être indifférente à la mort de mon enfant. Il faudrait donc supposer que les ministres de la véritable Église fussent, comme les ministres de l'hérésie, changés de pasteurs en mercenaires, de mères en marâtres, pour exiger d'eux qu'ils vissent d'un œil indifférent les fidèles commis à leurs soins, s'enfoncer dans le vice, se dépraver, s'abrutir et terminer une vie criminelle par une mort funeste précédant une éternelle misère et une éternelle douleur. Les rigueurs de l'Église sont donc les effets de son amour. Je dirais presque qu'elle nous montre cet amour d'une manière plus vive quand elle menace d'anathème ceux qui omettent de recevoir les sacrements, que quand elle promet des indulgences à celui qui les reçoit. C'est elle qui est la mère, et toute vraie mère après avoir employé la douceur, recourt à la sévérité ; elle emploie même la violence, elle ouvre de force la bouche à son fils malade pour lui faire prendre le remède qui doit lui rendre la santé et la vie. O sainte Église catholique, ô ma douce et tendre mère ! Oh ! oui,

je vous aime. je vous aime plus que moi-même, vous êtes une véritable mère, une mère qui ne dort point, qui ne se repose point, toujours occupée des besoins et des dangers de ses fils chéris.

XV

On montre le malheur des hérétiques au temps de leur mort. — Leurs ministres sont les vrais mercenaires dont parle l'Évangile. — Ils abandonnent le plus souvent leur troupeau à la mort, principalement dans les temps d'épidémie, avouant ainsi la nullité de leur ministère. — Ils sont cruels puisqu'ils défendent aux prêtres catholiques de prendre soin de ceux qu'ils abandonnent eux-mêmes. — Étrange lettre pastorale d'un évêque anglican, pendant les ravages du choléra, pour empêcher la charité catholique de s'exercer sur les protestants ; mesure qui n'a réussi qu'à discréditer le protestantisme. — Tendres soins de l'Église catholique envers les mourants, soins généralement exercés par ses ministres. — Héroïsme du clergé d'Irlande. — Conduite du reste du clergé catholique pendant la dernière épidémie. — Combien nous sommes redevables à la tendre bonté de l'Eglise, notre mère.

Jésus-Christ même l'a dit : Le mercenaire qui n'est pas le pasteur des brebis, mais seulement le gardien gagé, par cela seul que les brebis ne sont point à lui, s'il voit venir le loup s'enfuit et abandonne le troupeau à sa rage. Le mercenaire agit ainsi parce qu'il est mercenaire et qu'il ne s'inquiète pas du sort des brebis d'autrui : *Mercenarius et qui non est pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem, et dimittit oves et fugit; et lupus rapit et dispergit oves. Mercenarius autem fugit, quia mercenarius est, et non pertinet*

ad eum de ovibus (Joan. 10). Au contraire, le bon et vrai pasteur n'abandonne jamais ses brebis, même dans le plus grand danger. Pour les sauver il expose généreusement sa propre vie : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (Ibid). Jésus-Christ, par ces paroles si pleines de tendresse et de douceur, a peint la différence de sentiments qui existe entre les vrais et les faux pasteurs, entre les ministres de l'hérésie et les pasteurs légitimes de la véritable Église, auxquels il s'est laissé lui-même en exemple. En effet, les ministres de l'hérésie, non contents d'avoir, par la destruction des sacrements de la confession et de l'Eucharistie, ravi aux malheureux chrétiens qu'ils tiennent sous leur joug les deux grandes sources de grâce, de pénitence, de sainteté et de consolation pendant la vie, leur ont encore ôté le sacrement de l'extrême-onction pour les priver de tout appui et de toute consolation à la mort. Ainsi, dans ce moment terrible, dans ce passage du temps à l'éternité qui décide de l'éternel destin, lorsque ces pauvres âmes, près de tomber entre les griffes du loup infernal, ont le plus grand besoin de défenseur et d'appui, le ministre de l'erreur les abandonne à leurs doutes, à leurs remords, à leur désespoir ; il ne s'approche des mourants que pour réciter auprès d'eux quelques prières vaines, stériles et aussi glacées que le froid de la mort qui déjà les envahit. Et comme tout homme est propre à remplir un pareil office, comme sa parfaite nullité est bien comprise et par ceux qui le réclament et par ceux qui l'exercent, les mourants ne songent guère à faire appeler le ministre, ni le ministre ne se hâte guère d'accou-

rir. Le ministre sait qu'il n'a rien à donner, et le mourant rien à recevoir. Aussi l'immense majorité des protestants meurt-elle sans assistance religieuse; et de même qu'ils n'ont point de guide pendant la vie, de même aussi ils n'ont ni appui ni secours à la mort.

Après cela, il est presque inutile d'ajouter que dans les temps des maladies pestilentielles et contagieuses, les ministres protestants se tiennent prudemment éloignés et se croient tout à fait dispensés d'assister personnellement les mourants; toutefois, pour ne pas perdre leur droit aux dix francs que la loi leur accorde pour cette assistance, ils envoient ou leur acolyte, ou leur portier, quelquefois même leur femme de charge, pour réciter les prières d'usage et administrer la cène. Il est juste de dire que risquer leur vie pour pratiquer auprès d'un mourant une cérémonie stérile, et faire un acte de pure convenance qui ne signifie rien et ne sert à rien, serait de leur part un acte de folie, et qu'il y aurait de la cruauté et de l'injustice à l'exiger d'eux. Il est naturel que la peste, qui fait taire souvent tous les sentiments humains, dispense des sentiments de pure convenance. En sorte que l'acolyte, le portier, la femme de charge de ces excellents ministres, ne tenant pas moins à la vie que le ministre même, ne se croient pas obligés à plus de zèle, et il arrive souvent que ces envoyés sans mission récitent les prières à la porte de la maison, et font passer la cène par la fenêtre, ou même la montrent seulement de loin, exhortant les malades à la foi et à la confiance, car regarder de loin avec foi le pain bénit, c'est la même chose que le recevoir.

Or, ce qui montre bien toute la dureté, l'insensibilité, tranchons le mot, la barbarie que l'hérésie inspire, c'est que ces mêmes ministres, qui refusent un appui spirituel au pauvre protestant, s'opposent à ce que le prêtre catholique le leur apporte; et ces âmes qu'ils abandonnent si lâchement, ils ne veulent pas qu'on les secoure!

L'hérésie anglicane a donné récemment une preuve de ces sentiments de barbarie vraiment infernale. C'était à l'époque où le choléra sévissait en Angleterre. On vit alors nos prêtres exposer leur vie pour assister non-seulement les catholiques, mais pour porter même aux protestants tous les secours de l'âme et du corps dans le sentiment de la vraie charité. Or, cet exemple héroïque d'amour chrétien sans exemple parmi les hérétiques, ce spectacle si nouveau pour les protestants, et si inattendu, de se voir abandonnés par leurs ministres richement rétribués, tandis qu'ils étaient secourus et assistés par de pauvres prêtres catholiques qu'on leur avait appris à haïr et à maudire, cet exemple, dis-je, et ce spectacle parlaient à leur cœur plus que tous les livres, toutes les apologies, de ce tendre esprit de charité qui est l'essence même de la religion catholique. A cette sublime conduite de ses ministres on reconnaissait la certitude et la vérité de ses doctrines. Il n'y avait pas d'aveuglement qui persistât devant une si vive lumière; point de dureté de cœur qui ne s'amollît devant un si tendre amour. Il ne fallait pas employer de longs discours pour achever de les vaincre, et ils demandaient en foule à rentrer dans le sein de la véri-

table Église, déplorant leur malheur d'avoir connu si tard cette tendre mère. Réconciliés avec elle ils devenaient de fils rebelles des fils affectueux ; ils mouraient avec joie entre ses bras. O merveille ! de Londres, cette ville de l'erreur, montaient tous les jours vers le ciel des milliers d'âmes régénérées. Bien des fois, un seul individu, mort ainsi tranquille et plein de joie dans le sein de la foi catholique, attirait à elle par son exemple et ses exhortations sa famille entière. Les malades devenaient les missionnaires de ceux que la maladie avait épargnés, car cet héroïsme du zèle catholique, qu'ils avaient vu se déployer envers leurs amis et leurs proches, leur faisait aisément comprendre tout ce qu'ils pouvaient en attendre pour eux-mêmes; ils abjuraient leur fausse croyance en même temps que le moribond, et se mettant en prière dans l'unité d'une même foi, ils changeaient des maisons entières, tout à l'heure protestantes, en sanctuaires de la vraie religion. Ce fut là une époque où le sacerdoce catholique, l'esprit d'amour maternel de la véritable Église apparut aux yeux des hérétiques dans tout l'éclat de sa grandeur, dans tous les charmes de sa bonté; ce fut alors qu'elle arracha à l'hérésie des milliers d'âmes ; qu'elle ébranla sur ses fondements ce funeste édifice qui aujourd'hui menace ruine; qu'elle excita dans toutes les classes cet enthousiasme pour la véritable Église, dont l'effet a été de lui amener un si grand nombre de nouveaux enfants, et qui, se maintenant dans toute sa force, fait justement espérer que ses moissons de pur froment seront de plus en plus précieuses et abondantes.

Mais qu'y a-t-il de capable de confondre l'hérésie? Le front de la courtisane ne sait point rougir : *Frons meretricis, noluisti erubescere* (Jérém. 3). A la vue de ces succès, qui étaient son jugement et sa condamnation, l'hérésie anglicane, au lieu de jeter sur elle-même un regard de honte et de se taire, osa élever la voix. Pour diminuer l'effet prodigieux que faisait sur tous les esprits et sur tous les cœurs le spectacle de la charité catholique, pour arrêter, disait-elle, le scandale de tant d'apostasies, elle employa l'organe de l'évêque protestant de Londres. Celui-ci, au nom de tout le clergé anglican, dans une lettre pastorale devenue fameuse, prétendit démontrer à un public déjà détrompé de tout prestige de cette religion purement humaine, qu'il ne devait point s'étonner de voir les prêtres catholiques exposer leur vie pour assister les pestiférés, parce que, étant célibataires, ils pouvaient s'offrir en victimes de la charité sans préjudicier à personne. Il n'en est pas de même des ministres protestants, ajoutait-il ; ils ont tous femme et enfants, et ils doivent d'abord et avant tout veiller à la conservation de leur famille. De plus, ajoutait-il encore, avec une candeur enchanteresse, la religion catholique prescrit au chrétien mourant certaines pratiques, certains exercices de dévotion qui ne peuvent avoir lieu sans la présence du prêtre. Au contraire, la religion anglicane n'en impose aucun au malade qu'il ne puisse accomplir lui-même. Quelle nécessité y avait-il donc que le ministre anglican, la plupart du temps père de famille, vînt assister des malades au lit de mort au péril de sa propre vie? N'eût-ce pas été une cruauté de

la part des cholériques eux-mêmes d'exiger de cet homme, pour un si faible avantage, un si grand sacrifice, et tout ministre n'eût-il pas eu le droit clair et légitime de le leur refuser? Ainsi l'Église anglicane (et ce que je dis de l'Église anglicane on peut le dire de toutes les communions séparées) possède richesses, honneurs, femmes, sans avoir jamais à sacrifier, je ne dirai pas la vie, mais même une heure de sommeil. Ainsi l'anglicanisme est une religion bonne seulement pour la satisfaction des passions de ses ministres. L'homme qui invente une religion l'invente toujours ainsi.

Mais une semblable défense, appliquée à une mauvaise cause, la fait apparaître plus mauvaise encore. L'évêque anglican a donné en peu de paroles dans sa pastorale, sans s'en apercevoir, la plus éclatante et la plus triomphante démonstration de la nécessité et de l'importance du célibat des prêtres propre à la seule Église catholique; il y a fait l'aveu le plus sincère de la stérilité et du néant du culte protestant tant pour la vie que pour la mort. Cette pastorale pourrait être traduite ainsi : « L'hérésie est toute pour l'utilité de celui qui l'a faite, et elle n'a rien d'utile pour celui qui la suit. L'hérésie ne s'occupe point du bien-être spirituel et éternel de ses victimes, et elle défend solennellement aux autres de s'en occuper. En trois mots, l'hérésie est égoïste, impuissante et cruelle. Et n'a-t-on pas entendu en effet l'évêque anglican d'Oxford, dans un discours prononcé en présence de plus de soixante membres de cette université protestante, avouer que le peu-

ple anglais se précipite dans l'athéisme par défaut d'instruction ; que le christianisme y est mort ; que la religion y est purement nominale, et soupirer après la réunion avec l'Église catholique qui peut seule arrêter le cours de tant de maux !

Quelle différence cependant des sentiments et des soins de l'Église catholique envers ses enfants ! Véritable mère, elle est tout amour et tout dévouement. Elle ne se contente pas de nous nourrir, veiller et défendre pendant notre vie, tous ses soins, son zèle, sa tendresse redoublent à l'heure de notre mort. Et serait-il possible que le vrai pasteur abandonnât ses brebis, et la mère ses fils mourants ? Aussi quelles précautions l'Église n'a-t-elle pas prises ; quels soins, quelles attentions, pour affermir le catholique à cette heure suprême, faciliter et assurer son salut éternel ! Tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle possède, tout ce qu'elle tient de la libéralité de son époux divin : sacrements, grâces, secours, indulgences, bénédictions, elle met tout à la disposition de ses fils dans ce dernier moment. Non contente de les réconcilier avec Dieu par la confession, de les fortifier par le divin viatique du corps même de Notre Seigneur, de les armer contre les suggestions de l'enfer, et de détruire en eux les restes funestes du péché par le moyen de l'extrême-onction, elle leur ouvre encore toutes les richesses des mérites infinis de Jésus-Christ, de sa divine mère et des saints dont elle est la dépositaire, l'arbitre et la dispensatrice. Elle les applique aux mourants dans toute leur plénitude ; et un acte de soumission parfaite à la volonté de Dieu, un repentir sincère

de leurs fautes, ou même un seul baiser sur l'image du bon Jésus, est la seule condition qu'elle mette à l'acquisition d'un si grand trésor.

Que peut-on donc imaginer de plus tendre, de plus sublime, de plus efficace que les prières mises par l'Eglise dans la bouche de ses ministres au pied du lit de mort des fidèles? Quels motifs ne donne-t-elle point? Quels mystères ne rappelle-t-elle pas, et quelles ne sont pas les pensées qu'elle suggère? Les saints qu'elle invoque, les secours qu'elle implore pour élever à Dieu le cœur de l'homme par la foi, la confiance et l'amour; pour forcer Dieu à descendre jusqu'à l'homme dans toute l'étendue de sa miséricorde et de sa bonté: quoi de plus admirable et de plus touchant! En ce moment à une seule parole, à un seul signe de repentir, toute réserve cesse, toute suspension est détruite. Il n'y a point de prêtre qui n'ait reçu de l'Église le droit d'absoudre à cette heure suprême. Tout prêtre est confesseur, tout confesseur est pontife.

Et afin qu'aucun des fils de l'Église, autant que cela est possible, ne parte de ce monde sans être muni des secours de la religion et de la piété, cette tendre mère fait aux médecins une étroite obligation, et cela sous les peines les plus sévères, d'avertir à temps les malades du danger qui les menace; et aux pasteurs des âmes de prêter l'assistanee des secours spirituels même au péril de leur propre vie; il n'y a point alors d'excuse qui vaille, point de motif qui dispense. Le bon pasteur est obligé d'exposer sa vie mortelle pour assurer la vie éternelle de ses brebis : *Bonus pastor animam suam dat*

pro ovibus suis. Mon Dieu ! quel n'est pas le zèle de votre Eglise, ses soins, ses industries de tendre charité ! Ah ! la tendresse est ingénieuse, et c'est un amour divin qui a inspiré à l'Eglise ces divins sentiments, afin de faciliter à ses chers fils le chemin du ciel, de leur en ouvir les portes, de les rendre à Dieu de qui elle les a reçus et de les déposer dans le sein de l'éternelle bonté.

Disons-le donc encore à l'honneur de la vérité, à la louange de l'Église catholique, car il est doux pour des fils de louer leur mère : L'Église catholique possède l'art, la grâce de former des ministres dignes de ses tendres desseins, de leur donner des entrailles aussi tendres que les siennes mêmes, de répandre dans leur cœur cette charité désintéressée, généreuse, divine, dont elle-même est animée, qui affronte la mort et qui en triomphe : *Fortis est ut mors dilectio* (Cant. 8). Ce n'est pas la crainte du châtiment, mais le sentiment du devoir et de la charité qui conduit le prêtre catholique au chevet du mourant, même en face des plus grands périls, même en temps d'épidémies contagieuses, même avec la certitude d'y prendre une maladie mortelle pour récompense de lui avoir apporté les remèdes de la bienheureuse immortalité. Ouvrez les histoires de l'hérésie anglicane, remontez d'ici à un siècle, quand des lois barbares, inspirées par le diable étaient encore dans toute leur vigueur, lois qui condamnaient au supplice tout prêtre catholique convaincu d'avoir exercé avec des catholiques un seul acte du ministère catholique. Oh ! comme l'hérésie est sans entrailles ! comme elle est sans pitié ! Non contente d'avoir dépouillé les catholiques, spécialement

en Irlande, de tout droit, de toute propriété, de tout ce qni appartient à l'homme, et de les avoir rejetés et mis comme au nombre des brutes, après les avoir privés de tout bien terrestre, elle leur envia même le bien spirituel de la foi catholique, le seul qui leur restât, et qui était pour eux la compensation de la perte de tous les autres; après leur avoir enlevé toutes les instructions, toutes les pratiques consolatrices de la religion, pendant leur vie, elle voulut leur arracher encore toute consolation et tout secours à la mort. Mais de quoi servent les échafauds pour arrêter l'élan de la foi catholique? Les fureurs de l'enfer peuvent-elles triompher de l'impulsion divine de la grâce? Les prêtres catholiques poursuivis, recherchés partout, chassés comme des bêtes fauves, obligés de se travestir, de se cacher presque nus et mourant de faim, dans les forêts, les montagnes, les cavernes, n'abandonnèrent jamais leur troupeau. En administrant le sacrement pascal dans un village, en portant les derniers secours de la religion, ne fût-ce qu'à un seul mourant, ils trouvaient une compensation suffisante de toutes les privations, de toutes les peines qu'ils avaient essuyées, et même de la mort honteuse et cruelle dont ils étaient le plus souvent les victimes. Aussi l'hérésie se lassa-t-elle plus tôt de persécuter les catholiques que les catholiques ne se lassèrent de souffrir. Ah! le prêtre catholique sait que son ministère n'est pas une vaine cérémonie, mais une fonction sublime qui dispense des secours réels, efficaces, importants, nécessaires pour l'obtention de l'éternelle vie; et le chrétien catholique qui les reçoit connaît aussi leur

nécessité. De là vient son empressement à les réclamer à la mort, son admirable tranquillité, sa confiance et sa joie après les avoir reçus ; de là vient le zèle, la générosité, et souvent l'héroïsme de celui qui les lui apporte.

Rappelons encore une fois ces temps qui n'ont pas cessé d'être présents à l'esprit de tous, ces temps de la dernière et mystérieuse contagion, qui a fait le tour du monde, répandant partout la désolation et la mort. En face de la froide impassibilité, de l'égoïsme cruel du clergé protestant et schismatique, plaçons la conduite du clergé catholique, du seul vrai clergé, comme le forme la religion catholique, seule vraie religion. Quelle activité infatigable ne déploya-t-il pas ! Quel zèle brûlant pour le salut des âmes non moins que pour le soulagement des corps ! Quels prodiges de charité héroïque n'a-t-il pas fait admirer au monde, non-seulement en Angleterre, mais en Allemagne, en Hongrie, en France, en Espagne et dans notre Italie ! Dans tous ces pays si différents de mœurs, de lois et d'usages, le clergé a été partout le même, partout il a montré la même foi et fait briller la même charité. Y a-t-il eu alors un seul exemple, je ne dirai pas de pasteurs des âmes qui, selon les idées et les principes du catholicisme, y sont obligés par justice' mais de simples prêtres qui n'y sont tenus que par amour, y a-t-il eu, dis-je, un seul exemple d'un prêtre qui ait fermé l'oreille à l'appel de la charité, qui se soit montré indifférent, et se soit refusé au devoir de rendre aux cholériques les secours spirituels ? Nos évêques ont-ils eu besoin de réveiller de leurs voix ou de leurs écrits le zèle en

dormi de leurs prêtres! Ah! véritable miracle! Les curés et les prêtres mêmes, qui ne passaient point pour des modèles de zèle et de piété, se sont retrouvés dans le péril, et se sont montrés tels qu'ils devaient être, et tels que personne ne soupçonnait qu'ils seraient. Ils furent les plus prompts à accourir, les plus actifs à l'œuvre, les plus généreux à s'offrir à une mort assurée, en s'ensevelissant vivants dans les hôpitaux changés en immenses cimetières de mourants et de morts. Hélas! il est bien trop diminué de nos jours le nombre des vrais catholiques parmi les nations qui portent ce nom sacré; mais la foi est toujours la même; elle répand toujours le même esprit, elle fait descendre du ciel les mêmes grâces, elle opère les mêmes prodiges, elle prépare les mêmes secours, comme elle promet les mêmes récompenses.

Hélas! nous catholiques, nous ne connaissons point assez précisément parce que nous les avons toujours à notre portée, non, nous ne connaissons point assez les bienfaits, les secours, les consolations que nous devons à la tendresse maternelle de l'Église pendant notre vie et à notre mort. Pour les comprendre et les apprécier à leur juste valeur, il faudrait que nous en fussions privés aussi, que nous vissions de nos yeux la profonde misère spirituelle et intérieure, où tombent les pauvres âmes chrétiennes qui les ont perdus. Abandonnées à leurs vices, à leurs erreurs, à toutes les folies de l'esprit, à toutes les infirmités du cœur, sans personne auprès d'elles qui prenne soin de les guérir, sans guide dans cette vie, sans secours à la mort, elles terminent leur

dur et pénible passage sur la terre par l'entrée dans l'éternité malheureuse. Ainsi, un enfant qui vivait heureux à l'ombre des soins maternels, s'il perd sa tendre mère, et qu'il se trouve exposé à l'indifférence, aux refus, aux mépris d'une marâtre cruelle qui, non contente de ne le satisfaire en rien, jouit encore de le voir manquer de tout, alors seulement il comprend quel bonheur c'est que d'avoir une mère, et quelle est l'horrible calamité de l'avoir perdue.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE :

La Bénédiction de Jacob, figure et prophétie du mystère exposé.

XVI

Narration historique des circonstances de cette bénédiction.

Isaac, aveugle et chargé d'ans, demanda un jour à son fils aîné Esaü d'aller à la chasse et de lui préparer de ce qu'il en rapporterait un des mets qu'il savait qu'il aimait le mieux, promettant en même temps à son fils de lui donner sa bénédiction paternelle en récompense de cet acte de piété filiale: *Egredere foras; cumque venatu aliquid apprehenderis, fac mihi pulmentum sicut velle me nosti.... Et benedicat tibi anima mea antequam moriar* (Genes. XXVII, 27, v. 3, et suiv.).

Rébecca, épouse d'Isaac, était présente à ce discours, et à peine Esaü se fut-il éloigné pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu de son père, qu'elle fit avertir Jacob, son second fils, et l'instruisit de ce qu'il avait à faire : « Il faut, lui dit-elle, ô mon cher Jacob, que tu suives mes conseils et voici celui que je te donne. Cours tout à l'heure au troupeau; prends et apporte-moi deux chevreaux des meilleurs qui s'y trouvent. Je les ferai cuire et les préparerai de la manière que je sais que ton père

les aime le mieux ; puis je te les remettrai pour que tu les lui présentes et que tu reçoives cette dernière bénédiction qu'il a promise à ton frère Esaü : *Nunc ergo, fili mi, acquiesce consiliis meis ; et pergens ad gregem, affer mihi duos hædos optimos ; et faciam ex eis escas patri tuo, quibus libenter vescitur ; quas cum intuleris, et comederit, benedicat tibi, priusquam moriatur.* »

« Mais vous oubliez, reprit Jacob, qu'Esaü est tout couvert de poils et que moi je n'en ai point. Si mon père me touche il s'apercevra que je ne suis point Esaü et je crains qu'il ne pense que j'aie voulu le surprendre, le tromper, me moquer de son infirmité, et qu'au lieu d'en être béni je n'en reçoive une malédiction. *Nosti quod Esau, frater meus, homo pilosus sit ; et ego lenis. Si attrectaverit me pater meus, et senserit ; timeo ne putet me sibi voluisse illudere ; et inducam super me maledictionem pro benedictione.* » « Ne pense pas à cela, mon fils, reprit Rébecca, je prends sur moi toute la responsabilité de l'acte que je te conseille, ainsi que des conséquences qui pourront en résulter, quelles qu'elles soient. La seule chose que tu aies à faire est de m'obéir et de m'apporter ce que je t'ai demandé : *Ad quem Mater : In me sit, ait, ista maledictio, fili mi ; tantum audi vocem meam ; et pergens, affer quæ dixi.* » Jacob céda aux conseils et aux sollicitations de sa mère. Il lui apporta donc les deux chevreaux demandés et elle en fit le ragoût dont Isaac mangeait le plus volontiers. Ensuite cette bonne mère aussi adroite que tendre revêtit Jacob de ses propres mains avec les plus beaux et les plus riches vêtements d'Esaü. Et afin que Jacob, au cas que son père vînt à le

toucher, pût être pris pour Esaü, Rébecca lui mit au cou et aux bras, les seules parties de son corps qui fussent découvertes, la peau même des agneaux et des chevreaux qui venaient d'être tués; et le ragoût étant prêt, elle le remit à Jacob pour qu'il l'apportât à Isaac: *Abiit, et attulit, deditque matri. Paravit illa cibos sicut velle noverat patrem illius. Et vestibus Esau valde bonis, quas apud se habebat domi, induit eum; pelliculasque hædorum circumdedit manibus, et colli nuda protexit; deditque pulmentum, et panes quos coexerat, tradidit.*

Aussitôt que Jacob fut devant Isaac: « Qui es-tu, lui demanda son père, » et Jacob lui répondit sans hésiter: « Je suis votre premier né, Esaü. J'ai fait ce que vous m'avez commandé, levez-vous et mangez de la chasse que je vous ai apportée pour me donner ensuite la bénédiction que vous m'avez promise. *At ille: Quis es tu, fili mi? Dixitque Jacob: Ego sum primogenitus tuus Esau. Feci sicut præcipisti mihi. Surge, et comede de venatione mea, ut benedicat mihi anima tua.* » « Mais comment, reprit Isaac, comment, mon cher fils, as-tu pu trouver et préparer du gibier en aussi peu de temps? » Dieu, répondit Jacob, a disposé les choses de manière que j'ai trouvé tout de suite ce que je cherchais. *Quomodo, inquit, tam citoi nvenire potuisti, fili mi? Qui respondit: Voluntas Dei fuit ut cito occurreret quod volebam.* » « Approche-toi encore un peu, répliqua Isaac, afin que je te touche pour voir si tu es veritablement mon fils Esaü. » Jacob s'approcha et son père lui toucha le cou et les mains. « Cette voix, dit-il, est certainement

la voix de Jacob, mais quant à ces mains, ce sont bien les mains d'Esaü : *Accede huc ut tangam te, et probem utrùm tu sis filius meus Esau, annon. Ille accessit. Et palpato eo, dixit Isaac : Vox quidem vox Jacob est ; sed manus, manus sunt Esau.* » Et il ne le reconnut point pour son second fils parce que les peaux dont il avait les mains couvertes le rendaient semblable à son frère aîné: *Et non cognovit ; quia pilosæ manus similitudinem majoris expresserant.* Ainsi rassuré Isaac demanda à Jacob le ragoût préparé ; il en mange, il boit par dessus du vin que Jacob lui offre ; et après s'être bien restauré le bon vieillard fait venir son fils encore plus près. Il lui demande de l'embrasser, il l'embrasse lui-même, le serre tendrement contre son sein et couvre son front de baisers : *Affer cibos de venatione tua. Quos cum oblatos comedisset, obtulit ei etiam vinum ; quo hausto, dixit ad eum : Accede ad me, et da mihi osculum, fili mi : accessit et osculatus est eum.*

Cependant le bon vieillard, ayant senti la bonne odeur qu'exhalaient les habits d'Esaü dont Jacob était couvert, en éprouva comme une sorte de douce ivresse, et, dans un transport d'affection, levant sur son fils ses mains tremblantes, il le bénit en ces termes : « Voici que mon fils exhale une odeur semblable à celle qui s'élève d'un champ rempli de toutes les bénédictions du Seigneur. Qu'avec la rosée du ciel, ô mon fils, avec la fertilité de la terre Dieu t'accorde l'abondance du blé et du vin. Que les peuples te servent, que les tribus t'adorent. Sois le seigneur de tes frères, et que les fils de ta mère s'inclinent devant toi. Que celui qui osera te

maudire soit maudit lui-même ; que celui qui te bénira soit rempli des bénédictions dont tu es toi-même comblé : *Statimque, ut sentit vestimentorum illius fragrantiam, benedicens illi ait : Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ, abundantiam frumenti et vini. Et servient tibi populi ; et adorent te tribus. Esto dominus fratrum tuorum ; incurventur ante te filii matris tuæ. Qui maledixerit tibi, sit ille maledictus ; et qui benedixerit tibi, benedictionibus repleatur.* »

Isaac avait à peine fini de parler, Jacob avait eu à peine le temps de s'éloigner tout joyeux de la bénédiction qu'il venait de recevoir, qu'Esaü, qui avait eu le temps de préparer le mets demandé par son père, se présenta devant lui et lui adressa les mêmes paroles dont Jacob s'était servi : « Levez-vous, mon père, et mangez de la chasse de votre fils pour me bénir ensuite, comme vous me l'avez promis : *Vix Isaac sermonem impleverat ; et egresso Jacob foras, venit Esau : coctosque cibos intulit patri dicens : Surge, pater mi, et comede de venatione filii tui, ut benedicat mihi anima tua.* » Isaac surpris qu'on lui présentât encore à manger et qu'on lui demandât une autre bénédiction : « Qui es-tu, lui dit-il : *Dixitque illi Isaac : Quis enim es tu ?* » Esaü non moins surpris répond : « Comment, mon père, ne me reconnaissez-vous pas, je suis Esaü votre fils aîné : *Qui respondit : Ego sum filius tuus primogenitus Esau.* » A ces mots Isaac demeura muet et comme enseveli dans une extase d'étonnement et de stupeur. Enfin revenant à lui : « Quel est donc celui qui m'a apporté de la

venaison et m'en a fait manger avant que tu viennes? et sache que je l'ai béni à ta place et que ma bénédiction demeure sur lui : *Expavit Isaac stupore vehementi et ultra quàm credi potest admirans ait : Quis igitur ille est, qui dudum captam venationem attulit mihi; et comedi ex omnibus priusquam tu venires? Benidixique ei; et erit benedictus.* » A ces paroles de son père, Esaü poussa un rugissement de douleur profonde. Abattu et tout en larmes il se mit à prier Isaac, disant : « Bénissez-moi aussi, mon père! *Auditis Esau sermonibus Patris, irrugiit clamore magno, et consternatus ait : Benedic etiam et mihi, Pater mi.* » Isaac lui répondit : « Il ne faut plus que tu penses à la bénédiction que je t'avais préparée et promise. Ton frère Jacob est venu artificieusement la prendre et elle lui reste : *Qui ait : Venit germanus tuus fraudulenter, et accepit benedictionem tuam.* » Alors Esaü s'écria : « Ah! c'est bien justement qu'il a reçu le nom de Jacob! (ce nom en hébreu veut dire *supplentateur*) car non content de m'avoir supplanté une fois en me prenant mon droit d'aînesse, voilà qu'il me supplante encore en me volant la benédiction qui m'appartenait : *At ille subjunxit : Juste vocatum est nomen ejus Jacob : supplantavit enim me in altera vice : primogenita mea ante tulit, et nunc secundo subripuit benedictionem meam.* » « Mais comment reprit Esaü, comment, mon père, vous n'avez réservé aucune autre bénédiction pour moi? *Rursumque ad Patrem : Numquid non reservasti, ait, et mihi benedictionem.* » Isaac lui dit : « J'ai déjà établi Jacob ton maître, j'ai assujetti tous ses frères à son empire; je l'ai fait

possesseur du blé et du vin ; maintenant donc que puis-je faire pour toi ? *Respondit Isaac : Dominum tuum illum constitui, et omnes fratres ejus servituti illius subjugavi, frumento et vino stabilivi eum. Et tibi post hæc, fili mi, ultra quid faciam.* » « Eh ! quoi, reprit Esaü, n'avez-vous donc, ô mon père, qu'une seule bénédiction à donner ? Bénissez-moi aussi, je vous en supplie : *Cui Esau : Num unam, inquit, tantum benedictionem habes, pater ? Mihi quoque obsecro ut benedicas.* » En parlant ainsi Esaü poussait de profonds gémissements et versait des torrents de larmes : *cumque ejulatu magno fleret.* Isaac touché de compassion lui dit : « Ta bénédiction sera dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel, tu vivras de ton épée. Tu seras soumis à ton frère et un temps viendra que tu secoueras le joug et que tu le rejetteras de sur ta tête : *Motus Isaac, dixit ad eum : In pinguedine terræ et in rore cœli desuper erit benedictio tua. Vives in gladio. Et fratri tuo servies. Tempusque veniet cum excutias et solvas jugum ejus de cervicibus tuis.* »

De ce moment Esaü jaloux de la bénédiction que Jacob avait reçue de son père eut pour lui une profonde haine : *Oderat ergo semper Esau Jacob pro benedictione, qua benedixerat ei Pater.*

XVII

Danger d'entendre dans le sens littéral le récit précédent : **deux erreurs différentes des hérétiques et la vraie doctrine de l'Église relativement à l'intelligence des livres saints. — Le fait de la bénédiction de Jacob doit être pris principalement dans le sens mystérieux. — Pères et interprètes dont on se sert pour l'intelligence de ce récit.**

Ce récit, comme narration historique, est sans doute beau et élégant ; de cette élégance et de cette beauté, il est vrai, que les littérateurs profanes ne sont pas capables de goûter, de même qu'il y a dans la philosophie des vérités que les sophistes ne sont pas capables d'entendre. Cette histoire biblique est une de celles dont saint Augustin a dit que, prise dans son sens littéral, elle n'a rien de grave et d'édifiant, ou, du moins, bien peu. En effet les modernes rationalistes en prenant dans le sens littéral certains récits des Écritures sont arrivés à blasphémer en les traitant de fabuleux, ni plus ni moins que les Juifs à qui saint Augustin fait le même reproche. Ceux qui ne veulent pas reconnaître que Jésus-Chrits est figuré et prophétisé non-seulement dans les paroles, mais dans les événements mêmes rapportés par l'Écriture, sont forcés de mettre leur intelligence à la torture pour y trouver un sens plausible, et ne voulant pas admettre le sens allégorique, il leur est difficile de se défendre de la tentation de regarder comme des fables honteuses et ineptes les choses sa-

crées contenues dans un livre dont l'autorité est évidemment divine : *Judæi qui Christum nolunt talibus figuris rerum, non tam* DICTARUM, *sed etiam* GESTARUM, *prænunciatum videre, coguntur a nobis dicere quid illa significent ? quæ si nihil aliquid significare concedunt, tam divinæ auctoritatis libros ab ineptarum fabularum ignominia non defendunt* (Contr. Faust. Manich. XIII, 4).

En effet, qu'y a-t-il de grave et d'édifiant à nous apprendre qu'Isaac, regardé comme un homme de la plus grande sainteté, se voyant près de la mort n'a pensé qu'à se faire préparer un mets choisi et délicieux, à nous apprendre que Jacob, loué dans la sainte Ecriture comme un homme simple et de mœurs innocentes, est venu artificieusement et avec toute l'intrépidité du mensonge arracher à un père aveugle la bénédiction due à son frère aîné : à nous apprendre que Rébecca, modèle de religion et de sagesse, se laissant transporter par une aveugle prédilection en faveur de Jacob, se soit faite la conseillère et la coopératrice d'un acte mêlé de fraude et d'injustice par lequel Esaü est dépouillé de son droit le plus sacré ? Non, l'Esprit saint en inspirant ce récit n'a pas pu avoir seulement pour but de perpétuer la mémoire d'exemples si peu nécessaires à ceux qui lisent les Evangiles et si peu importants comme enseignement.

En conséquence, il ne sera pas ici inutile de rappeler la doctrine catholique relativement à la manière d'entendre les livres saints. Je dirai d'abord que les hérétiques ont produit deux erreurs relativement au sens de ces écritu-

res. L'une de ces erreurs est celle de ceux qui ont suivi Origène. Ceux-ci ne voyaient dans les récits bibliques que des figures, des prophéties, des mystères, et rien d'historique et de littéral. L'autre erreur est celle des Manichéens renouvelée par les modernes rationalistes. Ceux-là prennent les événements de la Bible pour des faits purement humains privés de toute espèce de figures et de mystères. La première de ces erreurs, faisant des Ecritures une espèce de mythologie sacrée, leur ôte toute la vérité historique et tout le sens littéral, qui en sont le fondement; la seconde de ces erreurs, en faisant de la Bible une histoire purement humaine, lui ôte le mystère, la prophétie, une des preuves les plus lumineuses de son inspiration divine. Ainsi ces deux erreurs détruisent par deux vices contraires l'autorité et la divinité des livres saints, c'est-à-dire les fondements mêmes de la religion.

La vérité catholique tient le milieu entre ces deux doctrines également funestes, prenant de chacune ce qu'elle a de vrai et laissant le faux. Saint Augustin s'en explique ainsi dans les paroles suivantes qui forment le canon de l'Eglise relativement à l'interprétation des livres sacrés. « Il ne faut pas croire, dit-il, que ces récits aient été faits inutilement ou qu'on n'y doive chercher que la vérité sans allégorie; il ne faut pas croire non plus que ces récits ne soient qu'allégoriques, ou que ces allégories n'aient rien de prophétique eu égard à l'Eglise : *Non tamen quisquam putare debet aut frustra hæc scripta, aut tantummodo rerum gestarum veritatem, sine ullis allegoricis significationibus, hic esse quærendam; aut e contrario hæc omnia gesta non esse, sed solas esse rerum*

figuras, aut quidquid ALIUD *est nequaquam ad prophetiam Ecclesiæ pertinere* (De Civit. Dei, lib. VI, 27). Il faut donc croire que les faits de la Bible, conservés par une disposition particulière de la sagesse de Dieu, ont eu véritablement lieu comme ils sont racontés et qu'outre le sens littéral ils signifient autre chose, et que cette autre chose a rapport aux destinées futures de l'Eglise : *Credendum et sapienter esse litteris mandata, et* GESTA ESSE, *et significare* ALIUD; *et* IPSUM ALIQUID *ad præfigurandam Ecclesiam pertinere* (Ibidem). Tous les Pères, tous les docteurs, tous les interprètes de l'Eglise ont pensé, comme saint Thomas qui, expliquant saint Paul, dit que l'histoire hébraïque est une figure continuelle, et qui ajoute, en citant saint Augustin, que tous les événements arrivés au peuple hébreu ont été figuratifs et prophétiques : *Totum illius populi statum esse propheticum et figuralem* (I, dæ. Qu. CIV, art. 2). Cette doctrine est celle que professe l'Eglise, car, excessivement jalouse de la lettre des Ecritures, elle reconnaît néanmoins dans ces récits un sens mystérieux et allégorique, et ce sens forme l'excellence et les merveilles de sa liturgie. La doctrine catholique sur les événements que rapporte l'Ecriture est donc celle-ci : ces événements sont à la fois certains comme histoire et mystérieusement prophétiques. C'est là ce qui fait des Ecritures un livre unique et divin. Les histoires humaines, en effet, ou sont des faits réellement arrivés qui manquent de toute allégorie et de toute allusion, ou sont des apologues et des allégories qui manquent de toute vérité historique. Les seuls événements de la Bible ont à la fois ces

deux choses, la vérité historique et l'allégorie prophétique, parce que Dieu, arbitre de la volonté des hommes, a disposé ces événements de telle manière que, tandis qu'ils forment l'histoire de la religion, ils en contiennent encore la figure et les mystères, et que dans ces événements humains se trouvent des prophéties.

Cette doctrine établie, venons au récit de la bénédiction de Jacob. Il est ici d'autant plus nécessaire de supposer que sous le voile de cette histoire est enfermée une prophétie mystérieuse, que ce récit lui-même dans le sens littéral n'a aucun sens plausible et qu'il est par conséquent indispensable de l'entendre dans le sens prophétique. Cette observation est de saint Augustin, qui dit : Gardons-nous de croire que ce récit ne contienne aucun mystère et aucune prophétie, où un aussi grand patriarche qu'Isaac avant de mourir veuille manger de la chasse de son fils et qu'à cette condition il lui promette de le bénir ; d'autant plus qu'il y a dans ce récit beaucoup de circonstances qui vous forcent à réfléchir et à trouver des choses beaucoup plus importantes : *Quoniam tantus Patriarcha, antequam moriatur, quærit venationem a filio, et benedictionem promittit, nullo modo arbitremur significatione vacare; maxime quia in eadem narratione multa moverunt ad majora intelligenda et exquirenda* (Quæst. Nov. et Vet. Test.). Le docte de Lyra dit aussi que dans ce récit non-seulement les paroles d'Isaac, mais toutes ses actions, ainsi que celles de Rébecca et de ses fils, sont des prédictions des mystères futurs : *Hoc loco non solum verba, sed etiam ejus facta, et Rebeccæ, et filiorum sunt principaliter præ-*

nostica futurorum (In xxv Genes.). Enfin, outre saint Augustin que nous venons de citer, saint Jérôme, dans son épître à saint Damase, saint Ambroise dans son livre de Jacob et de la vie heureuse, saint Grégoire dans son homélie sur Ezéchiel, ont tous interprété cette bénédiction dans le sens prophétique et mystérieux. Maintenant donc à l'aide de ces quatre grandes lumières de l'Église latine et des illustres interprètes saint Isidore de Séville, Nicolas de Lyra, Cornélius A-Lapide, efforçons-nous d'éclairer d'abord le sens littéral et ensuite de découvrir dans un récit si simple et si peu intéressant à première vue les grands mystères et les desseins de miséricorde, que la sagesse de Dieu y a cachés. Car, comme l'enseigne saint Thomas, nous sommes obligés de croire sous le voile et les figures de l'Ancien Testament toutes les vérités que la foi nous montre manifestement dans le Nouveau : *Omnia quœ credenda traduntur in novo Testamento explicite et aperte, traduntur credenda in Testamento veteri, sed implicite et sub figura* (I, 2 dæ. Quæst. cvii, art. 3). Et quelle beauté n'est-ce pas pour nous de voir que ces mystères, que nous croyons et dont nous éprouvons les magnifiques effets, ont été tant de siècles auparavant préparés par une admirable providence de Dieu et annoncés au monde, non-seulement par les paroles des prophètes, mais par les actions mêmes des patriarches !

XVIII

Excellence de la bénédiction d'Abraham qu'Isaac a l'intention de donner à Ésaü. — Cette cérémonie est inspirée par la religion. — Isaac avait fait Esaü son héritier, mais Dieu dans son indépendance lui préfère Jacob. — Un même personnage représente souvent dans l'Ecriture deux personnages différents. — Dans cette circonstance Isaac est la figure de Dieu le père ; les deux frères sont la figure des peuples juif et gentil.

Observons donc d'abord à la gloire d'Isaac que, dans la bénédiction qu'il avait reçue d'Abraham à l'exclusion de tous ses frères, il avait obtenu trois grands privilèges : 1° que de sa race naîtrait le Messie, comme l'enseigne saint Paul ; 2° que cette bénédiction lui conférait le sacerdoce, car comme le dit de Lyra, après saint Jérôme, tous les premiers nés furent pontifes jusqu'à l'époque où Dieu donna sa loi par Moïse : *Usque ad legem datam tempore Moysis, primogeniti erant sacerdotes* (De Lyra in xxv Gen.) ; 3° d'être devenu un de ceux que saint Pierre appelle les hérauts de la justice, *justitæ præcones*, c'est-à-dire le dépositaire et l'interprète des traditions et des promesses divines et principalement de la foi dans l'avénement du Messie, toutes choses qui se conserveraient pures dans sa descendance; et en effet de cette descendance d'Isaac, ces traditions et ces promesses arrivèrent intactes jusqu'à Moïse qui, sous la dictée de l'Esprit Saint, les raconta dans les cinq premiers livres de l'Écriture. Or, cette bénédiction qui portait

avec elle ces trois sublimes qualités, de patriarche du Messie, de prêtre du vrai Dieu, de dépositaire et d'interprète de la vraie religion, et qui est nommée dans l'Écriture la bénédiction d'Abraham, Isaac voulut avant de mourir la transmettre à un de ses fils et à sa descendance, comme on le voit par ces paroles du chapitre suivant : *Det tibi Deus benedictiones Abrahæ; et semini tuo post te* (Gen. XXVIII, 4). De sorte que par cette bénédiction Isaac prétend établir son testament et disposer des grands priviléges dont il avait hérité d'Abraham et qu'il avait ordre de transmettre intacts à sa postérité : *Appropinquabat enim terminus vitæ suæ, et ideo tempus erat ordinandi de sua posteritate* (Loc. cit.). C'est pour cela qu'il voulut la donner d'une manière extraordinaire et solennelle à la fin d'un repas préparé par le fils même qui devait la recevoir. Dans ces paroles donc d'Isaac à Esaü : Sors dans la campagne, procure-toi de la venaison, prépare-la de la manière que tu sais m'être la plus agréable, pour recevoir ma bénédiction avant que je meure, ce n'est point la gourmandise qui l'excite, mais la religion. Isaac ne pense pas à sa propre personne, mais à celle dont doit naître le Messie. Ne devant point donner par cette bénédiction des biens terrestres, mais des priviléges divins, il voulut, ajoute l'interprète déjà cité, avoir une dernière preuve de l'obéissance, de l'affection, de la délicatesse de son fils, et que ce fils méritât en quelque sorte d'être béni par ce dernier acte de piété filiale : *Filius recipiens benedictionem debebat prius patri obsequium facere.*

Cependant les fils de Dieu ne naissent pas comme les

fils de l'homme de la chair et de la volonté humaine, mais de l'élection et de la grâce divine : *Non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri sed ex Deo nati sunt* (Joan, 1). C'est donc en vain qu'Isaac appelle Esaü comme son fils aîné : *Vocavit Esau filium suum majorem.* Esaü est le premier né selon la chair, mais il n'est que le second selon l'esprit. Il est l'aîné aux yeux d'Isaac, il ne l'est point aux yeux de Dieu. Dieu, même avant que les deux frères fussent nés, avait révélé que, selon les desseins de sa sagesse, l'aîné serait soumis au cadet : *Et major serviet minori* (Genes. XXV, 23). Et puis encore Dieu voulut, dit Alcuin, montrer en cette circonstance qu'il s'agissait d'une bénédiction qui ne dépendait pas de l'homme, mais de Dieu ; que seul il connaît et juge le vrai mérite, que souvent à ses yeux le plus digne d'être béni est celui que les hommes en jugent le plus indigne : *Isaac humano more filium majorem benedicendum putavit. Sed Deus, qui occultorum est cognitor, minorem dignum benedictione ostendit : ut non hominis demonstraret esse benedictionem, sed Dei* (Alcuin, apud Lyran). Ainsi, quoique Esaü obéisse promptement aux ordres de son père, et que le père et le fils soient d'accord, l'un pour donner la bénédiction, l'autre pour faire ce qui lui était demandé afin de la recevoir, néanmoins ce sera Jacob seul qui l'obtiendra, parce que c'est à lui que Dieu la destine. Remarquez, dit Cornélius A-Lapide, qu'Isaac lui-même inspiré de Dieu sans s'en apercevoir, en ordonnant à Esaü d'aller à la chasse, l'éloigne lui-même de cette bénédiction qu'il lui prépare ; que Jacob profite de cette absence d'Esaü pour se

mettre à sa place et la lui ravir; qu'Esaü, qui avait dit à son père, lorsque celui-ci l'avait appelé : Me voilà présent, mon père, n'est plus là au moment où cette grande bénédiction est donnée, tandis que Jacob, au contraire, éloigné de là quand cet accord avait eu lieu entre le père et le fils, se trouve présent au temps de la bénédiction. Ainsi rien ne résiste aux décrets de Dieu, et ce que les hommes disposent pour un effet, Dieu le fait tourner à un autre. Les passions humaines elles-mêmes servent par un accord merveilleux aux desseins divins : *Isaac movebatur a Deo ad emittendum foras Esau venatum, ut interim Jacob posset prævenire Esau, eique benedictionem præriperet. Decreverat enim Deus in primogenitum Jacobum præferre Esau* (In XXVII Gen.).

Mais de l'explication littérale élevons-nous à l'explication allégorique ; élevons-nous de l'histoire au mystère. Observons toutefois, avant d'aller plus loin, que pour la droite intelligence des livres saints une même chose, et plus souvent une même personne sous un aspect différent est la figure de deux choses ou de deux personnes différentes et même contraires : *Una res est figura duorum, etiam contrariarum sed alio et alio respectu* (Canon. 39, in Pentat.). C'est pourquoi ce même Isaac qui sur la montagne de Maria, dont le Calvaire fait partie, portant le bois de son sacrifice, fut la figure la plus expressive de Jésus-Christ portant sur cette même montagne le bois de la croix sur laquelle il fut immolé, ce même Isaac, dis-je, en tant que père du dur et envieux Esaü, de l'humble et docile Jacob, fut la figure, selon saint Isidore, du Père éternel qui, dans les deux

peuples, le Juif et le Gentil, s'est créé deux fils, l'un par la loi, l'autre par la foi. Esaü et Jacob sont la figure de ces deux peuples, dont l'un est obstiné et rebelle, l'autre fidèle et docile : *Esaü populum Hebraicum, Jacob Gentilem populum significat, Isaac vero Deum, qui utrumque populum, illum per legem, istum per fidem, sibi filios fecit* (In XXVII, Gen.). Remarquez encore, dit le même saint docteur, que le caractère donné aux deux frères par l'Ecriture, sert admirablement à figurer les deux peuples. L'Écriture dit d'Esaü qu'il était adonné à l'agriculture et que, comme chasseur, il détruisait beaucoup de bêtes fauves. Par là elle figure on ne peut mieux le peuple juif, qui servait Dieu par l'espérance des biens terrestres et qui voulait l'apaiser par le sang et le sacrifice des veaux et des béliers. L'Ecriture, au contraire, dit de Jacob qu'il était un homme simple et qu'il habitait sous des tentes. Par là elle exprime encore mieux le peuple gentil devenu chrétien, lequel s'est étudié à plaire à Dieu par la foi de l'esprit et la droiture du cœur, et qui est répandu dans tout le monde en diverses églises comme sous autant de tabernacles : *Esau agricola erat* (Gen. XXV) : *quia Judæus pro terrenis Deo serviebat. Fuit et venator* (Ibid.) : *quia Judæus per effusionem sanguinis arietum et vitulorum Deum placabat. Jacob simplex habitabat in tabernaculis* (Ibidem) : *quia electi de Gentibus, fide et voluntate Deo placere studuerunt. Per tabernacula, diversas per orbem Ecclesias intelligimus* (Loc. cit.).

Ainsi donc Isaac qui demande à manger de la chasse de son fils aîné est, selon saint Grégoire, la figure du

Dieu tout-puissant qui désire déjà au milieu de la corruption générale du monde d'être honoré et comme mystérieusement rassasié par la piété et les bonnes œuvres des Juifs : *Isaac majoris filii venatione vesci cupit; quia omnipotens Deus Judæorum bona operatione pasci voluit* (Homil. in Ezech.).

XIX.

La conduite de Rébecca a pour principe l'esprit de religion. — Sa principale gloire est d'être la figure de l'Église. — Explication du mystère d'Isaac qui parle à Esaü en présence de Rébecca, et de Rébecca qui induit Jacob à se procurer la bénédiction paternelle. — L'origine divine de l'enseignement de la foi et le zèle de l'Église pour rendre cette foi universelle y sont figurés.

Le personnage le plus important de ce récit mystérieux est Rébecca dont on ne saurait dire si on doit admirer le plus, dans cette circonstance, ou sa piété envers Dieu, ou son respect envers Isaac, ou son amour si tendre et si industrieux pour Jacob. Isaac ne voulait pas sans doute, juste et pieux comme il était, s'opposer aux desseins de Dieu. Mais ne connaissant que confusément ces desseins divins sur ses fils, en voulant donner à Esaü avec sa bénédiction l'investiture solennelle des droits du premier né, il croyait agir conformément à la raison, à la justice, à la volonté de Dieu. Cependant Rébecca à qui avait été révélé le mystère de la préférence donnée à Jacob sur Esaü, de même qu'à Sara celui de la

préférence d'Isaac sur Ismaël, Rébecca avait une idée plus claire des dispositions de Dieu sur Jacob. Cette parole divine que l'aîné de ses fils serait soumis au cadet : ***Major serviet minori***, parole qu'elle avait entendue en les enfantant, résonnait toujours à ses oreilles. Elle aimait Jacob avec une tendresse particulière : ***Diligebat RebeccaJacob*** (Rom., 35); non par une raison d'injuste sympathie trop commune aux mères ordinaires en faveur de leur plus jeune fils, mais par un motif de religion. Elle ne préfère pas, dit saint Ambroise, un fils à un autre fils, mais un juste à un pécheur; elle n'est point entraînée par le désir d'avantager Jacob, mais par celui seul d'accomplir le divin mystère; elle ne pensait pas en ce moment à le préférer à Ésaü, mais à l'offrir à Dieu : ***Rebecca non quasi filium filio, sed quasi justum præferebat injusto. Apud matrem piam mysterium pignori præponderabat. Illum non tam fratri præferebat, quam offerebat Domino*** (De Jacobo lib. II). En un mot, elle aimait Jacob parce qu'elle voyait en lui l'ancêtre du Messie, le dépositaire et l'héritier des traditions et des promesses divines. Elle le préférait à Esaü parce que Dieu même le lui avait préféré. Elle l'aimait plus, parce qu'elle savait qu'il était plus aimé de Dieu ; elle vénérait en lui l'objet de l'élection divine et des divins mystères. C'est pourquoi voyant qu'Isaac préparait une bénédiction pour Ésaü, bénédiction que cette grande et sainte femme savait que Dieu avait destinée à Jacob, elle prit les devants pour empêcher son époux de rien faire, même sans intention, contre les desseins de Dieu; pour lui épargner

un tardif et inutile repentir, non moins que pour assurer à son fils l'abondance des priviléges célestes, bien différente en cela des mères mondaines dont tout le zèle s'emploie uniquement à assurer aux leurs les avantages temporels et humains. Voulant concilier, comme le remarque Cornelius A-Lapide, sa piété envers Dieu et sa tendresse pour son fils avec le respect dû à son époux, elle ne se mit point à discuter avec lui, mais elle s'y prit de manière que, sans l'irriter, croyant bénir Ésaü, il bénît en effet Jacob selon la volonté de Dieu : *Cum marito non jurgatur, licet videat errare maritum. Non vi obsistit; sed latenter quærit, ut benedictio ei contingat, quem Deus destinaverat*. Et elle ne doute pas un instant dans la vivacité de sa foi que cette bénédiction conférée ainsi à l'aveugle par le père terrestre, serait confirmée par le père céleste, et produirait tous les effets que le ciel y avait attachés.

Un interprète s'étonne ici que Rébecca ait mieux qu'Isaac connu le mystère de l'élection divine, de même que Sara l'avait mieux connu qu'Abraham. Mais outre que Dieu, comme le remarque Cornelius A-Lapide, se plaît souvent à réveler aux petits et même aux faibles d'esprit ses secrets qu'il tient cachés aux sages et aux savants conformément à ces paroles de l'Evangile : *Deus aliquando parvulis revelat, quæ magnis abscondit, juxta illud : Absconditi hæc a sapientibus et revelasti ea parvulis* (Matth. 11.), Rébecca n'est ainsi privilégiée que parce que, dans cette circonstance, elle est la figure de l'Église. C'est là ce que dit de Lyra. Singulière prérogative, gloire illustre de cette noble femme, modèle

de religion, de sagesse et de chasteté, d'être choisie de Dieu pour prophétiser la véritable Eglise dans sa personne, dans ses actes, dans ses vertus. En effet cette même Rébecca que nous avons vue figurer par son mariage avec Isaac les sentiments de l'Église pour son époux divin, Jésus-Christ, représente par la bénédiction qu'elle procure à Jacob le sentiment de la même Église pour ses enfants, et le caractère de l'enseignement de la vraie foi.

Rébecca commence par dire à Jacob : J'ai entendu ton père parler avec Esaü : *Audivi patrem tuum loquentem cum Esaü.* Or, qui ne voit pas là le type de l'Eglise et de la source divine de l'enseignement qu'elle dispense à ses fils? Ah! elle a entendu parler le vrai Isaac, Jésus-Christ ; elle a connu ses profonds secrets ; elle a connu tous ses mystères parce que c'est à elle que l'époux divin a dit dans la personne des premiers apôtres : C'est à vous qu'appartient l'avantage refusé à tout autre d'entendre clairement et sans énigme le mystère du royaume de Dieu sur la terre : *Vobis datum est nosse mysterium Regni Dei : cœteris autem in parabolis* (Luc. 8). C'est elle qui a eu la révélation du grand secret de la réprobation des Juifs et de l'élection des Gentils, mystère figuré dans la préférence que Dieu accorde à Jacob sur Esaü. C'est elle qui a su que la bénédiction divine avec l'immense don des grâces qui l'accompagne devait se fixer sur les Gentils ses plus jeunes fils, c'est-à-dire le dépôt des traditions, l'intelligence des Ecritures, la succession du souverain sacerdoce, l'infaillibilité de la foi ; car, comme le remarque saint Jérôme, ce fut par l'impulsion et le commandement de l'Esprit du divin

conseil que les apôtres abandonnèrent la Judée et transportèrent aux Gentils leurs prédications : *Per Spiritum consilii præceptum est apostolis, ut, relicta Judæa, transirent ad gentes* (Loc. cit.). Lors donc que Rébecca dit à Jacob : J'ai entendu parler votre père, il y a là une belle figure de l'Eglise qui par la bouche de ses apôtres a dit à ses enfants : Ce que j'ai entendu moi-même sur le Verbe de vie je vous l'annonce. *Quod audivimus, annuntiamus vobis de Verbo vitæ* (I Joan, 1.)

O quelle est belle cette figure! qu'il est précieux ce mystère! Le vrai Isaac, Jésus-Christ, avait parlé avec le vrai Esaü, c'est-à-dire avec les Juifs, non-seulement par sa propre bouche, mais encore par la bouche des patriarches et des prophètes inspirés et envoyés par lui. L'Église dans la personne des premiers apôtres a entendu ses discours qui sont déposés dans les Écritures, et dont les Juifs avaient reçu la garde : *Audivi patrem tuum loquentem cum Esaü*. Et comme Rébecca alla rapporter à Jacob les discours d'Isaac avec Esaü, ainsi l'Eglise est venue rapporter aux Gentils les révélations que le Verbe divin a faites directement aux Juifs; elle ne leur en a rien caché, et elle les leur a rapportées dans toute leur intégralité. Voilà donc l'origine, voilà la source de l'enseignement de la véritable Eglise. C'est un discours ineffable qu'une épouse chérie a entendu de son époux et qu'une tendre mère a fidèlement rapporté à ses plus jeunes fils.

Malheur donc à nous si nous n'avions pas eu cette tendre mère, l'Église! Jacob ne s'était pas le moins du monde inquiété de demander à son père la bénédiction du pre-

mier né ; il n'y pensait même pas, pénétré qu'il était de l'infériorité de sa condition et de sa naissance, persuadé qu'au jugement de son père il n'y avait aucun droit, et qu'il lui serait parfaitement impossible de l'obtenir. Il fut donc nécessaire que sa mère pensât à lui, qu'elle vînt spontanément lui en suggérer l'idée, lui en donner le conseil, lui en inspirer le désir et lui prêter surtout sa coopération. Et n'est-ce pas là une peinture fidèle de la misère de notre condition, avant que l'Eglise, cette véritable Rébecca, ayant sur les lèvres le discours de l'époux divin, c'est-à-dire la prédication et l'enseignement, fût venue chercher nos pères gentils ? Ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, dans la corruption des vices, ils ne pensaient pas à recevoir avec la grâce l'adoption des enfants de Dieu ; ils n'en avaient pas même l'idée et beaucoup moins le désir. Isaac parlait seul avec Esaü, le vrai Dieu parlait aux seuls Juifs, il s'était fait connaître d'eux seuls, avec eux seuls il avait fait une étroite alliance ; c'était à eux seuls qu'il avait promis le Messie et il en voulait faire les héritiers de sa bénédiction éternelle, car ils étaient les premiers nés dans l'ordre de la vérité et de la grâce. Quant à nous nous étions éloignés : *Vos qui eratis longe* (Ephes. 2); éloignés de cette distance infinie qui est entre l'erreur et la vérité, entre le péché et la justice, entre la terre et le ciel, entre l'homme et Dieu. Nous étions étrangers aux ineffables communications, de Dieu avec les Juifs. Comme donc les rois Mages ne seraient jamais venus à la connaissance de Jésus-Christ, à la grotte de Bethléem, si une étoile miraculeuse n'avait pas été les chercher à l'extrémité

de l'Orient, ainsi nous ne serions jamais venus à la connaissance du vrai Dieu et de son très-saint fils Jésus-Christ, si la voix de l'Eglise, la prédication apostolique, figurée dans l'étoile qui apparut aux Mages, ne fût venue nous chercher dans la région des ombres de la mort. Ah! la vraie Rébecca a pensé à nous! la mère n'a pas oublié ses petits enfants! L'Eglise a compris que la révélation, faite aux Juifs, était faite pour nous, et que, quoique éloignés et sans mérite, nous pourrions sous sa direction et son conseil non-seulement y avoir part, mais la prendre pour nous presque à l'exclusion de ceux pour qui elle fut faite. Ainsi encore, comme par la tendre vigilance de Rébecca le discours d'Isaac fait à Esaü présent profita à Jacob absent, de même par le zèle de l'Eglise toutes les déclarations que le Verbe divin avait faites aux Juifs présents, soit par lui-même, soit par les prophètes, ont servi à l'instruction des nations les plus lointaines dispersées dans le monde. La révélation faite pour un seul peuple est devenue commune à tous les peuples, et l'enseignement de la vraie foi entendu par un petit nombre est devenu public et universel.

Il en est ainsi de même de nos jours : combien y a-t-il de Gentils encore étrangers au royaume de Dieu et aux célestes bénédictions? Est-ce que personne ne pense à eux, personne ne s'occupe d'eux? Si, il y a Rébecca, c'est-à-dire l'Eglise, parce qu'étant mère elle prend soin de ses Jacob éloignés; et par l'intermédiaire de ses envoyés, qu'elle ne cesse pas de diriger sur tous les points du monde, elle va à leur recherche et elle leur apprend qu'il y a une révélation divine, une loi d'adop-

tion des vrais enfants de Dieu, une bénédiction céleste promise d'abord au peuple juif et dont ils peuvent entrer en partage; et que, quoique les derniers dans l'ordre de la naissance spirituelle, cependant par la ferveur de la foi, par la pratique des vertus chrétiennes ils peuvent devenir même les premiers. Or, l'Esprit-Saint pouvait-il mieux faire que ce qu'il a fait dans la personne de Rébecca pour peindre et figurer au vif ces sollicitudes universelles, ces industrieuses pensées, ces tendres affections de l'Eglise pour les peuples gentils pour leur porter l'enseignement de la foi et les appeler tous à la connaissance de la vérité !

XX

Rébecca qui par un seul discours instruit Jacob signifie la facilité avec laquelle l'Église instruit les fidèles. — Mystère de l'offrande des deux chevreaux. — La fermeté que Rébecca inspire à Jacob est la figure de la fermeté que l'enseignement de l'Église inspire aux vrais chrétiens. — Triste condition des hérétiques.

Le discours de Rébecca a figuré encore toutes les circonstances qui rendent sûr, prompt et facile l'enseignement de la vraie foi. Jacob avait sans doute connaissance de la révélation par laquelle Dieu déclarait qu'il lui destinait les priviléges du premier né. Il savait en outre que ces priviléges lui appartenaient par la cession volontaire que lui en avait faite Esaü; et cependant que serait-il advenu de lui, s'il avait dû interpréter

par lui-même cette divine révélation ; s'il avait dû décider seul du temps et de la manière de se mettre en possession de ce droit que Dieu lui assurait, et se présenter à son père sous le titre de premier-né ? Qui sait combien de temps il aurait dû se consulter lui-même vainement ? Qui sait même s'il l'eût entrepris jamais sans les instructions et l'appui de Rébecca ? Ainsi les philosophes gentils et les hérétiques qui ayant repoussé toute autorité extérieure, tout extérieur enseignement, croient pouvoir avec leurs seules lumières découvrir les vérités religieuses, en déterminer l'étendue et le nombre, et se fabriquer à eux-même une religion véritable, après des études et des discussions sans fin, ne se décident à rien de ferme, de stable et de sûr, et finissent, comme l'a dit saint Paul, par s'évanouir et se perdre dans l'extravagance de leurs opinions : *Evanuerunt in cogitationibus suis* (Rom. 1). Au contraire le discours de Rébecca qui suffit pour rappeler à Jacob la mémoire de ses droits, pour exciter son désir de les posséder, pour fixer son incertitude, pour l'instruire de manière qu'il ne lui reste aucun doute sur la possibilité de recevoir une bénédiction que sans cet enseignement de sa mère il n'aurait jamais espéré pouvoir obtenir, ce discours de Rébecca est la figure de la facilité avec laquelle l'Église instruit ses fils attentifs à son appel, dociles à sa voix, sur les vérités qu'il leur est nécessaire de croire pour être initiés à l'amour et aux bénédictions de Dieu. De son côté Jacob qui ne se fie pas à lui-même, mais qui attend la décision de sa mère et s'en rapporte à sa sagesse sur la manière d'entendre la révélation divine, de

la croire et d'en presser l'accomplissement, tandis qu'il est la condamnation de la témérité des hérétiques qui veulent comprendre par eux-mêmes les révélations des Ecritures et des traditions, tandis qu'il condamne l'imprudence de ces catholiques qui dédaignent dans la vie spirituelle toute direction, tout conseil, cherchant dans leurs propres lumières, où plutôt dans leurs illusions la règle de leur foi, Jacob a encore figuré le vrai chrétien qui ne se fie jamais à son propre jugement, ne s'arrête jamais à son conseil propre, mais soumet au jugement de l'Eglise ses lumières, ses inspirations, ses affections, sa conduite et son âme tout entière, et qui s'en rapporte en tout et pour tout avec une immense confiance à sa sagesse et à son amour. Ainsi Rébecca n'instruit pas seulement son fils des intentions d'Isaac, mais elle lui indique les moyens d'en tirer profit; elle lui commande d'aller prendre deux chevreaux dans le troupeau domes tique; elle lui dit qu'elle les préparera elle-même de manière à les rendre les plus agréables possibles à son père et que, par cette offrande, il obtiendra la bénédiction qu'Isaac avait préparée et promise à son autre fils. Ainsi l'Eglise n'instruit pas seulement ses enfants de ce qu'ils doivent croire, elle leur apprend aussi ce qu'ils doivent pratiquer. Après leur avoir rapporté les révélations faites par Jésus-Christ aux Juifs, elle les met dans le vrai chemin, elle leur promet son appui afin qu'ils éprouvent les effets de ces révélations et qu'ils en obtiennent le fruit. Elle leur commande d'étouffer par le moyen de la pénitence les deux chevreaux indociles, c'est-à-dire l'orgueil et la sensualité, les deux grandes sources

de nos erreurs et de nos vices, qui, comme le dit fort bien saint Grégoire, étaient figurées dans ces deux chevreaux immolés par Jacob, car c'était un chevreau qu'on offrait pour le péché, et le peuple gentil a véritablement immolé en lui-même les péchés de la chair lorsqu'il n'a point eu honte de se confesser pécheur: *Quia hædus solet pro peccato offerri: et Gentilis populus, dum se peccatorem confiteri non erubescit, carnis ipse peccata mactavit* (Loc. cit.). Saint Isidore dit aussi que les œuvres de la pénitence furent figurées dans ce ragoût de chevreaux qui devait paraître si délicieux à Isaac, parce-qu'après avoir soumis son intelligence à la foi, le gentil ne peut plaire à Dieu sans les œuvres de la pénitence. C'est ce que l'Evangile nous dit en ces termes : Faites de dignes fruits de pénitence : *Per delectabiles escas, quæ de hædis præparantur Isaac, intelligimus pœnitentiæ opera: de quibus dicitur* (Matth. 3): *Facite fructus dignos Pœnitentiæ* (Loc. cit.). A ces conditions l'Église nous promet et nous assure l'adoption et la bénédiction divines.

Jacob hésita quelque temps avant de se rendre au conseil de sa mère : se présenter à son père comme son premier né, tandis qu'il ne l'était pas, lui paraissait un acte d'audace digne de malédiction et d'anathème, d'autant plus que cet acte avait lieu pour arracher une bénédiction que son père ne lui croyait point due. Par là Jacob est la figure de l'humble crainte des Gentils convertis, des justes, des saints, dont le bon centurion de l'Evangile, qui se regardait comme indigne de recevoir Jésus-Christ dans sa maison, donna le premier exemple ; et qui, ayant

la conscience de leur propre indignité, hésitent quelque temps, rougissant de se présenter à Dieu en qualité de ses vrais fils et de réclamer ce nom qui appartient à Jésus-Christ seul, car ils craignent ainsi de s'attirer sa colère plutôt que son amour.

Mais Rébecca connaît le cœur et les intentions d'Isaac, et plus encore, ajoute Cornelius A-Lapide, les desseins et les promesses de Dieu. Rébecca a une fidèle et une profonde persuasion que tout se terminera bien et qu'Isaac finira par approuver le conseil de la mère et la conduite du fils. C'est pour cela qu'elle dit à Jacob avec la plus grande assurance : Je prends sur moi la malédiction que tu crains d'encourir en suivant mes conseils : *In me sit ista maledictio, fili mi. Rebecca ita loquitur, quia secura erat de felici eventu; sciebat enim Deum ita promisisse.*

Or ne vous semble-t-il pas à ces paroles de Rébecca entendre l'Eglise qui par la bouche de saint Paul se déclare prête à encourir la malédiction de Jésus-Christ pour assurer le salut éternel de ses frères et de ses fils : *Optabam anathema esse a Christo pro fratribus meis* (Rom. 9)? Mais si l'Eglise parle avec cette assurance c'est qu'elle sait qu'elle n'a point à craindre de malédictions; qu'elle est la maison fortunée du véritable Israël, du vrai Aaron, que Dieu a bénie d'une bénédiction ineffaçable et éternelle : *Benedixit domui Israel; benedixit domui Aaron* (Rom. 113). Si elle parle avec une si grande confiance, c'est parce qu'étant la mère commune de tous les chrétiens, tous les mystères lui ont été révélés : elle connaît le cœur et les volontés de son époux divin; elle

sait ce qu'elle peut se promettre de sa miséricorde et de sa bonté ; et que tout ce qu'elle fait sur la terre pour procurer à ses fils la bénédiction divine est ratifié dans le ciel : *Quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis* (Rom. 16).

Jacob ne voit point comment il lui sera possible de surprendre la crédulité de son père, comment il pourra prendre la chair et le poil de son frère en remplacement de ses vêtements. Rebecca qui a conçu le dessein mystérieux de ce changement, qui en connaît les moyens et en prévoit le résultat, aurait pu l'instruire d'avance ; mais non, elle se tait, elle ne perd pas le temps en questions inutiles ; elle dit seulement à son fils : « Toi, tu n'as qu'à croire ce que je te dis, et qu'à l'exécuter comme je te l'ordonne. Foi et obéissance, voilà tes devoirs, le reste il ne t'appartient pas de le savoir : *Tantum audi vocem meam : et pergens, affer quæ dixi.* » C'est ainsi que l'Eglise sans entrer dans tant de discussions, tant de controverses avec ses fils sur la profondeur des mystères, sur l'efficacité des moyens qu'elle leur suggère pour leur assurer la bénédiction divine, car une telle méthode rendrait long et difficile son enseignement, ne nous demande que de l'écouter avec un esprit humble, un cœur docile et fidèle : *Audi, fili, et inclina aurem tuam* (Rom. 44). Elle exige une foi entière et une obéissance parfaite et, à ces conditions seules, elle nous assure les miséricordes et les complaisances divines : *Et concupivit Rex speciem tuam* (Rom. ibidem).

A ces paroles pleines d'autorité de Rébecca, Jacob ne réplique rien ; ses frayeurs se calment, ses incertitudes

s'évanouissent, son cœur s'affermit. Sans mettre aucun délai il prend et tue les deux chevreaux que sa mère demande, et les lui présente et demeure tranquille sans y plus songer, attendant en silence les directions ultérieures de sa mère, et abandonnant avec une pleine confiance à son zèle, à sa prévoyance, à sa tendresse le succès d'une affaire si importante et si délicate. Ainsi le vrai chrétien après avoir ouvert son âme avec humilité et candeur à l'Eglise, dans la personne de ses ministres, après leur avoir manifesté ses craintes, ses doutes, ses répugnances, acquiesce tranquillement à leurs décisions et à leurs ordres ; et pleinement tranquille sur l'enseignement de la foi, sur la parole maternelle de l'Eglise qui ne peut le tromper : *Scio cui credidi* (II Tim., 1), il croit sans comprendre, se confie sans voir, consent sans discuter, obéit sans raisonner, assujettit ses concupiscences, immole ses vices et ses passions, remet entre les mains de l'Église ses offrandes, et se repose avec certitude sur son appui et son amour dans cette grande affaire de la bénédiction de la grâce, qui doit le conduire à la bénédiction de la gloire. Le vrai chrétien sait qu'ici-bas, il ne s'agit point de disputer, mais de croire ; qu'il ne s'agit point de lutter mais d'obéir : *Tantum audi vocem meam ; et pergens, affer quæ dixi*. Il sait que c'est le temps de fermer les yeux et d'ouvrir les oreilles, *fides ex auditu ;* de plier la tête et d'activer la main ; il sait que les choses qu'il entend de la bouche de l'Église sont véritables et qu'il les verra un jour dans la cité de Dieu et en sa présence : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini* (Psal. 47) ; mais il sait aussi qu'il ne

s'agit pas de prétendre pénétrer l'impénétrable, de comprendre l'incompréhensible, de voir l'invisible, d'anticiper le temps de la science et des visions en cherchant ce jour dans cette vie où la condition du juste est de vivre de la foi et d'arriver par elle à la vision et à la science : *Justus ex fide vivit* (Rom. 47); *Cum apparuerit videbimus eum sicuti est* (Joan. I, 3). Aussi le vrai chrétien marche-t-il tranquille et assuré parce qu'avec l'humilité de la foi, la sérénité de la confession, l'obéissance à l'Église il ne se trompe pas et ne s'égare pas de la voie de l'éternel salut. Ah! il n'en est pas ainsi de l'hérétique qui dans l'excès d'un orgueil infernal se met à disputer avec l'Eglise, s'érige en juge contre elle, ose l'accuser de mensonge et d'erreur, décide que la sagesse de l'Eglise, cette sagesse qui date de six mille ans, s'est trompée, et qu'une intelligence née d'hier, qui finira demain par s'aveugler dans les ténèbres éternelles, lui est supérieure; que lui esclave abject, chassé de la maison à cause de son insolence, connait mieux que l'Epouse chérie et fidèle les secrets du père de famille. Bien digne pour cela de marcher dans l'obscurité de cette nuit pénale où tout pas est un achoppement, tout achoppement une chute, toute chute un mouvement violent qui précipite dans un abîme sans fond, dans une mort qui n'a point de terme.

Remarquez que si Jacob n'avait pas cru sa mère et ne lui avait pas obéi, il serait resté privé de la bénédiction paternelle, bénédiction qui lui confirmait le choix que Dieu avait fait de lui, et lui assurait tous les priviléges qui en furent la conséquence. Ainsi il n'eût pas été le fondateur et le père du peuple choisi, il n'eût pas

été l'ancêtre du Messie, son nom n'eût pas figuré dans le mystérieux symbole de la très-auguste Trinité. Dieu, au lieu de s'appeler le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, eût été peut-être appelé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Isaïe. C'est ainsi qu'il y a parmi les Gentils et parmi les hérétiques des âmes bien nées que Dieu serait satisfait de compter parmi ses premiers et plus chers enfants, et de les élever à une grande sainteté : capables par conséquent de devenir pères selon l'esprit d'une nombreuse postérité de fidèles, et de se faire un nom qui serait la gloire de Dieu et l'édification de l'Église. Mais comme elles n'obéissent point à l'Évangile que l'Église leur prêche, qu'elles n'écoutent point sa voix, qu'elles rejettent son enseignement, qu'elles en mettent en doute l'efficacité et la vérité, elles demeurent aveugles et dégradées dans la triste condition d'esclaves, privées de tous les priviléges de la vraie foi, de toutes les bénédictions, de la grâce dans cette vie et de la gloire dans l'autre.

XXI

Jacob obligé lui-même de prendre les chevreaux et qui ne prend pas l'autre peine est la figure de la nécessité de notre coopération pour nous sauver, et de la facilité avec laquelle nous pouvons prêter cette coopération. — Pure condition de l'hérétique représentée par celle d'Ésaü. — La nécessité où nous sommes du ministère de l'Église symbolisée par le besoin qu'eut Jacob de l'aide de sa mère. — Explication du mystère des vêtements d'Esaü remis à Jacob.

Rébecca n'aurait-elle pas pu épargner à son fils la fatigue d'aller prendre lui-même les deux chevreaux,

puisqu'il y avait tant de domestiques dans la maison? Non, il faut que ce soit Jacob qui y aille lui-même. Belle figure de l'enseignement de la foi qui demande de notre part la coopération des œuvres. La grâce est le principe de notre salut, mais il faut encore que nous y mettions quelque chose du nôtre pour l'opérer. L'Église fait beaucoup, elle ne fait pas tout. Pour obtenir la bénédiction divine, il ne suffit pas de croire; à la foi il faut joindre les œuvres. Celui qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. Mais remarquons que dans la véritable Église cette œuvre se réduit à peu de chose. Toute la fatigue de Jacob, qui croit aux paroles de sa mère, se réduit à descendre dans la bergerie, à y prendre deux chevreaux et à les apporter à sa mère. Saint Ambroise voit là un profond mystère, et élevant son style à la hauteur et à la grâce de la poésie, il dit : « Jacob va chercher parmi les troupeaux la nourriture d'Isaac, pour apporter à son père les symboles d'une splendide prophétie, parce qu'il crut qu'à un aussi grand patriarche que l'était Isaac, aucun mets ne pouvait être aussi agréable que J. C. même en figure, lequel un jour devait être conduit à l'autel et sacrifié comme un faible agneau. *Accessit ad oves Jacob, et attulit innocentiæ partus, vel sacræ prophetiæ munera : quia Patriarchæ cibum nullum credidit dulciorem quam Christum; qui sicut ovis ad occisionem ductus est, et sicut agnus ad victimam* (De S. Jac. lib. II, c. 2) ». Saint Grégoire voit aussi dans cette circonstance que Jacob trouva dans la maison ce dont il eut besoin, une figure de l'heureuse condition des Gentils dans le

sein de la véritable Église, où ils n'ont pas besoin d'aller de côté et d'autre pour trouver la matière d'un sacrifice qui plaise à Dieu. L'Église ne leur a pas seulement dit ce qu'ils doivent savoir et pratiquer, elle leur dispense encore tout ce dont ils ont besoin à cet effet. En demeurant dans la compagnie de la mère, en écoutant la mère, ils trouvent tout de suite à leur portée ce qu'ils doivent offrir pour satisfaire au goût divin : *Cibum ex domesticis animalibus præbuit, quia Gentilis populus de exterioribus sacrificiis placere non quærit* (Loc. cit.).

Cependant le pauvre Esaü va courant les champs et les bois pour trouver de la venaison. Il se fatigue, il sue pour rapporter un mets qui ne sera point goûté et qui ne lui méritera point la bénédiction qu'il se croit sûr d'obtenir. Les philosophes et les hérétiques, dont Esaü fut la figure, sont encore plus malheureux; car ayant appris les ordres du Père céleste par le moyen de la droite raison ou des Écritures, ils n'en discourent point avec leur mère l'Église, mais ils croient pouvoir suffire à les exécuter. Ils sortent de la maison, ils courent dans le champ des opinions humaines à la recherche des vraies doctrines; ils se fabriquent à eux-mêmes des symboles, des règles de foi, de culte, de conduite; ils se troublent, ils se lassent, ils s'exténuent, ils dépensent en vain leur temps et leur esprit; et par ces offrandes de leur invention ils n'attirent point sur eux le regard de Dieu, moins encore sa bénédiction, et ils ne cessent cette peine temporelle à laquelle ils se sont condamnés que pour commencer l'éternelle peine.

Cependant dès que Jacob eut apporté à Rébecca les deux chevreaux, l'Écriture remarque que la mère se hâta de les préparer et de les assaisonner de la manière qu'elle savait être la plus agréable à Isaac : *Paravit illa cibos, sicut velle noverat patrem illius.* Que de belles et importantes vérités furent figurées par cette circonstance en apparence si légère ! Esaü connaît, mais confusément, les goûts d'Isaac : Rébecca seule les connaît distinctement. Esaü peut les deviner par hasard, Rébecca les rencontre *toujours. Or ceci signifie d'abord* que la philosophie, le judaïsme, l'hérésie ne connaissent que confusément et d'une manière imparfaite et erronée le culte, les bonnes œuvres qui plaisent à Dieu, et que l'Église seule sait ce qui est le plus agréable à son époux divin. En second lieu, combien n'eût pas été malheureux Jacob, si sa mère, contente de l'avoir instruit des intentions d'Isaac, ne lui avait pas prêté son secours ? Si Esaü connaissait imparfaitement le goût de son père, Jacob ne le connaissait pas du tout. Quel n'eût pas été donc son embarras, s'il eût dû lui seul préparer les chevreaux ? Et puis, lui serait-il venu à l'idée de prendre les vêtements d'Esaü et de couvrir de poils ses mains et sa poitrine ? Et qui sait combien d'étourderies il eût commises, qui, le découvrant pour le fils cadet, l'eussent *fait maudire et rejeter au lieu d'embrasser et bénir.* Et nous donc malheureux, que serait-il de nous, si l'Église après nous avoir instruits, nous refusait ses soins maternels ? Que saurions-nous faire sans l'appui de ses ministres pour plaire à Dieu et acquérir le salut éternel ? Rébecca, donc, qui après avoir donné à Jacob ses ins-

tructions, fait cuire elle-même les viandes que le fils doit présenter, qui pense à tout, qui pourvoit à tout, qui revêt Jacob de la manière la plus convenable pour mériter la bénédiction paternelle, Rébecca signifie l'Église, qui non-seulement instruit les fidèles, mais leur prête encore son ministère maternel, et qui, dans les sacrements qu'elle leur dispense, dans les pratiques de religion qu'elle leur fait exercer, hâte et prépare les œuvres de notre pénitence et de notre piété, et les rend agréables à Dieu à qui nous les offrons, et nous met ainsi dans la position même où nous devons être pour recevoir la bénédiction divine. Ah! c'est l'industrie, le zèle, c'est l'Église, en un mot, qui prépare tout, qui ôte tout obstacle, qui aplanit les voies, qui fournit les moyens, qui en suggère d'innocents pour faire à Dieu une douce violence et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une chère surprise.

Aussitôt que les chevreaux furent préparés, Rébecca appela Jacob, lui fit quitter ses vêtements, et le revêtit des beaux et précieux habits d'Esaü, qui quoique marié les avait laissés dans un pavillon particulier où il habitait et où sa mère pouvait aisément les prendre : *Et vestibus Esau valde bonis, quas apud se habebat domi, induit eum.* Saint Jérôme, s'appuyant sur la tradition des Juifs, affirme que, comme d'abord dans l'établissement du sacerdoce public, en la personne d'Aaron et ses descendants, tous les premiers-nés des familles privées des Hébreux, étaient prêtres, ainsi ils avaient un riche habit sacerdotal dont ils se servaient seulement quand ils faisaient des sacrifices à Dieu : *Tradunt Hebræi pri-*

mogenitos functos officio sacerdotum habuisse vestimentum sacerdotale, quo induti victimas offerebant, antequam Aaron in sacerdotem eligeretur (Quæst. hebr.). Cet habit était la marque distinctive des premiers-nés. On le leur donnait à un certain âge comme la toge virile chez les Romains, et, en le recevant, ils entraient dans l'exercice du sacerdoce. Or un tel habit ne devait pas manquer à Jacob dans le grand acte où avec la bénédiction paternelle qui était une sorte de consécration, il allait recevoir l'investiture du droit d'aînesse. Et comme Jacob n'avait point en propre cet habit, Rébecca, pour que rien ne manquât à cette mystérieuse cérémonie, lui fit mettre celui d'Esaü.

Mais cette circonstance même contient une prophétie et annonce un mystère. Cette riche robe d'Esaü signifie, dit saint Jérôme, les prophéties, les promesses qui constituaient la vraie foi des Juifs, et qui étaient contenues dans les Écritures : ces prophéties et ces promesses qui avaient été faites directement aux Juifs, qui en étaient par conséquent les dépositaires et les gardiens. Nous gentils, nous n'y avions aucune part. Pauvres Jacobs, fils cadets, nous n'avions pas de robe à nous, il y en avait bien une dans la maison du véritable Isaac, mais elle appartenait seulement au premier-né Esaü, c'est-à-dire au peuple juif. Cependant comme ce peuple tout charnel ne voulut pas entendre ces révélations divines dans le sens spirituel selon la foi, et qu'il abandonna ce sens à l'Église, comme Esaü à Rébecca son précieux habit sacerdotal, l'Église a profité de cet abandon pour revêtir le vrai Jacob de cette robe qui formait le plus bel or-

nement de la synagogue juive, et qui est aujourd'hui la plus belle parure du peuple chrétien. En effet les Ecritures où sont contenues les promesses et les prophéties divines faites aux Juifs, les titres de leur adoption d'enfants de Dieu, les titres de leur alliance de peuple choisi, faisaient du peuple juif un peuple particulier et le distinguaient de tous les peuples du monde. Or, comme il a abandonné l'esprit et la foi qui est comme l'âme vivifiante des Écritures, l'Église dépositaire de cet esprit l'a tourné à notre avantage, elle nous l'explique, elle l'adapte à notre intelligence, elle nous y fait découvrir Jésus-Christ caché sous le voile des figures, elle en fait la source de nos consolations et le fondement de notre foi. C'est donc par l'Église que les gentils substitués aux Juifs profitent de ces dépouilles précieuses laissées par eux au pouvoir de la mère. Elle en pare le peuple chrétien qui par là est dans tout l'univers le seul peuple possesseur des vérités divines : *Stola Esau est fides, id est scripturæ Hebræorum, quæ illis primo datæ sunt, quibus Gentilium populus postea indutus est* (Hierony. epist. ad Dam.).

Saint Isidore ajoute que les vêtements d'Ésaü ne signifient pas seulement la foi dans les divines Ecritures, mais encore la véritable observance des lois divines ; observance dont les Juifs ne s'étant plus souciés, l'ayant réduite aux cérémonies légales, ils l'ont comme abandonné dans la maison d'où ils sortis pour que nous, Gentils, nous y entrions à leur place. Et nous, nous étant mis à accomplir selon l'esprit et selon la foi cette même loi divine promulguée par Dieu dans l'Ancien

Testament, confirmée et perfectionnée par Jésus-Christ dans le Nouveau, nous nous sommes revêtus de cette observance, comme d'un habit précieux, et ayant la main pleine des mets des bonnes œuvres dont cette observance est la source, nous nous présentons à Dieu le père pour être bénis : *Vestes valde bonæ, quas Esau, id est Judæi, domi reliquerat ; sunt optima legis præcepta quæ Judæi domi, id est in Veteri Testamento, reliquerunt, quia servare noluerunt. His Gentilis ornatus, ad Deum Patrem cum cibis bonorum operum porrexit* (In Genes.).

XXII

Où l'on commence à développer le grand mystère des peaux dont Jacob fut couvert. — Esaü, en sa qualité de premier-né, figure de Jésus-Christ; Jacob, figure de tout homme pécheur. — La bénédiction d'Isaac préparée pour son premier-né, symbole des bénédictions divines dues seulement à Jésus-Christ. — Nécessité où nous sommes de nous mettre à sa place et de nous revêtir de lui pour obtenir sa bénédiction, exprimée par la nécessité dans laquelle se trouva Jacob de prendre la place et la ressemblance d'Esaü pour recevoir la bénédiction qui avait été promise à celui-ci.

Cependant ce qu'il y avait de plus important pour assurer à Jacob la bénédiction paternelle n'était peut-être pas qu'il se revêtit des beaux habits d'Esaü, mais qu'il en feignît le chair rousse et velue à la place de la sienne qui était blanche et délicate, afin que son père aveugle, s'il venait à le toucher ne s'aperçût pas de la

tromperie. Or Rébecca aussi prévoyante et adroite qu'elle était tendre n'a pas oublié cela. Que fait donc la femme industrieuse ? Des peaux des chevreaux que lui a apportés Jacob elle fait une espèce de cuirasse et de gants qu'elle lui adapte au cou, à la poitrine, aux bras et aux mains, si bien que ces parties de son corps qui demeuraient découvertes apparaissaient velues et hérissées. Arrêtons-nous posément à cette circonstance, car elle est la figure et la prophétie du plus grand, du plus important mystère de la religion auquel est attaché et duquel dépend notre éternel salut ; et admirons combien est grande la richesse, la dignité des livres saints où, sous des circonstances, regardées comme légères et souvent à peine remarquées; la sagesse de Dieu a caché les plus sublimes mystères, afin de montrer avec quel respect on doit les lire, dans quel sens on doit les entendre, et avec quel esprit on doit les méditer. Nous avons déjà fait remarquer dans notre paragraphe 18 qu'un même personnage sous divers aspects représente dans l'Écriture des personnages différents. Ainsi quoique Esaü en tant que persécuteur dur et opiniâtre de son frère Jacob signifie le peuple juif, cependant comme premier-né d'Isaac qui dans ce récit, comme nous l'avons dit, représente le père éternel, il est impossible de ne pas voir CELUI qui est le fils premier-né, unique, véritable et consubstantiel de Dieu le Père, le premier-né par excellence. En effet l'Écriture l'appelle le premier-né dans l'Éternité avant qu'aucune créature eût été engendrée dans le temps : PRIMOGENITUS *omnis creaturæ* (Colos. 1) ; le premier-né dans la grande famille des frères qui ont Dieu pour père : PRIMOGENITUS

in multis fratribus (Rom. 8) ; le premier-né entre tous ceux qui ressusciteront de la mort à la vie : PRIMOGENITUS *mortuorum* (Apoc. 1) ; le premier-né né à Bethléem du sein de Marie, dont les autres nés volontairement sont nés de son amour sur le Calvaire : ***Peperit filium suum*** PRIMOGENITUM (Luc. 2) ; le premier-né enfin qui, à peine né sur la terre, a été proposé par le Père à l'adoration des anges du ciel et aux hommages de l'univers : ***Cum induceret*** PRIMOGENITUM ***in orbem terræ dixit : et adorent eum omnes angeli ejus*** (Hebr. 1). Il est impossible, dis-je, que le titre de premier-né donné si souvent à Ésaü dans ce récit n'appartienne pas à Jésus-Christ dont le nom de premier-né a été si souvent et en tant de manières diverses répété, et que le premier-né d'Isaac ne soit pas la figure du premier-né de Dieu.

Ainsi Jacob, en demeurant ce qu'il est, en conservant sa voix propre et la qualité de fils chéri et innocent, en se présentant à son père sous les habits et la ressemblance d'Ésaü, est le type le plus beau, le plus expressif, le plus fidèle du Verbe éternel qui, demeurant ce qu'il était, le vrai fils de Dieu, prit ce qui n'était pas à lui, l'humanité, par où il devint le vrai fils de l'homme : *Quod erat permansit, quod non erat assumpsit ;* qui, sans être pécheur a pris la ressemblance du péché, comme Jacob avait pris la ressemblance d'Ésaü ; qui, quoique les péchés dont il apparaissait couvert devant son père ne fussent pas personnellement les siens, cependant les prit de manière qu'il en assumât toute la responsabilité, et qui, sous ce vêtement de l'homme pécheur, *Et habitu inventus ut homo* (Philip. 2), conserva tou-

jours, avec sa divine nature, la voix divine du fils chéri, sa sainteté et son innocence infinie, pour faire agréer au Père, dans sa propre personne, nos offrandes et notre sacrifice : *Per hædinas pelles, peccata,* dit saint Augustin, *per eum vero qui eis se operuit,* ILLE *significatur qui non sua sed aliena peccata portavit* (Cont. mendac.). Saint Jérôme ajoute que les peaux des deux chevreaux dont furent couverts les bras de Jacob signifient les péchés des peuples juif et gentil, que Jésus-Christ porta dans ses mains et attacha avec lui aux bras de la croix : *Pelles circumdatæ brachiis ejus, peccata utriusque populi, quæ Christus in extensione manuum cruci secum affixit* (Epist. ad Dam.). Et puis, comment est-il possible de voir Jacob dans l'acte où nous le montre l'Écriture, présentant à son père, avec les chevreaux, le pain et le vin : *Panes et vinum obtulit,* sans penser que cette cérémonie n'est pas tant un repas qu'un sacrifice, puisque la bénédiction en est le fruit et qu'il signifie le sacrifice de Jésus-Christ, dans lequel l'Église, répétant les mêmes paroles qu'emploie Jacob, chante, dans la solennité du Très-Saint-Sacrement, cette belle antienne : « Notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Pontife Eternel selon l'ordre de Melchisedec, a offert le pain et le vin : *Sacerdos in æternum Christus Dominus, secundum ordinem Melchisedech, panem et vinum obtulit?* » Outre cela, comme Jacob ne peut être béni qu'en prenant le nom, les vêtements et la physionomie du premier-né Ésaü, il est par là une belle figure de nous tous qui ne recevons et ne pouvons recevoir l'adoption divine qu'en nous revêtant des mérites de Celui qui a daigné nous

appeler ses frères, de notre vrai et tendre premier-né Jésus-Christ. Oh! comme il est grand, je le répète, comme il est important ce mystère qu'il a plu à la divine sagesse de cacher dans Jacob revêtu de la peau d'un chevreau pour représenter Esaü! Tâchons de le pénétrer.

Isaac s'apprête à bénir seulement Ésaü, parce qu'Ésaü est son premier-né, et, qu'à ce titre, il a droit à la bénédiction tout entière qui le constituera héritier universel de tous les priviléges du père, comme son représentant et le chef de la famille après sa mort. Aux yeux d'Isaac, Jacob, son fils cadet, n'a aucun droit à cette bénédiction. Aussi Jacob ne la cherche-t-il pas, ne la désire-t-il pas, il n'espère pas même en recevoir la plus faible partie possible.

O magnifique prophétie! ô mystère sublime! Ah! la bénédiction de Dieu le Père n'appartient qu'à Jésus-Christ, Jésus-Christ le premier-né dans cette nombreuse fraternité des enfants de Dieu! *Primogenitus in multis fratribus!* Il est le vrai Nazaréen sur la tête duquel s'accumulent toutes les bénédictions, se confondant en une bénédiction solennelle qui l'élève au-dessus de tous ses frères : *Benedictiones Patris sui in vertice Nazaræi inter fratres suos.* Il est l'héritier légitime, le véritable héritier de tous les biens, constitué tel par la bénédiction éternelle de son père : *Quem constituit hæredem universorum* (Hebr.). Nous, fils cadets, nous n'avions par nous-mêmes aucun droit, aucune part à cette bénédiction divine ni aux biens infinis qui en découlent, car tout appartient au premier-né de Dieu, parce qu'il est Dieu lui-même.

Quoi de plus ! souillés par le péché dès notre origine, coupables de mille autres péchés personnels, au lieu de la bénédiction qui nous ouvre le Ciel, nous ne méritions que la malédiction et l'anathème qui creusent l'enfer sous nos pieds. Jacob n'a qu'un moyen pour obtenir, je dirai presque pour arracher à son père sa bénédiction, à laquelle, d'après sa naissance, il n'a aucun droit. Ce moyen est qu'il feigne d'être le premier-né, qu'il se mette à sa place, qu'il prenne son nom, qu'il se pare de ses vêtements, qu'il imite, au moyen de la peau de l'agneau, la ressemblance de sa chair, qu'il présente à son père des mets semblables à ceux que lui prépare Ésaü et qui lui sont agréables. Et c'est seulement après avoir agi ainsi, après s'être transformé du mieux qu'il a pu et avoir imité le premier-né, qu'il peut se présenter avec confiance à Isaac et lui dire : Oui, je suis votre premier-né Ésaü ; allons, mangez des mets que je vous ai préparés, et donnez-moi la bénédiction que vous m'avez promise : *Ego sum primogenitus tuus Esau ; surge et comede, ut benedicat mihi anima tua.* Or cela est la figure la plus expressive de notre condition, eu égard à la bénédiction divine qui appartient en propre à Jésus-Christ. Nous n'avons qu'un moyen de l'obtenir : c'est de nous mettre en son lieu et place, de lui emprunter ses vêtements, sa chair, de présenter ses propres offrandes, les seules qui soient agréables à Dieu le Père. Ainsi revêtus des livrées de Jésus-Christ, prenant son nom, offrant au toucher divin, au moyen des peaux mystérieuses du véritable agneau, la chair même de ce Fils divin, nous pouvons, sans crainte d'être repoussés, nous

présenter au Père céleste, et non-seulement lui demander sa bénédiction, son royaume, la portion de biens qui nous revient comme au premier-né lui-même, et son hérédité, mais encore être admis à son embrassement et recevoir ses tendres baisers.

Le prince des Apôtres, saint Pierre, semble avoir voulu faire allusion à cette belle figure lorsqu'il dit que nous ne devons pas nous présenter à Dieu les mains vides, qu'il faut que nous lui offrions des mets mystérieux, des victimes spirituelles semblables à celle que lui offre Jésus-Christ, la seule qui lui plaise et par laquelle seule toute autre victime lui peut plaire : *Ipsi offerre spirituales hostias Deo, acceptabiles per Jesum Christum* (I, Pet. 2). L'apôtre saint Paul a érigé en règle générale cette même importante doctrine. C'est un décret de Dieu que les prédestinés, par une intime participation à l'esprit de Jésus-Christ son fils et par une soigneuse imitation de ses exemples, doivent en être l'image expressive et fidèle; en sorte que devant Dieu il y ait entre Jésus-Christ et les élus l'égalité qui existe entre les fils d'un même père et d'un même sang, et que la seule différence qu'il y ait entre nous et lui soit simplement qu'il est le premier-né et nous les volontairement nés dans cette auguste famille : *Quos præscivit et prædestinavit, conformes fieri imagini Filii sui : ut sit ipse Primogenitus in multis fratribus* (Rom. 8). L'homme n'est rien, ne mérite rien par lui-même devant Dieu. S'il est quelque chose, s'il mérite quelque chose, il ne l'est, et ne le mérite que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ ; et c'est seulement par son union avec lui, par

son incorporation avec lui qu'il participe à tous ses droits et à tous ses priviléges.

Isaac, dont il est écrit qu'il aimait Ésaü parce qu'au moyen de la chasse celui-ci lui fournissait les aliments qui lui étaient agréables : ***Isaac amabat Esau, eo quod de venationibus illius vesceretur*** (Genes. 25), a été la figure du Père éternel qui a déclaré lui-même que Jésus-Christ seul est son fils chéri par excellence, qu'il est dans l'univers le seul objet sur lequel le Père divin puisse arrêter un regard de complaisance et de tendresse : ***Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*** (Matth. 3) ; parce qu'il est le seul qui, dans le très-saint corps qu'il a pris, offre à son père des mets agréables, c'est-à-dire l'offrande et le sacrifice qui lui font rejeter avec dégoût tous les autres : ***Holocausta et oblationes noluisti : corpus autem aptasti mihi*** (Heb. 1). En effet, Jésus-Christ lui-même l'a déclaré dans l'Évangile : Il est seul le fils qui, connaissant les goûts et les volontés du divin père, les satisfait toujours, ne faisant jamais que ce qu'il sait lui être agréable : ***Ego agnosco Patrem*** (Joan. 10). ***Quæ placita sunt ei facio semper*** (Idem. 8). Tout le reste, quelque grand et quelque parfait qu'il soit aux yeux du monde, est ou odieux ou indifférent aux yeux de Dieu.

Nous ne pouvons donc aspirer à l'amour de Dieu et à ses récompenses qu'autant que nous serons plus ou moins intimement unis à Jésus-Christ, qu'autant que Dieu verra plus ou moins en nous l'image parfaite, la ressemblance de ce cher fils sans lequel rien de ce qui a été créé ne lui peut complaire. Toute notre vertu consiste

dans cette ressemblance, ainsi que toute notre sainteté dans la vie présente, toute notre espérance et tous nos droits à la gloire de la vie à venir.

XXIII

Continuation de l'explication du même mystère sur la nécessité de se revêtir de Jésus-Christ; le même mystère se voit dans les peaux de bêtes dont Dieu revêtit Adam et Eve. — L'interprétation des paroles de Dieu en cette occasion : Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous. — Cette figure est complétée dans Jacob, où nous apparaissent de plus la nécessité et l'efficacité du ministère de l'Église pour nous revêtir de Jésus-Christ.

Cette vérité est si grave et si importante que Dieu voulut encore la montrer en figure dès le commencement du monde dans la personne de nos premiers pères Adam et Eve. A peine eurent-ils consommé leur péché qu'ils commencèrent à éprouver la rebellion des sens, les assauts de la chair en révolte contre l'esprit pour les punir de s'être eux-mêmes révoltés contre Dieu. Ces douloureux phénomènes leur firent sentir et comprendre qu'ils n'étaient plus les mêmes qu'auparavant: *Et aperti sunt oculi eorum* (Gen. 3). Cette agitation de la chair qui leur était inconnue appela leur attention sur la nudité de leur corps à laquelle jusque-là ils n'avaient pas pris garde; car jusque-là, dit saint Augustin, cette nudité n'avait rien d'humiliant ni de déshonnête : *Nihil putabant velandum, quia nihil senserant refrænandum.* Ils rougirent d'un état qui malgré eux trahissait et découvrait le plus honteux désordre, et ils se hâtèrent de

se couvrir d'une sorte de ceinture qu'ils fabriquèrent avec des feuilles de figuier, cachant ainsi leur humiliation et leur honte vis-à-vis l'un de l'autre : *Cumque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus, et fecerunt sibi perizomata* (Gen. 3).

Mais cette nudité de leur corps était la figure de la nudité de leur esprit. Le péché les avait dépouillés de l'innocence originelle, de la grâce sanctifiante, du pouvoir qu'ils avaient auparavant sur leurs sens, de leurs droits primitifs à une double immortalité ; il les avait réduits à une parfaite indigence, à une misère complète, à une nudité effrayante, dont le trouble de leurs sens était en même temps le signe et l'effet. Ils connurent donc, dit saint Augustin, qu'entre tant d'autres biens, ils avaient perdu la robe précieuse et invisible, la robe de la grâce qui, recouvrant et embellissant leur cœur, servait encore à rendre innocente et tolérable la nudité de leurs membres : *Sentit homo qua prius gratia vestiretur, quando in sua nuditate nihil indecens patiebatur.* La honte qu'ils ressentirent du désordre de leurs sens fut la figure d'une honte plus poignante encore qui naquit pour eux du désordre de leurs passions. Et cette espèce de vêtement, dont ils tâchèrent de voiler leur corps aux regards, fut la figure des vains efforts qu'ils firent pour cacher aux yeux de Dieu le désordre de leur cœur.

Mais qu'y a-t-il de plus fragile que des feuilles d'arbres qu'un même jour voit attacher, sécher et se détruire ? Ce fragile tissu de si courte durée auquel ils eurent recours, incapable également de cacher leur honte et de garantir leur corps contre les intempéries de l'air,

figurait d'une manière bien expressive l'insuffisance, la vanité des efforts de l'homme, de ses œuvres, de ses mérites pour revêtir son esprit dépouillé et réacquérir la grâce de Dieu.

Il fallut donc que Dieu même, par le ministère de ses anges, fît mourir des agneaux et que de leurs peaux il fît pour Adam et pour Eve des vêtements plus solides que des feuilles, pouvant à la fois les couvrir et les défendre, il fallut enfin que ce bon Seigneur les en revêtît lui-même : *Fecit Deus Adam et uxori ejus tunicas superpelliceas, et induit eos* (Ibid.). Mais remarquez que cet acte de compassion et de pitié envers ces insignes coupables, le Seigneur n'y descendit qu'après leur avoir, au milieu de ses menaces, fait les plus consolantes promesses et révélé le mystère de la rédemption duquel ils commencèrent dès-lors de croire et de goûter d'avance par l'espérance et par la foi les bienfaisants et salutaires effets. C'est là sans doute le moment auquel fait allusion le livre de la Sagesse lorsqu'il dit que la Sagesse incréée vint elle-même retirer l'homme de l'abîme du péché : *Sapientia illum, qui primus formatus est a Deo, eduxit a delicto suo* (Voyez Lett. I, § 3). C'est-à-dire que le Verbe Eternel qui devait s'incarner fit par une application anticipée de ses mérites du premier pécheur le premier racheté. Ainsi ces vêtements de l'agneau, dont Dieu même couvrit le corps d'Adam et d'Eve, sont évidemment la figure des mérites de l'Agneau immaculé avec lequel Dieu revêtit leur esprit et qui, comme il est dit dans l'Apocalypse, est immolé depuis le commencement du monde : *Agnus occisus ab origine mundi* : parce que dès le com-

mencement du monde il fit éprouver à nos premiers pères repentants l'effet de sa mort : Vêtement mystérieux seul capable de ne point faire rougir l'homme devant Dieu, de l'embellir, de le défendre de sa colère ; vêtement qui ne peut être fait que par Dieu, ni être reçu que de ses mains ! *Fecit Deus... et induit eos.*

Combien est admirable cette conduite de la miséricorde de Dieu envers l'homme dès le commencement du monde! Le démon en le trompant l'avait dépouillé de ce qu'il avait de plus précieux : *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus* (Thren. 1). Et Dieu désobéi, offensé, a pitié de la nudité effrayante et honteuse de sa créature ; lui-même, sans en être prié , descend jusqu'à lui ; et de ses propres mains avec lesquelles il avait déjà formé son corps, il le revêt, le couvre et le réchauffe au dehors sous des peaux d'agneaux, tandis qu'intérieurement avec le même amour dont il avait déjà orné son esprit il le revêt des mérites de son Fils divin : *Fecit Deus Adam et uxori ejus tunicas pelliceas, et induit eos.* Qui ne se sent attendri et ému devant des considérations si douces et des images si tendres ; qui ne se sent entraîné par elles à avoir une pleine confiance dans la miséricorde divine? Ces interprétations sont fondées sur la théologie de saint Paul qui, sans aucun doute, fait allusion à ce mystère de miséricorde que Dieu accomplit dans l'Eden, lorsqu'il dit : « Dépouillez-vous du vieil homme et de ses œuvres (qui n'est autre que le pécheur Adam dont la misère était exprimée par les feuilles de figuier dont il s'était couvert) ; et revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans

la justice et dans la sainteté de la vérité (cet homme nouveau n'est autre que l'Adam justifié par la foi en Jésus-Christ, et par la pénitence dont les nouveaux vêtements que Dieu lui donna étaient la figure): *Exspoliantes veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis* (Colos. 3). Le même apôtre emploie à cette occasion la parole dont Moïse s'était servi dans la Genèse: « Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum* (Rom. 13). » Ce qui veut dire évidemment : Ce vêtement de Jésus-Christ fut figuré dans les peaux d'agneaux dont Dieu couvrit le premier homme : *Deus induit eos.* Non-seulement le docteur des nations nous a expliqué la figure et révélé le mystère, mais il nous a expliqué par quel moyen ce mystère de bonté, commencé par Adam, s'accomplit en nous ; et ce moyen, c'est le baptême. En effet, dit-il, cette robe précieuse qui nous fait passer devant Dieu le Père pour son premier-né Jésus-Christ, qui fait que nous en avons la figure et l'extérieur, qui nous mérite ses droits et ses priviléges, c'est dans le baptême que nous l'avons reçue, parce que quiconque a été baptisé a été vêtu et recouvert de Jésus-Christ : *Quicumque baptizati estis, Christum induistis* (Galat. 3). Saint Jean ajoute que, si cette robe précieuse vient à être tachée, il est nécessaire pour lui rendre sa première blancheur de la laver une autre fois dans le sang de l'agneau divin, et que ceux-là seulement qui auront leur robe purifiée dans ce bain sacré entreront dans le royaume des cieux : *Qui lavaverunt stolas suas in sanguine Agni* (Apocal. 7).

Tout cela encore s'entendra mieux en considérant les paroles que Dieu prononça alors : « Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous, rempli de la science du bien et du mal : *Ecce Adam factus est sicut unus ex nobis, sciens bonum et malum* (Genes. 3). Je sais que l'opinion de plusieurs interprètes est que ces paroles furent une poignante ironie par laquelle Dieu voulut reprocher à Adam sa présomption sacrilége à devenir semblable à lui dans la science du bien et du mal, puisque pour atteindre ce but Adam avait violé la défense divine et cédé à la maligne suggestion du démon : *Eritis sicut dii scientes bonum et malum* (Ibidem). Mais il ne semble pas probable que Dieu, après avoir fait succéder à la signification du châtiment la promesse du remède, après avoir fait éprouver au premier homme sa miséricorde non-seulement par cette promesse de rédemption, mais en lui en appliquant le mérite en figure par ces peaux d'agneaux dont il revêtit son corps : il ne semble pas probable, dis-je, qu'après avoir traité Adam avec tant de bonté Dieu ait voulu descendre envers lui au sarcasme et à l'insulte. De plus Dieu ne dit pas : Voilà qu'Adam est devenu Dieu, comme il semble qu'il aurait dû le dire s'il avait voulu faire allusion à la promesse du serpent, mais il dit : Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous, c'est-à-dire comme l'une des personnes divines ; car, comme dit saint Augustin avec beaucoup d'autres Pères et comme l'a décidé le pape Jean II dans sa lettre contre Eutychès, par ces paroles Dieu révéla le mystère de sa Trinité. Je crois donc plus vrai l'avis de Tertullien suivi par beaucoup d'autres interprètes et

qui est que, dans ces paroles, Dieu prédit les sublimes effets de la rédemption par laquelle l'homme deviendrait véritablement semblable à l'une des personnes divines, c'est-à-dire à Jésus-Christ, instruit de la science du mal pour l'éviter et de celle du bien pour l'accomplir : *Adam factus est sicut unus ex nobis : de futura, scilicet, abjectione hominis in divinitatem* (Contr. Marc. II, 25).

En effet saint Pierre a dit que par la rédemption l'homme participe à la nature divine : *Divinæ consortes naturæ* (II Petr., 1). Saint Paul affirme que Jésus-Christ vit dans l'homme véritablement chrétien, tel qu'était saint Paul : *Vivit vero in me Christus* (Galat. 2). Tertullien enfin avec son emphase accoutumée dit que le chrétien n'est pas un autre que Jésus-Christ même : *Christianus fere alter Jesus.*

Or, puisque Adam, après avoir été revêtu extérieurement des peaux de l'agneau, figure de la grâce de la rédemption dont il avait été déjà revêtu dans son esprit, puisque Adam, dis-je, représentait l'homme élevé à l'honneur de la ressemblance avec Jésus-Christ par la foi et le baptême, il n'y a rien de plus beau, de plus sublime, de plus digne de Dieu que ces paroles : Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous. En effet cela veut dire : Voilà que commence à s'accomplir en prophétie et en figure le grand mystère de l'Incarnation, mystère de miséricorde qui s'accomplira dans la plénitude des temps et par lequel l'homme pécheur, se dépouillant de ses misérables vêtements représentés par les feuilles de figuier et se revêtant des mérites divins du rédempteur figuré dans les peaux dont Adam fut

alors vêtu, deviendra comme la seconde de nos personnes, comme un autre Jésus-Christ, et en lui et par lui aura la sagesse vraie, la pleine connaissance du mal qu'il doit fuir et du bien qu'il doit pratiquer : *Ecce Adam factus est sicut unus ex nobis, sciens bonum et malum.* Ainsi Jésus-Christ est toujours le but, la fin principale, la grande énigme des Écritures ; et, en l'ayant toujours sous les yeux, tout dans ce grand livre s'explique, s'élève, s'ennoblit, se divinise.

Retournons maintenant à Jacob. Il est clair que, dans le sens mystérieux et prophétique, il est vêtu de peaux par la même raison qui fit que vingt siècles auparavant Adam en avait été revêtu, c'est-à-dire pour figurer, mais avec plus de précision et d'exactitude, la même vérité que la sagesse de Dieu avait laissé apercevoir dès les premiers jours du monde ; en sorte que l'une des figures sert à éclairer l'autre et la rend plus complète. Adam revêtu de peaux d'agneaux par les mains mêmes de Dieu : *Deus induit eos,* indique d'une manière générale que nous obtenons de la miséricorde de Dieu la puissance de nous revêtir de Jésus-Christ. Jacob cependant qui est recouvert de peaux, certainement par la volonté de Dieu, mais toutefois par les soins et par les mains de Rébecca, signifie de plus que cette grande miséricorde de Dieu par laquelle nous pouvons nous vêtir et nous parer des mérites de son divin fils, ne peut nous être obtenue que dans l'Église et par l'Église. Ce n'est, en effet, que par le moyen de la prédication, des sacrements, de la morale, de la liturgie, et de toutes les pratiques de piété qu'elle nous administre, nous enseigne ou nous

suggère avec tant de sagesse, de zèle et d'amour, que se forme en nous la ressemblance avec Jésus-Christ, ou qu'elle se rétablit, si nous l'avons perdue. C'est là le but important et unique de tout le ministère ecclésiastique, de toute l'action du Christianisme. Ces tendres intentions, ces pieux desseins, cet empressement de l'Église pour établir en nous cette précieuse ressemblance avec Jésus-Christ figurée dans l'empressement de Rébecca pour rendre Jacob semblable à Ésaü, saint Paul les a exprimés dans ces paroles aux Corinthiens : « Portons toujours dans notre corps la mortification de Jésus afin que sa vie y soit manifestée : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes : ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II Corinth., 10). » Il a exprimé le même mystère d'une manière plus vive encore dans son épitre aux Galates : « Vous êtes mes petits enfants que je mets au jour de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec in vobis efformetur Christus* (Galat. 4). »

XXIV

Le pain et le vin que Rébecca mit dans la main de Jacob sont la figure de l'Eucharistie que l'Église met à notre disposition. — Isaac qui, appelé *père, répond : J'écoute, est la figure de la promptitude* avec laquelle Dieu écoute ses fils — Tous ceux-là cependant ne sont pas ses fils qui en prennent le nom. — On défend Jacob de l'accusation d'avoir menti et trompé son père en prenant la qualification de premier-né avec le nom d'Esaü.

Ce ne fut pas encore assez pour Rébecca que Jacob ressemblât à Ésaü par les vêtements, elle voulut qu'il

lui ressemblât par le langage et par ce qu'il offrirait à son père. C'est pourquoi elle lui mit entre les mains les mets, le vin et le pain qu'elle avait préparés elle-même: *Obtulit vinum et panes quos ipsa coxerat*; et elle lui indiqua les paroles avec lesquelles il devait les présenter.

Or, qui ne voit encore là une figure des sollicitudes industrieuses de l'Église ? Lorsque dociles à son enseignement nous le recevons avec foi et que, sacrifiant nos passions, nous obéissons avec promptitude à ses commandements, elle nous revêt par le baptême et la pénitence des précieuses livrées de Jésus-Christ, de ses mérites, et de sa ressemblance; elle fait plus, elle met entre nos mains les mérites de notre propre pénitence et de nos bonnes œuvres, qu'elle a, pour ainsi dire, préparés par son esprit d'humilité et de confiance. Elle y ajoute de plus le vin et le pain, ce vin dont il est écrit qu'il réjouit Dieu et les hommes: *Et vinum quod lætificat Deum et homines* (Judic. 9), ce pain mystérieux qui donne la vraie intelligence des choses divines et la vie éternelle : *Panis vitæ et intellectus* (Eccl. 15), et qui a dit de lui-même: Je suis le pain vivant descendu du ciel: *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi;* ce pain dont on peut dire que l'Église l'a fait cuire de ses propres mains : *Et panes quos ipsa coxerat ;* puisque ce pain est la divine Eucharistie consacrée par l'Église, et qui hors de l'Église n'est pas consacrée ou l'est mal. De là vient que la Cène des hérétiques n'est qu'un souvenir, une ombre de la véritable Eucharistie, et que, quoique la communion des schismatiques contienne le véritable corps du Seigneur, cependant comme elle est consacrée

par des ministres rebelles à l'Église, par des ennemis de l'Épouse, ce n'est pas là le pain cuit par Rébecca, ce pain exquis et savoureux qui plaît au véritable Isaac. Enfin Rébecca, qui enseigne à Jacob les paroles qu'il doit prononcer, est encore l'Église qui dans ses admirables prières composées pour toutes les circonstances de la vie spirituelle et mortelle de l'homme chrétien, prières qui sont le langage de la vraie foi à l'usage du véritable amour, nous apprend ainsi à exprimer devant Dieu, comme nous le devons, nos chagrins et nos besoins et à en obtenir toutes ses grâces et toutes ses bénédictions.

Voilà donc que Jacob revêtu des peaux que Rébecca lui a données, tenant en main le plat qu'elle lui a remis et dans le cœur la confiance qu'elle lui a inspirée, se présente devant Isaac et lui dit : Mon père ; et Isaac lui répond : J'écoute : *Quibus illatis dixit : Pater mi ; at ille respondit : Audio.* N'est-ce pas là le type fidèle des vrais fils de l'Église qui, instruits par elle et remplis par ses soins de l'esprit de confiance dans l'adoption divine dont parle saint Paul, se présentent à Dieu , l'appellent et l'invoquent par un cri du cœur en lui donnant le titre si doux de père : *Accepistis spiritum adoptionis, in quo clamamus : Abba, pater* (Rom. 8). Et la réponse d'Isaac, j'écoute, n'exprime-t-elle pas bien aussi les dispositions de Dieu qui, ainsi qu'il est dit dans le Psaume, tient ouvertes les oreilles de sa miséricorde pour écouter les prières de ses fils, de même qu'il tient les bras tendus vers eux pour les recevoir, et son regard arrêté sur eux pour les défendre : *Oculi Domini super justos ; et aures ejus in preces eorum* (Psalm. 33) !

Cependant comment se fait-il qu'Isaac dise à Jacob : Qui es-tu, mon fils? Comment l'ayant connu pour son fils lui demande-t-il qui il est? Parce qu'il ne suffisait point d'être le fils d'Isaac pour avoir sa bénédiction, il fallait encore être le premier-né. C'est pourquoi Isaac tout en connaissant que celui qui était devant lui était son fils, cherche à savoir lequel des deux il est. Chaque parole de cette narration divine est une prophétie et un mystère. Nous voyons là enseignée d'avance la doctrine que Jésus-Christ a prêchée dans l'Évangile : Tous ceux qui disent à Dieu, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux : *Non omnis qui dicit : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum* (Matth. 7). C'est-à-dire que tous ceux qui disent notre Père qui êtes au ciel ne sont pas véritablement ses fils ; qu'il ne suffit pas d'être fils de Dieu par création, comme le sont tous les hommes, mais qu'il faut l'être encore par adoption ; qu'il faut être au nombre des premiers-nés et incorporé au premier-né Jésus-Christ, par la foi et la charité pour avoir droit à sa bénédiction. Saint Paul a éclairé cette doctrine par l'exemple des Juifs : Tous ceux, dit-il, qui descendent d'Abraham ne sont pas les fils de la promesse, mais seulement Isaac ; ainsi tous ceux qui sont fils de Dieu par la nature ne le sont pas par l'esprit ; mais ceux-là seulement qui ont participé à la promesse de la rédemption de Jésus-Christ ont l'honneur de faire partie de sa famille et d'avoir pour père Dieu lui-même : *Neque qui semen sunt Abrahæ, omnes filii ; sed in Isaac vocabitur tibi semen : id est : Non qui filii carnis, hi filii Dei ; sed qui*

filii sunt promissionis æstimantur in semine (Rom. 9).

A la demande d'Isaac, qui es-tu, Jacob répond sans hésiter : je suis votre fils premier-né, Ésaü. Menteur, lui dit Cornelius A-Lapide avec un grand nombre d'autres interprètes, comment peux-tu dire avec tant d'intrépidité que tu sois celui que tu n'es point, et abuser ainsi de la cécité de ton père pour le tromper? Doucement, répond saint Augustin, ne soyez pas si prompt à accuser de mensonge ce grand patriarche. D'abord la sainte Écriture commence ce récit par dire que Jacob était un homme simple ; elle a voulu par là prévenir notre jugement et nous avertir d'avance que dans la réponse de Jacob nous devions en même temps qu'un mensonge et une tromperie reconnaître un grand mystère : *Iste dolus Jacob ne putetur fraudulentus, et non in eo magnæ rei mysterium quæratur ; superius prædixit Scriptura : Erat autem Jacob homo simplex* (De Civit. 17. 37). Et véritablement la race d'Abraham et d'Isaac était, comme nous l'avons dit souvent, une race de promesse et de foi ; sa noblesse ne consistait pas dans la supériorité d'une naissance charnelle, mais dans une prééminence de grâce et de vertu. Or, comme à ce dernier titre Jacob était de beaucoup supérieur à Esaü, il pouvait avec toute raison se dire le premier-né d'Isaac. Saint Paul a répandu une grande lumière sur ce mystère lorsqu'il a dit : Les vrais Juifs ne sont pas ceux qui paraissent tels par le corps, mais ceux qui le sont par l'esprit et le cœur. La véritable circoncision n'est point celle qui retranche matériellement la chair, mais celle qui mortifie mystérieusement l'es-

prit et qui aspire à complaire à Dieu plutôt qu'à s'acquérir les vaines louanges des hommes : *Non enim qui in manifesto, Judæus est; neque quæ in manifesto in carne, est circumcisio. Sed qui in abscondito, Judæus est; et circumcisio cordis in spiritu non in littera: cujus laus non ex hominibus, sed ex Deo* (Phil. 3). Ainsi les chrétiens qui servent Dieu spirituellement, qui ne mettent pas leur confiance dans les pratiques extérieures et qui se glorifient en Jésus-Christ sont les vrais fils de la circoncision donnée pour loi à Abraham : *Nos sumus circumcisi, qui servimus spiritu Deo; et gloriamur in Christo Jesu, et non in carne fiduciam habemus* (Ibid.).

De ce raisonnement de saint Paul on déduit clairement que les Gentils devenus chrétiens, si on les interroge sur leur race, peuvent répondre avec vérité qu'ils sont Israélites et fils d'Abraham, quoiqu'ils ne descendent pas de lui selon la chair, et qu'ainsi Jacob put en toute vérité se dire le premier-né d'Isaac quoiqu'il fût né après Ésaü. La raison de cette réponse est absolument la même dans les deux cas, parce que dans l'un et dans l'autre il s'agit d'une filiation spirituelle selon la foi et non selon le sang, d'une filiation selon la volonté de Dieu et non selon le jugement des hommes. Le droit d'aînesse de Jacob sur Esaü fut aussi vrai et réel que le nôtre l'est sur celui des Juifs ; et l'un fut la prophétie, la promesse et la figure de l'autre.

Remarquez en outre que Jacob avait su de sa mère que Dieu l'avait choisi et établi le premier-né et le chef dans la maison d'Isaac. Ce droit qui lui était accordé par celui de qui descend toute paternité dans le ciel et

sur la terre : *A quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur* (Eph. 3), était devenu sa propriété par la cession que lui en avait faite librement son frère Ésaü. Aussi, dit saint Grégoire, Jacob ne vint point avec tromperie ravir une bénédiction qui ne lui était point due, mais il dit qu'il était le premier-né parce qu'il était vraiment devenu tel, et il se mit en possession de la bénédiction parce qu'elle était véritablement sienne, son frère la lui ayant vendue : ***Jacob primogeniti benedictionem non per fraudem surripuit, sed debitam accepit quam a fratre comparavit*** (Loc. cit.). Et quant à s'être présenté sous la qualification de premier-né et sous le nom d'Ésaü, saint Augustin remarque qu'il pouvait très-bien prendre ce nom, parce que s'il n'était pas Ésaü en personne il l'était vraiment par le droit d'aînesse que Dieu lui avait conféré. Il aurait plutôt menti s'il avait pris un autre nom et une qualification différente de celle qu'il tenait de Dieu : ***Jacob dicit se esse Esau, non quoad nomen et personam, sed quoad jus et primogenituram sibi a Deo collatam*** (Contra mendac.). C'est ainsi que l'archange saint Raphaël dit s'appeler Azarias, parole qui signifie le secours de Dieu, parce que tel était en effet le ministère qu'il exerçait en ce moment : ***Ego sum Azarias*** (Tob. 5); et Jésus-Christ lui-même a appelé Jean-Baptiste, Elie, parce qu'il en avait l'esprit : ***Ecce Elias venit*** (Matt. 12).

On ne peut pas dire le moins du monde que Jacob ait voulu tromper son père; très-certainement Isaac n'avait l'intention de bénir que celui de ses fils que Dieu voulait qui le fût; il voulait bénir non pas le nom,

mais la personne choisie de Dieu ; il voulait bénir le premier-né, non pas selon la chair, mais selon l'esprit et la foi ; et comme il voyait que ce premier-né était Ésaü, c'était à lui qu'il préparait sa bénédiction. Ainsi lorsque Jacob se présente à Isaac comme s'il était Esaü, il seconde les intentions de son père au lieu de le tromper ; il va au-devant de ses désirs, il lui fournit un moyen de corriger son erreur et d'agir selon la volonté de Dieu. Au contraire, il eût trompé son père, il lui eût aidé à aller contre les desseins de Dieu, s'il n'eût pas pris le nom d'Ésaü. On doit croire même que Jacob dans l'instant où il se présenta à son père pour en recevoir cette consécration solennelle, étant rempli et animé de l'esprit de Dieu, comprit le mystère qu'il n'avait jusqu'alors entrevu que confusément ; et que cette audace de se dire Ésaü lui vint de la connaissance claire du personnage important qu'il remplissait et de celui qu'il représentait. Saint Augustin dit : Jacob était un homme simple : *Jacob homo simplex*, c'est-à-dire incapable de tromper, et cependant on nous dit qu'il vint avec la tromperie : *Venit fraudulenter*. Or, quelle tromperie est celle d'un homme qui ne trompe pas ? quel mensonge est celui d'un homme qui ne ment pas ? sinon un profond mystère de vérité : *Quis est dolus hominis sine dolo ? Quæ fictio non mentientis, nisi profundum mysterium veritatis* (Contr. mendac.) ?

XXV

Explication du mystère de Jacob qui prend devant son père le titre de premier-né ; et qui sans l'avoir entendu parler se vante d'avoir exécuté ses ordres. — Que signifie la facilité avec laquelle Jacob assisté de Rébecca prépare le repas d'Isaac ; Jacob couché par son père, embrassé et baisé, figure le chrétien éprouvé par Dieu et admis par Dieu à ses embrassements. — *Merveilleuse efficacité du baiser divin.*

Développons de plus en plus ce grand mystère, et disons sans plus de préambule que dans Jacob vêtu des habits d'Esaü, lui ressemblant, portant ses offrandes et prenant sans hésiter son nom, nous voyons l'âme vraiment chrétienne et fidèle qui, docile aux inspirations et aux tendresses industrieuses de l'Église, s'approche avec son aide et son secours des sacrements dans lesquels elle acquiert avec les vêtements de Jésus-Christ sa parfaite ressemblance, tenant d'une main les mérites du vrai sacrifice de Judas, plus agréable à Dieu que tous les sacrifices du monde : *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo* (Psal. 15), et de l'autre le calice salutaire dont parlait le prophète; ayant enfin dans la bouche le nom sacré de Jésus-Christ : *A quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur* (Eph. 3) ; elle devient ainsi intrépide elle-même jusqu'à dire au Père céleste, comme le même prophète l'avait prédit et que saint Paul l'a expliqué : Je suis votre fils premier-né Jésus-Christ, regardez-moi donc et vous trouverez en

moi ses traits divins : *Respice in faciem Christi tui* (Psal. 83). L'homme est encore en moi, mais non plus l'homme ancien, l'homme du péché, parce que cet homme a été détruit et est mort avec Jésus-Christ sur la croix : *Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est* (Rom. 6); en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, dit saint Paul, je suis comme crucifié et ses mérites sont devenus les miens : *Christo confixus sum cruci* (Galat. 2). Par le baptême que j'ai reçu je suis mort au péché et aux passions : *Per baptismum consepulti sumus ei in mortem* (Colos. 2). Mon ancienne vie s'est effacée, elle s'est éteinte pour donner place en moi à la vie de Jésus-Christ, et c'est cela seul qui se présente en moi à vos yeux : *Mortuus sum et vita mea abscondita cum Christo in Deo* (Ibid.); et quoique je ne sois qu'un homme, un pur homme, ce n'en est pas moins Jésus-Christ qui vit en moins : *Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus* (Galat. 2).

Voici encore une autre apparence de mensonge en Jacob, c'est lorsqu'il dit à son père : J'ai fait ce que vous m'avez ordonné : *Feci sicut præcepisti mihi*. Or Isaac ne lui avait rien ordonné. Mais qu'importe ? si Jacob n'avait pas entendu de ses oreilles les ordres de son père, il les connaissait par sa mère comme s'il les eût entendus lui-même et il pouvait dire avec vérité : J'ai fait ce que vous m'avez ordonné. Cette apparence de mensonge représente une rigoureuse vérité : c'est que le chrétien, quoiqu'il n'ait pas entendu parler Dieu immédiatement, étant instruit par l'Église des desseins, des mystères et des commandements de Dieu, les connaît aussi bien

que si Dieu lui-même lui eût parlé. En effet, c'est Dieu lui-même qui a dit que celui qui écoute l'Église l'écoute lui-même. D'ailleurs le chrétien sait aussi que sa mère est si tendre, si sincère et si fidèle qu'elle ne peut vouloir le tromper. Ainsi donc lorsque nous avons fait ce que l'Église nous a commandé au nom de Dieu, nous pouvons dire à Dieu lui-même avec une confiance absolue et sans crainte d'en recevoir un démenti : J'ai fait ce que vous m'avez ordonné : *Feci quod præcepisti mihi*; et avec plus de perfection et de mérite encore, car de même que Jacob agit mieux qu'Ésaü, sous la direction de sa mère, ainsi moi chrétien j'ai agi sous la direction de l'Église avec des sentiments de défiance de moi-même, d'humilité, d'obéissance, de foi, seules conditions dans lesquelles nous placent les œuvres humaines.

Jacob ajoute ensuite : Levez-vous, mon père, et mangez de ma chasse ; mon obéissance me donne droit à votre bénédiction : *Surge, comede de venatione mea, ut benedicat mihi anima tua.* Par ce langage Jacob a figuré celui que nous pourrions tenir un jour à Dieu. En effet, après avoir rempli ses commandements nous pouvons et nous devons lui dire nous-mêmes : Voilà, ô Seigneur, que je vous ai apporté la seule offrande qui vous soit agréable. Voilà mes vices et mes passions immolés. Voilà les mets empoisonnés de la mort changés en mets de grâce et de vie. Voilà le pain céleste et le vin mystérieux que vous avez laissés en dépôt à votre Église des mains de laquelle je les ai reçus. Goûtez donc ces offrandes spirituelles et donnez-moi votre bénédiction que je mérite,

non comme homme, comme fils infiniment cadet, mais comme chrétien, comme incorporé à votre fils unique et devenu une même chose avec lui. Vous ne pouvez absolument pas me refuser cette bénédiction, car je vous la demande sous le nom et la qualité du premier-né qui m'a lui-même assuré que tout ce que je vous demanderai en son nom me sera accordé : *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (Joan. 14); c'est-à-dire en ce nom qui a été donné aux anges et aux hommes, au ciel et à la terre, comme l'unique moyen d'espérance et de salut.

Isaac ne croyait pas être satisfait si promptement. Mon fils, dit-il à Jacob, comment as-tu fait pour trouver si vite ce que je t'ai demandé : *Quomodo tam cito invenire potuisti?* Et ces paroles, dit le docteur de Fulde, furent une admirable prophétie de la rapidité avec laquelle les Gentils furent convertis à l'Évangile : *Velocem fidem credentium miratur* (Glos. ord.). Et comment n'eût-elle pas été rapide cette conversion des Gentils à la foi lorsque la bonté divine la leur rendait, dans l'Église, si facile par un enseignement approprié à l'intelligence de tous. Ah ! ceux qui écoutent l'Église, qui sont guidés par sa doctrine, animés par son esprit, soutenus de sa grâce, trouvent aussi aisément ce qu'ils cherchent pour plaire à Dieu que Jacob le trouva dans sa maison ! Ils n'ont pas besoin de se troubler l'esprit et de faire comme Esaü de longues recherches. La grâce et les dons de Dieu viennent à leur rencontre et leur tombent, pour ainsi parler, dans la main. Ce fut donc avec la plus grande vérité

que Jacob répondit à son père : Ça été la volonté de Dieu que je rencontrasse tout de suite ce que je cherchais : *Voluntas Dei fuit, ut cito occurreret quod volebam ;* En effet, comme le remarque Procope, tout dans cette mystérieuse affaire avait été préparé par la main de Dieu ; ce fut la main de Dieu qui poussa Jacob par l'ordre de sa mère à aller prendre les chevreaux dans le troupeau : *Quia ex ordinatione divina misit eum mater ad gregem* (In Gen.).

Or, nous pouvons dire nous-mêmes avec plus de vérité encore, en nous adressant à Dieu, je n'ai d'autre mérite dans tout ce que je vous offre que de vous présenter vos dons mêmes. J'avais besoin de Jésus-Christ ; ma misère le cherchait, mais où et comment le trouver pour me l'approprier, pour en faire ma richesse et pour venir m'offrir à vous tout entier en lui et avec lui. Ah ! mes soins, mes efforts eussent été vains ; car Jésus-Christ lui-même a dit que personne ne le trouve, si vous-même, ô Père divin, ne nous conduisez à ses pieds : *Nemo venit ad me nisi Pater meus traxerit illum.* Si donc je l'ai trouvé avec tant de facilité et de promptitude, si je l'ai trouvé presque en naissant, je le dois à votre bonté, à votre miséricorde, qui au moyen de l'enseignement de l'Église l'a mis à ma portée et en face de moi : *Voluntas Dei fuit, ut cito occurreret quod volebam.* Vous nous avez donné cet agneau sans tache ; vous nous avez fait don de ce petit enfant divin ; vous l'avez fait naître semblable à nous pour que nous trouvions en lui ce dont nous avions besoin, ce que nous cherchions depuis si longtemps ; vous l'avez fait deve-

nir une chose tout à nous et notre propriété personnelle : *Parvulus natus est nobis; Puer datus est nobis.*

Isaac ne croit pas tout de suite à la déclaration de Jacob se déclarant Esaü ; mais : Approche-toi, lui dit-il, pour qu'en te touchant je reconnaisse si tu es ou non mon premier-né Esaü : *Accede huc, ut tangam te, et probem utrum tu sis filius meus Esaü, an non.* O les belles paroles, approche-toi pour que je te reconnaisse ! Elles nous rappellent naturellement ces autres paroles : « Mon fils, en t'approchant du service de Dieu, prépare ton âme à l'épreuve : *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationes* (Eccl. 2). » L'épreuve de Jacob fut faite par le toucher de la main : *Ut tangam te.* Or le toucher de la main de Dieu est la tribulation et la douleur ; car Job, que Dieu afflige par la perte de ses fils, la calomnie, les maladies, appela cette série de maux le toucher de la main du Seigneur : *Quia manus Domini tetigit me* (Job 19). Tous ceux donc qui s'approchent de Dieu en qualité de ses fils ne le sont pas, mais seulement ceux que Dieu a éprouvés par la tribulation, comme le feu éprouve l'or : *Tanquam aurum in fornace probavit eos* (Sap. 3). C'est pour cela qu'il fut dit au bon Tobie, aveugle depuis plusieurs années : Parce que tu étais agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tribulation t'éprouvât : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Tob. 12). Écoutons saint Augustin sur la nécessité de cette épreuve pour le chrétien : La flagellation de Jésus-Christ, dit-il, nous demontrant que le divin Père n'exempte pas même son fils unique d'une punition si

dure par cela seul qu'il avait pris dans sa chair mortelle la ressemblance du péché, nous avertit qu'aucun de nous qui en avons la réalité ne peut aspirer à être le fils de Dieu qu'en étant en quelque manière flagellé et puni : ***Flagellat omnem filium quem recipit, nullus excipitur etiam unicus sine peccato, non tamen sine flagello.*** Du reste, en parlant ainsi, saint Augustin n'a fait qu'expliquer ce passage des Écritures : Le Seigneur châtie ceux qu'il aime ; il frappe de verges ceux qu'il reçoit au nombre de ses fils, parce que quel est le père qui, quoiqu'il aime son fils, ne le corrige pas quelquefois : ***Quem diligit Deus corripit; et tanquam pater in filio complacet sibi*** (Prov. 3). Ne nous lassons donc pas, continue à dire le Sage, de souffrir le toucher divin de la tribulation qui est la discipline de sa miséricorde et la preuve de son amour pour ses vrais fils : ***Fili mi, ne abjicias disciplinam Domini; et non deficias ab eo cum corripieris.*** Au contraire quand Dieu ne nous touche point, de même qu'Isaac ne toucha point Ésaü, quand il nous épargne la correction et le châtiment, et qu'il laisse tout aller au gré de nos désirs insensés, c'est un signe que sa bénédiction nous sera refusée comme à Esaü ; ce n'est plus alors un père qui nous serre sur son sein, mais un juge qui nous repousse loin de lui, nous condamne et nous abandonne : ***Qui parcit virgæ, odit filium suum*** (Ibid. 13).

Après qu'Isaac eut bien touché la poitrine et les mains de son fils, il s'écria, partagé entre l'incertitude et l'étonnement : La voix que j'entends est la voix de Jacob, mais les mains que je touche sont les propres

mains d'Esaü. Or, cette particularité enferme encore la figure d'un mystère chrétien. La voix que nous employons dans nos discours avec le Père céleste, est encore la voix du plus jeune frère, c'est la voix de Jacob qui résonne à l'oreille du véritable Isaac; car cette voix est celle de l'homme qui n'est rien et qui ne mérite rien par lui-même, de l'homme pauvre et corrompu, voyageur errant ici-bas qui, de l'abîme de sa misère, crie vers Dieu et le supplie instamment de l'exaucer : *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam* (Psalm. 129). Et ces imperfections qui accompagnent souvent notre prière, Dieu les distingue, Dieu les reconnaît par la voix de l'homme qui prouve sa misère en demandant d'en être guéri : *Vox quidem Jacob est.* Oui, c'est bien la voix de Jacob, mais nos mains sont celles du premier-né Jésus-Christ, car comme fils de l'Eglise, comme parés de la grâce sanctifiante reçue dans le baptême ou recouvrée par la pénitence, nous sommes, dit saint Paul, les membres du corps même du fils de Dieu, nous en avons les os et la chair : *Qui membra sumus de corpore ejus, de carne ejus, de ossibus ejus* (Ephes. 5); et le vrai chrétien a droit de répéter avec le même apôtre : Je porte dans ma chair et dans mes mains les cicatrices des plaies de mon Seigneur Jésus-Christ : *Ego autem stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (Galat. 6). O tendre mystère ! comme la voix de Jacob sans les mains d'Esaü n'aurait mérité aucune bénédiction, aucun égard même, ainsi nos prières seraient restées vaines et inefficaces, notre voix se serait perdue dans le vide infini qui nous sépare de Dieu ; elle

serait sans écho dans le sein de sa miséricorde; elle serait impure et capable de provoquer contre nous la foudre et l'anathème, si le nom de Jésus-Christ, sa sainteté, son innocence, ses mérites infinis n'étaient pas venus couvrir notre nudité et ennoblir nos personnes. Comme Isaac ne distingue plus Jacob à cause de ses mains qui ressemblent à celles d'Esaü, de même, si nous n'étions pas revêtus de Jésus-Christ, le Père céleste ne nous reconnaîtrait pas pour ses fils nés de la grâce, quoique nous le soyons véritablement, parce que notre nouvelle chair, ou, comme parle saint Paul, notre nouvelle création, *nova Creatura* (Galat. 6.), présente une parfaite ressemblance entre nous et notre frère premier-né: *Et non cognovit pater; quia pilosæ manus similitudinem majoris expresserant.* Loin donc de nous repousser, de tourner ailleurs son regard divin, il reçoit nos sacrifices et nos offrandes, il nous montre la même tendresse qu'Isaac montra à Jacob après avoir goûté de sa chasse et bu du vin prophétique. Oui, dans Isaac qui couvre de baisers son plus jeune fils, il est impossible de ne pas voir dépeint d'avance le mystère attendrissant accompli sur le Calvaire, dans lequel saint Paul représente l'homme pécheur s'offrant et s'immolant dans Jésus-Christ et avec Jésus-Christ: *Nos scimus, quia vetus homo noster crucifixus est;* de n'y pas voir le Père éternel qui, satisfait et comme rassasié de cette délicieuse offrande, de ce sacrifice d'une valeur infinie, embrasse le monde et se le réconcilie dans sa miséricorde: *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi* (II, Corinth. 5). Il est impossible de ne pas voir prédit dans les actions

d'un patriarche le même mystère prophétisé plus tard dans ces poétiques paroles ; la vérité des décrets divins, la paix et la réconciliation des hommes, la justice qui condamne inexorablement et la miséricorde qui pardonne, se rencontrent et s'embrassent mutuellement : ***Misericordia et Veritas obviaverunt sibi ; Justitia et Pax osculatæ sunt*** (Psal. 84). Il est impossible enfin de n'y pas voir prophétisé le mystère du pardon que Jésus-Christ lui-même nous a révélé dans l'Évangile, lorsque, dans la personne du père de l'enfant prodigue, il a représenté son Père céleste se jetant au cou du fils repentant, l'embrassant dans un transport de miséricorde, et le baisant affectueusement : ***Misericordia motus cecidit super collum ejus; et osculatus est eum*** (Luc. 15). Oui, notre Dieu, satisfait de la liqueur précieuse que nous lui présentons dans le sang de son fils, liqueur qui ennoblit nos misérables offrandes, s'approche de nous comme Isaac s'approcha de Jacob, nous serre contre son sein, provoque nos embrassements pour nous les rendre : ***Accede ad me et da mihi osculum;*** avec ce baiser de tendresse, après lequel soupirait l'époux des cantiques, figure aussi de l'âme fidèle : ***Osculetur me osculo oris sui*** (Cant. 1) : baiser fils de l'amour et qui engendre l'amour, qui attendrit les cœurs les plus durs, qui purifie les plus immondes, qui réchauffe les plus tièdes, qui perfectionne les plus saints, qui fait couler des larmes de repentir, qui provoque les soupirs de la charité, et qui, source de confiance et gage de liberté, change les pécheurs en justes et les esclaves en fils. Et avec une tendresse toute paternelle, ne distin-

guant presque plus le fils du fils, ou plutôt nous considérant comme son fils premier-né, objet de ses éternelles complaisances, au lieu de la malédiction que notre indignité originelle devait justement nous faire craindre, il nous fait part de la bénédiction qui appartient à Jésus-Christ seul, la bénédiction du vrai Fils par laquelle sont transmis tous les droits et tous les priviléges du premier-né : droits à la protection de Dieu, à sa grâce, à son amour dans cette vie, et après la mort à sa gloire et à sa céleste hérédité : *Si filii et hæredes : hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (Rom. 8).

XXVI

Trois observations préliminaires importantes pour comprendre la bénédiction prononcée par Isaac. — Jésus-Christ est le vrai fils dont le patriarche dit : L'odeur de mon fils est semblable à celle d'un champ en pleine moisson. — Les vêtements odorants de Jacob, figure de l'Église. — Dans l'Église seule se trouve la variété de toutes les vertus. — Explication des paroles « que Dieu te donne avec la rosée du ciel et la graisse de la terre l'abondance du blé et du vin. »

Mais tâchons de mieux connaître cette bénédiction divine dans celle qu'Isaac donna à Jacob, et qui en fut en même temps la promesse, le gage et la figure. Les habits précieux d'Esaü répandaient une agréable odeur, parce que, comme le remarque Cornélius A-Lapide, il était d'usage, dans ces temps anciens, de répandre des odeurs et des parfums sur les habits qui,

dans les solennités, devaient servir aux princes, aux nobles, et encore plus aux prêtres, et tels étaient les vêtements d'Esaü que Rébecca avait fait mettre à Jacob. Aussi, dès que le vieil Isaac eut senti la bonne odeur qui s'échappait des habits de son fils, il en fut réjoui au delà de toute expression, et, animé d'une plus vive tendresse qu'à l'ordinaire, il lui adressa ces paroles : « Voilà que l'odeur de mon fils est semblable à celle qui s'élève d'un champ plein de toutes les bénédictions de Dieu. »

Toutefois, avant d'entrer dans l'explication de ces paroles, il faut la faire précéder par trois observations qui nous serviront de guide dans l'interprétation de la bénédiction prononcée par Isaac. La première de ces observations, conformément à l'opinion de tous les pères et de tous les interprètes, est que le discours d'Isaac fut mystérieux et prophétique : ***Partim benedictiones, partim prophetiæ sunt.*** En effet, Isaac, plein en ce moment de l'esprit de prophétie, prononça à la fois les destinées de Jacob et de sa race, et les faveurs divines par lesquelles Dieu l'enrichirait et la distinguerait de toutes les autres : ***Isaac spiritu prophetico hisce verbis imprecatur, et simul prænuntiat ea quæ Jacobæis ex Deo Deique favore sunt obventura.***

La seconde observation est celle-ci : Ces prophéties, dans leur sens littéral, ou ne se sont pas accomplies, ou se sont accomplies très-imparfaitement dans Jacob et dans ses descendants, comme nous le verrons en son lieu et place. Il est donc nécessaire d'en chercher la vraie signification dans le sens allégorique et spirituel.

C'est le propre des prophéties de n'avoir aucun sens littéral, ou d'en avoir un assez impropre aux circonstances présentes, et de n'en avoir un complet et parfait que dans la figure et le figuré.

La troisième observation enfin, qui découle de la précédente, est celle-ci : Le sens allégorique et spirituel de cette prophétie, comme en conviennent tous les interprètes, regarde Jésus-Christ et l'Eglise, parce que c'est dans ce sens seulement que ces magnifiques oracles ont été accomplies dans toute leur perfection : ***Ista perfectius impleta sunt in Christo.*** Aussi saint Augustin parle-t-il de cette bénédiction en termes admirables : C'est, dit-il, une hymne de louange que les Juifs, qui la lisent et la récitent encore de nos jours, chantent en l'honneur de Jésus-Christ sans le connaître, parce qu'ils ne croient point en lui, semblables en cela à Isaac qui, sans le vouloir et sans le connaître, bénit Jacob : ***Lex et prophetia est in Isaac. Per os Judæorum Christus ab illa benedicitur, velut a nesciente, quia ipse nescitur*** (De Civit. Dei, loc. cit.). Cette observation est fondée sur la théologie de saint Paul, qui nous dit, en nous expliquant ce grand mystère, que la véritable descendance d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en vue de laquelle ces patriarches ont fait des promesses et reçu des bénédictions, n'est point le peuple hébreu, mais Jésus-Christ qui devait naître d'eux. Le même apôtre ajoute : L'Ecriture, en ce cas, ne parle point au nombre pluriel; elle ne dit point à toi et à tes fils, mais à toi et à ton fils, pour indiquer que les desseins de Dieu n'ont en vue qu'un seul, et que ce seul fils est Jésus-Christ : ***Abrahæ***

factæ sunt repromissiones, et SEMINI EJUS; *et non dixit :* ET SEMINIBUS, *quasi in* MULTIS; *sed quasi* IN UNO, *et semini tuo,* QUOD EST CHRISTUS (Galat. 3). Rappelons ce que nous avons dit ailleurs. Dans l'Ecriture, toute famille, toute descendance, toute tribu est considérée comme une seule personne en son chef ou son fondateur; et ce qui est dit au chef ou du chef y est dit à la descendance ou de la descendance. Or, puisque la vraie descendance d'Isaac et de Jacob était Jésus-Christ et son peuple, Isaac, dans la personne de Jacob, parlait à Jésus-Christ, de Jésus-Christ et du peuple chrétien.

Lors donc qu'il dit : Voilà que l'odeur de mon fils est semblable à l'odeur qui s'élève d'un champ que le Seigneur a béni : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni cui benedixit Dominus*, il n'entend pas parler de Jacob son fils selon la nature, mais du fils par excellence selon la promesse, c'est-à-dire de Jésus-Christ, qui serait véritablement son fils, puisqu'il en descendrait selon la chair, ne pouvant pas être fils d'Abraham, comme l'appelle l'Evangile, sans être fils d'Isaac : *Jesu Christi filii Abrahæ* (Matth.). Cette odeur, qui enivre si doucement le saint patriarche, n'est pas seulement l'odeur matérielle qui s'exhale des vêtements de Jacob, mais l'odeur spirituelle et divine que le nom de Jésus-Christ répandrait dans le monde entier, comme l'odeur des plantes se répand sur tout le champ : *Odore nominis Christi, sicut ager, mundus impletur* (De civit. XVI, 37). Et qu'on ne dise pas, après cette explication, que la prophétie n'a aucun sens immédiat, et qu'elle ne regarde nullement Jacob ni sa descendance, à qui elle fut faite;

car le nom et la généalogie de Jacob se confondent avec le nom de Jésus-Christ et sa généalogie selon la chair. On ne peut se rappeler Jésus-Christ, sa divine mère, les apôtres et leur prédication, sans se rappeler Jacob et sa descendance, le peuple juif, d'où sont nés Jésus-Christ, Marie, les Apôtres et toute la religion chrétienne. Et même en Jésus-Christ les noms de Jacob et d'Israël sont grands, immortels, éternels ; et comme l'odeur d'un champ fertile se répand à une très-grande distance, ainsi le nom d'Israël se répand dans le monde entier. Ainsi la prophétie d'Isaac, même dans le sens spirituel, a eu son accomplissement dans la descendance de Jacob.

Remarquons encore que l'odeur de Jacob s'élève des vêtements ; or, les vêtements de Jésus-Christ sont l'Église, selon l'opinion unanime des Pères et des interprètes. En effet, dit saint Augustin, les vêtements du Seigneur, divisés en quatre parties à sa mort, tandis que sa tunique demeurait intacte, signifiait d'une part l'universalité de l'Église répandue dans les quatre parties du monde, et de l'autre, l'union de ces parties en une indissoluble unité : ***Quadripartita vestis Domini Jesu Christi quadripartitam figuravit Ecclesiam, toto scilicet, qui quatuor partibus constat, orbe diffusam. Tunica vero illa sortita, omnium partium significat unitatem*** (Tract. 119, in Joan.). L'Église, ce vêtement divin de Notre-Seigneur, selon la belle prophétie de David, répand une merveilleuse odeur de myrrhe (semblable à celle de la rose mêlée avec du vin : ***Myrrha et gutta et casia a vestimentis tuis*** (Psal. 44), c'est-à-dire une odeur de justice, de sainteté, de gloire, que l'Eglise produit et

répand autour d'elle. Et comme cette agréable odeur de vertu, les fidèles la reçoivent de la plénitude de l'odeur même de Jésus-Christ, auquel ils sont unis, et qu'il répand sur eux : *De plenitudine ejus omnes accepimus* (Joan. 1), ainsi Jésus-Christ sent une odeur divine dans ses élus. C'est pourquoi saint Paul dit que nous qui sommes les véritables membres de l'Eglise, étant les vêtements de Jésus-Christ, nous sommes comme sa bonne odeur dans le monde : *Christus bonus odor sumus* (II, Corinth. 2). L'Eglise elle-même dit des saints qu'ils sont comme une odeur de parfum exquis en présence de Dieu : *Sancti tui, Domine, sicut odor balsami erunt ante te* (Comm. Martyr. Temp. pasch.). Et c'est l'odeur de ces parfums mystérieux qui, comme il avait été prédit, ont entraîné les peuples à la suite de Jésus-Christ : *In odorem unguentorum tuorum curremus* (Cant. 1), c'est-à-dire sa grâce, sa vertu, ses exemples reproduits dans la vie céleste des premiers chrétiens, dont les œuvres plus encore que les paroles contribuèrent à la conversion du monde.

Saint Grégoire a expliqué cette prophétie dans le même sens que nous. Le champ dont il y est parlé, dit-il, est le monde; et parce que le peuple des élus répandu dans l'univers entier y répand l'odeur de toutes les vertus et donne une haute idée de la loi chrétienne à tous ceux qui respirent cette merveilleuse odeur, c'est avec toute raison que l'odeur du vrai fils d'Isaac est dite ressembler à un champ plein de bénédictions : *Ager est mundus. Et quia electorum populus in toto mundo virtutibus redolet;... et omnes qui intelligunt replet odore*

bonæ opinionis: recte dicitur: Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus (Loc. cit.). En effet, poursuit le saint docteur, par les fils de l'Eglise et par les vertus qu'ils pratiquent, on trouve dans le monde l'odeur du vin dans la sainte parole dont les prédicateurs enivrent suavement les esprits de leurs auditeurs; l'odeur de l'olive dans les hommes compatissants qui répandent partout l'huile de la miséricorde; l'odeur de la rose dans les martyrs, dont le sang exhale une odeur tout à fait merveilleuse; l'odeur du lis dans les jeunes vierges qui mènent une vie pure dans un corps mortel; l'odeur de la violette dans les âmes humbles qui, tandis qu'elles sont comme attachées à la terre par leur humilité, reçoivent dans leur esprit la brillante rosée du ciel; l'odeur enfin des épis mûrs dans les hommes parfaits dont la vie présente l'exemple de toutes les vertus à ceux qui ont faim de la vraie justice. Ces odeurs précieuses, que l'Eglise devait exhaler un jour, l'Epoux divin les exprime ainsi dans le cantique: O mon épouse, comme l'odeur de tes vêtements monte vers le ciel plus suave et plus douce que les vapeurs de l'encens! O comme l'odeur de tes parfums mystiques se répand au loin plus délicieuse que celle de tous les parfums du monde réunis ensemble : *Odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris, odor unguentorum super omnia aromata* (Cant. 4).

Isaac continue de prophétiser : Que le Seigneur t'accorde, avec la rosée du ciel et la fertilité de la terre, l'abondance du froment et du vin. Or, cette prophétie ne s'accomplit pas parfaitement dans le sens matériel en

la personne de Jacob qui, au lieu de posséder l'abondance du froment, en éprouva une si grande disette qu'il fut en danger de mourir de faim lui et toute sa famille; et il dut plusieurs fois au prix de grandes dépenses et de grandes fatigues s'en approvisionner en Égypte. Mais il n'en est point ainsi si on prend ces paroles dans le sens spirituel; elles contiennent une prophétie claire de la naissance de Jésus-Christ qui fut montré à Gédéon comme une rosée mouillant la toison mystérieuse et laissant la terre sèche tout autour d'elle, et dont un autre prophète a dit : Que le juste pleuve des nuées comme une rosée descend du ciel, et que la terre enfante et produise son sauveur: *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum; aperiatur terra et germinet Salvatorem* (Isa. 45). Et puis n'est-ce pas encore Jésus-Christ qui s'appelle le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges : *Frumentum electorum et vinum germinans virgines?* Ce fut donc la même chose que de dire : O Jacob, le Messie sera accordé à ton sang, à ta race, et elle aura en lui l'abondance de tous les biens spirituels. Ce qui aura lieu lorsque le peuple juif descendant de Jacob, embrassera la vraie foi et reconnaîtra pour son sauveur Jésus-Christ qui est né de ce peuple et qui lui fut principalement promis. La rosée du ciel, dit saint Augustin, est la pluie salutaire de la prédication évangélique; la fertilité et l'abondance de la terre sont l'humilité, l'obéissance et les autres dispositions des peuples gentils, à l'aide desquelles l'Évangile devait produire parmi eux des fruits si prompts et si abondants : *Benedictio est de rore cœli, id est : de verbo-*

rum pluvia divinorum; et de pinguedine terræ, id est : de congregatione populorum (loc. cit.). Dans l'Évangile même les humbles, les simples qui ont soif de la parole divine, qui la croient avec docilité, qui l'exécutent fidèlement, reçoivent le nom de bonne terre : ***Verbum Dei aliud cecidit in terram bonam*** (Marc. 4); terre grasse, fertile, féconde, dans laquelle la divine parole, selon la belle interprétation de saint Jérôme, produit ici trente pour un, comme dans les époux, là soixante, comme dans les veufs, et là cent, comme dans les vierges. Cette prodigieuse moisson que la grâce de la prédication de Jésus-Christ devait faire produire à la bonne terre des Gentils, avait été prédite par David en ces termes : Dieu fera descendre du ciel sa miséricorde et notre terre donnera ensuite les fruits qu'il en attend : ***Dominus dabit benignitatem et terra nostra dabit fructum suum*** (Ps. 84). Aussitôt en effet que cette rosée de la divine parole tomba sur cette terre d'hommes disposés à la recevoir, on vit une immense multitude de tout peuple, de toute tribu, de toute langue se donner à Jésus-Christ, devenir son abondance, sa richesse, son hérédité.

Cependant ces peuples n'ont été régénérés en Jésus-Christ, ils ne lui forment une hérédité riche et abondante que par la vertu du vrai froment et du vrai vin, c'est-à-dire par la vertu des mystères de son corps et de son sang, par où s'est accomplie l'œuvre de la rédemption dont le fruit se perpétue par les sacrements, comme l'avait prédit le roi-prophète : Ils ne seront multipliés que par l'efficacité de son froment, de son huile et de son vin : ***A fructu frumenti, vini et olei sui multiplicat***

sunt (Psal. 4). Ainsi ces paroles d'Isaac : Tu auras l'abondance qui vient du froment et du vin, signifiaient, dit saint Augustin, que Jésus-Christ, le vrai Jacob, devait récolter et posséder en abondance la multitude des peuples par la vertu de son corps et de son sang : *Abundantiam frumenti et vini; hoc est : multitudo quam colligit de sacramento corporis et sanguinis sui* (Loc. cit.).

XVII

Autre observation importante sur l'inspiration prophétique. — Ces paroles d'Isaac : que les peuples te servent, que les tribus t'adorent, sois le seigneur de tes frères, ne regardent que Jésus-Christ et ce n'est qu'en lui qu'elles se sont accomplies littéralement. — On doit dire la même chose de ces paroles : que celui qui te bénira soit béni. — Prière de l'auteur pour avoir part à ces bénédictions. — Comment la prophétie toute entière d'Isaac s'est encore accomplie dans le peuple chrétien.

Plus on avance dans cette admirable prophétie, plus la figure s'efface et plus le figuré devient visible. David, dans son psaume 44ᵉ, qui est un véritable épithalame composé pour les noces de son fils avec la fille du roi d'Égypte, entraîné par ces circonstances à voir dans l'avenir le mariage de Jésus-Christ avec l'Église des Gentils, laisse là Salomon et, s'arrêtant à Jésus-Christ seul, dit des choses qui littéralement ne sont point vraies et ne conviennent qu'à Lui. Ainsi Isaac en bénissant son fils et en l'établissant chef de sa famille, entraîné lui

aussi par ces circonstances à considérer le Messie véritable premier-né du père et chef de la grande famille des rachetés, perd subitement de vue son fils qu'il a sous les yeux, et, l'esprit fixé tout entier sur Jésus-Christ, ce fils qui naîtrait de lui, il continue dans un langage qui ne convient littéralement qu'à Lui. Ainsi ces saints hommes, ces patriarches, ces prophètes, l'esprit toujours attaché sur ces mystères, le cœur toujours plein de l'amour et de l'espérance du Messie, le cherchaient, l'appelaient et le voyaient en tout; et par les circonstances les plus frivoles, par les objets les plus indifférents, ils étaient tout à coup entraînés vers sa contemplation et à saluer de loin sa venue, comme dit saint Paul : *A longe salutantes*. De là vient qu'ils faisaient et disaient des choses qui ne figuraient que Lui, qui n'annonçaient que Lui, qui n'étaient précisément vraies que de Lui; sans cette observation que nous avons faite ailleurs, on ne comprend rien à certaines actions des patriarches et à certains discours des prophètes. Et de qui, si ce n'est de Jésus-Christ, Isaac a-t-il pu dire : Que les peuples te servent, que les tribus t'adorent; sois le Seigneur de tes frères et que les fils de ta mère plient le genou devant toi. Cela ne fut jamais vrai de Jacob. Au lieu de commander il servit vingt ans dans la maison de Laban; au lieu d'être le seigneur d'Ésaü et de le voir se courber devant lui, on le voit honorer Ésaü du nom de son Seigneur : *Dominus meus*, et s'incliner sept fois devant lui pour l'adorer : *Adoravit pronus in terram septies, donec appropinquaret frater ejus* (Ibid.). Au lieu d'avoir un empire stable et fort, d'être

révéré des peuples et adoré des tribus, Jacob fut toujours obligé de trembler devant son frère beaucoup plus riche et puissant que lui; il fut obligé de trembler devant des tribus, des peuples étrangers dont il éprouva les persécutions. Toute sa vie fut un pèlerinage continuel de fatigues et de douleurs jusqu'à ce que, après avoir été errant de contrée en contrée, il alla finir ses jours exilé en Égypte. On peut dire à peu près la même chose de sa descendance, c'est-à-dire du peuple d'Israël né de ses douze fils. Le peuple, esclave d'abord en Égypte pendant tant d'années, parvint bien, après de longues fatigues et de rudes combats, à subjuguer les Chananéens, et plus tard les habitants de l'Idumée, descendants d'Ésaü; toutefois, excepté pendant quelques années du règne de Salomon, il vécut toujours dans la funeste alternative ou de faire la guerre aux peuples voisins, ou d'être emmené esclave dans des pays étrangers; jusqu'à ce que, subjugués par les Romains et plus tard dispersés par eux, il perdit toute nationalité et tout empire.

Ainsi, à moins de dire que les paroles d'Isaac ont été un désir stérile, une prière non exaucée, une prophétie vaine, on doit de toute nécessité les entendre dans un sens plus élevé et plus étendu, et chercher un personnage plus noble et plus important, je veux dire Jésus-Christ, en qui seul elles ont été littéralement accomplies. Remarquez que David a parlé comme Isaac. Celui-ci a dit que les peuples te servent, que les tribus t'adorent : *Servient tibi populi et adorent te tribus;* et le roi prophète a dit : Toutes les nations te serviront :

Omnes gentes servient ei (Psal. 71); et ailleurs : O Seigneur, toutes les nations que vous avez créées viendront à vos pieds et vous adoreront : *Omnes gentes, quascumque fecisti, venient, et adorabunt coram te, Domine* (Psal. 85). Le langage des deux prophètes étant le même, il est évident que la prophétie est faite d'un même personnage.

Faites encore attention à l'ordre suivi dans la prophétie d'Isaac, et comme ses dernières paroles servent à éclaircir le sens des premières. Le prophète a parlé d'abord de la conquête des nations par l'efficacité du mystère du corps et du sang de Jésus-Christ, et aussitôt ensuite il prédit les hommages qu'elles lui rendront. La soumission et les adorations des peuples et des tribus servent à mieux faire comprendre ce qu'est cette abondance du froment et du vin que Dieu devait accorder au vrai Jacob, au Messie, c'est-à-dire une abondance d'hommes sanctifiés par ses divins mystères. Remarquez encore, ajoute saint Isidore, que le prophète nomme les peuples et les tribus; il a voulu par ces expressions indiquer les Gentils divisés en peuples et les Juifs séparés par tribus, afin de bien faire comprendre que les uns et les autres reconnaîtraient, croiraient et adoreraient Jésus-Christ. Ce qui eut lieu dans l'étable de Bethléem en la personne des Mages et des bergers : *Illi serviant populi; id est Gentiles conversi. Illum adorent tribus; id est, populi ex circumcisione credentes.*

Ces autres paroles : Sois le seigneur de tes frères et que les fils de ta mère s'inclinent devant toi, n'ont aucun sens, si on les entend de Jacob qui n'eut qu'un seul

frère et dont la mère n'eut, hors de lui, qu'un seul fils, mais elles s'accomplissent littéralement en Jésus-Christ, dit saint Isidore, qui, aux deux époques principales de sa vie, à sa naissance et à sa mort, ayant reçu le titre de roi des Juifs, a été reconnu par le monde entier comme le roi des Juifs, ses frères. Jésus-Christ a donc été adoré par les fils de sa mère, par les Juifs qui se firent chrétiens et devinrent fils de l'Église, de fils qu'ils étaient auparavant de la synagogue, de laquelle, selon la chair, Jésus-Christ aussi était né : *Ipse est Dominus fratrum suorum ; id est, Judæorum. Ipsum adorant filii matris suæ ; id est, Synagogæ ; quia secundum carnem ex ea natus est.* C'est enfin en Jésus-Christ seul que se vérifient, dans toute son étendue, les paroles qui terminent la bénédiction d'Isaac : Que celui qui te maudira soit maudit ; que celui qui te bénira soit comblé de bénédictions. En effet, quiconque ouvre sa bouche sacrilége pour blasphémer contre Notre-Seigneur, est maudit visiblement de lui-même, comme le prouve le sort terrible des Juifs qui, dans la dégradation morale et politique où ils sont descendus, montrent au monde entier l'empreinte de la malédiction qui les a frappés. Au contraire, les nations chrétiennes qui le bénissent apparaissent au monde comme marquées d'une bénédiction céleste et divine par les grâces spirituelles dont elles abondent, par les forces qu'elles possèdent, par la gloire et la grandeur qui les distinguent.

O Jésus ! mon Sauveur et mon Seigneur, je vous bénis, je vous veux bénir toujours, non-seulement par mes paroles, mais par mes écrits et dans ces lignes que

je consacre au développement de vos mystères et de vos grandeurs, je n'ai d'autre intention que de vous bénir, de vous louer et d'exciter les autres à vous louer et bénir avec moi! Accomplissez donc encore sur moi, ô Seigneur, sur moi, le dernier de vos serviteurs, la généreuse promesse que vous nous avez faite à tous par la bouche d'Isaac. Faites que comme votre grâce m'inspire de vous bénir par ma prédication et par mes écrits, votre miséricorde m'en accorde la récompense et le fruit. Rendez-moi bénédiction pour bénédiction; bénissez-moi comme je vous bénis, c'est la seule récompense que je cherche, la seule où j'aspire; ne permettez pas que j'aille grossir le nombre de ces morts spirituels à qui est interdit de prononcer votre bénédiction et vos louanges: *Non mortui laudabunt te Domine* (Psal. 113); mais conservez-moi au nombre de ces hommes fortunés qui, vivant en vous de la vie de la grâce, ont le bonheur de nous devoir bénir un jour dans le ciel, comme ils vous bénissent aujourd'hui sur la terre: *Sed nos qui vivimus benedicimus Domino ex hoc nunc et usque in sæculum* (Ibid.).

Jacob, comme on l'a vu, fut à la fois la figure de Jésus-Christ et du peuple chrétien, tandis qu'Esaü représenta le peuple juif. La prophétie d'Isaac regarde donc le peuple chrétien et s'accomplit en lui, parce que les mystères qui concernent le chef doivent être communs aux membres. N'est-ce pas en effet le peuple chrétien, le seul dans tout l'univers, qui, véritable Jacob, instruit et vêtu par la vraie Rébecca des vêtements et de la ressemblance du vrai premier-né, comble de délices

et de consolation le véritable Isaac par l'odeur de ses vertus. Les idolâtres, les mahométans, les juifs, les hérétiques obstinés ressemblent à Esaü qui, n'ayant aucun soin de la robe précieuse du premier-né, ni d'obéir à sa mère et de suivre ses conseils pour présenter ses offrandes à Isaac, n'exhala aucune odeur; car, où trouve-t-on parmi eux de la sainteté et de la vertu? Le champ en pleine moisson est celui où se trouvent, non-seulement les productions nécessaires au soutien de la vie, mais celles encore qui rendent la vie douce et agréable. Or, telle est l'odeur qui, du vrai Jacob, des saints et des justes, s'élève du milieu de l'Église vers le ciel et se répand par toute la terre : *Sicut odor agri pleni. Quia sanctorum virtutibus mundus impletur* (Glos. ordin.). L'Église catholique est donc la seule qui donne l'exemple des vertus, de toutes les vertus sans exception, parce que c'est dans l'Église seule que germent toutes les vertus. De plus, c'est elle qui répand les sciences, les arts, la véritable civilisation : là, où finit l'empire de la croix, commence celui des superstitions, des vices, de l'ignorance et de la barbarie. Et ces vertus, ces sciences, ces arts, cette civilisation des peuples chrétiens ne sont point ce qu'elles furent chez les anciens Grecs et Romains, ni ce qu'elles sont chez les modernes Chinois, fruits de la terre et du travail de l'homme, qui s'accordaient très-bien et se maintenaient avec l'oppression de l'homme, avec l'ignorance de Dieu, avec une corruption profonde de mœurs recouverte du voile d'une politesse extérieure; mais chez les peuples chrétiens elles sont des fruits du ciel et de

la grâce de Dieu : *Sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus;* elles sont l'effet du développement successif des idées et des doctrines du christianisme dans les sociétés chrétiennes.

Nous ne possédons donc seuls dans le monde la supériorité des vertus, du savoir, de la civilisation, que parce que nous y sommes les seuls possesseurs de la vérité. La rosée du ciel ou la parole de Dieu, la fertilité de la terre ou la docilité du cœur, ne se trouvent que parmi nous et nous en possédons seuls l'abondance, c'est-à-dire le fruit. Quiconque veut connaître la vérité, quiconque veut voir des exemples des vertus doit venir à nous. A la seule école de l'Église on apprend l'une et l'on admire les autres; elle est seule la dépositaire de la rosée de la parole divine qui ne cesse de couler sur elle, et de la grâce qui l'enrichit et la rend féconde : *Abundantia de rore cœli, et de pinguedine terræ.* Cette abondance naît du froment et du vin, des mystères du corps et du sang de Jésus-Christ, car ce sont ces mystères qui font germer parmi nous toutes les vertus, comme ils y conservent toutes les vérités. Nous seuls en ce monde nous possédons dans ces mystères la véritable abondance, c'est-à-dire le véritable sacrifice qui apaise le ciel et sanctifie la terre; hors de l'Église, il n'y a point de vrai sacrifice qui puisse honorer Dieu et rendre l'homme meilleur. Dans le corps et le sang de Jésus-Christ, que l'Église consacre seule, nous avons cet holocauste riche et odorant prophétisé par David : *Et holocaustum tuum pingue fiat* (Psal. 19), qui fait les délices de Dieu et des hommes, la gloire et l'abondance de la véritable Église.

Les hérétiques ont aussi dans leur cène le pain et le vin, parce qu'ils consacrent ou prétendent consacrer sous les deux espèces. Mais il n'y a point de consécration là où il n'y a point de sacerdoce, et il n'y a point de sacerdoce à moins qu'il ne vienne de l'Église. Leur holocauste est donc stérile et vain. Le pain qu'ils mangent n'est pas le pain descendu du ciel, mais le pain mort formé sur la terre; le vin qu'ils boivent ne coule pas du Calvaire, mais de Gomorrhe; il ne produit pas des effets spirituels et divins, mais tout humains et terrestres. Cette abondance n'est donc qu'apparente; elle ne vient pas de la rosée du ciel, mais du souffle d'un air empesté; elle ne vient pas de la *graisse,* mais du venin de la terre. En effet, l'hérésie est un souffle empesté qui dessèche l'arbre des vérités et rend impossibles les fruits de la vertu. De plus, le vrai froment, le grain choisi signifie dans les Écritures les justes et les élus, comme les pécheurs y sont la vile ivraie. Jésus-Christ lui-même a dit qu'après le dernier jugement il ordonnera à ses anges de rassembler l'ivraie, de la lier en faisceau et de la jeter dans le feu qui ne s'éteindra point : *Colligite zizania in fasciculos ad comburendum* (Matth. 13); tandis qu'il leur ordonne au contraire d'amasser avec le plus grand soin le grain choisi et de le porter au ciel dans les greniers du Père céleste : *Triticum autem congregate in horreum meum* (Ibid.). C'est pour cela que le grand martyr saint Ignace, près d'accomplir son sacrifice et d'être dévoré par les bêtes dans l'amphithéâtre romain en haine de la foi de Jésus-Christ, disait : Je suis le froment de Jésus-Christ,

les dents des bêtes féroces ne feront que me moudre : ***Frumentum Christi sum, dentibus bestiarum molar.*** De ce grain choisi, pressé et moulu par les humiliations, les adversités, la pénitence, les mortifications volontaires dans la vie présente, se formera ce pain exquis dont le véritable Isaac, le Dieu tout-puissant, se rassasiera dans l'autre vie. Or, ce grain précieux, étant semé par la parole de Dieu, germant et croissant par le sang et la grâce de Jésus-Christ, ne peut être cueilli que dans la terre de Jacob, bénie de Dieu, et cette terre est l'Église dont Dieu éloigne la servitude de l'erreur et du péché : ***Benedixisti, Domine, terram tuam, avertisti captivitatem Jacob.*** Le grain ne se trouve que dans la maison de Jacob à laquelle Rébecca préside ; dans le grenier de l'Église catholique où président les successeurs des apôtres. Les quatre vents, c'est-à-dire les quatre parties du monde, fourniront aux anges des élus à rassembler et à présenter à Dieu, parce que l'Église catholique est répandue dans le monde entier ; mais les élus ne sont pris que dans son sein, parce que c'est en elle et par elle seule qu'ils sont formés et conduits à cette maturité mystérieuse nécessaire pour entrer dans la gloire éternelle. Tout le reste du monde, hors de l'Église, n'est qu'ivraie et pâture du feu infernal.

Les autres parties de cette magnifique prophétie s'accomplissent aussi splendidement dans le véritable peuple chrétien. Il est le seigneur de ses frères et que les Juifs le veuillent ou ne le veuillent point, dit saint Augustin, ils sont assujettis aux chrétiens et il est certain qu'ils ne leur commandent en aucun lieu : ***Domi-***

nus fratris tui : quia Christi populus dominatur Judæis (Civit. Dei, loc. cit.). Devant lui s'inclinent les fils de sa mère, c'est-à-dire les Juifs et les hérétiques, dit l'évêque de Fulde : *Filii matris tuæ, id est Judæi et hæretici* (Glos. ord.) ; parce que le peuple chrétien est né de la doctrine, des promesses et de la synagogue même d'où étaient nés les Juifs qui n'ont pas voulu en profiter, et que les hérétiques sont nés de la foi de l'Église et qu'ils en sont sortis. Cette partie de la prophétie « que les peuples le servent, que les tribus l'adorent » s'accomplit encore dans le peuple chrétien, parce qu'il commande et règne dans le monde. Il tient entre ses mains les destins politiques de toutes les nations mahométanes et idolâtres. Il suffirait qu'il se mît d'accord avec lui-même pour les conquérir toutes. Aucune ne résiste à sa force, parce qu'aucune ne peut détruire la vérité. Tout est soumis à son influence, tout sert à son utilité et à ses plaisirs, tout redoute ses armes, admire sa civilisation, reconnaît et respecte son empire. Enfin, ceci est vrai encore du peuple chrétien : celui qui le maudit est maudit, celui qui le bénit est comblé de bénédictions, car l'histoire enseigne que tous les persécuteurs de l'Église sont morts misérablement sans postérité, ne laissant dans le monde que le souvenir de leurs crimes et de leur infamie, et, au contraire, ceux qui ont défendu et propagé la foi chrétienne, ont laissé sur la terre un grand nom recommandé par de grandes entreprises et de grandes vertus aux hommages de la postérité la plus reculée.

XXVIII

Que signifie le retard d'Esaü à se présenter à ssn père? Inutilité de ses offrandes qui figurent la vanité des bonnes œuvres des Juifs et des Hérétiques. — Prophétie d'Esaü et doctrine de saint Paul sur ce sujet, redoutable mystère figuré par cette circonstance qu'Isaac ne reconnait pas Esaü pour son fils. — Les mauvais catholiques y sont compris avec les Hérétiques et les Juifs.

Le mystère de la bénédiction de Jacob, mystère plein de grandeur et de joie, étant accompli, un autre mystère se présente dans la personne d'Ésaü, mais douloureux et funeste. Ésaü vient après s'être fatigué dans les champs à poursuivre le gibier, et après que Rébecca, profitant de son absence, avait déjà substitué Jacob à la bénédiction promise à son frère. Voilà, dit saint Grégoire, une belle figure du peuple juif qui retardant de se rendre à la prédication évangélique, s'occupant à chercher le mérite des bonnes œuvres hors de la véritable Église dans laquelle seule on peut le trouver, mettant encore sa confiance dans les œuvres mortes de sa loi, perdit un temps précieux, temps dont profita la grâce de l'Église pour mettre à sa place les Gentils, ses plus jeunes fils, et leur faire présenter à Dieu les offrandes que les Juifs avaient cherchées, et pour obtenir avec la bénédiction de Jésus-Christ ses grâces et ses priviléges : ***Esau tardante, minorem filium Rebecca. Quia dum Judæus populus bona opera foris quærit, genti-***

litatem mater gratia introduxit, ut omnipotenti Patri cibum boni operis offerret (Homil. 6 in Ezech.).

Ésaü s'avance plein de confiance : Levez-vous, dit-il à son père, et mangez de la venaison que vous a préparée votre fils, pour le bénir ensuite comme vous le lui avez promis. O malheureux Ésaü ! que dis-tu, qu'espères-tu? De quoi te flattes-tu? Isaac a dîné, il n'a plus faim ; il est rassasié. Tes offrandes arrivent trop tard. Ce sont des mets superflus dont Isaac ne peut pas même souffrir l'odeur ; ils n'ont pas été préparés par les aimables mains de Rébecca qui eût su du moins en partie les rendre agréables. Ainsi, quoique ton père te l'eût demandé, après qu'il a mangé de la chair des agneaux domestiques préparés par ta mère et présentés par Jacob, il ne peut plus goûter de ta venaison cherchée péniblement à travers les bois et qui, aussi bien qu'elle soit cuite et assaisonnée, présente une nourriture sauvage et impure. Tu as perdu le prix d'un travail que tu avais entrepris par obéissance ; mais tu n'as pas eu soin de te présenter au moment où il pouvait être agréable, et tu ne recevras point la bénédiction dont tu te croyais assuré.

Profond mystère ! Voilà la misérable condition des Juifs décrite deux mille ans d'avance ; ils n'ont pas voulu profiter de la visite précieuse que leur fit en personne la bonté divine : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ ;* et ils ont laissé les Gentils prendre leur place. Ils continuent d'offrir à Dieu les sacrifices qu'il leur avait ordonnés dans l'ancienne loi, mais ces sacrifices ne viennent plus à temps. Depuis que le vrai

Jacob, Jésus-Christ, s'est offert lui-même en sacrifice tout est changé. L'Évangile a aboli la loi. Ce qui a été demandé autrefois aux Juifs ne peut plus servir aujourd'hui. Les offrandes du vrai Jacob valent infiniment plus que celles qui furent prescrites au véritable Ésaü. Depuis que le véritable Isaac s'est nourri de l'agneau divin il ne peut plus goûter d'une venaison sauvage. De quoi servent les figures quand le figuré lui-même se présente?

Aussi, les œuvres des hérétiques faites sans l'inspiration de l'Église, et celles des pêcheurs, privées du céleste assaisonnement de la grâce sanctifiante, sont des œuvres vides et mortes, des mets sans substance et sans saveur pour le palais divin. Et, si l'on en excepte la prière adressée à Dieu pour leur faire connaître la vérité et les faire avoir part à la bénédiction donnée à Jacob et à l'adoption divine déjà accordée aux fils soumis à l'Église, tout ce qu'ils peuvent faire de plus ne peut les rendre agréables à Dieu et demeure inutile et vain. Quoique toutes les actions des Juifs et des hérétiques ne soient pas des péchés, ces actions, étant toutefois privées de la grâce sanctifiante qui seule les rend agréables à Dieu et qui ne s'obtient que dans l'Église et par l'Église, elles n'ont aucun mérite et aucun droit à la récompense éternelle. Les offrandes dignes de Dieu sont celles que lui préparent l'humilité, la modestie et la piété de l'Église. Hors de l'Église donc ce que l'homme croit bon, grand, exquis devant Dieu, lui est odieux la plupart du temps, parce qu'il est l'œuvre de l'orgueil, du caprice, de la volonté humaine, assaisonnement amer

qui gâte toutes les vertus et les rend insupportables pour le goût divin. Ce sont-là les offrandes auxquelles, comme l'avait prédit Isaïe, le Seigneur répond : Je suis rassasié par d'autres offrandes; je ne veux plus de vos holocaustes, ni du sang des veaux et des béliers : ***Plenus sum; holocausta arietum et adipem pinguem et sanguinem vitulorum nolui*** (Is. 11). Et ce n'est point que ces sacrifices fussent mauvais par eux-mêmes, Dieu lui-même les ayant prescrits dans sa loi; mais c'est que, comme Dieu l'a déclaré lui-même en prophétisant et dépeignant la présomption insensée des hérétiques : Ces offrandes me sont présentées par des hommes qui, étant sortis des voies de Dieu, se vantent de les connaître seuls; qui, coupables d'avoir abandonné la vraie loi divine, prétendent la pratiquer avec innocence et fidélité, et demandent que ma justice les récompense et les admette à la distribution de mes grâces, tandis qu'ils ne méritent que le châtiment. Ils se plaignent que je n'aie pas daigner jeter un regard de faveur sur leurs jeûnes, que je sois resté indifférent à leurs prières et à leurs hommages, et ils ne veulent pas voir que les jeûnes qu'ils font, sont selon leur volonté et non selon la mienne : *Scire vias meas volunt : quasi gens quæ justitiam fecerit, et judicium Dei sui non dereliquerit; rogant me judicia justitiæ; appropinquare Deo volunt. Quare jejunavimus et non aspexisti? Humiliavimus animas nostras et nescisti? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* (Is. 58).

Les termes, dont saint Paul se sert à cette occasion, jettent encore sur ce mystère une lumière plus vive :

Les Gentils, dit-il, qui n'avaient aucune idée de la vraie justice sont arrivés à elle, mais par le moyen de la vraie foi. Les Juifs, au contraire, qui se vantaient de suivre une voie de justice, sont restés dehors parce qu'ils ont fondé leur justice sur les œuvres matérielles et non sur celles qui ont pour principe la vraie foi : *Gentes quæ non sectabantur justitiam apprehenderunt justitiam : justitiam autem, quæ ex fide est. Israel vero, sectando legem justitiæ, in legem justitiæ non pervenit. Quare? Quia non ex fide, sed quasi ex operibus* (Rom. 9). Les hérétiques participent à cette illusion funeste que saint Paul déplore dans les Juifs. Tous les jours des nations idolâtres qui n'avaient aucune idée de la vraie vertu, apprennent à pratiquer la vertu de l'Évangile par le moyen de la vraie foi et par la prédication des envoyés de l'Église. Les hérétiqnes, au contraire, s'applaudissant dans leur orgueil de connaître et de pratiquer la véritable loi de Dieu, y demeurent étrangers, parce que leur religion est leur œuvre propre. Elle a pour principe leur raison ; elle ne vient point de l'Église; elle n'a point la foi pour base, ni la grâce pour lui donner la vie et la sainteté. Ésaü ne compte pour rien Rébecca ; il fait tout de lui-même, il attend tout de ses forces et de son industrie ; ainsi les hérétiques attendent tout de leurs lumières, de leur raison, de leurs œuvres; ils ne consultent pas l'Église et ne veulent dépendre d'elle en aucune manière. Ainsi de même qu'Ésaü alla vainement à la chasse et prépara vainement ce qu'il en avait rapporté, de même les hérétiques se lassent à faire des missions, à imprimer des bibles, à bâtir des

temples, à fonder des hospices, car imitant Ésaü dans ses œuvres, ils n'en obtiendront pas plus de fruits que lui : *Quare ? Quia non ex fide, sed quasi ex operibus.*

Il est encore digne de remarque qu'Ésaü en présentant son offrande à son père se soit servi des mêmes paroles que Jacob ; il fait en apparence les mêmes offrandes, et loin de réussir à les faire accepter, il n'est pas même reconnu de celui à qui il les offre. Isaac lui dit : « Qui es-tu ? *Dixitque Isaac quis enim es tu ?* » Il est vrai qu'il avait adressé la même demande à Jacob, mais il y avait ajouté : « Qui es-tu, mon fils : *Quis es tu, fili mi ?* » A Ésaü, au contraire, il dit simplement : « Qui es-tu, » sans daigner lui donner le nom de fils. Chose remarquable ! quoique Isaac eût soupçonné que le feint Ésaü n'était autre que Jacob : *Vox quidem Jacob est,* cependant content de la preuve trompeuse du toucher, il le prend pour le véritable Ésaü et le comble de caresses et de bénédictions. Et maintenant que le véritable Ésaü se présente en personne, qu'Isaac pourrait le reconnaître à la voix seulement, loin de le reconnaître il lui parle comme à un étranger : « Qui es-tu ? : *Quis enim es tu* » Qui ne voit ici, dit l'évêque de Fulde, la figure de l'abandon, de la répudiation de la loi et de ses disciples, aussitôt que la foi serait publiée et établie dans le monde, aussitôt que le disciple de la vérité serait substitué à l'adorateur des anciennes figures : *Quis es tu ? — Manifestato enim et confirmato Novo Testamento, jam ignoratur veteris umbræ cultor* (Glos. ordin.). Qui ne voit encore ici le mystère de la sévérité qui frappe les Juifs et les hérétiques ! Lisant les mêmes

écritures que nous, ils adressent à Dieu à peu près le même langage et ils lui présentent des offrandes en apparence semblables aux nôtres. Mais, comme ils n'ont pas le même cœur, Dieu ne daigne pas même les honorer d'un regard; il témoigne ne pas les connaître et les traite comme étrangers, tandis qu'ils se flattent follement de passer pour ses fils. Il en est de même des mauvais chrétiens qui renvoient leur pénitence à l'heure de la mort, et dont saint Paul dit qu'Ésaü fut une funeste figure. Leurs larmes, comme celles d'Ésaü, coulent d'une source empoisonnée; comme celle d'Ésaü, leur pénitence arrive trop tard; et comme Ésaü encore, au lieu d'obtenir la bénédiction qu'ils attendent, ils recevront la réprobation qui les condamne : *Esau cupiens hæreditare benedictionem, reprobatus est. Non enim invenit pœnitentiæ locum : quamquam cum lacrymis inquisisset eam* (Hebr. 12). Ah! malheureux pécheurs, quel temps précieux ne perdent-ils pas dans cette courte vie qui leur est accordée. Sachant ce que Dieu exige d'eux ils pensent qu'ils auront le temps de le faire et de le lui offrir. Nous sommes ses fils, disent-ils, nous serons toujours reconnus par notre père. O âmes insensées! parce que vous avez la pureté de la foi, vous croyez que, sans en avoir les œuvres, vous pourrez quand il vous plaira vous présenter à Jésus-Christ avec confiance et en être accueilli comme des fils et des épouses! Ne vous rappelez-vous donc pas la parabole des dix vierges de l'Évangile? Cinq d'entre elles en allant au-devant de l'époux ne prirent pas à temps l'huile mystérieuse des bonnes œuvres sans laquelle la vraie

foi n'éclaire pas et est comme morte ; elles trouvèrent fermée la porte de la maison de l'époux et elles entendirent cet époux lui-même répondre à leurs supplications : Qui êtes-vous ! je ne vous ai jamais connues : *Amen, dico vobis nescio vos* (Matth. 24). Faisons donc le bien, faisons-le tandis que la miséricorde et la bonté de Dieu nous en laissent le temps. Prévenons ce moment fatal des ténèbres et de la mort, où il sera trop tard et d'une excessive difficulté de corriger et de pleurer sincèrement les désordres de toute une vie : *Veniet nox, quando nemo potest operari* (Joan. 9). Et n'oublions pas ces redoutables paroles qui terminent la parabole des vierges : Veillez donc sans relâche parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure de votre mort : *Vigilate ergo, quia nescitis diem neque horam* (Matth. 24).

XXIX.

Esaü qui se donne le nom de premier-né d'Isaac après avoir sacrifié à sa gourmandise son droit d'aînesse, représente les Juifs, les Hérétiques et les mauvais catholiques qui osent s'appeler fils de Dieu, après avoir pour les biens temporels, les premiers, renoncé Jésus-Christ, les seconds l'Église, les troisièmes la grâce de Dieu. — Raisons mystérieuses qui font qu'Isaac, tout en connaissant la ruse dont s'est servi Jacob, ne s'en irrite point ; mais s'étonne, se trouble et lui confirme la bénédiction qu'il lui a donnée.

Esaü surpris de voir que son père ne le reconnaît point, lui dit : « Comment, mon père, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis votre fils premier-né : *Qui res-*

pondit : Ego sum primogenitus tuus Esau. » Menteur! ne te rappelles-tu pas que tu as vendu spontanément ton droit d'aînesse, et que tu y as renoncé avec serment en faveur de ton jeune frère? Ne te rappelles-tu pas d'avoir fait cet abandon de ton droit, abandon si funeste pour toi, afin de te rassasier d'un plat de lentilles? Ah! malheureux, après avoir sacrifié à la gourmandise le droit et l'honneur du premier-né, ne sens-tu pas que tu t'es déclaré indigne de l'un et de l'autre. On ne saurait prétendre à une hérédité à laquelle on a renoncé. Cesse donc de prendre ce titre de premier-né qui ne t'appartient pas, et pleure ta folie qui fait que tu l'as perdu. Et toi, ô Juif insensé, dans cette histoire de ton misérable ancêtre reconnais la prophétie qui te touche. Rappelle-toi, que lorsque les Mages te révélèrent la naissance de Jésus-Christ, tu ne daignas pas le chercher; que lorsque lui-même par sa voix, ses œuvres, sa doctrine et ses miracles se révéla à toi comme fils de Dieu, Messie et Sauveur du monde, tu le traitas de blasphémateur sacrilége et de possédé du démon; que lorsque le gouverneur romain te le présenta comme ton roi, et voulut le proclamer tel jusque sur l'inscription de son supplice, tu poussas des cris de rage, et, dans un accès de fureur infernale, tu déclaras ne pas vouloir d'autre roi que César. Rappelle-toi que, lorsque déclaré innocent et saint par ce juge païen auquel tu avais remis la connaissance de sa cause, tu lui préféras Barrabas, détestable assassin; tu exigeas qu'il fût condamné à mort et crucifié: et dans cette mort même qu'il subissait pour te donner la vie, tu ne cessas point d'augmenter

ses tourments, de multiplier ses opprobres et d'insulter à sa douleur. Oui, tu étais véritablement alors le peuple premier-né, mais seulement en ce qui regardait Jésus-Christ pour préparer ses voies, figurer sa vie, maintenir ses prophéties et pour profiter le premier de sa venue. Tu étais le premier-né, et tu le serais resté toujours, si tu eusses reconnu en lui le premier-né de Dieu, dont tu étais seul la figure, et de qui descendaient sur toi tout privilége, toute gloire et toute grandeur. Mais ayant renoncé à lui d'une manière si authentique et si solennelle, tu as renoncé à toute grandeur, à toute gloire et à tout privilége. Tu n'es plus premier-né, tu n'es pas même fils. C'est en vain que tu en prends le titre et que tu t'en arroges l'honneur; tu t'es déshérité toi-même. En vain tu dis à Dieu dans tes prières : « Souvenez-vous de la maison d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; » tu n'as plus rien de commun avec cette maison dont tu es sorti; car tu as repoussé ton vrai père, et tu as mis à mort le légitime héritier qui pouvait seul te transmettre l'héritage de cette maison. Et pourquoi as-tu répudié de si grands biens? Pour la richesse de grossiers pâturages dont la saveur, quoique exquise pour ton palais charnel, passa rapidement; c'est-à-dire pour t'assurer cette ombre de domination, d'indépendance et de nationalité que t'avait laissée Rome devenue ta maîtresse : *Si dimittimus eum sic, venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem* (Joan. 11). Détestable calcul, honteuse politique, te dit saint Augustin. Ainsi pour quelques avantages de priviléges civils, tu as renoncé à ta primauté religieuse, tu as changé le ciel pour la terre.

Va donc et applaudis-toi de ta sagesse, prive à la fois de la gloire nationale et religieuse, errant sur la face du globe, étranger partout, portant sur le front la marque de ton crime et de ton châtiment, en haine au ciel et à la terre, en horreur aux yeux de Dieu et des hommes; sans foi en Dieu, sans foi en Jésus-Christ dans cette vie, sans espérance dans l'autre, voilà ce que tu as préféré aux biens éternels; tu as perdu les biens de la terre et tu n'as plus même l'espérance de ceux du ciel : *Temporalia amittere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt, et sic utrumque amiserunt.*

Regarde-toi aussi dans ce miroir, peuple infortuné qui cédant à la tentation de te soustraire à l'obéissance de l'Église et de t'enrichir de ses dépouilles, as préféré à la doctrine catholique la doctrine de l'hérésie, à l'unité le schisme, et l'enseignement de l'homme à celui de Dieu. C'est en vain que tu te dis chrétien, évangéliste orthodoxe, et qu'à ces titres divers tu te prétends fils de Dieu. Dieu n'a de fils que par l'Église et dans l'Église. Sans elle et hors d'elle, il ne reconnaît personne même pour son esclave, car pour que l'homme puisse se dire son esclave, il faut qu'il puisse dire avec le prophète : Je suis ton esclave et le fils de ta servante : *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ* (Psal. 85). Sorti de l'Église, ayant renoncé à l'Église, tu n'es plus et tu ne peux plus te dire ni l'esclave, ni le fils de Dieu. Et malheur à toi si tu ne profites pas du temps que Dieu t'accorde encore pour rentrer dans la maison paternelle, pour te jeter dans le sein de ta mère, qui peut seule te rendre ce titre et ce droit de fils de Dieu. Ces avantages

de richesse, de force, de pouvoir dont tu te montres si fier, te seront bientôt enlevés. Ces lambeaux de pourpre profane, dont tu couvres du mieux que tu peux la nudité des biens spirituels où tu es tombé, te seront arrachés. Ta pauvreté et ta faiblesse réelle, cachées sous le voile d'une richesse et d'une force fictives, seront exposées à tous les regards. Tu deviendras le jouet et la risée de l'univers, et pour comble d'outrage on dira encore de toi : « L'insensé! il a voulu se faire riche aux dépens de la justice, et puissant aux dépens de la vérité; il a sacrifié aux grandeurs humaines la foi divine, et aux avantages de la terre les biens éternels du ciel; mais en perdant les uns, il n'a point conservé les autres, et il a été jeté dans la plus profonde misère : *Temporalia amittere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt : et sic utrumque amiserunt !* »

Reconnais-toi aussi à ces funestes exemples, mauvais catholique, qui professant une foi sainte mènes une vie perverse! Toi, né dans l'Église, élevé par ta mère, instruit des vraies doctrines, nourri des vrais sacrements, comblé de toutes les grâces et de tous les priviléges des fils; oui, c'est bien là ce que tu es véritablement, mais seulement selon le corps et non selon l'esprit, selon le nom et non selon les œuvres. Malheureux donc, toi aussi, qui a l'exemple d'Ésaü, as sacrifié un jour dans la fureur aveugle de plaisirs d'un instant le titre de fils de Dieu, ton âme et l'éternité. Ah! lorsque tu paraîtras devant le véritable Isaac, cette qualité et ce nom de fils que tu prendras, te démontrant plus ingrat et plus coupable que le juif, le gentil et l'hérétique, ne servira qu'à

t'attirer un plus grand châtiment. Après que le père céleste aura donné sa bénédiction qui assurera au vra Jacob et à ses fils simples, innocents et fidèles, l'éternel royaume, il ne restera pour toi que la malédiction qui ouvrira l'abîme sous tes pieds et te plongera dans les prisons infernales.

Cependant Isaac reconnaît enfin que celui qui est devant lui est véritablement Esaü. Malheureux Jacob! Isaac va s'irriter en reconnaissant qu'il a été si insolemment surpris par son fils, il va retirer la bénédiction qu'il lui a donnée, il va le punir par la malédiction de l'audace avec laquelle il s'est fait bénir par le mensonge et la ruse. Mais que dis-je donc? Oui, tout cela serait certainement arrivé, dit saint Augustin, si le fait eût été dans les conditions ordinaires des actions humaines, mais c'est tout le contraire qui est arrivé, parce que l'action était divinement inspirée : *Quis non hic maledictionem potius patris expectaret irati, si hæc non superna inspiratione, sed terreno more gererentur* (Loc. cit.). En effet l'Écriture raconte qu'Isaac en découvrant la ruse, au lieu de se plaindre se tut, au lieu d'être saisi de colère, demeura enseveli dans un profond étonnement et dans une immense admiration : *Expavit Isaac stupore vehementi; et ultra quam credi potest admirans.* Il ne trouve pas un seul reproche à faire à Jacob; il l'admire au contraire dans une sorte d'extase. Aussi est-il important de remarquer que lorsqu'Isaac bénit Jacob, il avait reconnu sa voix, en sorte que lorsqu'Esaü lui parla plus tard, il lui dit franchement : « Ton frère est venu, et il a pris par ruse la bénédic-

tion que je t'avais réservée : *Venit germanus tuus fraudulenter, et accepit benedictionem tuam.* » Puisque donc il savait certainement que le premier venu était Jacob, les paroles qu'il dit à Ésaü : « Quel est donc celui qui est venu avant toi m'apporter de la venaison et que j'ai béni? *Quis igitur ille est, qui attulit venationem, priusquam tu venires, benedixique ei ; eritque benedictus?* » Ces paroles dis-je, n'indiquent point l'ignorance de la personne, mais l'étonnement de son mérite et de sa dignité. C'est donc comme s'il eût dit : Quel homme est-ce? quel est le mystère qu'il accomplit? quel est le personnage qu'il représente? quels sont les grands événements futurs qu'il annonce? *Quis igitur ille est?* C'est pour cela que loin de révoquer la bénédiction qu'il lui a donnée, il la renouvelle et la confirme : *Benedixique ei,* ERITQUE BENEDICTUS. L'extase d'ineffable étonnement qui s'empara d'Isaac, reconnaissant la ruse de Jacob, fut semblable, dit saint Isidore, à l'extase qu'éprouva Adam dans le paradis terrestre, lorsqu'il connut et prophétisa le mystère du mariage de Jésus-Christ avec l'Église; Isaac dans cet extase éclairé par l'Esprit saint, au lieu de s'irriter contre Jacob de la ruse qu'il avait employée, lui confirma sa bénédiction : *Intelligendum est, spiritualiter admonitum fuisse Isaac, ut confirmaret benedictionem Jacob : cui potius irascendum fuit, quia patrem fefellit. In Adam quoque extasis præcessit, antequam diceret : Erunt duo in carne una,* etc. Alcuin dit aussi qu'Isaac connut par un esprit prophétique que c'était Dieu qui destinait son plus jeune fils à être béni : *Per spiritum prophetiæ intellexit Isaac*

benedictionem minori destinatam (Apud de Lyr.). Le même saint Isidore affirme qu'Isaac connut alors, à la fois, et l'élection de Jacob et le grand mystère qu'elle figurait : *Non indignatur, cognito sacramento* (Loc. cit.). Saint Augustin avait dit auparavant : « Isaac s'étonne du fait, mais il ne se plaint pas de l'offense ; il ne montre pas de colère, et il ratifie la bénédiction, parce qu'au moment même où tout cela arrivait le mystère lui fut intérieurement révélé : *Confestim, revelato sibi in corde sacramento, miratur ; nec tamen se deceptum conqueritur. Devitat indignationem, et benedictionem confirmat* (Loc. cit.). Comme, sans en avoir eu la volonté, il s'était exposé à agir contre les desseins de Dieu qui lui devenaient manifestes, il trembla et fut saisi de crainte : *Expavit.* Comme en Jacob qu'il avait voulu exclure de sa bénédiction et que malgré lui il a dû bénir, il reconnaît celui qui, maudit par les Juifs, devait être malgré eux béni par tous les peuples ; celui qui persécuté et mis à mort par les hommes serait ressuscité par Dieu; celui qui, rejeté comme une pierre méprisable par les architectes de l'édifice, serait malgré eux placé au sommet de l'édifice de la religion : par toutes ces causes Isaac demeure enseveli dans une extase d'inconcevable étonnement : *Ultra quam credi potest admirans.* Comme enfin il connaît que Jacob est choisi de Dieu pour engendrer Jesus-Christ selon la chair, Jésus-Christ en qui toutes les nations seraient bénies, il contemple Jésus-Christ, l'adore et le bénit sous la figure de Jacob. Et en renouvelant de cœur et confirmant de bouche la bénédiction prononcée sur celui qui le représentait, il

demande et il espère d'être béni par celui qu'il bénissait lui-même dans la personne de son fils : *Benedixique ei, eritque benedictus.* Saint Augustin a bien raison de s'écrier ici : O choses véritablement merveilleuses et sublimes ! Ces faits semblent peu intéressants et ils sont de magnifiques prophéties. Ces faits s'accomplissent sur la terre, mais avec le concours du ciel. Ils paraissent des œuvres de l'homme et ils sont des prodiges de Dieu ! *O res gestas, sed prophetice gestas! In terra, sed cœlitus! Per homines, sed divinitus* (Loc. cit.).

XXX

L'injustice d'Esaü qui se plaint à Isaac qu'on lui ait ravi une bénédiction à laquelle il avait renoncé lui-même, est la figure de l'injustice des Juifs qui se plaignent à Dieu d'avoir été supplantés par les chrétiens, après avoir eux-mêmes renoncé Jésus-Christ ; réponse d'Isaac à Esaü, étrange en apparence, très-juste en réalité. — Le mot FRAUDULEUSEMENT ne signifie pas une tromperie, mais un innocent artifice employé par Jacob. — Mystère de la bénédiction une et indivisible donnée à Jacob et qui par conséquent ne peut être redonnée à Esaü. — Tout est assujetti à Jésus-Christ. — Hors de lui il est impossible d'avoir aucun bien. — Hors de l'Église on ne peut avoir que la bénédiction naturelle d'Esaü. — Exhortation aux catholiques pour qu'ils s'efforcent d'obtenir la bénédiction spirituelle de Jacob.

Mais que fait, que dit Ésaü en apprenant que la bénédiction qui lui avait été promise a déjà été donnée et confirmée à Jacob ; il reste affligé, abattu, consterné ; il éclate en violentes invectives contre Jacob, l'accusant

de lui avoir ravi par ruse une seconde fois avec la bénédiction les droits de premier-né. Mais ces accusations, observe encore de Lyra, sont aussi fausses qu'injustes, et la colère qui les accompagne est impuissante et vaine. Jacob, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, ne ravit à Ésaü aucun droit, mais il revendiqua avec adresse un droit qui lui appartenait, parce qu'Ésaü y avait librement renoncé en sa faveur : *Falsum dicit, quia voluntarie primogenita vendidit; et consequenter Jacob non surripuit benedictionem; sed sibi debitam caute accepit.* En parlant et en se plaignant ainsi, Ésaü fut donc cet homme injuste et cruel tel qu'il se montre toujours envers Jacob, et bien digne par conséquent, ajoute l'évêque de Fulde, d'avoir été la figure de l'injustice des Juifs, qui se plaignent maintenant au Père céleste d'avoir été dépouillés de leur suprématie religieuse, de la prospérité, de la force, de l'empire que Dieu a accordés sur eux aux nations chrétiennes; tandis que ce sont eux-mêmes qui ont abdiqué leur existence politique, nationale, en répudiant le règne de Jésus-Christ : *Adhuc dolet prior populus, primatum sibi esse præreptum* (Glos. ord.).

Rien de plus raisonnable au premier aspect que la prière qu'Ésaü fit à Isaac : « Mon père, bénissez-moi aussi; est-il possible que vous n'ayez réservé pour moi aucune bénédiction? *Benedic etiam et mihi, pater mi. Numquid non reservasti et mihi benedictionem?* » Et rien au premier aspect de plus étrange que la réponse d'Isaac : « Ton frère a pris par ruse ta bénédiction. Il se trouve que je l'ai proclamé ton maître et que je lui ai

assujetti tous ses frères. Je l'ai encore établi possesseur du froment et du vin; après cela, mon fils, que puis-je faire pour toi : *Germanus accepit fraudulenter benedictionem tuam... Dominum tuum illum constitui; et omnes fratres ejus servituti illius subjugavi. Frumento et vino stabilivi eum. Et tibi, post hæc, fili mi, ultra quid faciam?* » Mais quel est donc ce langage? Si Jacob a extorqué par ruse la bénédiction, *fraudulenter*, est-ce un motif pour la lui confirmer? N'est-ce pas plutôt une raison pour la déclarer nulle et sans effet? Et si Isaac voulait laisser à Jacob cette bénédiction frauduleusement obtenue, ne pouvait-il pas en donner une autre à Esaü qui l'avait méritée par son obéissance? Oui, ce discours d'Isaac semble incroyable, et cependant il n'est ni étrange, ni injuste; il est mystérieux et profond, il est une dernière démonstration que, dans toute cette histoire, il ne s'agit pas des biens sensibles et terrestres, mais des biens spirituels et divins.

Premièrement, comme le font observer les interprètes, le mot fraude, ou ruse, est employé fréquemment dans les Écritures pour prudence, sagesse, artifice digne d'éloge. En effet, saint Paul parlant aux Corinthiens des saints artifices qu'il a mis en usage pour les convertir à Jésus-Christ, leur dit : « Étant un homme rusé, comme je le suis, j'ai bien su vous prendre par ruse. » Or, c'est précisément en ce sens qu'il faut prendre le mot frauduleusement employé par Isaac et c'est dans ce sens que nous l'avons nous-même employé ici : *Dolus aliquando pro* PRUDENTIA, *seu pro* BONA CAUTELA; *et sic debet hoc loco accipi* (De Lyr. in Gen.). Lors donc qu'Isaac dit : Ton

frère est venu ravir frauduleusement ta bénédiction, il n'entend pas accuser Jacob de tromperie, mais le louer pour l'adresse avec laquelle il s'était mis en possession de cette bénédiction qui lui appartenait de droit et par la cession humaine et par l'élection divine.

En second lieu, la bénédiction dont il est parlé ici, est, comme nous l'avons dit, la bénédiction de Dieu à Abraham, d'Abraham à Isaac et qu'Isaac devait transmettre à celui de ses fils auquel Dieu la destinait; c'est-à-dire cette bénédiction par laquelle ce fils deviendrait l'ancêtre du Messie, prêtre dans la famille, dépositaire des traditions et des promesses des patriarches. Or, cette bénédiction était une et indivisible; elle était la propriété inaliénable de celui qui la recevait. Le Messie ne pouvait naître que d'une seule souche, d'un seul des deux frères. Il ne pouvait y avoir dans la même famille qu'un seul possesseur du froment et du vin mystérieux; un seul interprète de la religion, un seul prêtre, un seul chef et un seul seigneur, et celui-ci étant une fois institué, tous les autres lui demeuraient assujettis pour toujours et irrévocablement. Rien donc de plus juste que la réponse d'Isaac à Esaü : « Par cette bénédiction que Jacob a su obtenir de moi par son adresse, je l'ai établi ton seigneur, je lui ai assujetti tous ses frères, je l'ai mis en possession de l'abondance du froment et du vin. Et maintenant que puis-je faire pour toi? »

Mais, ô grand mystère, ô magnifique prophétie, ô importante leçon renfermée dans ces simples paroles! En entendant Isaac parler ainsi de Jacob, ne vous sem-

ble-t-il pas entendre le Père céleste qui, par la bouche de son prophète et de son apôtre, a dit de Jésus-Christ : « Je l'ai établi héritier sur toute chose : *Constituit hæredem universorum* (Hebr. 4). » Toutes les nations sont son héritage, et son empire s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (Psal. 2). Tout a été mis à ses pieds : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus* (Psal. 8). Ne vous semble-t-il pas entendre Jésus-Christ dire de lui-même : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra* (Matth. 28). » Écoutez maintenant l'admirable raisonnement de saint Paul sur ces paroles de David que nous venons de citer : Du moment que le Père céleste a dit : « Toute chose est assujettie à Jésus-Christ, il est clair qu'il n'y a rien qui ne soit soumis à son empire : *In eo quod omnia ei subjecit, nihil dimisit non subjectum ei* (Hebr. 8). »

C'est donc en vain que le véritable Esaü, le juif insensé, s'obstine à poursuivre de sa haine le vrai Jacob, c'est-à-dire Jésus-Christ et les chrétiens : *Oderat ergo Esau semper Jacob : id est judaicus populus, Christum et suos* (Glos. ord.). C'est en vain que l'hérétique opiniâtre a voulu se soustraire à l'indépendance de son Église qu'il voudrait voir détruite ; c'est en vain que le mauvais catholique en viole audacieusement les lois et en déshonore la croyance ; tous ces coupables et malheureux Esaüs n'en sont pas moins soumis à son autorité et à son empire. Rien ne peut les soustraire à la juridiction que le Père lui a confiée pleine et entière sur

tous. La seule différence qu'il y ait est celle-ci : ne voulant point le reconnaître comme leur frère premier-né établi tel par le Père, ils sont forcés de le craindre comme ennemi ; ne voulant point s'assujettir à lui comme fils, ils sont obligés d'en dépendre comme esclaves ; ne voulant pas être joyeux et tranquilles entre ses bras, ils sont forcés à rougir de honte et à frémir de rage sous ses pieds : *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum;* ne voulant point éprouver son amour, ils éprouveront sa haine ; et la consternation, la douleur, les pleurs, les rugissements, les cris que pousse Esaü, leur père selon l'Esprit : *Irrugiit clamore magno, ejulatu magno flevit*, sont la redoutable figure, le prélude funeste des tourments cruels, des grincements de dents, du pleur éternel où, dans les régions malheureuses des ténèbres et de la mort, seront livrés dans l'autre vie tous ceux qui n'ont pas voulu reconnaître, servir et aimer Jésus-Christ : *Mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium.*

Isaac dit encore qu'il n'a plus rien à demander au ciel pour Esaü, parce qu'il a établi Jacob possesseur du froment et du vin. Maintenant, si on prend ces paroles à la lettre, elles n'ont aucun sens, car Isaac, avec sa bénédiction, ne rendait pas le moins du monde Jacob possesseur de tout le blé et de tout le vin que produirait la terre. Mais saint Paul nous a expliqué ces paroles mystérieuses : « Comme, dit-il, tout est fait pour Jésus-Christ, tout aussi s'obtient par son moyen : *Propter quem omnia, per quem omnia* (Hebr. 1). » Ce tendre Jésus n'a point honte d'appeler les hommes ses frères :

Non confunditur fratres eos vocare (Ibid.). Mais il est notre père, de manière que c'est lui seul qui est le sanctificateur et que tous les autres sont sanctifiés en lui et par lui : *Qui sanctificat ; et qui sanctificantur ex* UNO *omnes* (Ibid.). Ainsi, l'abondance du froment et du vin dont parle Isaac est la plénitude de la vérité, de la grâce, de la lumière, de la force que Jésus-Christ seul possède, et qu'il a mise dans sa doctrine, dans ses sacrements, et que tous ses frères ne peuvent recevoir que par lui. Ainsi encore le Père divin ayant donné à ce fils chéri, pour prix de son sacrifice, et nous ayant donné en lui toute chose : *In quo omnia, cum ipso omnia nobis donavit ;* il n'a plus rien à donner à quiconque le cherche hors de Jésus-Christ, arbitre et maître de tout.

Répétons-le donc : O juifs aveugles, ô hérétiques trompés, schismatiques livrés à l'illusion, il n'y a qu'une bénédiction d'Isaac, une seule. Le fils qui possède tout est seul fils. Il n'y a qu'une famille en laquelle tout abonde, un seul chef, une seule maison, un seul asile, c'est-à-dire, comme il n'y a qu'un seul Dieu, un seul médiateur, Jésus-Christ, ainsi il n'y a qu'une seule religion chrétienne, une seule Église. Ah ! trop heureux Esaü, si reconnaissant et respectant l'élection divine de Jacob qu'il lui avait confirmée lui-même par sa renonciation, il eût voulu sous sa dépendance former avec lui une seule famille ! Et vous, juifs, hérétiques, schismatiques, plus heureux encore, si reconnaissant en Jésus-Christ l'unique héritier et maître de tout, vous vouliez vous incorporer à son unique famille, à son Église ! Dans cette maison du vrai Jacob rien ne vous

manquerait, vous entreriez en partage de l'abondance du froment et du vin qui y sont déposés; mais si, à l'exemple d'Esaü, vous vous flattez follement que hors de la seule vraie religion il peut y en avoir une autre qui soit également vraie; qu'outre l'unique bénédiction qui sanctifie et qui sauve, Dieu peut vous en donner encore une autre qui vous sauve et vous sanctifie; si haïssant le vrai Jacob, le vrai fils de Dieu Jésus-Christ et sa famille composée de douze fils, c'est-à-dire l'Église formée des douze apôtres, vous espérez encore passer pour ses fils, et que vous insistiez pour être bénis, vous n'obtiendrez d'autre bénédiction que celle qu'Isaac, vaincu par les larmes d'Esaü, lui donna à la fin, c'est-à-dire une bénédiction semblable à celle de Jacob dans les termes, mais non dans l'esprit. Il vous sera accordé quelque chose de la rosée du ciel, de la science des livres saints qu'il vous sera donné de lire, mais non pas de comprendre : *De rore cœli, id est Scripturarum scientia, quam complectitur adhuc ille populus* (Glos. ordin.). Vous obtiendrez une part de l'abondance de la terre, ou des biens temporels, dont à la suite d'Esaü vous êtes surtout avides et à la possession desquels vous avez sacrifié les biens de l'Éternité : *De pinguedine terræ, id est rerum omnium copia* (Ibidem). Vous aurez des notions vagues et incertaines de Dieu et des lois morales sans lesquelles vous ne pourriez vivre en société. Du reste, vous vivrez de *proie*, c'est-à-dire vous n'aurez point d'autre religion que celle que vous vous serez formée en combattant follement contre l'Église qui pouvait seule vous montrer la vraie : *Vives in gladio, id est Apostolos persequendo*

(Gloss. ord.). Cependant, ô infortunés, le prophète vous l'a dit : « La vraie maison de Jacob, la véritable Église ne doit point son établissement, sa puissance sur la terre, son salut et sa force à son bras ni à son épée ; elle doit tout à la droite de Dieu qui l'a éclairée de ses regards et enrichie de ses bontés, et le même Dieu qu'elle adore, est le même roi auquel elle obéit et le rédempteur qui la sauve : *Nec enim in gladio suo possederunt terram, et brachium eorum non salvavit eos, sed dextera tua, et brachium tuum, et illuminatio vultus tui, quoniam complacuisti in eis. Tu es ipse rex meus et Deus meus, qui mandas salutes Jacob* (Psal. 43). » Cependant, vous tous ennemis de Jésus-Christ et de l'Église, qui que vous soyez, vous n'en serez pas moins ses esclaves, concourant vous-mêmes, sans vous en apercevoir, à ses desseins et à ses triomphes : *Et fratri tuo servies, id est, populo Christiano* (S. Isidor.). Cependant cette servitude ne sera pas perpétuelle, elle finira pour les Juifs, quand, selon la prophétie de saint Paul, ils se convertiront à Jésus-Christ, et, pour les hérétiques, lorsqu'ils rentreront dans le sein de l'Église pour former sous le même pasteur un seul troupeau ; les uns et les autres échangeront alors le joug de l'esclave contre la liberté du fils, devenant nos vrais frères par la profession d'une même foi : *Excuties jugum ejus de cervicibus tuis, id est cum per cognitionem fidei et gratiam Christi deposueris onus legis, tunc non servies minori, sed per fidem frater vocaberis* (S. Isidor.).

En attendant que cette dernière partie de la prophétie s'accomplisse par la conversion de nos frères, con-

servons cette foi avec soin puisque nous avons le bonheur de la posséder. Nous sommes en ce moment les fils du royaume de Dieu, qui est la véritable Église; mais, comme Jésus-Christ lui-même nous en menace dans l'Évangile, nous pouvons demeurer dehors si nous ne sommes pas dociles à ses enseignements et fidèles à les accomplir par nos œuvres, comme Esaü qui fut chassé de la maison de Jacob pour n'avoir pas écouté Rébecca : *Et filii regni ejicientur in tenebras* (Matth. 8), comme les anges apostats furent chassés du ciel, pour servir au grand jour du jugement, dans les prisons de l'enfer et dans les ténèbres éternelles, parce qu'ils n'eurent aucun soin de conserver le rang élevé où Dieu les avait placés dans le ciel. C'est pour cela que le Seigneur nous dit : « Conservez avec soin les dons divins que vous avez reçus et craignez, tandis que vous courez, comme Esaü, à la recherche des biens temporels, que quelqu'un ne vienne, comme Jacob, vous enlever la couronne qui vous était destinée : *Tene quod habes : ut nemo accipiat coronam tuam* (Apoc. 3). Rappelez-vous que le royaume du ciel est le prix des forts, que ceux-là seulement y parviennent qui, par la pratique de l'abnégation, font violence à leur propre cœur et au cœur de Dieu, et lui arrachent des mains la couronne, de même que Jacob, par une sainte violence, s'assura la bénédiction d'Isaac : *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud* (Matth. 11).

A l'exemple donc de Jacob et selon l'avertissement de saint Paul, dépouillons les prétentions de l'orgueil, les desseins de l'ambition, les rivalités de l'envie, les spé-

culations de l'intérêt, les pompes du luxe, les transports de la sensualité, misérables dépouilles du vieil homme qui nous rendent indignes des complaisances et des bénédictions divines : *Expoliantes veterem hominem cum actibus suis.* Revêtons-nous de la robe précieuse et de la ressemblance de l'homme nouveau, de notre très-saint frère premier-né, Jésus-Christ, c'est-à-dire de ses mérites et de ses grâces, en participant à ses sacrements et en imitant ses exemples qui nous rétablissent dans l'ancien état d'innocence et de justice dont nous sommes déchus : *Induentes novum, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis.* Alors, les mains pleines des mérites des bonnes œuvres, la confiance sur les lèvres, la sûreté dans le cœur, nous pourrons, nous présentant au Père céleste, réclamer et obtenir de lui la bénédiction, le baiser, l'embrassement dûs à Jésus-Christ seul, mais qui en Jésus-Christ nous sont dûs aussi par le titre et la qualité de ses membres et de ses frères. Alors nous pourrons nous écrier avec saint Paul: « Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, ayant daigné dans sa miséricorde nous choisir de toute éternité pour mener en sa compagnie, dans son Église, une vie de sainteté, d'innocence et d'amour, nous a bénis dans la personne et par les mérites de Jésus-Christ même, auquel nous sommes unis, d'une bénédiction spirituelle et toute divine, par laquelle nous avons été comblés de tous les biens propres à l'acquisition du ciel : *Benedictus Deus et Pater Domini Nostri Jesu Christi, qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo ; sicut elexit nos*

in Ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate (Ephes. 1.) »

Ah! Seigneur, faites que tous les chrétiens, conduits par le même esprit, confessant une même foi, pratiquant les mêmes vertus, viennent en foule aux pieds du trône de votre miséricorde et qu'ils y obtiennent, durant cette vie, cette grande bénédiction qui est le principe et le gage de la bénédiction des élus après la mort! Faites ainsi, ô mon Dieu, afin que nous ayons tous le bonheur de vous entendre nous dire en ce jour : « Venez, les bénis de mon père, venez prendre possession du royaume éternel qui vous a été préparé depuis le commencement du monde : *Venite, benedicti Patris mei; possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* (Matth. 13). »

DERNIÈRE LECTURE

L'ADORATION ET L'OFFRANDE DES MAGES, OU L'HOMMAGE ET LES ŒUVRES DE LA FOI.

Et procedentes, adoraverunt Eum. Et apertis thesauris suis obtulerunt Ei munera : aurum, thus et myrrham. Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam. (Math. II.)

Et s'avançant ils l'adorèrent, et prenant leurs trésors, ils lui offrirent en présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Puis ayant reçu en songe l'ordre de ne pas aller vers Hérode, ils retournèrent dans leur pays par une autre route.

INTRODUCTION.

I

La reine de Saba au palais de Salomon, figure des Mages à la grotte de Bethléem. — Argument de la présente lecture.

On lit dans le troisième livre des Rois que la reine de Saba, attirée par la renommée de la science de Salomon, dans le nom du Seigneur, comme s'exprime le texte sacré, vint pour reconnaître et éprouver cet extraordinaire savoir : *Regina Saba, audita fama Salomonis, in nomine Domini, venit tentare eum* (III Reg., 10).

Étant entrée à Jérusalem avec une grande suite et de nombreuses bêtes de somme chargées d'or, de perles, de pierres précieuses et de parfums pour les offrir au monarque : *Ingressa Hierusalem multo cum comitatu, et camelis portantibus aromata et aurum et gemmas*, elle se présente à Salomon, et lui ouvre son cœur et son esprit : *Venit ad Salomonem; et locuta est ei universa quæ habebat in corde suo.* Quelle fut la surprise, l'étonnement de cette étrangère en découvrant la science divine du monarque juif, qui brillait dans toutes ses réponses et dans toutes ses œuvres ! Il suffit de dire avec l'Écriture qu'elle demeura sans voix et comme absorbée dans une extase de joyeuse admiration : *Videns Regina omnem sapientiam Salomonis, non habebat ultra spiritum.* Cependant aussitôt qu'elle fut revenue de cette stupeur, elle exprima ainsi les transports de son admiration : « Ah ! la renommée ne m'a point trompée dans tout ce qu'elle m'a raconté dans mon royaume du prodige de votre savoir : *Verus est sermo quem audivi in terra mea super sapientia tua !* J'avais peine à croire tout ce qu'on m'en disait ; mais maintenant j'en vois moi-même la preuve, je vois même que tout ce qu'on m'avait dit n'est pas la moitié de ce qui est réellement : *Et non credebam narrantibus mihi; donec ipsa veni, et vidi oculis meis, et probavi quod media pars mihi nuntiata non fuerit.* O heureux ! et mille fois heureux vos serviteurs et tous ceux qui habitent près de vous ! *Beati viri tui, et beati servi tui qui stant coram te semper, et audiunt sapientiam tuam !* Béni soit donc le Seigneur votre Dieu qui vous a placé sur le trône

d'Israël et vous a aimé éternellement : ***Et Dominus Deus tuus benedictus qui posuit te super thronum Israel, eo quod dilexerit Dominus in sempiternum.*** » Après ces paroles, elle offrit au roi en présent deux cents talents d'or et une immense quantité des parfums les plus exquis : ***Dedit ergo regi centum viginti talenta auri et aromata multa nimis.***

Tous les Pères et tous les interprètes reconnaissent dans cette narration une figure de la venue des Mages à la grotte de Bethléem, et dans les Mages une figure de l'Église qui est venue des Gentils à Jésus-Christ pour apprendre de lui la science de l'éternel salut : ***Sicut regina Saba venit ad Salomonem, sic Ecclesia a Gentibus venit ad Christum, ut hauriret scientiam salutis*** (A-Lap. in hunc loc.). Jésus-Christ lui-même a fait de cet événement une application à sa propre personne : « La reine du Midi est venue pour entendre la sagesse de Salomon, et vous avez ici quelqu'un de plus grand que Salomon : ***Regina austri venit ut audiret sapientiam Salomonis ; et ecce plus quam Salomon hic*** (Matth. 12). » En effet, Salomon signifie roi pacifique et aimé de Dieu ; et à qui ces titres conviennent-ils mieux littéralement qu'à Jésus-Christ, dont le nom est le prince de la paix ? ***Et vocabitur Princeps Pacis ;*** et dont le Père Éternel a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute ma confiance : ***Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*** (Matth. 3). » Et quelle sagesse est comparable à la sagesse de celui en qui sont réunis tous les trésors de la sagesse de Dieu, et qui est lui-même la sagesse divine en personne : ***Christus Dei sapientia?***

La renommée de la sagesse de Salomon fit venir à Jérusalem la reine de Saba; les Mages vinrent aussi de Saba : *Reges de Saba venient*, amenés à Jésus-Christ par l'étoile, figure de sa sagesse. La reine apporta les plus riches présents à Salomon ; les Mages vinrent aussi chargés de présents auprès de Jésus-Christ : *Venimus cum muneribus*. Que sont cependant les transports d'admiration de la reine à la vue de Salomon, comparés aux saints transports des Mages devant le Messie nouveau-né et devant la connaissance qu'ils acquirent de la profondeur des mystères de sa charité? Ah! eux aussi dirent : Notre foi ne nous a point trompés; nous trouvons plus que ce que les prophètes et les traditions nous avaient appris de la grandeur, de la sagesse, de l'amour du Sauveur du monde. Heureux et mille fois heureux, ô Seigneur, ceux qui sont auprès de vous! heureux le sein virginal qui vous a porté, les bras pudiques qui vous contiennent, le lait très-pur qui vous a nourri! O Jésus, plein de grâce et d'amour, peut-on être en votre présence et n'être pas heureux! Vous avez les paroles de la vie éternelle; la bonté, la douceur et la grâce coulent abondamment de vos lèvres. Béni soit Dieu votre père, qui vous a fait asseoir sur le trône du véritable Israël, et qui vous anime d'une éternelle charité, parce que vous êtes l'objet de ses complaisances éternelles!

La reine ouvrit son cœur à Salomon, et les Mages exprimèrent à Jésus-Christ les sentiments de leur reconnaissance, de leur foi et de leur charité. La reine enfin, après avoir exprimé son admiration, rendit hommage à Salomon et lui offrit l'or et les parfums; et les

Mages, revenus de la douce extase où les avait jetés la vue du Sauveur enfant, se prosternèrent pour l'adorer et lui offrirent en présent l'or, l'encens et la myrrhe.

Or, cette adoration, cet hommage, ces offrandes sont dignes des méditations de l'âme pieuse et fidèle, non moins par la manière dont ils eurent lieu que par les mystères qu'ils renferment et par les choses admirables et importantes qu'ils signifient. En effet, les Mages agirent alors pour eux et pour nous; et dans ce qu'ils firent, ils nous ouvrirent la voie, ils nous donnèrent l'exemple de la manière dont nous devions nous-mêmes nous conduire envers Jésus-Christ. Ces premiers fidèles montrèrent par leur conduite et les hommages qui sont dus à Dieu et les œuvres propres de la vraie foi. Tâchons donc, dans cette dernière lecture, d'étudier et d'apprendre des Mages la conduite de l'âme vraiment chrétienne, et mettons fin, par cette considération, à notre traité des *Beautés de la vraie foi.* Voyons comment la véritable foi est belle d'elle-même, non-seulement par les vérités qu'elle enseigne, mais encore par les sacrifices, par les œuvres et par les vertus qu'elle inspire.

II

De l'adoration des Mages : elle fut un véritable acte de lâtrie inspiré par la ferme croyance que le petit enfant de Bethléem était Dieu. — Témoignages des saints Pères à ce sujet. — Folle impiété de Calvin, osant dire que cette adoration fut un hommage civil ; réfutation que les saints Pères avaient faite d'avance de cette opinion. — Sens de la foi : comment les Mages y furent dociles et les Juifs rebelles.

La partie la plus instructive et la plus édifiante de l'admirable histoire des Mages est certainement celle qui nous fait connaître la promptitude, l'humilité, le respect, la religion, la piété avec lesquels ces saints personnages, aussitôt qu'ils eurent aperçu le petit enfant de Bethléem, se jetèrent à ses pieds et l'adorèrent : ***Et procedentes adoraverunt eum.*** Aussi les saints Pères ne se lassèrent pas de recommander, d'admirer, d'exalter le tendre mystère, le magnifique exemple de cette première adoration que le Verbe de Dieu fait homme reçoit des enfants des hommes.

Saint Bernard s'adressant aux Mages dans le moment même où ils plient les genoux devant le petit enfant de Bethléem : Que faites-vous, leur dit-il ? quelle est votre pensée d'adorer un petit enfant à la mamelle, enveloppé de pauvres langes, couché dans une vile cabane ? Vous serait-il venu par hasard à l'esprit que cet enfant est Dieu ? Mais ne savez-vous pas que Dieu a dit lui-même : Le ciel est son trône, et le temple qu'il s'est fait bâtir à Jérusalem est le seul lieu où il doive être adoré : ***Quid***

facitis, o Magi? Lactentem puerum adoratis, in tugurio vili, in vilibus pannis? Ergo ne Deus est iste? Deus certe in templo sancto suo, Deus in cœlo sedes ejus (Serm. 5. Epiph.)? Et que pensez-vous encore en lui présentant de l'or? est-il possible que ce petit enfant soit roi? où est donc son palais, où est sa cour, où est son trône : *Aurum offertis : Numquid rex est iste? sed ubi aula? ubi palatium? ubi thronus?* O Mages, vous êtes des sages de profession, comment donc êtes-vous devenus assez insensés pour adorer un petit enfant aussi méprisable par la faiblesse de son âge que par la pauvreté de sa mère : *Quomodo ita insipientes facti sunt sapientes, ut adorarent parvulum, despicabilem tam sua ætate, quam paupertate suorum?* Ah! que cet acte des Mages ne nous surprenne point! Le Saint-Esprit les a instruits d'avance de ce que saint Paul devait plus tard révéler au monde : « Celui qui veut pourvoir à son propre salut doit se faire insensé aux yeux des hommes, satisfait d'être sage aux yeux de Dieu ; car il a plu à la sagesse de Dieu de ne sauver que ceux qui croient à l'apparente folie de la doctrine chrétienne et des mystères de Jésus-Christ : *Prædocuit eos Spiritus Sanctus, quod postea prædicavit Apostolus : Qui vult sapiens esse, stultus fiat, ut sit sapiens. Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.*

Les Mages n'ont pas seulement prévenu l'enseignement du disciple, mais celui même du maître qui a exhorté ceux qui le servent à n'avoir point honte de ses humiliations et de ses tourments. Aussi, aux yeux des Mages, il n'y a rien d'humiliant pour un Dieu dans

l'étable où ils le trouvent, rien dans les pauvres langes dont il est couvert; et cet enfant à la mamelle n'est pas capable de scandaliser leur raison qui croit. Ainsi, malgré cet état d'abaissement et de misère où Jésus-Christ leur apparaît, ils se prosternent devant son berceau, le vénèrent comme leur roi, l'adorent comme leur Dieu : *Non illis sordet stabulum, non pannis offenduntur, non scandalizantur lactentis infantia; procedunt, venerantur ut regem, adorant ut Deum* (Ibid.).

Remarquez bien, dit Bède, que les Mages n'eussent jamais adoré le fils de Marie s'ils n'eussent pas cru qu'il était le fils de Dieu : *Nequaquam adorarent, si eum Dominum non crederent.* Un autre interprète dit : Croyez-vous que les Mages se fussent décidés à adorer un enfant incapable de comprendre l'honneur de l'adoration qu'ils lui rendaient, s'ils n'eussent pas cru qu'il y avait dans ce petit enfant quelque chose de Dieu? Leurs hommages ne s'adressèrent donc pas à l'enfance de l'humanité qui ne comprend rien; mais à la divinité présente dans cette enfance et qui comprend tout : *Putas adorassent infantem non intelligentem adorationis honorem, nisi aliquid divinum credidissent in eo? Ergo non pueritiæ detulerint honorem nihil intelligenti; sed Divinitati ejus omnia cognoscenti* (In II Matth.). En effet, poursuit le même Père, peut-être que les Mages trouvèrent à Bethléem un superbe palais de marbre? peut-être qu'ils y virent un enfant couché dans la pourpre; sa mère couronnée d'un diadème précieux, une cour royale composée de la noblesse d'une multitude de provinces soumises? Mais non, rien de tout cela. Les

Mages ne trouvèrent à Bethléem qu'une grotte pauvre et obscure, propre plutôt à loger des animaux que des hommes; un petit enfant enveloppé des langes les plus communs et les plus pauvres, couché dans une crèche plus pauvre encore, et sa mère couverte à peine de quelques grossiers vêtements. Si donc les Mages fussent venus à la recherche d'un roi de la terre, en le voyant dans un état de si grande humiliation et de si profonde misère, au lieu d'être dans la joie ils auraient dû être dans la confusion en réfléchissant qu'ils avaient fait vainement un si long et si pénible chemin. Par tout cela il est clair que ces saints hommes ne vinrent chercher dans Jésus-Christ que le roi du ciel, et que l'ayant trouvé quoique privé de tout appareil de royauté terrestre, le témoignage de l'étoile, qui les assurait de sa grandeur leur suffit, et dès qu'ils furent en sa présence ils tressaillirent d'une sainte joie; car si leurs yeux leur montraient un enfant négligé et pauvre, la foi dans l'Esprit saint leur montrait un Dieu majestueux et terrible. Leur foi fut plus perçante que le regard de leur corps; ils virent des choses humbles et basses; ils comprirent des mystères élevés et sublimes: *Numquid viderunt palatium marmoribus splendidum? Numquid matrem ejus diademate coronatam, aut in lecto argenteo recumbentem? Numquid puerum auro et purpura involutum? Numquid aulam regiam diversis populis personantem? Sed quid? Pandochium tenebrosum et sordidum, et magis animalibus quam hominibus aptum; matrem ejus vix tunicam unam habentem; puerum pannis sordidissimis involutum, et in sordidiore quoque præsepio positum. Si ergo*

regem terrenum quærentes, sic invenissent, magis confundendi fuerant, quam gavisuri, quia tanti itineris laborem sine causa suscepissent. Nunc autem quia Cœlestem Regem quærebant, etsi nihil regale videbant in eo, tamen, solius stellæ testimonio contenti, gaudebant. Oculi eorum contemptibilem puerum aspicere non poterant, quem Spiritus Sanctus in corde eorum terribilem demonstrabat. Inventa est in eis fides acutior quam aspectus : videntibus humilia, et alta intelligentibus (Hom. 2. in Matt.).

N'en doutons donc pas, dit saint Léon, les Mages adorèrent le Verbe dans la chair, la sagesse dans l'enfance, la toute-puissance dans la faiblesse, la majesté de Dieu dans la réalité de la nature de l'homme : *Adorant in carne Verbum, in infantia sapientiam, in infirmitate Virtutem, et in hominis veritate Domini majestatem; et quod cordibus credunt, muneribus protestantur* (Serm. 1 Epiph.). Aujourd'hui le Mage, dit saint Pierre Chrysologue, reconnaît clairement enveloppé dans ces pauvres langes le Dieu qu'il avait si longtemps trouvé obscur parmi les étoiles mêmes; et saisi d'une stupeur profonde, il considère Dieu dans l'homme et l'homme dans Dieu : *Hodie Magus clarum miratur in pannis, quem diu in astris patiebatur obscurum; et profundo stupore pervolvit in Deo hominem, in homine Deum* (Serm. 5, Epiph.).

Par tout cela il est facile de comprendre combien est impie, combien est insensée, inepte et absurde l'opinion de Calvin dont nous avons parlé ailleurs, opinion qui consiste à dire que les Mages ne rendirent pas à Jésus-Christ un culte religieux, mais un hommage purement

civil; qu'ils l'honorèrent comme roi, mais ne le reconnurent pas comme Dieu; et tout cela pour avilir le mystère de Jésus-Christ contre lequel, comme nous l'avons dit plusieurs fois, cet hérésiarque perfide nourrissait une secrète haine infernale. Mais Calvin qui eut tout le crime d'avoir proféré ce blasphème n'eut pas cependant le triste avantage de l'avoir inventé. Au temps de saint Jean Chrysostome, les Ariens avaient enseigné la même doctrine; et ce Père a employé tout son zèle et toute son éloquence dans sa sixième homélie sur saint Matthieu pour la réfuter. Premièrement il l'appelle une folie impie, inspirée par le diable: *Hanc amentiam illis diabolus inspiravit*. Puis il fait observer que si les Mages ne reconnurent en Jésus-Christ qu'un roi de la terre, on ne saurait comprendre qu'ils aient voulu honorer un tel roi en un enfant qui leur était inconnu et étranger, fils d'une mère pauvre, pauvre lui-même, abandonné, persécuté, duquel ils ne pouvaient attendre ni richesse dans le présent, ni appui, ni protection dans l'avenir; on ne saurait comprendre que, pour lui rendre ce vain et inutile honneur, ils aient entrepris un si long et si périlleux voyage. Pour croire cela il faudrait dire que les Mages furent véritablement fous: *Extremæ omnino dementiæ fuissent*. Après cette démonstration faite avec l'éloquence qui lui a mérité le nom de bouche-d'or, le saint Père conclut en ces termes: « Voilà les absurdités qu'il faudrait admettre pour croire que l'adoration des Mages ne fut qu'un stérile compliment semblable à ceux qu'il est d'usage d'offrir aux grands de la terre: *Videsne quanta absurda nascantur, si juxta humanam conse-*

quentiam moremque communem hæc esse intelligenda credamus?» Mais les hérétiques n'ont jamais été arrêtés par les plus ridicules extravagances; et pour n'être pas d'humbles croyants ils ont compté pour rien de se montrer les plus absurdes des hommes.

Non, répète saint Jean Chrysostome, les Mages ne furent ni fous ni insensés. Ils voient une chose des yeux du corps et ils en aperçoivent une autre avec les yeux de l'âme. L'humble appareil qui environne la sainte humanité prise par le Verbe ne cache point aux regards des Mages la gloire de la divinité. Ils voient un enfant et dans cet enfant ils adorent un Dieu: *Aliud oculis corporis, aliud visu mentis aspiciunt. Humilitas assumpti corporis cernitur, sed Divinitatis gloria non celatur.* PUER EST QUI VIDETUR, *sed Deus est* QUI ADORATUR (Hom. 1 ex variis in Matth.). Les Mages reconnurent que cet enfant, qui a voulu être placé dans une crèche, contient en lui l'immensité des cieux; que le monde ne contient pas celui qu'ils voient dans un petit berceau, et que les vagissements de cet enfant naissant se changeront un jour en une voix qui fera trembler l'univers à sa mort. Ainsi dans ce faible enfant ils croient et adorent ce Dieu de gloire, ce Seigneur de majesté qu'Isaïe avait montré de loin d'avance, homme et enfant tout ensemble, Dieu et roi tout-puissant et éternel. Un enfant, dit-il, sera donné, un fils nous naîtra qui portera sur ses épaules le signe de son empire: *In præsepio poni se patitur, intra quem sunt cœli. Cunis continetur, quem non capit mundus; et in voce infantiæ vagientis auditur, ad cujus vocem, tempore passio-*

nis, mundus omnis intremuit. Hunc itaque Deum gloriæ et Dominum majestatis Magi puerum videntes agnoscunt, quem puerum et Deum æternum Isaias ostendit, dicendo : Puer natus est nobis; filius datus est nobis, cujus imperium super humerum ejus (Ibid.).

Saint Bernard fait ici une admirable réflexion : « O comme est grand, dit-il, et merveilleux ce fait bien digne de remplir le monde entier d'étonnement ! Comme est grande la force, comme est pénétrant le regard de la foi ! Il découvre aux Mages le fils de Dieu dans un enfant à la mamelle, comme plus tard il découvrira au bon larron le fils de Dieu dans Jésus suspendu à la croix, et au centurion le fils de Dieu dans Jésus mourant. Ni les pauvres langes dont les Mages le virent couvert à sa naissance, ni les clous dont le larron et le centurion le virent attaché à la croix, ne purent empêcher ces hommes de foi de reconnaître en lui le Verbe même de Dieu : *Mira res et omni admiratione dignissima ! quam oculata est fides ! cognoscit Dei Filium lactentem, cognoscit in ligno pendentem, cognoscit morientem ! Illi clavis infixum; isti pannis involutum Verbum Dei in infantia cognovere* (Ser. 2 Ep.) » Saint Augustin avait dit aussi : « Ils voient, il est vrai, Jésus couché dans la crèche, mais ces apparences de misère et de bassesse qui accompagnent sa naissance ne diminuent en rien dans le cœur des Mages les sentiments d'un religieux respect pour sa divinité ; ils se prosternent, ils l'adorent et lui offrent des présents ; ils ne voient qu'un homme et tous leurs actes confessent un Dieu. La foi divine leur découvre que sous cet enfant nouvellement né il y a quelque chose de plus grand

que ce qui se montre aux regards et à la pensée des hommes; que celui qui était né corporellement d'une femme était le Seigneur de qui toute chose était née; que tandis que ce Seigneur se montrait visiblement dans une crèche, il régnait invisiblement dans les cieux; que tandis qu'il était resserré dans ce petit corps, il contenait en lui toute chose, et qu'il avait lui-même créé la mère de laquelle il était né. Ainsi les Mages s'humilièrent à ses pieds et adorèrent sur la terre celui qu'ils voyaient servi dans le ciel par les étoiles : *Vident positum in præsepio, nec apud sensus eorum humilitas nativitatis reverentiam Divinitatis imminuit : adorant corporibus, honorant muneribus, venerantur officiis; oculis hominem vident, et Deum obsequiis confitentur. Videbant enim in eo, qui natus fuerat, plus esse, quod animæ hominum, quam quod oculi præviderint. Videbatur quidem in præsepio; sed dominabatur in cælo. Intra corpusculum erat; sed intra se omnia continebat. Natus quidem ex matre fuerat; sed matrem suam ipse creaverat. Et ideo se Magi humiliabant, quia famulari ei astra cernebant* (Serm. 19 de Tem.) » Cependant cet effort généreux de leur intelligence par lequel ils se soumirent à la révélation divine sans la comprendre, fut l'œuvre de la grâce et de la foi; de même que l'effort généreux de leur cœur par où ils embrassèrent la loi divine si supérieure à leur force et l'accomplirent, fut l'œuvre de la charité. Saint Ambroise expliquant la prophétie, annonçant que les Juifs en voyant ne verraient pas : *Videntes videbitis, et non videbitis*, dit que c'est là précisement ce qui arriva à la venue du Sauveur. Les

Juifs virent et ne virent pas. Ils virent le Sauveur des yeux du corps, mais ils ne le virent point des yeux de l'esprit, car honorés de sa présence ils refusèrent de croire en lui : ***Hoc est Salvatorem, quem cernerent oculis corporalibus, spirituali lumine non viderunt*** (Serm. 19). Il y a plus, dit le même saint docteur, à l'époque où le Seigneur manifesta aux yeux des hommes par ses miracles sa divinité, il voulut se manifester à leur esprit d'une manière toute nouvelle ; il donna aux âmes une vue propre, un sens de vue spirituelle qui est la grâce de la foi par où l'esprit connaît et croit ce que les yeux ne voient point. C'est par le moyen de ce sens nouveau, spirituel et divin que nous connaissons et contemplons comme présent devant nous Notre-Seigneur que nous n'avons jamais vu du regard matériel du corps. Or, à cette seconde vue spirituelle, à ce regard du cœur, à ce sens exquis de la foi, les Juifs demeurèrent et demeurent encore rebelles ; en sorte qu'ayant vu le Sauveur de leurs yeux et l'ayant touché de leurs mains, ils ne le connurent point alors et ne le connaissent pas davantage aujourd'hui des yeux de l'âme : ***Postea enim Divinitatem suam mirabilibus declaravit ; humanis mentibus, tanquam novus et inopinatus apparens, oculos quosdam cordis infudit ; ut cognosceret sensus, quem non cognovit aspectus. Unde fit, ut nos Christum Dominum per fidem, quem nunquam vidimus, contemplemur ; Judæi vero quem perspexerunt oculis, palpaverunt manibus, mente non viderent, hodieque non videant*** (Ibid.).

Le mystère de docilité de la part des chrétiens, d'ob-

stination et d'aveuglement volontaire de la part des Juifs commença à s'accomplir dès le temps des Mages. Admirez, dit saint Augustin, l'étrange contraste entre la lumière des uns et les ténèbres des autres. Les Mages étaient étrangers, les Juifs concitoyens et parents du Messie divin. Les Mages le voient faible enfant n'articulant pas une parole ; les Juifs le virent dans la force de l'âge accomplissant des prodiges ; et cependant les Mages l'adorèrent et les Juifs le crucifièrent : *Isti peregrini puerum Christum nondum verba promentem adoraverunt; ubi cives illi juvenem miracula facientem crucifixerunt.* Les Mages ne voient ce sauveur qu'enfermé dans le petit corps d'un enfant, les Juifs le voient dans toute la gloire de ses faits éclatants ; et cependant les Mages l'adorent comme Dieu et les Juifs ne le traitent pas même comme un homme. Une étoile nouvelle qui brille à sa naissance dans les cieux suffit pour éveiller la foi dans les Mages, et le soleil qui s'obscurcit et pleure à sa mort ne peut vaincre l'obstination des Juifs : *Isti in membris parvis Deum adoraverunt ; illi in magnis factis nec tanquam homini pepercerunt. Quasi plus fuerit videre stellam in ejus nativitate fulgentem, quam solem in ejus morte lugentem.*

Saint Paul a indiqué la raison de cette conduite généreuse des Mages si différente de celle des Juifs ; le mystère de Jésus-Christ, dit-il, a été un scandale pour l'orgueil des Juifs ; mais pour ceux qui cherchent avec un humble désir le salut éternel, ce mystère est le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu : *Jesum Christum, Judæis quidem scandalum... iis autem qui*

salvi fiunt, Dei virtutem et Dei sapientiam (I Corinth., 1). C'est dire que les Juifs dans leur orgueil eurent honte et tinrent à déshonneur de reconnaître leur sauveur et leur roi dans un enfant né dans la misère, ayant vécu depuis trente ans dans l'obscurcité et étant mort dans l'obscurité et la douleur. Mais les Mages, âmes humbles et fidèles, prirent de là même un motif d'admirer la sagesse et la puissance de Dieu, qui, par des voies si nouvelles, si inconnues, si contraires aux calculs de la prudence humaine, voulait racheter et sauver les hommes ; ils respectèrent, ils adorèrent, ils aimèrent davantage Jésus-Christ, à cause de ces mêmes circonstances qui firent le scandale des juifs et, en le leur rendant vil, les empêchèrent de le reconnaître : *Judæis scandalum ; iis qui salvi fiunt Dei virtus et Dei sapientia.* O malheureuse condition de l'orgueil, ô heureuse condition de l'humilité !

III

Circonstances qui rendent glorieuse la naissance de Jésus-Christ. — L'adoration des Mages est la plus belle preuve qu'il est roi et Dieu. — Par cette adoration s'accomplissent les prophéties : du petit enfant qui dépouille Damas de sa force ; des ambassadeurs qui viennent de l'Égypte ; et de l'Éthiopie qui prévient Israël. — Par les Mages Jésus-Christ reçoit l'adoration de toutes les nations et il est reconnu le seigneur du monde. — Ceci n'est pas sans un rapport avec le mystère qui fit que César Auguste défendit qu'on l'appelât seigneur. — La fête de l'Éphiphanie est la fête de l'adoration de Jésus-Christ.

Comme cette adoration des Mages est glorieuse pour

Jésus-Christ! comme cette circonstance de sa naissance fait briller sa divinité! Une des plus lumineuses prophéties de la divinité et de la puissance du futur Messie est contenue dans les paroles par lesquelles le prophète Malachie annonça sa venue tant de siècles à l'avance: «Voilà qu'enfin est venu le Seigneur qui gouverne tout, portant dans ses mains le royaume, la puissance et l'empire: *Ecce advenit Dominator Dominus, et regnum in manu ejus et potestas et imperium* (Malach. 3).» L'Église, commençant par ces paroles, la messe du saint jour de l'Epiphanie, nous enseigne que c'est en ce jour qu'elles ont eu leur accomplissement; et que Jésus-Christ, quoique né dans la pauvreté, dans l'humiliation, dans la misère, dans la douleur, comme le dernier des hommes, n'a pas laissé cependant de se montrer en ce jour le souverain de l'univers et le vrai fils de Dieu.

En effet, dit saint Augustin, quelle vue spirituelle plus magnifique et plus digne d'exciter notre piété que celle que nous offre la grotte de Bethléem au moment où les Mages y arrivent: *Juvat intueri omnia et in unum adducto conspectum animo cernere spectacula spiritalia* (Serm. 66. de Diver.). Jésus-Christ naît comme naissent les hommes, mais une vierge l'a conçu, une vierge lui a donné le jour, une vierge le nourrit de son lait; nous montrant le grand miracle de la fécondité de la mère et de l'intégrité de la vierge réunies dans la même personne. D'un aure côté voilà que volent dans les airs les anges qui l'annoncent, voilà que courent dans la campagne les bergers qui le glorifient, voilà que marchent dans les cieux les étoiles qui le prédisent, et voici ve-

nir de loin les Mages qui le désirent. Quoi de plus? Quoiqu'un roi voisin et impie s'épouvante, voilà qu'il est prédit aux Juifs et adoré par les Gentils. Les cruels sont joués, les enfants sont couronnés, les croyants tressaillent d'admiration et de joie. *Nascitur Christus : virgo concipit, virgo parit, virgo nutrit. Adest fœcunditas, nec abest integritas. Angeli annunciant ; pastores glorificant, cœli enarrant, Magi desiderant, Reges formidant, Judæi demonstrant : frustrantur sævientes; coronantur infantes, admirantur credentes* (Ibid.). Quelle majesté fut jamais plus éclatante, quelle puissance plus grande, quelle élévation plus imposante que celles qui apparaissent dans cet humble, faible et pauvre petit enfant! Ah! une telle réunion de merveilles ne peut être l'œuvre que du Verbe éternel par qui tout a été fait; de ce Verbe qui, étant loin de nous comme Dieu, s'est fait homme pour se rapprocher et habiter avec nous. Reconnaissons donc dans cet enfant né dans le temps le fils de Dieu par qui les temps ont été faits, et en célébrant sa naissance temporelle embrasons-nous du désir de son éternelle gloire : *Quæ est ista humilis celsitudo, infirmi fortitudo, parvuli magnitudo? Profecto illud Verbum fecit hæc omnia, per quod facta sunt omnia. Verbum, quod longe erat à nobis, caro factum est, ut habitaret in nobis. Anoscamus itaque in tempore, per quem facta sunt tempora : et celebrantes ejus festa temporalia præmia desideremus æterna* (Ibid.). Le même éloquent docteur dit ailleurs : O comme elle brille lumineuse, comme elle éclaire resplendissante dans Bethléem cette éternelle et divine majesté de Jésus-Christ! Ce n'est pas

une couronne de pierres précieuses, c'est une étoile du ciel qui appelle à lui les hommages et lui attire les adorations des peuples ; et encore enfant attaché au sein de sa mère il sait échanger les petits enfants en glorieux martyrs : *Quem regem sempiternum, gentibus adorandum non diadematis gemma, sed cœli stella monstrabat. Qui ubera sugebat, et lactentes martyres faciebat* (Lib. 27. Hom. Ser. 1). O grandeur de Jésus-Christ, poursuit ce saint docteur, à peine né il se montre roi, vengeur des méchants, chef et sauveur des bons ! Et comme il montre bien qu'il est roi, lui dont le royaume n'est pas de ce monde en naissant d'une manière si différente des rois du siècle !

La véritable gloire, gloire unique, propre à Dieu seulement, qui accompagne la naissance de Jésus-Christ, a été le miracle de la virginité de sa mère, comme la véritable gloire de sa mère a été d'avoir un Dieu pour fils : *Ille enim rex, ultor impiorum regum, et rector piorum, non ita natus est, ut reges nascuntur in sæculo, quia et ille natus est, cujus regnum non est de hoc sæculo. Nobilitas fuit Nascentis in virginitate parientis ; et nobilitas parientis in Divinitate Nascentis* (Ser. 30 de Temp.).

Mais serrons de plus près notre argument. L'adoration des Mages est une magnifique preuve de la puissance de Jésus-Christ, de la force et de l'étendue de son empire. Isaac avait dit de lui : « Avant que l'enfant sache prononcer le nom de père et de mère, il triomphera du courage de Damas, s'enrichira des dépouilles de Samarie au détriment des rois d'Assyrie. » Or, par

ces paroles, dit saint Jean Chrysostome, le prophète n'a fait que décrire le magnifique triomphe que Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ remporterait dès le premier jour de sa naissance malgré la petitesse et la faiblesse de son corps: ***Hunc triumphum Dominum ac Salvatorem nostrum, parvulum corpore, et in ipso nativitatis suæ exordio habiturum, olim Isaias prænuntiavit dicendo: Priusquam sciat Puer vocare patrem vel matrem, accipiet virtutem Damasci et spolia Samariæ adversus regem Assyriorum.*** La vertu de Damas qu'acquiert le fils de Dieu né homme et encore enfant, signifie, dit le même Père, l'or qui lui fut offert par les Mages; les dépouilles de Samarie sont les Mages eux-mêmes arrachés à l'erreur des superstitions de Samarie ou du culte des idoles, et qui, ayant été jusque-là comme la proie et les dépouilles du démon, devinrent par la foi en Jésus-Christ comme les dépouilles et la proie de Dieu. Enfin le roi des Assyriens signifie Hérode ou plus véritablement le diable lui-même, contre lequel combattent les Mages en courageux adversaires: ***Per virtutem Damasci, quam puer natus, Filius Dei, accepit, aurum intelligitur, quod a Magis oblatum est. Spolia autem Samariæ sunt Magi, quos de errore superstitionis Samariæ, hoc est, de cultura idolorum abstraxit, qui cum ante spolia diaboli essent per falsam religionem; postea spolia Dei facti sunt per Christi cognitionem. Rex autem Assyriorum Herodem significat, vel certe diabolum, contra quem Magi ipsi adversarii exstiterunt.*** Un autre Père s'exprime ainsi: Ainsi Notre-Seigneur avant qu'il eût articulé une seule parole à

cause de la faiblesse de son âge, s'assujettit la force du démon ; et ayant du jour même où il était couché enfant dans le berceau, dépouillé le démon de sa conquête, c'est-à-dire des âmes des Mages, il montra ainsi par ce qu'il faisait enfant, ce qu'il ferait plus tard lorsqu'il serait arrivé à l'âge d'homme : *Ergo Christus priusquam secundum corpus inciperet cognoscere patrem aut matrem, virtutem diaboli subjugavit. Qualis futurus erat in posterum, quum ad perfectum virum venisset, demonstrabat, in puero, qui adhuc in cunabulo, diabolum exspoliavit a suis, scilicet, ab istis Magis* (In II, Matth.).

Mais une autre prophétie relative à la gloire et à la puissance de Jésus-Christ naissant s'est encore accomplie à Bethléem, par l'adoration des Mages. Tous les Pères le reconnaissent. Saint Jean Chrysostome dit : « David parlait manifestement des Mages lorsqu'il s'exprimait ainsi : Des ambassadeurs viendront de l'Égypte; l'Ethiopie tendra ses mains au Seigneur pour lui offrir des présents : *Denique hos Magos David significare monstratur cum dicit : Venient legati ex Ægypto, et Ethiopia præveniet manus ejus Deo* (Hom. 5, in Matth.). » En effet, par l'Égypte l'Écriture divine, comme il ressort de plusieurs passages, entend ce monde. Rien donc de plus juste que de reconnaître dans les Mages ces ambassadeurs de l'Égypte dont parle David ; car les Mages venant comme ambassadeurs du monde entier lui offrent des dons mystérieux qui sont les premiers de la religion et de la foi de tous les peuples : *Nam quia mundum istum sæpe Scriptura divina Ægyptum nun-*

cupat; recte Magos illo intelligimus Ægypti legatos: qui quasi totius mundi legati, electis in muneribus, quæ obtulerunt, credulitatem omnium gentium ac fidei inita dedicaverunt (Ibid.).

Mais qu'a voulu dire le prophète par ces paroles : « L'Ethiopie tendra ses mains à Dieu ; *Ethiopia præveniet manus ejus Deo?* » Saint Pierre Chrysologue les explique ainsi : « L'Ethiopie qui prévient est le Mage prévenant le Juif dans la connaissance de Jésus-Christ, et il le prévient en tendant ses mains à Dieu, parce que, tandis que le Juif découvrait criminellement Jésus-Christ à la haine d'Hérode, le Mage, par ses présents, le confessait comme son sauveur et son Dieu. De là, il advint que le gentil, qui était le dernier dans l'ordre de l'appel, devint le premier dans la correspondance et dans la profession de la foi, et, par cette confession des Mages, la foi des Gentils fut agréée de Dieu et la cruauté des Juifs condamnée : *Implet illud Magus : Æthiopia præveniet manus ejus Deo. Videt Christum Magus, Judæum præveniens manibus suis; quia quando Christum Judæus Herodi scelere prodebat, tunc Magus Deum Christum muneribus fatebatur. Hinc est quod gentilis, qui erat novissimus, factus est primus : quia tunc ex Magorum fide est gentium credulitas dedicata, et Judæorum est notata crudelitas* (Ser. 5 Epiph.). »

Enfin, saint Augustin insistant sur l'accomplissement de la même prophétie, si glorieuse pour Jésus-Christ, dit : « Tandis que Jérusalem se trouble, qu'Hérode s'épouvante, l'heureuse députation des Mages, guidée par la lumière céleste au berceau du Sauveur, est pleine

de joie. L'Ethiopie prévient la Judée; elle court pour être dépouillée de la noirceur de ses péchés et revêtue de la blancheur de la foi. O bonté merveilleuse de Dieu! celui qui, dans son immensité, renferme le ciel et la terre, se trouve enfermé entre les bras d'une vierge; celui, que le royaume de son père céleste ne contient pas, est caché dans le sein de sa mère terrestre. Mais, ô puissance merveilleuse de la grâce! par le simple service que l'étoile rend aux Mages, un grand mystère est révélé à leur esprit : ils ne voient que l'humanité de Jésus-Christ et ils reconnaissent et adorent sa divinité : ***Interea Magorum beata legatio perducta ad sacra cunabula, radio desuper currente, miratur. Judæam præcedit Æthiopa, peccati exuenda nigredine, et fidei induenda candore. Quam stupenda dignatio! Inter amplexus genitricis includitur, qui cœlum terramque complectitur. In sinu matris latet, qui regnum patris excedit. Per simplex stellæ officium, spirituale revelatur arcanum : Humanitas cernitur, et Divinitas adoratur*** (Serm. 36 de Temp.). Nous l'avons déjà remarqué, les Mages, dans cette reconnaissance, ne furent que les députés, les ambassadeurs, les représentants de la foi du monde, et ils méritèrent ainsi d'être les prémices des fidèles de tous les peuples, parce qu'ils représentèrent en eux-mêmes la forme et la vertu de l'Église future. En effet, de même qu'ils crurent, cherchèrent et confessèrent Jésus-Christ roi avant de l'avoir vu, de même les chrétiens, venus des Gentils, cherchent et désirent le même seigneur, qu'ils n'ont jamais vu, et reconnaissent et confessent son divin pouvoir. Aussi saint

Jean Chrysostome appelle-t-il les Mages les premiers pères de l'Église : *O beati Magi, qui ex omnibus gentibus primitiæ fidelium fieri meruerunt ! Magi futuræ Ecclesiæ formam præbebant : sicut enim illi regem, quem non viderunt, credentes quærebant et confitebantur ; sic et nos, qui sumus ex gentibus, Dominum, quem nunquam vidimus, quærimus et confitemur* (In II Matth.). *Magi Ecclesiæ sunt progenitores* (Chrysost. Hom. 7 in Matth.). Dans les Mages, dit Bède, qui plient le genou et le front devant Jésus-Christ enfant, étaient tous les peuples croyants qui, représentés mystiquement par eux, se prosternèrent dès lors aux pieds du Sauveur, l'adorèrent avec une pleine certitude de foi et le confessèrent avec une entière pureté d'affection : *Mystice autem procedebant populi credentium, et adorabant vera fide et pura confessione* (In II Matth.). Saint Maxime avait dit aussi : « Aujourd'hui toute la gentilité, que Dieu instruit miraculeusement, est au pied du Rédempteur du monde, le cherchant comme roi, lui offrant des présents comme à un puissant du monde et l'adorant comme Dieu : *Hodie gentilitas edocta Redemptorem mundi inquirit ut regem, remunerat ut fortem, adorat ut Deum* (Homil. 6).

Ce ne fut pas seulement à Bethléem, mais jusque dans Rome que le Dieu enfant s'annonça dès sa naissance comme seul Dieu et Seigneur du monde. Ce fut en effet au temps même de sa naissance, comme le fait observer Drutmare, que l'empereur César Auguste, entraîné par un sentiment qu'il ne pouvait expliquer ni comprendre lui-même, défendit par un édit public

qu'on l'appelât maître et seigneur, non-seulement dans sa famille, mais même parmi les étrangers ou ses sujets soit libres, soit esclaves. O quel magnifique miracle où l'on voit le plus grand roi de la terre renoncer de lui-même au titre de seigneur et de maître des hommes, à l'instant même où naît parmi les hommes le véritable maître et seigneur de tous, le roi du ciel : *Octavianus, gravissimo edicto, nec a liberis, nec a nepotibus, nec a servis dominum se hominum appellari passus est, eodem tempore quo verus Dominus totius generis humani inter homines natus est* (In I Matth.) !

Et maintenant quel autre qu'un Dieu, dont l'empire s'étend non-seulement sur les corps, mais sur les cœurs et les esprits ; quel autre qu'un Dieu, dis-je, a pu réunir autour de son berceau un tel assemblage de miracles, et, dans l'état de profonde abjection où il a daigné naître, se faire reconnaître comme Dieu et recevoir les hommages du monde ? Ah ! il est bien vrai de dire qu'en naissant pauvre et faible, il n'a pas oublié sa grandeur, sa puissance, son empire qui font que, comme Dieu, il domine tout et dispose de tout à son gré : *Ecce advenit dominator Dominus, et regnum in manu ejus, et potestas et imperium.*

De là vient que l'Église commence l'office du jour de l'Epiphanie par le psaume où l'on trouve ces paroles : *Afferte Domino, filii Dei, afferte filios arietum, afferte Domino gloriam et honorem, date gloriam nomini ejus, adorate eum in aula sancta ejus. Omnis terra adoret te et psallat tibi. Adorate Deum omnes Angeli ejus,* c'est-à-dire que la première idée que nous sug-

gère l'Eglise à nous, ses fils, et qui le sommes par conséquent de Dieu, les premières affections qu'elle nous commande, les premiers devoirs qu'elle nous impose, le jour où nous célébrons la fête de l'Adoration des Mages, sont de reconnaître dans l'enfant de Bethléem les qualités augustes de maître et de roi, mais d'un maître et d'un roi qui est Dieu ; de lui offrir nos tributs de louanges et d'honneurs, de lui rendre l'hommage de l'adoration qui lui est due. L'Eglise, non contente que tous les fidèles adorent avec les Mages son époux divin en ce jour où il a montré au milieu de la misère, dans laquelle il était né, toute la grandeur d'un Seigneur et d'un Dieu, y invite encore tous les habitants de la terre ; je ne dis point assez, elle invite en ce jour les habitants du ciel à l'adoration et à la louange.

Mais pour que cette adoration soit digne de Dieu, elle doit être, comme celle des Mages, accompagnée du sacrifice de l'esprit et de l'obéissance à la foi : *Afferte Domino filios arietum.* Sacrifice d'autant plus nécessaire et plus important que l'âme est de beaucoup plus précieuse que le corps. Disons-en deux mots.

IV

Premier sacrifice que demande la foi. — Ne pas se scandaliser des mystères. — La nature elle-même présente des mystères impénétrables. — Les mystères chrétiens, preuve de la vérité du christianisme. — Les doctrines de l'incrédulité et de l'hérésie imposent de plus grands sacrifices à la raison, sont plus incompréhensibles, et, par dessus cela, sont absurdes. — La foi dans les mystères éclaire et console. — La véritable force de l'esprit consiste à croire à la religion. — Hommage à Jésus-Christ humilié et pauvre.

Nous l'avons remarqué plusieurs fois : tous les chrétiens qui, par une marque singulière de la bonté divine, par le moyen de l'étoile miraculeuse de la prédication et de l'instruction évangélique qu'ils ont reçues en naissant, qui enfin, par le baptême, sont entrés dans l'Eglise, la véritable Bethléem, ont trouvé Jésus-Christ enfant avec sa mère, c'est-à-dire Jésus-Christ caché sous l'ombre des mystères. Voilà donc la première œuvre, le premier sacrifice que nous demande la foi, de ne point rougir, de ne point nous scandaliser, mais d'adorer comme les Mages et avec les Mages la sainte obscurité, l'apparente folie des mystères chrétiens.

Il est vrai, ces mystères de Dieu sont impénétrables, mais qu'y a-t-il donc que pénètre réellement la misérable raison de l'homme ? L'homme sans sortir de lui-même se demande : Qu'est-ce que l'âme? qu'est-ce que le corps? qu'est-ce que l'idée, le sentiment, la parole? Manger, digérer, dormir, qu'est-ce? A toutes ces ques-

tions, l'homme ne trouvera ni dans lui ni hors de lui aucune réponse plausible. Depuis plus de quatre mille ans les plus grands hommes s'agitent, se tourmentent l'esprit pour trouver la solution de ces phénomènes dont l'homme ne peut nier l'existence et qu'il peut cependant expliquer. Après tant de recherches, tant d'études, tant de livres, l'homme dans toutes ses parties est encore un mystère pour l'homme même. Et si nous sortons de nous, quelle est la chose, dans tout ce qui nous entoure, dont nous puissions dire que nous la comprenons véritablement? Qu'est-ce que le temps, l'espace, le lieu? qu'est-ce que la lumière, le feu, l'air, l'eau, l'attraction, la gravité, l'électricité, le magnétisme? La science humaine, à force d'études, de méditations, d'expériences, d'efforts, est parvenue seulement à démontrer qu'un tel corps a une telle force, tel autre telle propriété, et que ces propriétés et ces forces se développent dans telles circonstances, agissent à telle distance et produisent tels effets. La science ne sait qu'expliquer des faits évidents à tous par d'autres faits plus éloignés ou plus cachés. Elle ne sait dire que : cela est ainsi; l'expérience démontre que cela est ainsi. Mais que l'envie ne vous vienne point d'aller plus avant et de vouloir apprendre d'elle pourquoi cela est ainsi, ce que c'est que cette force, cette propriété, ce principe, cette cause qui ont de tels effets, vous la feriez rougir, vous l'obligeriez à balbutier des paroles vides de sens et qu'elle-même, qui les a inventées, n'entend pas. Vous l'obligeriez de dire avec Euler et Newton : Je ne sais rien.

Ainsi donc, si tout ce qui existe, tout ce qui arrive dans l'ordre naturel et matériel est une énigme insoluble, un mystère profond, oserons-nous prétendre qu'il n'y ait point de mystères dans l'ordre surnaturel et divin. Si la nature entière, dans toutes ses parties les plus petites, est pleine de mystères, nous plaindrons-nous qu'il y en ait dans la religion? nous plaindrons-nous des mystères de la théologie, tandis que nous nous soumettons avec une simplicité puérile à tous les mystères de la philosophie? oserons-nous vouloir comprendre le créateur, tandis que nous ne comprenons pas la dernière, la plus vile des créatures? et la raison qui ne peut expliquer le plus petit insecte, un brin d'herbe, un grain de sable, se plaindra-t-elle de ne pas comprendre l'infini?

Les mystères de la religion chrétienne sont impénétrables; c'est très-vrai. Mais par cela même notre sainte religion est véritable et divine. Ses saintes obscurités, ses ténèbres augustes sont un témoignage de sa vérité. Elles prouvent que cette religion n'est point née sur la terre, mais dans le ciel; qu'elle n'a pas été imaginée par l'homme, mais révélée par Dieu. Nous l'avons dit et nous le répétons encore une fois : la raison n'invente point ce qui est au-dessus de la raison. La Trinité donc, l'Incarnation, le péché originel, la grâce, l'Eucharistie, l'éternité des peines, mystères aussi sublimes qu'incompréhensibles, n'ont pu être inventés par la raison. Ils ont donc été révélés par Dieu, ils sont donc vrais.

Si la religion n'avait point de mystères, ou si ces mystères pouvaient être clairement compris, nous de-

vrions trouver plus difficile de la croire, nous devrions nous en défier; elle devrait nous être suspecte. Une religion que l'homme comprend est une religion que l'homme a pu inventer. Une religion accessible à la raison pourrait être l'œuvre de la raison; étant trop humaine, elle cesserait d'être divine; étant croyable en tout elle deviendrait incroyable; et pour être trop raisonnable elle serait contraire à la raison. En effet, il n'y a rien qui répugne plus à la raison que de vouloir qu'une intelligence finie puisse comprendre les profondeurs augustes de l'Etre infini. Un Dieu sans mystères serait un Dieu de fabrique humaine; il serait un de ces dieux du paganisme que les hommes méprisaient après l'avoir créé, et de qui les philosophes se prétendaient les égaux ou les supérieurs.

La raison repousse tout ce qui la confond comme le cœur répugne à tout ce qui le fait souffrir. Ainsi, toutes les religions de création humaine sont plus ou moins accessibles à la raison, plus ou moins favorables aux passions; elles ne proposent point des vérités incompréhensibles à croire, ni des vertus sublimes à pratiquer. Dieu seul a pu révéler et imposer à l'homme une croyance sublime en même temps qu'une morale céleste; et c'est pourquoi la religion catholique, apostolique, romaine, seule dépositaire fidèle, seule expression sincère de cette vraie croyance et de cette morale, est seule d'origine divine et seule vraie.

Les mystères de lá religion sont incompréhensibles; mais quoi? Comprend-on mieux par hasard les mystères de l'hérésie et de l'incrédulité? L'existence de Dieu pa-

rait incompréhensible à l'athée; mais en comprend-il mieux l'univers sans Dieu? la matière éternelle? l'intelligence née du hasard? une série infinie d'effets sans cause, et le monde à la fois cause et effet de lui-même? Le monde fait de rien semble incompréhensible au panthéisme; mais comprend-il mieux par hasard un monde sorti de la substance divine, Dieu et le monde d'une même substance, ne formant qu'un seul et même être? Et l'infini fini, l'immense circonscrit, l'esprit-matière, l'indivisible divisé? La Providence semble incompréhensible au déiste; mais comprend-il mieux un Dieu indifférent à l'honneur et à l'outrage, le créateur étranger à l'œuvre de ses mains? Le matérialiste ne comprend pas l'immortalité de l'âme : mais comprend-il mieux comment cette âme, douée d'un entraînement indestructible vers l'infinie vérité et le bien infini, puisse mourir avec le corps, et que les jouissances corporelles soient son unique fin et son unique félicité? Le naturaliste ne comprend pas la révélation : mais comprend-il mieux que l'homme ait pu inventer des dogmes si profonds, des devoirs si sublimes et si austères que ceux de la religion chrétienne; qu'il ait pu les faire croire à la raison et les faire aimer au cœur? Le sabellien ne comprend pas la trinité des personnes dans l'unité de nature : mais comprend-il mieux que l'intelligence infinie, la parole, le verbe, l'amour infini puissent être privés de la perfection d'être des personnes; et que chaque personne participant à la puissance infinie ne soit pas Dieu? Le pélagien ne comprend pas le péché originel : mais comprend-il mieux que l'homme ait pu

être créé avec des instincts si contradictoires qui l'élèvent en même temps vers le ciel et l'abaissent vers la terre; de la nature de Dieu par la grandeur de ses désirs et ressemblant à la brute par sa corruption; comprend-il mieux, que ce mélange de grandeur et de bassesse qui apparaît dans l'homme et que le dogme du péché originel peut seul expliquer, ait été l'état primitif et naturel de l'homme? L'arien, le socinien ne comprennent pas la divinité de Jésus-Christ: mais comprennent-ils mieux qu'un homme qui n'était pas Dieu ait pu vivre, parler, enseigner, opérer des prodiges, ressusciter et monter au ciel comme Dieu? Le manichéen ne comprend pas la vérité de la chair du Seigneur: mais comprend-il mieux qu'une humanité d'apparence et de prestige ait pu éprouver la faim, la soif, la fatigue, la tristesse, répandre des larmes, verser son sang, sentir de la douleur et souffrir la mort? comprend-il mieux qu'un Dieu de vérité ait pu tromper les hommes en leur faisant croire qu'il était revêtu d'un corps réel, tandis que ce corps n'était qu'une apparence et une illusion? Que dire du calviniste qui nie le libre arbitre et qui ne fait point difficulté de regarder Dieu comme l'auteur de toutes les actions, même les plus exécrables, des hommes? Du luthérien, qui nie la messe et les sacrements, et admet un clergé sans fonction et une religion sans sacrifice? Il en est de même, en un mot, de tous les hérétiques qui nient l'infaillibilité de l'Église dans l'interprétation des Écritures; ne voulant point reconnaître l'autorité du Souverain Pontife en matière de foi, ils se soumettent honteusement à celle des princes, et, répudiant l'unité catholique, ils

font de l'Église une société sans souverain ; un corps sans chef, ou plutôt un corps avec mille têtes ou autant de têtes sans corps.

Celui donc qui abandonne la vraie religion sous prétexte que ses mystères sont impénétrables, est obligé d'admettre des mystères plus incompréhensibles encore, tels que sont ceux de l'impiété et de l'hérésie : et, comme l'a dit un grand homme, Bossuet, il répudie des vérités incompréhensibles pour se précipiter dans d'incompréhensibles erreurs ; avec cette différence que les mystères chrétiens sont au-dessus de la raison, et que les mystères de l'incrédulité sont contraires à la raison. Ceux-là sont sublimes, ceux-ci sont absurdes ; en sorte qu'on peut dire qu'il n'y a rien de plus déraisonnable que ces religions de la raison, rien de plus incroyable que l'incrédulité.

De plus, tous les systèmes de l'erreur donnent des idées plus ou moins fausses, plus ou moins basses de Dieu et de l'homme ; et tandis qu'ils semblent favoriser l'indépendance de la raison, ils la rendent esclave de toutes les absurdités et de toutes les illusions ; ils dessèchent le cœur, ils éteignent tout sentiment, ils privent de toute consolation et de toute espérance, ils dégradent et plongent dans le malheur ceux qui portent leur joug. Au contraire, la foi dans les mystères chrétiens, tels que l'Église catholique les professe, présente les plus sublimes idées de la sagesse, de la bonté, de la puissance de Dieu, de la vraie noblesse de l'homme; tandis que cette foi paraît humilier l'intelligence, elle l'élève ; tandis qu'elle semble la confondre, elle l'agrandit, l'assure,

la sauve des humiliations de l'erreur, la maintient dans la possession de la vérité, et, descendant de l'esprit dans le cœur, elle y éveille les nobles sentiments, elle lui enseigne les sublimes vertus, guérit toutes ses plaies, comble tous ses désirs, le nourrit des plus précieuses espérances, lui prépare tous les secours et rend l'homme tout entier dans cette vallée de misère et de pleurs aussi heureux qu'il y puisse être.

Il est un sacrifice, il est vrai, que la foi impose à la raison ; mais quel meilleur usage peut-on faire de la raison que de la captiver sous l'obéissance de celui qui nous l'a donnée ? Ah ! la prétendue force d'esprit de l'incrédule, qui refuse de soumettre son intelligence à la parole de Dieu, n'est que faiblesse ; elle est la magnanimité du suicide. L'incrédule ne croit point, parce qu'il n'a pas le courage de croire ; de même que le suicide s'arrache la vie parce qu'il n'a plus le courage de vivre. Les esprits faibles s'irritent contre les obscurités augustes de la foi, de même que les cœurs corrompus repoussent les saintes austérités de la vertu. Comme donc la vraie force, la vraie grandeur, la vraie générosité du cœur consiste à affronter tout ce qui le mortifie ; ainsi, dit saint Léon, la vraie grandeur, la vraie force, la vraie générosité de la raison consiste à croire tout ce qui est au-dessus d'elle : *Magnarum vigor est mentium credere, quæ corporis non videtur intuitu* (Serm. 2 de Ascens.).

Telle fut précisément la grandeur d'esprit et de cœur que montrèrent les Mages. Ils comprennent bien, dit saint Pierre Chrysologue, qu'il est donné à l'homme de considérer les mystères de Dieu, mais qu'il ne lui est

point donné de les comprendre; et de là vient qu'ils les adorent sans hésitation : ***Magus, quia scrutari valet, et capere non potest, mox adorat*** (Serm. 5 Epiph.). Et comme ils se rappellent d'avoir, pendant de longues années, avec des étoiles errantes du ciel erré eux-mêmes en recherchant la vérité avec leurs propres lumières, c'est avec un vrai transport de joie qu'ils embrassent la foi dans le vrai Dieu qu'une étoile miraculeuse leur a fait trouver sur la terre : ***Et quia se in cœlo diu cum astris errantibus videt errasse, gaudet in terra se ad Deum ducatu amici sideris pervenisse*** (Ibid.). Ils croient donc, comme s'ils le voyaient, le grand mystère de la divinité et de l'humanité unies par un miraculeux lien dans une même personne: ***Vidit in uno corpore Divinitatis et humanitatis convenisse commercium*** (Ibid.). En effet, tandis qu'ils voient Dieu et reconnaissent roi le petit enfant qu'ils ont devant eux, ils comprennent encore que celui-ci mourra pour l'amour des hommes : ***Dum credit Deum, sentit regem, et intelligit humani generis amore moriturum*** (Ibid.). Ainsi, marchant dans les voies de l'Évangile, même avant que l'Évangile eût été prêché au monde, mettant d'avance en usage la pensée précieuse par laquelle Jésus-Christ proclama heureux ceux qui ne se scandaliseraient pas de ses ignominies et de ses tourments : ***Beatus qui non fuerit scandalizatus in me*** (Matth. 11), les Mages adorent dans la misère, dans la faiblesse, dans l'humiliation de l'homme la vertu, la puissance, la grandeur, la gloire du Verbe éternel de Dieu.

Les Mages furent les premiers à éprouver et à ressentir les précieux effets de cette promesse de félicité et de

paix que Jésus-Christ a faite en faveur de ceux qui ne se scandaliseraient pas de ses douleurs et de ses opprobres. Et nous aussi chrétiens, à l'exemple des Mages nous ne rougissons pas de la pauvreté, des tourments et des humiliations de Jésus-Christ ; et, quoique crucifié, nous le reconnaissons et nous l'adorons comme notre Dieu et notre Sauveur. Pour nous chrétiens, venus tant de siècles après à la lumière de l'Évangile, il est encore une autre promesse que nous a faite Jésus-Christ, promesse, dit saint Grégoire, qui dilate le cœur et le remplit d'une immense joie. C'est celle-ci : Heureux ceux qui croient sans avoir vu : *Beati qui non viderunt et crediderunt* (Hom. 26 in Evang.). Les Mages cependant, s'ils ne virent pas tout, virent quelque chose. Ils virent la miraculeuse étoile, ils virent la très-sainte Mère de Jésus-Christ qui les instruisit, comme nous l'avons déjà dit, des grands mystères de son fils ; ils virent ce fils divin revêtu du corps de l'homme, il est vrai, mais entouré par les anges, honoré par l'étoile, resplendissant d'une lumière et d'une beauté divines, plein de grâce et de vérité. La pensée donc que la promesse de Jésus-Christ, ajoute saint Grégoire, nous regarde spécialement, nous qui sans l'avoir vu dans sa chair mortelle, le croyons par une foi divine et le portons dans notre cœur : *In qua nimirum sententia nos specialiter signati sumus, qui, quem in carne non vidimus, fide retinemus,* cette pensée n'est pas téméraire.

Oui, ô mon très-doux et très-tendre Sauveur Jésus, je proteste d'abord de ne point me scandaliser de vos ignominies et de vos souffrances ! Je déclare en outre que

loin de rougir de vous parce que vous êtes enfant pauvre et abandonné, je veux être tout à vous, loin de vouloir vous abandonner aussi ; et je vous prie, je vous conjure, je vous supplie de vouloir bien être tout à moi. Je dirai avec de vrais transports de joie : le petit enfant Jésus est à moi et m'appartient ; je le réclame, je le conserve comme une chose qui m'est propre. Oui, Jésus-Christ est à moi, et personne ne pourra l'arracher ni de mes bras, ni de mon cœur : *Mihi vindico Christum ; mihi defendo Jesum, quodcumque illud corpusculum sit* (Tertull., adversus Mar. 3). Qu'importe qu'il soit pauvre, misérable, humilié et abject en apparence? Tant mieux, je lui désirerai encore plus de bien, je dirai avec plus de raison qu'il est mon Jésus, car c'est pour moi qu'il s'est mis dans cet état : *Si inglorius, si ignobilis, si inhonorabilis, meus erit Christus.* Que le Juif insensé se scandalise donc, disant que de telles humiliations sont indignes de Dieu : moi, au contraire je croirai digne de Dieu tout ce qui est utile pour moi. Et quelle chose plus digne de la grandeur et de la miséricorde de Dieu que le salut éternel de l'homme ? *Quodcumque mihi utile, Deo dignum. Nihil enim est magis Deo dignum quam salus hominis* (Ibid.).

Rappelez-vous, ô Seigneur, que non-seulement je ne me scandalise pas de vous, mais que je crois en vous sans vous avoir vu ; que je crois en vous et que je vous aime sur votre parole ; que cette parole de vous est une preuve plus certaine pour moi que si je vous eusse vu de mes propres yeux. Que je vous aime en croyant à vous, que je crois à vous en vous aimant ; que je crois

à l'amour, que j'aime ma propre foi, que je m'y complais et m'en glorifie : *Quem cum non videritis, diligitis* (I, Petr. 1). Et, puisque vous avez dit : Heureux ceux qui ne seront pas scandalisés de moi et qui croiront sans avoir vu; je vous prends au mot. La béatitude éternelle est à moi ; vous ne pouvez me la ravir, vous me l'avez solennellement promise, vous ne pouvez me la refuser, et je suis assuré de l'obtenir de votre fidélité et de votre amour. En vous donc est mon appui, en vous est mon espérance, et cette espérance ne sera pas trompée : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

V

Offrandes des Mages. — Pourquoi est-il dit qu'ils les tirèrent de leur cassette ? Belles interprétations théologiques et morales que les saints Pères ont données des présents des Mages. — Les offrandes les plus difficiles sont celles du cœur. — Exhortations de saint Pierre Damien et de saint Augustin à tous les chrétiens de s'offrir à Dieu à l'exemple et avec les sentiments des Mages.

Rappelons-nous encore, dit saint Grégoire, cette promesse de Jésus-Christ : Heureux ceux qui croient sans m'avoir vu. Cette promesse nous regarde pourvu que nous manifestions par nos actions la foi que nous avons dans le cœur ; car celui-là seul croit véritablement qui accomplit par ses œuvres ce qu'il croit : *Nos signati sumus ; sed si fidem nostram operibus sequimur ;*

ille enim vere credit, qui exercet operando quod credit (Loc. cit.).

Les Mages, en effet, comprirent ainsi cette promesse, puisqu'à l'humilité d'esprit avec laquelle ils adorèrent le Seigneur ils joignirent encore la véritable œuvre, en lui offrant des présents mystérieux que le moment est venu d'expliquer.

On ne peut d'abord s'empêcher de demander : pourquoi l'Evangéliste a-t-il dit que les Mages ouvrirent leur trésor et leur cassette pour faire leurs dons ? *Et apertis thesauris obtulerunt ?* Quel besoin y avait-il de noter cette circonstance de l'ouverture des cassettes et quelle en est la signification ? Ce mot *leur, suis,* l'exprime suffisamment. Les choses extérieures ne sont pas proprement à nous. Nous sommes entrés nus dans le monde et nous en sortirons nus. Nous n'avons de proprement à nous que notre volonté et notre cœur ; car Dieu a mis l'homme dans les mains de son conseil, et notre cœur est notre unique trésor. Les trésors donc, *Thesauri sui*, que les Mages tirèrent de leur cassette pour les offrir furent leur cœur ; ils furent ces trésors dont Jésus-Christ a dit dans l'Evangile : Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes : *Simile est regnum cœlorum homini negotiatori, qui profert de thesauro suo nova et vetera.* De ce trésor proprement à eux, les Mages tirèrent l'*ancien* et le *nouveau,* c'est-à-dire les vieilles erreurs pour les abjurer, les vérités nouvelles qu'ils avaient connues pour les confesser ; les vices anciens pour les pleurer, les vertus nouvelles qu'ils

avaient acquises pour les pratiquer. Et avec le repentir du passé, avec le ferme propos de bien vivre à l'avenir, avec les œuvres actuelles, avec le vieux et le nouveau qu'ils donnèrent comme en échange l'un de l'autre, ces marchands fortunés achetèrent et acquirent le royaume des cieux. Ce n'est donc pas une circonstance oiseuse, dit la Glose, que cette ouverture des cassettes ; c'est une circonstance toute mystérieuse. Les Mages qui ouvrent leur cassette sont les Mages qui ouvrent leur cœur et qui en tirent des sentiments de piété et de foi qu'ils confessent par leurs œuvres : *Thesauros aperiunt cum fidem cordis per confessionem ostendunt.* Mais considérons de plus près leurs offrandes.

Quelle est l'intention des Mages en présentant ces offrandes? Leur intention, dit saint Léon, est de manifester au dehors leur croyance intérieure sur le mystère qu'ils voient ; leurs offrandes sont une confession publique et solennelle de la foi qui est dans leur cœur : *Ut sacramentum suæ fidei intelligentiæque manifestarent quod cordibus credunt, muneribus protestantur.* Ils offrent de l'encens à Jésus-Christ comme Dieu, de la myrrhe comme homme, de l'or comme Dieu-homme, et en même temps, roi, seigneur et sauveur du monde. Les voilà donc qui reconnaissent et adorent en Jésus-Christ en esprit et en vérité, deux natures réellement distinctes, mais miraculeusement unies en une seule et même personne : *Thus Deo, myrrham homini, aurum offerunt regi, scienter divinam humanamque naturam in veritate venerantes, quia quod erat in substantiis proprium, non erat in persona divisum.* Saint Fulgence

ne s'exprime pas autrement : Par ces trois genres de présents, que les Mages, dit-il, offrirent à Jésus-Christ, ils montrèrent qu'ils adoraient et vénéraient en lui la majesté de Dieu, la puissance du roi, et la mortalité de l'homme : *In uno eodemque Christo, per ista tria munerum genera, et divina majestas, et regia potestas, et humana mortalitas intimatur* (Hom. 1. Epiph.). Saint Pierre Chrysologue dit à son tour : Les Mages se hâtent plus de croire que de questionner ; et par les dons mystérieux qu'ils offrent à Jésus, ils confessent ce qu'il est : l'encens le Dieu, l'or le roi, la myrrhe l'homme : *Videns Magus credere se et non disputare, mysticis muneribus confitetur : thure Deum ; auro regem ; myrrha esse moriturum.* Saint Augustin, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, en un mot tous les Pères de l'Église s'expriment de même ; en sorte que nier, comme le font les rationalistes modernes, à la suite de Calvin, le sens mystérieux des présents offerts par les Mages, c'est se révolter contre un point de la tradition ecclésiastique constant et universel. Mais laissons-là ces ennemis de la gloire de Jésus-Christ, et continuons à nous édifier délicieusement par les interprétations théologiques et morales que les saints Pères ont données des présents offerts par les Mages. Nous en avons déjà rapporté plusieurs dans le § 2 de cette 6e leçon, nous y en joindrons quelques autres des plus belles et des plus édifiantes, car, suivant la règle donnée par saint Augustin, tout ce qui est beau et édifiant dans l'interprétaion des Écritures est par cela même véritable. Or, telle est la fécondité des œuvres inspirées par l'Esprit Saint, comme celles

des Mages par exemple; telle est la richesse des saints livres, qu'un seul acte, une seule expression, peut enfermer diverses significations comme des mystères et des enseignements divers.

Écoutons d'abord le saint docteur Maxime, aussi grand par la foi que par le nom. Puisqu'il s'agissait, dit-il, du Fils de Dieu, seigneur et maître du ciel, qui donne tout à tous, et n'a lui-même besoin de rien, c'eût été de la part des Mages un soin inutile de lui venir offrir des présents terrestres, et non moins inutile de la part de l'Évangéliste de le rapporter si ces présents n'avaient pas été beaucoup plus précieux dans leur signification que dans leur réalité, en un mot, si nous ne devions pas avoir des figures des grands mystères de notre foi, et de toute l'économie de la religion chrétienne : *Omnia apud Dei Filium superflua videbuntur et vacua nisi adumbrata in illis fidei nostræ Sacramenta credantur* (Hom. 3 Epiph.). L'or représente donc la précieuse rédemption, le prix infini qui a racheté notre misère. L'encens que les Mages gentils avaient jusqu'alors offert aux fausses divinités, et qu'ils viennent maintenant offrir au vrai Dieu, indique la chute prochaine des superstitions idolâtriques faisant place à la véritable religion. La myrrhe enfin dont on se sert pour embaumer les morts prophétise que notre chair serait guérie par Jésus-Christ, et ressuscitée par lui de la mort à la vie : *In auro ostenditur captivitatis nostræ pretiosa redemptio; in thure dæmoniorum superstitio cessatura et futuræ veræ religionis cultus aperitur; in myrrha, qua exanimata corpora solent conservari, figuratur carnis*

nostræ reparatio, et resurrectio mortuorum (Ibid.).

Pierre d'Emesse ajoute que les offrandes des Mages ne signifièrent pas seulement les grands mystères de notre foi, mais les beautés, les vertus et les richesses de l'Église : *Talia munera obtulerunt, in quibus fidei veritatem et totam Ecclesiæ disciplinam significant* (Loc. cit.). En effet, ajoute le même interprète, l'Église possède l'or pur dans la sagesse de la doctrine dont elle est la dépositaire ; l'encens, dans les saintes vertus qui la parent ; la myrrhe dans l'amertume de la mortification et de la pénitence auxquelles elle s'exerce : *Habet Ecclesia aurum in sapientia ; thus in sancta conversatione ; myrrham in amaritudine pœnitentiæ et carnis mortificatione.* Ses docteurs offrent l'or à Dieu ; ses confesseurs et ses généreux martyrs lui offrent l'encens ; et les pécheurs pénitents lui offrent la myrrhe : *Aurum offerunt doctores, thus martyres et confessores, myrrham pœnitentes.* En quelques-uns des fils de l'Eglise, on voit donc reluire l'or, en quelques autres on sent la douce odeur de l'encens, et en d'autres enfin, la myrrhe produit une sage et salutaire amertume. Ainsi, toute notre offrande, tout notre sacrifice a été préfiguré dans les dons mystérieux des Mages : *In aliis aurum fulget ; in aliis myrrha sapienter amarescit. Omnis nostra oblatio in tribus hisce muneribus continetur.*

De là vient, dit saint Léon, que le cœur de tout chrétien, croyant la doctrine de l'Église, est une véritable grotte de Bethléem dans laquelle sont de nouveau offertes à Dieu les offrandes que lui présentèrent les Mages. C'est en effet offrir de l'or tiré du trésor même de son

cœur, que de reconnaître Jésus-Christ pour roi et seigneur de l'univers. C'est offrir la myrrhe, de croire que le fils de Dieu a revêtu notre humanité ; c'est offrir l'encens, que de le confesser égal en tout à la majesté de son Père : *In cordibus recte credentium eadem celebratur oblatio. Aurum etenim de thesauro animi sui promit, qui Christum Regem universitatis agnoscit. Myrrham offert, qui Unigenitum Dei credit veram sibi hominis induisse naturam. Et quodam modo thure veneratur, qui in nullo ipsum Paternæ majestati imparem confitetur* (Epiph. 3).

Saint Augustin, traduisant l'offrande des Mages dans le sens moral, s'exprime ainsi : Nous pouvons faire au Seigneur, et le Seigneur peut recevoir de nous les mêmes présents. L'or, si nous faisons l'aumône ; l'encens, si nous nous répandons en saintes prières ; la myrrhe, si nous mourons pour lui : *A nobis autem aurum accipit, si eleemosynas faciamus; thus, si orationes fundamus; myrrham si pro illo moriamur* (Ser. 64 de Div.). Saint Grégoire insiste aussi sur la signification morale de ce mystère. L'or, dit-il, est le symbole de la vraie sagesse ; Salomon a dit qu'un trésor précieux est caché dans la bouche du sage ; l'encens qu'on offre à Dieu exprime bien la vertu de la prière ; le psalmiste a dit : Que ma prière s'élève vers vous, ô mon Dieu, comme la vapeur de l'encens. Dans la myrrhe enfin est figurée la mortification de notre chair. Aussi, l'Église, faisant allusion à ses ouvriers évangéliques qui sont comme ses mains et qui ne cessent de travailler et de souffrir pour la gloire de Dieu jusqu'à leur mort, s'écrie-t-elle :

Mes mains ont distillé la myrrhe : *Auro Sapientia designatur, Salomone attestante, qui ait* (Prov. 21) *: Thesaurus desiderabilis requiescit in ore Sapientis. Thure autem, quod Deo incenditur, virtus orationis exprimitur, Psalmista testante, qui ait* (Psal. 107) *: Dirigatur, Domine, oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo; per myrrham vero carnis nostræ mortificatio figuratur; unde Sancta Ecclesia de suis operariis, usque ad mortem pro Deo certantibus, dicit* (Cant. 3) : *Manus meæ distillaverunt myrrham* (Hom. 10, in Evang.). Or, poursuit saint Grégoire, nous offrons l'or au roi du ciel et de la terre, si nous avons soin de resplendir devant lui de l'amour de la sagesse chrétienne. Nous lui offrons l'encens, si par le moyen de la prière, comme un feu allumé sur l'autel de notre cœur, nous nous efforçons d'étouffer les pensées charnelles, et de donner un libre cours aux saints désirs du ciel, afin que nos prières montent vers Dieu comme un parfum suave et odorant. Enfin nous offrons la myrrhe, lorsque par les austérités chrétiennes, nous nous exerçons à crucifier notre chair. C'est le propre de la myrrhe de prévenir la corruption du corps. Or, le corps qui se corrompt véritablement est celui qui s'abandonne à tout genre de luxure et d'impudicité. C'est en ce sens que le prophète Joël a dit : Comme les bêtes qui ont pourri dans un fumier. Et en vérité, l'homme charnel qui passe sa vie dans la boue puante de la luxure est tout à fait semblable à ces bêtes. Nous offrons donc la myrrhe à Dieu, lorsque par la continence chrétienne, comme par un parfum précieux, nous préservons nos corps de la corruption de la luxure, et les conservons chastes et purs.

Voilà donc le second et le plus difficile des sacrifices que la foi demande de nous le sacrifice du cœur. Il n'en coûte pas beaucoup à la raison d'admettre des vérités incompréhensibles, lorsqu'elles sont séparées de lois sévères. Le sacrifice de l'intelligence est peu de chose, lorsqu'il laisse en liberté toutes les passions. Les incrédules, nous l'avons prouvé, croient avec une facilité et une intrépidité merveilleuse ; les mystères de l'impiété sont beaucoup plus incompréhensibles que ceux de la foi ; car les mystères de l'impiété et de l'hérésie, outre qu'on ne peut les comprendre, sont répugnants et absurdes. Mais ils promettent une impunité absolue à t ous les vices , et cela suffit pour que les incrédules les admettent sans examen, et leur fassent le sacrifice entier de la raison. Si donc Jésus-Christ se fût contenté de nous révéler des dogmes sublimes sans y joindre une foi sainte et austère, tous les hommes seraient ses disciples et ses adorateurs. Ces mêmes prétendus esprits forts qui veulent persuader qu'ils répudient la religion chrétienne, parce que ses mystères sont incompréhensibles à la raison, en seraient les admirateurs et les panégyristes les plus enthousiastes. Mais, comme Jésus-Christ ne veut pas régner seulement sur l'intelligence, mais aussi sur le cœur , comme il demande le sacrifice de tout l'homme pour pouvoir le réformer ; comme pour être son disciple il ne suffit point de courber son intelligence sous la sainte obscurité de dogmes incompréhensibles, mais qu'il faut de plus soumettre son cœur au joug de préceptes sévères : c'est pour cela que Jésus-Christ a peu de disciples ; et nous ne doutons pas que

ses dogmes ne soient suspects à plusieurs, uniquement parce qu'ils sont incommodes aux passions. Oh ! comme nos incrédules se résoudraient vite à croire, s'ils avaient le courage de se résoudre à bien vivre.

Quoi qu'il en soit d'eux, songeons à nous cependant et apprenons par l'exemple des Mages, nous dit saint Pierre Damien, qu'il ne suffit pas de croire, qu'il faut encore agir ; qu'il ne suffit pas d'adorer Jésus-Christ, qu'il faut encore lui tout offrir, lui immoler tout. Les Mages allèrent à Jésus-Christ, allons à lui comme eux et comme il nous y a invités : Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos vices, et je vous soulagerai. Les Mages cherchèrent Jésus-Christ, avec quel soin et quelle ardeur, vous le savez. Cherchons-le donc aussi, car il est écrit : cherchez le Seigneur, tandis que vous pouvez le trouver. Les Mages se prosternèrent, prosternons-nous aussi souvent non-seulement dans l'humilité de l'esprit mais par la posture du corps humble et soumise devant Dieu, selon ces paroles du prophète : Venez, adorons le Seigneur et prosternons-nous devant lui.

Les Mages adorèrent, adorons aussi dévotement et souvent, non pas dans nos maisons seulement, mais dans les temples ; car il est écrit : Adorez le Seignenr dans sa maison sainte. Tout cela même n'est point assez. Les Mages offrirent des présents, et dans ces présents ils s'offrirent eux-mêmes. Offrons-nous aussi à Dieu, selon le conseil de saint Paul : Je vous supplie, mes frères, d'offrir au Seigneur vos corps et vos âmes, comme des victimes vivantes par la pureté, sanctifiées par la pénitence, agréables à Dieu par l'humilité et par la

prière, car un tel hommage est juste et raisonnable. Saint Augustin après nous avoir recommandé de faire, en union avec les Mages, les mêmes offrandes saintes et sincères d'une foi fervente, d'une chasteté sévère, d'une patience inébranlable, d'une charité généreuse, d'un esprit humble et d'un cœur pur que Dieu ne dédaigne point d'habiter, ajoute : Autant ces présents sont agréables à Dieu, autant ils sont utiles à ceux qui les lui offrent. Ce Dieu de toute bonté, qui n'a besoin de rien pour lui-même, ne sollicite nos dons qu'afin d'avoir un motif de les échanger contre ses grâces ; et il ne nous demande tout ce que nous avons que pour pouvoir nous donner tout ce qu'il possède ; car il n'exige et ne demande de nous que de vouloir bien nous sauver nous-mêmes.

VI

Retour des Mages dans leur patrie. — Leur vie et leur mort. — La vraie patrie de l'homme est le Ciel : par quel chemin on y doit retourner après avoir eu le bonheur de connaître Jésus-Christ et de croire en lui.

Ce n'est pas cependant à celui qui commence, mais à celui qui persévère dans le bien jusqu'à la fin que le rémunérateur divin promet le prix et la couronne : *Non coronatur nisi qui legitime certaverit* (II Tim. 2); car, dit saint Grégoire, la persévérance seule est l'accomplissement du mérite de toute vertu : *Quia virtus boni operis perseverantia est* (Hom. 35). Aussi les Mages ne se contentèrent pas de croire en Jésus-Christ, de l'adorer et de lui offrir des présents une seule fois ; mais ces

vertus, ces sacrifices qu'ils commencèrent à pratiquer à Bethléem, ils les continuèrent avec le plus grand zèle et la plus grande ferveur dans leur pays, et ils y persévérèrent constamment jusqu'à leur mort. Ce qu'ils firent en venant chercher Jésus-Christ, ne fut rien en comparaison de ce qu'ils firent après leur départ de Bethléem. Cela ressort des paroles par lesquelles saint Matthieu termine leur magnifique histoire : ***Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.***

En effet, selon la commune opinion des Pères, l'évangéliste a voulu par là raconter le retour des Mages et faire l'éloge de leurs vertus. Il a voulu d'une part montrer le moyen dont Dieu s'était servi pour rendre vain le dessein cruel d'Hérode, et de l'autre, nous apprendre comment les Mages continuèrent de plaire à Jésus-Christ, et comment nous devons lui plaire nous-mêmes en persévérant comme les Mages dans sa foi et dans son amour.

En premier lieu, Hérode, comme nous l'avons remarqué plusieurs fois, signifie le démon. Par conséquent lorsque l'évangéliste rapporte que Dieu leur défendit d'aller retrouver Hérode, il veut nous apprendre, dit Bède, qu'il ne leur fut pas seulement défendu de découvrir à Hérode le lieu de la naissance de Jésus-Christ, mais encore d'exposer aux embûches du démon le don précieux de la foi qu'ils avaient reçu : ***Herodes significat diabolum, ad quem redire post acceptam fidem prohibentur*** (In II. Matt.). Ainsi en ajoutant que les Mages s'en retournèrent par un autre chemin, l'évan-

géliste a exprimé la promptitude avec laquelle les Mages obéirent au commandement divin qui leur était fait d'éviter Hérode, et beaucoup plus, le démon qu'Hérode figurait. O foi prompte et généreuse! dit un saint Père, les Mages ne s'arrêtèrent point à discuter avec l'ange, ils ne se plaignirent point de l'ordre de s'en retourner en secret, de s'enfuir comme des lâches, après être venus avec courage, après avoir donné une preuve si éclatante de leur fermeté en confessant l'enfant Dieu, roi et Messie devant un prince jaloux et cruel : *O fides Magorum! non contradixerunt angelo admonenti, dicentes: stetimus, et fiducialiter, qui natus fuerat, regem prædicavimus, et quasi Deo munera digna obtulimus: et quasi servos jubes nunc latenter fugere?* Mais aussi humbles qu'obéissants et fidèles ils courbent la tête sous la volonté d'en haut et l'accomplissent sans retard. Comme ils n'avaient pas craint de s'annoncer sous le titre d'adorateurs de Jésus-Christ, ils n'éprouvèrent pas de honte à se cacher et à s'enfuir pour lui et avec lui : *Sed fideles constituti, nec tunc timuerunt cognosci; nec modo erubescunt occulte recedere.*

Quant à la circonstance de ce chemin différent que prirent les Mages pour s'en retourner, elle signifie, selon saint Ambroise, que les Mages après avoir cru en Jésus-Christ, et l'avoir adoré, allèrent toujours croissant dans sa connaissance et dans son amour, et qu'ils s'en revinrent plus saints et plus parfaits qu'ils n'étaient venus : *Accipe aliud documentum: Alia via venerunt Magi, alia recedunt; qui enim et Christum intellexe-*

runt, meliores utique quam venerunt, revertuntur (Lib. II. in Luc.).

Sur ces paroles de l'évangéliste : « Cet ordre reçu, ils s'en retournèrent, » Euthymius s'exprime ainsi : Il est clair que recevoir l'ordre et se mettre en chemin fut pour les Mages une seule et même chose, et qu'ils s'en revinrent avec la même promptitude qu'ils étaient venus ; car, scrupuleusement fidèles et profondément reconnaissants des faveurs divines, ils brûlaient d'impatience de porter dans leur patrie la foi qu'ils avaient reçue, d'y prêcher les grands mystères dont ils avaient été les témoins et en partie les acteurs, pour devenir les premiers évangélistes et les premiers apôtres de Jésus-Christ : *Reversi vero sunt citius credentes tanquam fideles in regionem suam : futuri doctores eorum quæ facta sunt.* Même, selon la prophétie d'Isaïe, ils n'attendirent pas d'être arrivés dans leur pays pour commencer cette précieuse mission, mais le cœur plein de l'ardente charité que leur avait inspirée la vue du fils de Dieu fait homme, l'esprit inondé de la lumière dont la grâce les avait enrichis, ils publièrent sur leur chemin même et partout où ils passèrent la naissance du Sauveur du monde : *Laudem Domini annuntiantes.*

Comment pouvait-il en être autrement, dit Théophylacte ? Comment ces hommes généreux pouvaient-ils ne pas prêcher avec la plus grande force dans la Perse, leur pays natal, ce Jésus-Christ qu'ils n'avaient point rougi d'adorer et de confesser dans une terre étrangère : *Nam qui in aliena regione adorare voluerunt, quomodo non in Perside ipsa, magna libertate, prædi-*

caverunt (In II. Matth.)? Saint Jean Chrysostome avait fait déjà la même observation : Je crois, dit-il, pouvoir affirmer que les Mages devinrent ensuite dans leur pays les maîtres de leurs compatriotes; car des hommes qui n'avaient pas craint d'annoncer Jésus-Christ comme roi et Messie en face d'Hérode et des Juifs, montrèrent bien certainement la même généreuse liberté dans leur pays ; d'autant plus que pour venir à Jérusalem ils n'avaient eu de la naissance du Sauveur d'autre témoignage que l'apparition de l'étoile; et qu'en s'en retournant, ils étaient de plus confirmés dans leur foi en Jésus-Christ par les prophéties que leur avaient fait connaître les prêtres juifs et par la révélation de l'ange à Bethléem : *Unde mihi videntur isti etiam in regione propria facti esse postea civium suorum magistri. Qui enim hic nequaquam ista dicere timuerunt, multo magis hœc ipsa liberius patriæ suæ hominibus prædicaverunt : quippe qui, præter stellæ indicium, habebant et Angeli responsum et Prophetæ testimonium* (Hom. 6 in Matth.).

Le même Père ajoute, d'après la tradition, que les Mages, de retour dans leur patrie, non-seulement persévérèrent à servir et à glorifier le Seigneur avec la plus grande ferveur et la plus grande piété, mais qu'ils réussirent encore à convertir leur famille entière et un grand nombre de leurs sujets à la connaissance du vrai Dieu, en sorte qu'après la résurrection de Jésus-Christ, l'apôtre saint Thomas étant venu dans ces contrées, ils furent ses coopérateurs et ses compagnons dans l'apostolat de l'Asie: *Quum reversi fuissent, manserunt co-*

lentes et glorificantes Deum studiosius quam primum; et prædicârunt omnibus in genere suo ; et multos erudierunt. Denique quum post resurrectionem Domini Thomas ivisset in provinciam illam ; adjuncti sunt ei, et baptizati ab eo , facti sunt adjutores prædicationis illius (In II Matth.). Selon d'autres auteurs, enfin, les Mages, ayant partagé pendant leur vie le mérite des travaux de saint Thomas, partagèrent encore la gloire de sa mort. Ayant changé leurs sceptres en une croix, prêchant Jésus-Christ parmi les peuples, convertissant des provinces entières de l'Orient, ils s'attirèrent la persécution des idolâtres et furent mis à mort pour cette même foi qu'ils prêchaient. Ainsi ils s'offrirent comme un or véritable, comme un encens et un parfum de myrrhe en holocauste à Jésus-Christ ; ils couronnèrent leur vie d'apôtre par la mort des martyrs; et comme ils furent les premiers entre les gentils à connaître Jésus-Christ, ils furent aussi les premiers à donner leur vie pour lui et à sceller sa foi de leur sang. On lit en effet dans la chronique de Dextre : « Dans l'Arabie Heureuse, dans la cité de Cessanie des Adrumantes, eut lieu le martyre des trois saints rois Mages, Gaspard, Balthasar, Melchior qui adorèrent Jésus-Christ : *Denique Magos hosce Christum prædicantes ab idolatris occisos, et martyrii lauream adeptos, ac seipsos quasi aurum, thus et myrrham Christo in holocaustum obtulisse, tradunt nonnulli : inter quos L. Dexter in Chronico inquit: In Arabia Felice, civitate Cessaniæ Adrumantorum, martyrium SS. Regum trium Magorum Gasparis, Balthasaris et Melchioris, qui Christum*

adorarunt (A. Lap. in II. Matth.). Leurs corps, reliques doublement précieuses et par ce que les Mages avaient fait pour Jésus-Christ et par ce que Jésus-Christ avait daigné faire par les Mages, furent transportés de l'Arabie à Constantinople, de là en Italie, à Milan ; et de là, encore, après que l'empereur Frédéric Barberousse eut détruit cette cité, ils furent transportés à Cologne où ils sont aujourd'hui vénérés par les peuples avec la plus grande dévotion.

Dans cette conduite des Mages, dit saint Pierre Chrysologue, est tracée celle que nous devons suivre. Comme ils ont été nos chefs, nos prémisses dans la foi, ils doivent être nos modèles dans les œuvres. A leur imitation donc, puisque nous aussi nous sommes avertis *en songe* par le Seigneur, c'est-à-dire en cette vie dont le cours est semblable à un songe, nous devons tromper le véritable Hérode, le démon, prince et roi de ce monde corrompu ; et par un autre chemin, c'est-à-dire au moyen d'une vie toute différente de celle du monde, marcher vers notre vraie patrie d'où le péché d'Adam nous avait malheureusement bannis, et où nous sommes ramenés par la miséricorde de Jésus-Christ : *Et nos, sicut illi Magi, qui sunt fidei nostræ duces, credulitatisque principes, commoniti in somnis, id est, in hac vita, quæ somno est similis, illuso Herode rege, id est Diabolo, hujus mundi principe, per aliam viam, id est per alteram vitam ad illam nostram patriam revertamur, de qua per Adam ejecti infeliciter sumus, per Christum vero misericorditer nunc reducti* (Serm. 14).

Saint Grégoire ne s'est pas contenté de cette inter-

prétation générale ; il y a joint une autre d'une nature spéciale et toute particulière. Ce que les Mages ont fait par un avis céleste, dit-il, est une leçon de ce que nous devons faire. Notre patrie est le paradis. Mais que veut dire qu'il nous soit interdit d'y rentrer par l'ancien chemin, après que nous avons eu le bonheur de connaître Jésus-Christ ? Cela veut dire que, comme nous étions éloignés de cette patrie bienheureuse par notre orgueil, notre désobéissance, notre amour désordonné des choses matérielles et visibles, en un mot, pour avoir goûté le fruit défendu, ainsi il n'est possible d'y rentrer que par les larmes du repentir, par l'obéissance à la loi divine, par le mépris des choses visibles, par la mortification des coupables appétits de notre chair. C'est alors qu'on pourra dire de nous, comme des Mages, que nous retournons dans notre patrie par un autre chemin, lorsque nous tâcherons d'acquérir les joies du ciel par la tristesse de la pénitence, puisque nous avions perdu ces joies éternelles pour les plaisirs vains et passagers du monde : *In eo namque quod admoniti faciunt, nobis profecto insinuant, quid faciamus. Regio quippe nostra Paradisus est : ad quam, Jesu cognito, redire per viam qua venimus, prohibemur. A regione etenim nostra superbiendo, inobediendo, visibilia sequendo, cibum vetitum gustando discessimus; sed ad eam necesse est ut flendo, obediendo, visibilia contemnendo, atque appetitum carnis refrenando, redeamus. Per aliam ergo viam ad regionem nostram regredimur, quoniam, qui a Paradisi gaudiis per delectamenta discessimus, ad hæc per lamenta revocamur* (Hom. 10).

Enfin, saint Fulgence s'exprime ainsi : La voie de l'homme est sa vie. Celui qui vit mal suit une voie funeste qui l'égare. Celui seul qui vit bien suit une voie sûre. Ainsi, il faut que celui qui marchait auparavant dans les voies de l'impudicité apprenne à marcher dans celles de la chasteté et de la pudeur; celui qui suivait le chemin de l'avarice doit embrasser les voies de la miséricorde et de la charité ; celui qui marchait dans les voies du déguisement et de l'hypocrisie doit s'attacher aux voies de la candeur et de la sincérité ! Ah ! marchons, comme nous le devons, dans les sentiers de la vraie foi afin d'arriver un jour à la patrie de la vision ! Là, seulement notre joie sera entière et parfaite, parce que tous nos désirs seront pleinement satisfaits en ce Dieu tout-puissant qui règne dans les siècles des siècles : *Via enim hominis est vita ejus. Qui male vivit, viam tenet erroris. Qui bene vivit, per viam graditur veritatis. Quapropter qui ambulat viam fornicationis, viam teneat castitatis; qui viam tenebat avaritiæ, viam teneat misericordiæ : qui ambulabat per viam fictionis, viam teneat nunc puritatis. Ambulemus bene per fidem, ut perveniamus ad speciem, ubi plenum erit gaudium nostrum, quia implebitur in nobis desiderium nostrum, per Eum qui vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen.*

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

La bénédiction de Noé. — Figure des mystères exposés.

VII

Noé dans son ivresse insulté par Cham, respecté par Sem et Japhet; il bénit ceux-ci, et maudit celui-là. — Ce fait est évidemment mystérieux.

Nous lisons dans la Genèse, chapitre IX, que le patriarche Noé, ayant le premier planté et cultivé la vigne sur la terre humide encore des eaux du déluge, et ayant bu du suc des raisins dont il ignorait les effets, tomba en ivresse et demeura couché nu dans sa tente, enseveli dans un profond sommeil :*Plantavit vineam, bibensque vinum inebriatus est; et nudatus in tabernaculo suo.* Cham, le second de ses fils et père de Chanaan, l'aperçut dans cet état humiliant, et non content de s'en moquer seul, il se hâta d'appeler ses frères et de le leur montrer comme un objet de dérision : *Nuntiavit duobus fratribus suis foras.* Mais les pieux frères de Cham, émus d'indignation contre lui, au lieu de s'associer à ses moqueries sacriléges sur la nudité du saint patriarche, se hâtèrent de la couvrir, et pour ne manquer à aucune des lois de la plus sévère décence, dans cet acte de piété filiale, ils allèrent vers lui à reculons afin de ne point le voir, et le couvrant d'un manteau qu'ils laissèrent tom-

ber sur lui, ils le dérobèrent aux rires indécents et insolents de leur frère : *At vero Sem et Japhet pallium imposuerunt humeris suis, et incedentes retrorsum operuerunt verenda patris sui; faciesque eorum aversæ fuerunt; et patris virilia non viderunt.*

Noé se réveilla peu de temps après, et ayant appris l'outrage que lui avait fait son plus jeune fils, et le respect et l'amour que lui avaient témoigné les deux autres : Chanaan, fils de Cham, sera maudit, et il deviendra le serviteur des serviteurs de ses frères, dit-il : *Evigilans Noe, cum didicisset quæ fecerat ei filius suus minor, ait, Maledictus Chanaan; servus servorum erit fratribus suis.*

En ce qui touche Sem et Japhet il ajoute : Béni soit le Dieu de Sem, et Chanaan sera son serviteur. Dieu multipliera la race de Japhet, il habitera dans les tentes de Sem, et Chanaan lui sera aussi assujetti : *Benedictus Dominus Deus Sem; sit Chanaan servus ejus. Dilatet Deus Japhet; et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus.*

Or, ce récit biblique est un de ceux dont saint Augustin a dit que si on le prend dans le sens matériel de la lettre, ils n'apportent que peu ou point d'édification : *Si hoc tantum volumus intelligere quod sonat littera, aut parvam aut nullam de Divinis lectionibus œdificationem capiemus;* à quoi il faut ajouter que dans le sens historique et immédiat, ce récit reste obscur et inintelligible.

Comment en effet retrouverait-on la parfaite justice de Noé, si louée par l'Écriture, dans sa volonté de punir

son petit-fils Chanaan de la coupable insolence de son fils Cham ; et dans ce terrible anathème prononcé contre un enfant innocent, à peine âgé de dix ans, tandis que son père coupable était épargné ? Comment comprendre la bénédiction de Japhet dont les richesses seraient plus grandes et la race plus nombreuse : *Dilatet Dominus Japhet,* et qui serait comme obligé de mendier un asile dans la maison de Sem , *habitet in tabernaculis Sem ;* nécessité qui serait pour lui un vrai et précieux privilége ?

Or, sachez , dit saint Augustin, que tout ce récit de l'ivresse de Noé et de la conduite si différente que tinrent envers lui ses trois fils, est plein d'un sens prophétique qui, sous le voile de circonstances disposées exprès, enferme un grand mystère : *Quæ ibi facta atque conscripta magnis sunt gravidata sensibus et velata tegminibus* (De Civit.). Noé, par cette malédiction et cette bénédiction sur ses fils, ne fixe point leur sort et celui de leur race respective dans l'avenir, il le prédit seulement. Chanaan n'est point l'esclave, et les autres ne sont point les maîtres, parce que Noé le veut et l'annonce ainsi ; mais inspiré d'en haut, il voit l'avenir et le prophétise : *Noe filios suos Sem et Japhet prophetica benedictione commendat, intuens et prævidens quod longe post fuerat futurum.*

Cornelius A-Lapide ajoute que si ce fait a trouvé place dans l'Écriture , ce n'est point à cause du fait même , mais à cause du sens allégorique qu'il renferme , car il est évident par toutes les circonstances du récit, que ce sens allégorique et prophétique prévaut sur le sens

littéral; que ce sens prophétique a été surtout dans les vues de l'Esprit saint, lorsqu'il a inspiré ce mystérieux récit : *Sensus allegoricus litterali hic prævalet : magisque quam litteralis fuit à Spiritu Sancto intentus* (In hunc loc.).

Tâchons donc, à la suite de l'Écriture et des Pères, de distinguer sous le voile de la figure le grand et consolant mystère qui y est caché.

VIII

La vigne, figure de la synagogue; l'état humiliant de Noé, figure de l'état où s'est trouvé Jésus-Christ à sa naissance et à sa mort. — Les Juifs, ses ennemis, représentés par Cham; les Juifs et les gentils fidèles par Sem et Japhet.

Et d'abord que la vigne plantée par Noé soit la figure de la synagogue et du peuple hébreu, cela ressort avec évidence d'une foule de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dieu dit à ce peuple par la bouche de Jérémie : Oui, je t'ai planté dans le monde comme une vigne choisie : *Ego plantavi te vineam electam*. Dieu se plaint ensuite dans Isaïe que cette vigne cultivée par lui avec le plus grand soin, en sorte qu'il n'y avait rien à faire pour son avantage qui n'eût été fait, Dieu, dis-je, se plaint que cette vigne, au lieu de produire de bons fruits, n'en a produit que de mauvais : *Quia potui ultra facere vineæ meæ et non feci? Expectavi ut faceret uvas et fecit labruscas* (Isa. 5). Et pour qu'on ne puisse douter que

ces reproches s'adressent à la synagogue, le prophète déclare ouvertement que cette vigne dont il parle n'est autre chose que la maison d'Israël : ***Vinea Domini exercituum Domus Israel est*** (Ibid. 7).

Il est donc certain, dit saint Augustin, que dans Noé, qui plante la vigne, on doit voir Jésus-Christ formant le peuple des élus : ***Christus quippe plantavit vineam, de qua dicit propheta : Vinea Domini Domus Israel est*** (Loc. cit.).

Noé, pour avoir bu la liqueur de la vigne qu'il a plantée, tombe dans l'ivresse suivie d'un profond sommeil : ***Bibensque vinum inebriatus est.*** Saint Ambroise dont le sentiment a été partagé par beaucoup d'autres interprètes ne croit pas que le second père du genre humain ait éprouvé une ivresse réelle, mais simplement un sommeil involontaire. Mais, réelle ou seulement apparente, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne fut pas criminelle et qu'elle fut, de l'avis de tous les Pères, mystérieuse et prophétique. Comment, en effet, dit le saint docteur que nous venons de citer, comment peut-on lire ces paroles : Noé s'enivra : ***Inebriatus est***, sans se rappeler celles du Psalmiste : Combien est glorieux le calice qui m'enivre ! ***Et calix meus inebrians quam præclarus est*** (Psalm. 22).

Or, ce calice enivrant dont parle David n'est, dit saint Augustin, que celui même appelé par Jésus-Christ SON CALICE dont il devait approcher ses lèvres pour le boire jusqu'à la lie, c'est-à-dire le calice de ses humiliations et de ses douleurs : ***Quod Noe bibit et inebriatus est, ille calix utique intelligitur, de quo Christus dicit :***

Potestis bibere calicem, etc., *quo suam sine dubio significat passionem* (Loc. cit.).

Noé donc qui, après avoir bu la liqueur de la vigne, reste couché nu dans sa tente, représente Jésus-Christ qui, mystiquement enivré de l'amour de son peuple, naît pauvre et nu dans une crèche. Cette circonstance que l'Écriture rappelle, *dans sa tente*, est, ajoute saint Augustin, une prophétie annonçant que Jésus-Christ devait souffrir, dès sa naissance, cette humiliation avant-courrière dès humiliations plus profondes qu'il subirait à sa mort, au milieu de son peuple, dans sa propre maison, parmi les Juifs, ses sujets et ses frères : *Quod vero, cum dictum esset, et nudatus est, addidit Scriptura : IN DOMO SUA, eleganter ostendit, quod e suæ carnis gente, et domesticis sanguinis sui utique Judæis, fuerat mortem passurus* (Loc. cit.).

Que Cham, père de Chanaan, soit la figure des Juifs ennemis de Jésus-Christ, cela ressort encore d'une multitude de passages de l'Écriture, où ils sont appelés génération de Chanaan, race de Chanaan. Ainsi Cham, qui insulte à la nudité de son père endormi, qui appelle ses frères et le leur montre comme un objet de honte et de mépris, est la vraie figure des Juifs qui eurent honte de la nudité de Jésus-Christ et qui lui refusèrent un logement dans une hôtellerie publique : *Cum non esset eis locus in diversorio* (Luc. 2) ; qui ne voulurent pas le recevoir à sa naissance : *In propria venit, et sui Eum non receperunt* (Joan. 1) ; qui l'ont insulté par des railleries sacriléges, et l'ont ensuite montré aux gentils comme un objet de scandale par sa mort.

Au contraire, dans la piété, dans la tendresse respectueuse de Sem et de Japhet, qui, loin de s'unir à la témérité de Cham, couvrent la nudité de leur père en détournant les yeux pour ne point voir son humiliation, l'aimant et l'honorant comme leur père dans cet état même d'ignominie, qui ne voit la foi des bergers et des Mages ; lorsque, au lieu de s'associer à la négligence des Juifs relativement à la naissance du Messie dont ils dédaignent de s'occuper, eux au contraire le cherchent, l'honorent, l'adorent en cet état même de misère, de nudité et d'abandon où ils le trouvent ? Les bergers et les Mages couvrent les yeux du corps du voile divin de la foi ; ils tournent leur visage ailleurs, c'est-à-dire que croyant au témoignage intérieur de la grâce, plus qu'au rapport de leurs sens, ne s'arrêtant point à ces livrées de l'humanité dont le Verbe est vêtu : *Patris virilia non viderunt* ; ils reconnaissent dans l'homme leur sauveur, leur père, leur Dieu. Qui ne reconnaît point là la foi et l'amour des vrais chrétiens, dont les Mages furent les prémices et le modèle, eux qui en Jésus-Christ né pauvre, né homme et puis mort sur la croix dans l'ignominie et la douleur, reconnaissent le fils de Dieu, l'honorent comme leur vrai père et le vrai sauveur de leurs âmes ?

IX

Explication de la malédiction de Chanaan et de la bénédiction de Sem et de Japhet. — Dans les Mages et leurs descendants selon la foi s'est accomplie la prophétie : Japhet entrera dans les tabernacles de Sem, qui sont la maison de Marie et l'Église. — Le mystère des personnages étant ainsi expliqué, on voit clairement le mystère de la malédiction de Chanaan et de la bénédiction de Sem et de Japhet.

La malédiction de Chanaan est la prophétie de la réprobation des Juifs et de leur châtiment. Chanaan, condamné à servir perpétuellement ses propres frères, figure le fait public et permanent de l'état de servitude où ont été et sont encore les Juifs à l'égard du peuple chrétien qu'ils ont servi et qu'ils servent encore, non-seulement dans l'ordre temporel, mais dans l'ordre spirituel, car, comme le fait observer un saint docteur et comme nous l'avons nous-même fait remarquer ailleurs, les Juifs ne sont en réalité que les gardiens des livres sacrés au profit des chrétiens. Ce sont les Juifs qui, conservant la loi et les prophètes, apprirent aux Mages le lieu de la naissance du Messie et leur servirent ainsi de guides ; ce sont eux qui, portant partout ces mêmes livres, servent à confirmer notre foi et le témoignage de notre Église : *Per populum Judæorum publicatum est, quod est in prophetia secretum ; ideoque fit* SERVUS *fratrum suorum. Quid est enim aliud hodie gens ipsa Judæorum nisi quædam scrinia Christianorum, bajulans legem et prophetas ad testimonium* ASSERTIONIS ECCLESIÆ (Loc. cit.).

Noé dit à Sem : Le Dieu de Sem sera béni, *benedictus Deus Sem.* Or, que signifie cette bénédiction, si ce n'est que le Messie naîtrait de Sem selon la chair ? Aussi saint Luc écrivant la généalogie de Jésus-Christ l'appelle-t-il *fils de Sem : qui fuit Sem* (Luc 3). Le Dieu de Sem est donc le Verbe incarné, *le Dieu béni*, l'ange l'ayant appelé le fruit béni des chastes et pures entrailles de Marie : *benedictus fructus ventris tui ;* le Dieu béni, parce qu'en lui seraient réunies toutes les bénédictions de la prophétie de Jacob ; qu'en lui seraient bénies toutes les tribus de la terre.

Mais que signifient les paroles dites à Japhet : Le Seigneur étendra Japhet et il habitera dans les tabernacles de Sem : *Dilatabit Dominus Japhet, et habitabit.* Japhet est le père des gentils, tous les Occidentaux et les Européens en particulier descendent de lui. La vraie religion s'est établie et propagée parmi eux, et par eux elle se propage ailleurs. Voilà l'extension mystérieuse promise à Japhet.

Mais remarquez, dit saint Augustin, que l'Église a commencé par Jésus-Christ, Marie et les apôtres, tous Juifs de naissance et par conséquent descendants de Sem, selon l'esprit et selon la chair. Nous gentils, descendants de Japhet, en devenant chrétiens, nous sommes entrés dans cette Église formée des descendants de Sem ; et ainsi Japhet, ou les gentils, est entré dans les tabernacles de Sem : *Hoc prænuntiabatur cum diceretur : Et habitabit in tabernaculis Sem; id est in Ecclesiis, quas Apostoli filii prophetarum construxerunt* (Loc. citat.).

Et, admirez comme cette prophétie commence à s'accomplir dans les Mages. L'évangéliste dit d'eux qu'en entrant dans la maison ils trouvèrent Jésus avec Marie sa mère. Or, quelle est cette maison où sont entrés les Mages? Nous l'avons dit ailleurs. Cette maison où se trouvent Jésus et Marie, est l'Église. Aujourd'hui, donc, les gentils commencent à entrer dans l'Église, aujourd'hui, Japhet commence à entrer dans les tabernacles de Sem.

Sur les traces des Mages sont entrés ensuite dans la même maison, dans l'Église dont la grotte de Bethléem était la figure, les peuples gentils descendants de Japhet. Rome y est entrée, l'Italie, l'Europe; nos pères y sont entrés, et ils nous ont légué l'héritage de leur foi; nous sommes donc entrés nous aussi; Japhet s'est étendu; sa descendance dans l'ordre spirituel s'est merveilleusement multipliée, et cette nombreuse descendance a eu le bonheur d'entrer dans les tabernacles de Sem. Après deux mille ans écoulés, la prophétie de Noé s'est littéralement accomplie.

Comme cette doctrine est belle et consolante pour nous! l'apôtre saint Paul écrivait aux Éphésiens: Souvenez-vous qu'étant gentils d'origine vous étiez sans Christ et sans Messie, entièrement séparés du peuple d'Israël, étrangers à toute alliance divine, sans aucune espérance des biens promis et sans Dieu dans ce monde : ***Qui eratis in illo tempore sine Christo, alienati a societate Israel et peregrini Testamentorum, promissionis spem non habentes, et sine Deo in hoc mundo*** (Ephes. 2).

Or, le grand saint Augustin, après avoir dans l'explication de la prophétie de Noé, cité ce passage de saint Paul, ajoute : Remarquez que ces paroles de l'apôtre prouvent qu'avant la conversion de nos pères gentils à la foi, Japhet n'habitait pas encore dans les tabernacles de Sem: *Per hæc verba ostenditur quod nondum habitabat Japhet in tabernaculis Sem* (Cont. Faust. XII. 24). Saint Paul conclut ensuite par cette admirable instruction : Aujourd'hui donc vous n'êtes plus comme des exilés hors de leur patrie et de la maison paternelle ; vous êtes concitoyens de la cité des saints, membres de la maison même de Dieu, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, sur la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ : *Jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives Sanctorum et domestici Dei; superædificati super fundamentum Apostolorum et Prophetarum ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (Ibid.).

Voici donc dans ce témoignage de l'apôtre, dit saint Augustin, l'accomplissement de la prophétie de l'extension de Japhet et de son heureuse entrée dans la maison de Sem : *Ecce quomodo dilatatur Japhet, et habitat in domibus Sem* (Loc. cit.).

Mais rappelons-nous de quels personnages est formée cette très-heureuse maison. L'évangéliste saint Matthieu dit que lorsque les bergers et les Mages y entrèrent, ils y trouvèrent Jésus avec Marie : *Cum Maria Matre Jesu.* Et lorsque les premiers chrétiens y entrèrent plus tard, l'évangéliste saint Luc dit que la maison était composée des apôtres et de Marie, mère de Jésus. Ainsi dans l'une

et l'autre époque de l'Église où trouve Marie, autour de laquelle, comme autour d'un centre commun, se réunissent les vrais descendants de Japhet. Ils trouvent Marie qui les dirige par ses conseils, les enflamme de son zèle, les soutient par ses exemples.

En outre Jésus-Christ ne descend de Sem que par Marie, puisque c'est de Marie seule qu'il est né selon la chair: *Carnem non aliunde, sed materna sumpsit ex carne;* et par Marie sa généalogie temporelle remonte à Adam, et d'Adam à Dieu. La maison de Sem est donc la maison de Marie parce qu'elle a été fondée par Jésus-Christ son fils, parce qu'elle-même en est la tête par la part qu'elle a prise à sa formation, par l'influence qu'elle y exerce, par les grâces qu'elle y répand, par les hommages qu'elle y reçoit. O heureuse entrée des pauvres gentils, au nombre desquels nous étions, dans cette maison, dans cette famille, dans cette sainte et auguste compagnie!

X

État malheureux des gentils avant leur entrée dans l'Église; leur bonheur après y être entrés. — Zèle dont nous devons être enflammés pour exciter ceux qui sont dehors à entrer à leur tour, afin qu'ils entrent en partage des biens dont nous jouissons.

Qu'étions-nous en effet avant d'entrer dans cette sainte maison? Saint Paul nous l'a dit tout à l'heure : un peuple sans rédempteur, sans promesses, sans foi, sans espérance, sans Dieu en ce monde. Quelle misère donc

était comparable à la nôtre, et qui pourrait en mesurer l'étendue et la profondeur ? Qu'est-ce que l'homme qui a perdu Dieu et qui est sans médiateur pour le recouvrer ? Qu'est-ce que l'homme qui n'a plus de promesses à attendre, de biens à implorer, et qui a perdu jusqu'à l'espérance de la félicité universelle ? Ah ! un semblable état n'était pas seulement le symbole de l'éternelle damnation et la voie pour y tomber ; il était une damnation anticipée ; car, dès cette vie, l'homme commençait à éprouver ce profond abattement d'esprit, cette indicible angoisse de cœur que la perte et la haine de Dieu doivent lui faire éprouver après la mort pour le rendre éternellement malheureux.

Mais depuis que nous sommes entrés dans les tabernacles de Sem, dans cette Église fondée par les fils de Sem, les apôtres de Jésus-Christ, sous la tutelle de notre mère, quel heureux changement s'est opéré dans notre condition ! D'aveugles que nous étions, nous sommes passés à la lumière admirable du règne de Dieu et de Jésus-Christ son fils ; nous sommes devenus les disciples des prophètes et des apôtres, les dépositaires des saintes Écritures ; et toutes les promesses qu'elles contiennent sont devenues le fondement de notre espérance.

D'ennemis de Dieu, nous sommes devenus, non pas seulement ses amis, ses concitoyens, ses commensaux, ses parents, ses égaux et les membres du corps même dont Jésus-Christ est le chef : tout ce qu'il possède, nous l'avons en commun avec lui ; son hérédité est la nôtre ; les promesses qui lui ont été faites s'accomplissent

aussi sur nous: *Cohæredes, comparticipes promissionis* (Ephes. 2).

O sort fortuné ! ô inestimable avantage de se trouver dans cette maison ! cette maison dans laquelle Dieu avait promis par son prophète de faire entrer et de faire habiter le nouveau peuple qu'il se choisirait, le peuple chrétien ; maison pleine d'une paix douce, enchanteresse et inaltérable ; où l'esprit se repose dans un parfait contentement par la possession de toute espèce de secours divins ; où la confiance est immense parce qu'on y est en société de famille avec ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste dans l'univers ; maison céleste où l'on a Dieu pour père, Jésus-Christ pour frère, les apôtres et leurs successeurs pour guides, les anges pour gardiens, les sacrements pour secours, et pour mère enfin la propre mère de Dieu ! Ainsi, c'est du peuple chrétien, du peuple chrétien seulement que Dieu a parlé en ces termes par la bouche d'Isaïe : Mon peuple sera assis dans les joies de la paix, dans les tabernacles de la confiance, au sein d'un riche et abondant repos : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, in tabernaculis fiduciæ, in requie opulenta* (Is. 2).

Réfléchissons encore un instant sur l'état de ces millions d'âmes qui ne connaissent point Jésus-Christ, qui lui demeurent étrangères, état malheureux que nous venons de peindre et qui serait le nôtre si la divine bonté ne nous en eût point retirés en nous faisant entrer dans sa famille et son Église. Qui donc ne sentira pas ses entrailles remuées par la plus vive pitié en pensant à tant d'âmes si profondément malheureuses qui

gémissent dans les ombres de la mort, sans connaissance de Dieu, sans amour de Jésus-Christ, privées des grâces de la foi et de l'espérance de la bienheureuse immortalité; âmes infortunées qui ne terminent ici-bas une vie de crimes que pour entrer dans une vie de châtiments éternels! Qui ne se sentira point enflammé d'un saint zèle pour coopérer à augmenter le nombre des messagers de paix, des envoyés de la bonne nouvelle qui vont porter la rédemption à ces pauvres âmes prisonnières dans ce sort si cruel, et leur préparer les consolations de l'espérance chrétienne et les lumières de la vérité? Qui ne voudra pas prendre part à une œuvre si pieuse et si charitable au moins par ses prières, et s'unir à ces zélés chrétiens qui propagent, par tous les moyens en leur pouvoir, l'œuvre si précieuse et si importante de la diffusion de la foi?

Ah! Seigneur, réveillez ces sentiments de charité vraiment chrétienne, de zèle pour votre gloire dans le cœur de tous vos fidèles, afin que tous, chacun selon les moyens que votre providence lui a donnés, travaillent à la moisson évangélique, faisant entrer en partage des biens dont ils jouissent et qu'ils doivent à votre miséricorde, le plus qu'ils pourront de ces âmes malheureuses qui courent à leur ruine! Etendez les limites de votre Église; étendez votre fidèle Japhet; envoyez abondamment de dignes ouvriers dans votre vigne, de zélés propagateurs de la gloire de votre nom qui courent le monde entier, invitant au sacré banquet les malheureux qui en sont éloignés, les appelant aux noces divines que vous avez célébrées en ce jour avec les gentils

et avec nous ! Faites que tant de nations qui ne vous connaissent point entrent dans votre Église, habitent dans les tabernacles de Sem, tabernacles hors desquels il n'y a point de salut et qui conduisent au ciel les âmes qui y sont réunies sur la terre : *Dilatet Dominus Japhet ; et habitet in tabernaculis Sem !*

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE SOMMAIRE ET ANALYTIQUE

DES SUJETS CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

SEPTIÈME LECTURE.

Suite.

DEUXIÈME PARTIE. — *Histoire tirée de la Bible.*

Figure et prophétie du mystère exposé.

HUITIÈME LECTURE.

Jésus-Christ trouvé par les Mages ou les secours et les consolations de la foi.

INTRODUCTION.

DERNIÈRE LECTURE.

L'adoration et l'offrande des Mages, ou l'hommage et les œuvres de la foi.

INTRODUCTION.

DEUXIÈME PARTIE. — *Histoire tirée de la Bible.*

La bénédiction de Noé. — Figure des mystères exposés.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.